Communauté
UNIVERSITÉ Grenoble Alpes

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Spécialité : **Architecture**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Pascaline THIOLLIÈRE

Thèse dirigée par **Grégoire CHELKOFF**

préparée au sein du **Laboratoire CRESSON**
UMR CNRS / MCC / ECN 1563 Ambiances Architectures Urbanités
École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble

dans **l'École Doctorale 454 Sciences de l'Homme, du Politique et du Territoire**

L'urbain et la mort : ambiances d'une relation.

Thèse soutenue publiquement le **« lundi 13 juin 2016 »**,
devant le jury composé de :

M., Xavier, BONNAUD
Professeur à l'ENSA Paris La Villette, directeur du laboratoire Gerphau, rapporteur et président du jury
M., Laurent, DEVISMES
Professeur à l'ENSA Nantes, UMR AAU, rapporteur
M., Grégoire, CHELKOFF
Professeur à l'ENSA Grenoble, UMR AAU, directeur de thèse
Mme, Vinciane, DESPRET
Maître de conférence à l'Université de Liège, examinatrice
Mme, Laurence, ALGUDO
Adjointe au Maire à la ville de Seyssins, vice présidente du CCAS, examinatrice

La mort ne m'avait pas touchée de près avant la mort de mon grand-père en octobre 2009, juste au moment où je m'engageais dans ce travail de thèse, à l'âge de 29 ans. C'était une mort à l'hôpital, après environ un an de difficultés profondes, des successions de maladies, des séjours à l'hôpital et en maison de retraite, l'appel murmuré à la mort, l'abandon de la parole, puis le renoncement à la marche quotidienne, la station allongée prolongée, et jusqu'à la fin, des médecins, des soignants, des perfusions, un appareil respiratoire. Je n'y étais pas lorsque les organes se sont petits à petits tous éteints. Je suis entrée dans la chambre funéraire dans laquelle il était allongé les yeux fermés et les mains l'une sur l'autre sur un drap blanc.
Il avait fini par l'avoir, sa mort !
Je comprenais dans son regard hurlant le désir de voir son entourage se préparer et l'aider à se préparer à la mort. Je regardais ma grand-mère ranger le journal qu'elle venait lui lire tous les jours avec un de ses enfants, ressentais l'ambiance figée, haletante de l'hôpital, puis revenait à son regard avec des excuses sur le visage. Je ne pouvais pas non plus l'aider. J'aurais aimé que le milieu et l'ambiance y soient plus propices.
Depuis novembre 2014, de nombreux décès se sont succédé autour de moi, jusqu'en août 2015 où ma grand-mère a rejoint son mari d'une belle mort, survenue subitement alors qu'elle faisait sa balade dominicale dans ses bois avec son fils.

Si j'ai moi aussi aujourd'hui mes morts, j'ai pu accueillir le temps de la gestation de cette thèse de nombreuses nouvelles vies.
C'est aux vivants et aux morts ensemble, dont l'existence ou l'avoir-été est associé à ces années 2009-2016, que j'ai envie de dédier cette thèse :

À Zayi, Margot, Eliaz, Arafan, Millie, Mazen, Mathieu, Zéphyr, Marcel, Amara, Danièle, Roger, Joseph, Monir, Alexandrine, Bashung, Secchi, Gibus, Bowie…

Et à mon balafon !

***Cemetery*, Paul Tyliard,** oil on linen, 91x91cm, 2010

REMERCIEMENTS

Énorme merci à

Grégoire pour sa patience, sa confiance, ses apports essentiels, pour avoir su s'adapter à mon rythme, et décortiquer mes idées,
Zayi pour sa compréhension et sa joie infaillible,
Yéliké pour qui cette thèse a aussi été une épreuve,
Mes parents sans qui rien de tout ça n'aurait pu se faire,
Tous les cressoniens pour leur soutien, les discussions de couloir et de patio,
Patrick, Martine, Isabelle, Jean-Paul, Pascal pour leurs conseils et le partage de leur expérience, Rachel, Rainer, Anthony, Théa, Nicolas pour tous leurs encouragements,
JuL pour son travail sur la carte sensible numérique, David pour avoir sauvé mes données à plusieurs reprises, Françoise pour son aide sur la bibliographie,
Françoise pour son soutien, et puis Françoise, mamie Cresson, (que serions nous sans toi ?) pour sa présence chaleureuse à mes côtés tout au long de cette thèse,
Hengameh, Charline, Houda, Noha, Éléonore, Olivia, Elza, Imen, Toumadher pour leur amitié et leur soutien, et tous ceux qui ont gravité et gravitent encore dans les locaux et avec qui j'ai pu partager cette passion pour la recherche et des moments cocasses,
Dominique pour m'avoir éclairé sur certains points importants du travail et Claire pour sa pensée incisive,
Danièle et René pour les mondes qu'ils m'ont ouvert,
Jean-Jacques et mes sœurs, Bernard et la grande famille,
Monir qui, sans me connaître, m'a aidé, et a laissé dans le monde qu'elle a quitté l'empreinte de sa lumière,
Fanchette, Bertrand, Martin, Laurence pour leur écoute et les connaissances qu'ils m'ont généreusement apportées,
Et toutes les personnes que j'ai pu interviewer et dont les récits ont fourni un matériau extrêmement riche à cette recherche.

PROLOGUE

Si je décidais en été 2009 de me lancer dans l'aventure de la thèse de doctorat au sein du laboratoire Cresson, la préoccupation de la place de la mort, des mort et du deuil dans la vie et dans la ville a débuté avec le début de mes études en Architecture, peut-être même avant.

Au moment de m'engager dans ce travail, aucune méthode ne m'est apparue a priori appropriée pour aborder ce vaste sujet. Comment le délimiter, le sectionner alors que toutes les approches me semblaient liées. Devais-je me restreindre à une étude de cas, à une discipline, à un espace-temps donné ? Comment adopter une position pragmatique, le but du travail étant d'apporter des clés de lecture et des esquisses opérationnelles à tous ceux qui se trouvent confrontés à la question de l'aménagement, ou du ménagement, de l'espace accueillant la mort, les morts, le deuil, autant dire la vie, sans pour autant omettre la dimension symbolique sur laquelle l'homme s'appuie pour aborder cette inconnue qui reste la plus grande des certitudes. L'approche par les ambiances, qui s'appuie sur des recherches et méthodes développées depuis plus de 20 ans dans le laboratoire, allait me permettre d'élaborer une stratégie d'enquête cohérente tout en restant dans la démarche holistique qui me tenait à cœur.

On m'expliquait que tout travail scientifique doit commencer par délimiter, par cerner le sujet. Mais comment cerner quelque chose d'aussi insaisissable ? Pour cela, les savoirs intuitifs des arts complètent les savoirs analytiques des sciences. Ce sujet saisissable que par les contours de son mystère se prête à des approches de la connaissance symbolique, par le biais de la philosophie, de la sagesse et de la spiritualité, de l'art, la littérature, la poésie. J'ai donc pendant plusieurs années laissé libre cours à une attention kaléidoscopique à tout ce qui vibrait lorsque l'on rapproche le mot *mort* au mot *ville*. Puis petit à petit, des notions clés (deuil, intime, seuil, rythme, geste, recueillement, paysage) ont émergé et guidé la suite du travail.

Dès la première année, notre directeur de thèse nous a encouragé, Olivia Germon et moi, à mettre une partie de notre thèse au travail à travers la recherche ANR que Rachel Thomas allait coordonner de 2010 à 2014 et à laquelle nous investissions un axe sur les pratiques et dispositifs de seuil au voisinage des cimetières. Trois autres axes de recherche composent cette recherche intitulée « Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines » qui traite aussi des ambiances urbaines en mouvement au regard de l'aseptisation de l'espace public à Salvador de Bahia (resp. R. Thomas), de la surveillance dans les gares de Paris et Londres (resp. Damien Masson), de la labilité des ambiances autour d'un nœud de transport et de commerce à Petare Caracas (resp. P. Garcia Sanchez, S. Fiori).

Outre le fait que la recherche Muse me permit d'explorer deux sites de cimetières très intéressants dans des conditions idéales, le long travail de collaboration avec l'ensemble des axes qui rassemblaient de nombreux chercheurs a représenté un passionnant apprentissage de la pratique de la recherche avec cet intérêt pour le « sensible », une attention à l'ordinaire, mais aussi une sensibilité à l'infime, au minuscule, plongeant dans le corps, dans tous ses états[1], ses perceptions et les effets sensibles de son environnement.

En parallèle de ces quatre années de travail structurées par des enquêtes de terrain (2010-2012), des temps d'analyse et de traitements des matériaux sonores, photo et vidéographiques, de séminaires et d'échanges (2011-2013), de mise en œuvre d'une expérimentation in situ (2014), de création d'un site internet et de rédaction du rapport final, j'explorais le territoire beaucoup plus ordinaire des pieds de colline au sud-est de la plaine de Grenoble sur lequel sont installés en lisière de la colline boisée, cinq équipements funéraires. Explorant les interstices piétons et les espaces de réserve sur un secteur élargi autour des équipements funéraires, j'évaluais la possibilité d'imaginer des ramifications aux équipements existants pour mieux les coudre avec le tissu de la plaine comme avec les cheminements de la colline et ouvrir de nouveaux espaces aux pratiques autour de la mort.

Je ne pu m'arrêter de compléter tout au long de la thèse ma recherche documentaire car les évolutions des cadres et pratiques funéraires se sont multipliées ces dernières années. En France, la loi sur le statut des cendres du 19 décembre 2008 a donné aux cendres le même statut qu'un corps inhumé, interdisant leur division et obligeant à une déclaration des dispersions. Les communes de plus de 2000 habitants ont l'obligation de disposer d'un site cinéraire. Dans les années 2000, les traditions funéraires ont été fortement bousculées, sous l'influence des innovations des pays voisins : développement d'inhumation et de cimetières dits « écologiques » faisant disparaître le monument, de services de plus en plus personnalisés, place du numérique dans les différentes étapes (annonce de la mort et condoléances sur les réseaux sociaux, visites virtuelles de sépultures digitales, support numériques de mémoire), nouveaux procédés de décomposition des cadavres (promession, aquamotion ou hydrolyse alcaline), essor de la dispersion hors du cimetière.

Je fus même surprise de constater l'allure à laquelle les pratiques et représentations autour de la mort peuvent changer. Un exemple est l'apparition depuis peu de controverses autour du compost humain, ou de l'humusation, partant aux États-Unis d'un projet de Katrina Spade pour un silo à décomposition pour New-York (*Urban Death Project*, 2015) et en Europe

[1] l'axe 1 de la recherche Muse a developpé une analyse des « états de corps » dans l'espace public de Salvador de Bahia

avec une association belge (*humusation.org*, 2015) qui défend un changement de la loi pour permettre cette pratique.

Comment savoir comment nos représentations de la mort vont évoluer ? Il y a 100 ans, nous perdions des millions de compatriotes au front. Les nouveaux fronts se font invisibles, transitent par les réseaux, explosent en des points que nous n'attendons pas, visant les symboles ennemis qui rassemblent les foules. Dans ce climat général incertain, la mort est à nouveau mise au travail, autant par des approches scientifiques, que collectivement et individuellement à travers des engagements éthiques autour de la mort (soins palliatifs, mort dans la dignité, mort de rue), ou écologiquement (cimetières et funérailles écologiques), écosophiquement (exploration de nouvelles représentations de la mort qui se traduisent par des pratiques), intimement (mort propre, mort à soi, « bricolages eschatologiques »).

La mort serait-elle en voie de « détabouisation », son opposition habituelle à la vie en train d'être reconsidérée ? Ce sujet m'a porté au cœur de la vie, dans l'intensité de l'expérience, révélant les vulnérabilités et les forces des humains qui doivent faire avec la mort.

On m'a posé, et je me suis posé très souvent la question du choix d'un tel sujet. Une des réponses vient de mon amour pour le questionnement, et le mystère de la mort, et donc de la vie, en fournit un inépuisable. La Question peut rester en suspens, être mise de côté ou être en partie ou entièrement comblée par nos croyances religieuses ou personnelles. À son contact, l'être humain se révèle intimement et la société s'organise pour lui faire face pratiquement comme symboliquement. La métaphore du cimetière comme double, comme miniature de la ville, et des attitudes face à la mort comme reflet de l'engagement des vivants face à la vie, fait de ce sujet un moyen d'investir les questions vitales de notre existence.

La mort joue ici le rôle de révélateur de ce qu'il y a de plus précieux dans la vie qui habite la ville. Son pouvoir de hantise donne aux cimetières une puissance atmosphérique particulière, même dans les cimetières les plus banaux. Son pouvoir d'activation des tensions, autant sensibles, que symboliques et intimes en fait un fabricateur de paysages et de récits. C'est en cela qu'elle doit selon moi pouvoir trouver sa place dans les projets de villes, dans l'espace public dans tous les sens du terme et permettre d'envisager des espaces publics (au sens physique) requalifiés.

On parle de mutation voire de révolution en ce qui concerne notre rapport à la mort et les pratiques qui se déploient à son contact. Comment traduire ces évolutions rapides, ces véritables mutations dans les pratiques et l'idéologie de la mort dans la pensée du projet de ville ?

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS **9**

PROLOGUE **11**

SOMMAIRE **15**

INTRODUCTION **21**

Problématique et hypothèse 21
Positionnement de la recherche 27
Cheminement et méthode 29
Plan de la thèse 35

PARTIE I : LA PLACE DE LA MORT ET DES MORTS : ACTUALITÉS ET RETROSPECTIVE **37**

INTRODUCTION **39**

Chapitre 1 LES VIVANTS ET LES MORTS : UNE RELATION ARCHITECTURÉE **41**

1. Aux origines de l'humanité 41
2. L'espace des morts 47
3. Variations législatives en Occident et tournant écologique de la spatialité contemporaine de la mort et du deuil 57
3. Mort et logistique spatio-temporelle 67

Chapitre 2 DE LA TERRE AU FEU : VERS UNE RÉINVENTION RITUELLE **80**

1. Représentations de la terre et du feu 80
2. Le choix de la crémation 81
4. La destination des cendres 83
4. Poétique des cendres mêlées aux éléments 88
5. Spatialité de la cendre 91

Chapitre 3 LE DEUIL ET LE SOUVENIR: QUELS PROCESSUS, QUELLES EXPERIENCES ? **98**

1. Le deuil comme expérience 98
2. La mémoire incarnée 106
3. Les rythmes du deuil et du souvenir 110
4. Lieux, corps et traces de la relation 118

Chapitre 4 LA VIE… DEPUIS LA MORT : LIMINALITÉS CROISÉES **134**

Introduction 134

1. La vie-la mort ... 136
2. L'écart par l'intime ... 141
3. Limites et seuils ... 146

CONCLUSION DE LA PARTIE I ... 152

PARTIE II : LA SPATIALITÉ DU DEUIL À TRAVERS LES SEUILS, RYTHMES ET GESTES MIS EN JEU DANS L'ESPACE URBAIN ... 156

INTRODUCTION ... 158

Chapitre 5 L'APPROCHE SENSIBLE : ESPACE-TEMPS DE LA MORT ET AMBIANCES AFFORDANTES 160
1. Mises en condition, mises en relation ... 160
2. Seuils ambiantaux et symboliques ... 166
3. Rythmes enchevêtrés ... 191
4. Mises en geste ... 202
Conclusion ... 213

Chapitre 6 L'APPROCHE INTIME : LE RAPPORT A L'ESPACE DANS L'EXPERIENCE DU DEUIL ... 216

AMBIANCES INTIMES ... 216
1. L'expérience du deuil et intentions ... 219
2. Accompagner / être accompagné ... 220
3. Entretenir ... 225
4. Cheminer ... 233
5. Se recueillir ... 239
Conclusion ... 249

CONCLUSION PARTIE II ... 251

PARTIE III : PROSPECTIVE APPLIQUÉE À UN TERRITOIRE DISPERSÉ ... 255

Chapitre 7 DES LIENS DANS LA DISPERSION ... 257
Introduction ... 257
1. Présentation de l'expérimentation ... 261
2. Cheminements interstitiels dans la ville diffuse ... 270
3. Accompagnement des passages, cohabitation des mondes et relation rythmée ... 280
4. Entretenir par les interstices : place de l'intime dans l'espace public ... 287
5. Recueillements, gestes : opportunité démocratique et éthique ... 294

CONCLUSION DE LA PARTIE III ... 305

CONCLUSION GÉNÉRALE **307**

SOMMAIRE DÉTAILLÉ **313**

BIBLIOGRAPHIE ALPHABÉTIQUE **319**

ANNEXES **331**

Le cimetière comme parcours par Bernardo Secchi 333

Les cimetières de l'agglomération grenobloise 337

Les adieux à la rivière Mogne 338

Caractérisation des seuils à Poblenou 339

RESUME

La ritualité funéraire est en France depuis le tournant du 21ème siècle en profonde transformation, ce qui interroge fortement la relation entre la ville et la mort. Un certain rejet du cimetière standardisé et de ses contraintes s'exprime par le recours toujours plus fréquent à la crémation et à la dispersion. La matérialité de la cendre amène à une dématérialisation et une localisation plus diffuse des morts. Celles-ci sont renforcées par l'usage croissant de supports numériques (page memorial, réseaux sociaux, cimetières virtuels) qui ouvrent de nouveaux espaces-temps pour l'entretien de la relation aux morts et participent à redéfinir la spatialité du deuil. En outre, les considérations écologiques se révèlent aujourd'hui structurantes et bouleversent le domaine du funéraire tant au niveau pratique qu'au niveau des représentations.

Nous faisons l'hypothèse que le tissage de notre relation aux morts passe par le corps, par ses mouvements et ses gestes qui matérialisent et donnent une ambiance à cette relation. Ainsi, à partir de cette approche sensible des ambiances, les dispositifs construits et paysagers sont appréhendés comme des mises en condition spatiales, temporelles, mais aussi corporelles, qui participent à la construction de la relation à la mort et aux morts et façonnent en partie le vécu intime du deuil. Les seuils, les rythmes et les gestes en jeu dans l'espace urbain sont des leviers pour la connaissance et la conception des relations entre l'urbain et la mort.

En ce sens, nous identifions des intentionnalités particulièrement relevantes dans l'expérience du deuil (accompagner, entretenir, se recueillir, cheminer), qui sont mises en rapport avec les possibilités d'actions liées à l'espace construit et paysager. Ce travail permet de révéler des manques et des ressources, et ainsi, d'envisager le renouvellement des critères sur lesquels s'appuie la conception des espaces de la mort à l'échelle architecturale et urbaine.

ABSTRACT

Since the turn of the 21st century, the funeral rituality in France undergoes a profound transformation that strongly questions the relationship between death and the city. The more frequent practices of cremation and ashes scattering express a rejection of cemeteries standardisation and constraints. The materiality of the ash leads to dematerialisation and more diffuse localisation of the dead. These are reinforced by the increasing use of digital media (memorial pages, social networks, virtual cemeteries) that open a new space-time framework for sustaining the relationship to the dead and participate in redefining the

spatiality of grief. In addition, environmental considerations reveal today a new deviation in the field of funerary both in practice and at the level of representation.

We assume that weaving our relationship to the dead passes across the body, its movements and gestures that materialise that relationship while creating a special ambiance. Therefore, from this sensory approach dealing with urban ambiances, constructed and landscaped arrangements are perceived as a way for setting the conditions on spatial, temporal and bodily levels, that participate in establishing the relationship to death and the dead, and partly shape the intimate experience of mourning. Thresholds, rhythms and gestures captured in urban spaces are levers for understanding and designing the relationship between death and the city.

In this sense, we identify certain intentionalities that are particularly relevant for the experience of mourning (accompany/support, maintain/sustain, reflect/meditate, travel/progress), which are seen in the light of action possibilities related to the built and landscaped environment. This work helps to highlight the different gaps and resources, and to consider renewing the criteria upon which the design processes of spaces related to death on architectural and urban scales is based.

INTRODUCTION

Problématique et hypothèse

La société française se trouve en ce début de 21ème siècle dans une période de profonde mutation des pratiques funéraires. Régies depuis plus de deux millénaires par la tradition chrétienne, elles se formalisent jusqu'à la fin du 20ème siècle essentiellement par la pratique de l'inhumation. Celle-ci prenait place jusqu'au premier Empire au cœur de la ville, autour et pour les plus fortunés à l'intérieur même de l'église. Les églises et cimetières se trouvant plus que saturés et les grandes épidémies ayant fait des ravages, le spectacle des inhumations et exhumations devient insoutenable pour la ville qui s'embourgeoise. Les cimetières sont alors sous Napoléon 1er repoussés en dehors des murs de la ville et les nouveaux cimetières du 19ème et 20ème siècles seront construits toujours plus loin des centres, suivant le mouvement d'urbanisation massif qui repousse les limites des bourgs dans les campagnes. La plupart des cimetières urbains français se retrouvent aujourd'hui situés dans des milieux souvent inhospitaliers, contigus à de lourdes infrastructures, en contact avec des zones industrielles, artisanales ou commerciales, au voisinage des déchetteries, dans des recoins délaissés et isolés de la ville, qui font de ces lieux qui portent déjà l'image négative de la mort, des lieux qui ne peuvent pas se nourrir de la vitalité urbaine.

Depuis le 19ème siècle, la gestion de la mort se professionnalise, les communes délèguent de plus en plus de missions aux entreprises funéraires privées et la marchandisation toujours grandissante de la mort produit un malaise. Dans les années 1960-70, de nombreux intellectuels français et internationaux[2] pointent la désocialisation de l'épreuve de la mort et concluent à un déni de la mort dans les sociétés modernes. Ce déni peut s'expliquer par un refoulement dû à une première moitié de 20ème siècle mortifère. Cependant, c'est aussi dans ces années qu'émergent de nouvelles approches de la mort, en particulier à travers le développement des soins palliatifs. Cette approche qui se nourrit des apports de la psychanalyse et de la psychologie cherche à mieux comprendre les processus psychiques à l'œuvre tant du côté des mourants que des survivants pour inventer de nouvelles manières d'accompagner le deuil et la fin de vie. Depuis une vingtaine d'années, la thèse du déni semble moins valide et les chercheurs contemporains s'intéressent à mettre en lumière les

[2] Parmi les francophones Phillipe Ariès, Louis-Vincent Thomas, Jean Ziegler, parmi les anglophones Goeffrey Gorer aux Royaume-Uni ou Jessica Mitford aux USA

« bricolages eschatologiques »[3], les modes de personnalisation des funérailles et les pratiques toujours plus diversifiées dans un mouvement de réappropriation de ces moments autour de la mort[4].

La pratique de la crémation a mis du temps à être acceptée en France, la religion catholique l'interdisant jusqu'en 1963. Son développement est plus précoce en Europe du Nord puisque l'église protestante l'autorise dès 1887. Cependant son essor constant est fulgurant et passe de 0,9% en 1980, à 15% en 1998 puis 33% en 2012. La crémation est aujourd'hui la préférence de la majorité des français (53% selon le sondage IFOP 2013) pour leurs propres obsèques.
De plus, la pratique de la dispersion des cendres « en pleine nature »[5] qui permet de se soustraire du cimetière traditionnel est en pleine expansion et de nombreuses propositions alternatives de « funérailles écologiques » et de « cimetières écologiques » se développent dans le monde occidental depuis le tournant du 21ème siècle.

Ces changements de pratiques qui reflètent des changements dans les mentalités interrogent la gestion et l'aménagement des espaces funéraires. Même si la destination finale des cendres reste en France majoritairement le cimetière, la tendance à vouloir pour son dernier repos se rapprocher d'une nature « pleine » ou reconstituée apparaît clairement dans les sondages[6].
En lien avec une attention toujours plus grande pour les enjeux écologiques, la crémation et la matérialité de la cendre permettent de développer de nouvelles manières de placer les morts dans le monde des vivants qui s'oppose à une industrie funéraire dans laquelle beaucoup ne trouvent plus de sens. L'image du cimetière est ternie par une standardisation de son esthétique et par des contraintes financières et d'entretien d'un culte de la tombe qui ne correspond plus aux modes de vie mobiles actuels. Une grande majorité (73%)[7] de ceux qui choisissent la crémation ne va jamais dans les cimetières. Avec la cendre, plus de soumission aux processus de décomposition des cadavres et aux pollutions qu'ils entraînent, ni de besoin d'espace considérable. En effet, les cavurnes[8] réduisent la surface nécessaire à une sépulture individuelle par huit, par quarante dans le cas de columbarium[9] qui empilent les casiers à urnes, et dans le cas de surfaces de dispersion, cette réduction est inestimable

[3] Déchaux, J-H. « Un nouvel âge du mourir : "La mort en soi" », dans *Recherches sociologiques*, vol 32, n°2, 2001

[4] Dartiguenave, J.-Y.; Dziedziczak, P. Familles et rites funéraires : vers l'autonomie et la personnalisation d'une pratique rituelle. *Recherches familiales.* 2012, vol. 9. p. 93-102.

[5] d'après la loi 2008-1350 du 19 décembre 2008 relative à la législation funéraire, Art.L. 2223-18-2

[6] *Les français et les obsèques*, CSNAF-CREDOC 2014 : 50% des souhaits de crémation s'accompagnent d'un désir de voir ses cendres dispersées et parmi eux, 68% évoquent la nature, l'eau ou la montagne comme destination finale

[7] *Les français et les obsèques*, CSNAF-CREDOC 2014

[8] Mini caveaux enterrés pouvant recevoir quatre urnes.

[9] Casiers aériens superposés pouvant recevoir quatre urnes.

puisque les dispersions s'effacent et sont remplacées par d'autres indéfiniment. Ainsi, la gestion spatio-temporelle du cimetière à travers le système de concessions individuelles et de rotation de ces concessions est à repenser au regard de la matérialité de la cendre, des nouvelles contraintes et possibilités qui en découlent.

C'est dans ce contexte évolutif que nous entendons aborder la relation entre l'urbain et la mort. Une des questions que posent ces transformations concerne le potentiel de réinvention formelle tant des dispositifs funéraires que de leur inscription dans l'espace urbain. La pratique de la crémation et la matérialité de la cendre brisent la soumission aux contraintes temporelles, spatiales et sanitaires liées à la décomposition des cadavres.

L'une des principales tensions à l'œuvre aux abords du grand passage est celle qui s'étire entre séparation et relation. Les rituels funéraires ont pour rôle de mettre en scène la séparation, d'impulser de nouvelles configurations autour du défunt, de donner une nouvelle place au mort, mais servent aussi à vivre et entretenir la relation au défunt.

L'architecte-urbaniste Bernardo Secchi parlant du Grand Paris regrettait que les cimetières y soient des « lieux de séparation »[10]. Ces pièces intouchables autour desquels l'urbanisation transforme le territoire doivent être contournées. Des infrastructures longent parfois leurs clôtures, les éloignant encore plus du réseau urbain. La clôture des cimetières est inscrite dans le code général des collectivités territoriales, recommandée à au moins 1,5m de hauteur et, s'il s'agit de grillage, elle doit être doublée d'une masse végétale qui masque la vue sur le cimetière. La fonction première du cimetière qui est celle de conserver les morts fait de lui un lieu à part, un lieu que l'on peut estimer sacré. Mais sa valeur n'est pas toujours reconnue : il est aussi un lieu que l'on cache, que l'on masque dans un milieu où il fait parfois tache. Un lieu qui devient d'autant plus inquiétant qu'il est isolé dans des impasses urbaines.
Comment dans ces espaces, préserver un accès privilégié à l'intime, passant par un retrait des activités et flux urbains, tout en évitant de tomber dans un trop grand isolement qui prive ces lieux des éléments sensibles d'une vitalité urbaine et décourage les visiteurs ?

Il s'agit par ce travail de mieux comprendre la relation directe entre forme construite, geste, ambiance et expérience dans l'espace polyforme et polysémique de notre contact avec les morts. On fait l'hypothèse que le tricotage de notre relation aux morts passe aussi par le corps, ses mouvements et gestes qui matérialisent, rendent sensible, et donnent un sens et un rythme à cette relation. Il serait ainsi fécond en termes d'analyse comme de méthode de planification et de projet de mieux connaître ces modes de relation examinés à même les

[10] Conférence dans le cadre du colloque « Cimetières de la région parisienne » organisé par le SIFUREP (Syndicat Intercommunal Funéraire de la Région Parisienne) le 19 octobre 2010, retranscrite en annexes

pratiques et les lieux. L'ensemble de ce travail s'est ainsi attaché à identifier les éléments permettant de former une matière à réflexion et à projet pour renouveler notre approche des lieux et pratiques funéraires.

Ainsi, au cours des explorations bibliographiques, des travaux de terrains *in situ* et des entretiens se sont cristallisés petit à petit trois enjeux et leviers d'observation que nous mobiliserons tout au long de l'analyse : il s'agit des seuils, des rythmes et des gestes qui nous permettent d'appréhender les ambiances de la relation entre l'urbain et la mort dans ses dimensions spatiales, temporelles et corporelles. Ils ont en commun de pouvoir articuler des tensions, comme le mobile et l'immobile par le geste, l'absent et le présent par le rythme, la séparation et la relation par le seuil. Ces trois leviers nous permettent d'articuler une intentionnalité ou une tonalité affective à des possibilités qu'offrent les milieux construits.

Le seuil peut être interprété comme la figure qui résout idéalement la tension entre séparation et relation, il marque et permet les deux. Il permet, dans le cas concret d'une porte par exemple, de faire varier soi-même la topologie de la situation. Les contours des cimetières matérialisent parfois des seuils, sous forme de passage ponctuel, de ligne de contact, de point d'interpénétration des paysages.
Le seuil comme zone de contact entre deux espaces ou deux ambiances nous intéresse particulièrement car il devient, s'il dispose de certaines qualités (épaisseur, points de vue multiples, protection, assises…), une micro-extériorité à partir de laquelle un moment d'attention, une décision, un répit, un recul, une contemplation peut émerger. Une tension parallèle à celle qui s'exprime par le couple séparation-relation est celle qui relève du couple public-intime. Nous explorerons particulièrement comment un sentiment d'intimité peut prendre place dans l'espace public, s'appuyant sur les données physiques de l'espace mais résultant aussi d'un mouvement de spatialisation qui est à l'œuvre dans l'expérience et permet d'instaurer des limites protectrices qui garantissent des gradients d'intimité dans l'espace public.

De l'implantation et de la forme des cimetières et autres équipements funéraires, et à une plus petite échelle des dispositifs funéraires, découlent des placements, des déplacements, et des gestes, qui participent à la formation et transformation des ambiances. La manière dont le corps peut se placer dans l'espace, au niveau individuel dans les moments de face à face avec le défunt, ou au niveau collectif dans les moments de funérailles et de commémoration, va influencer l'expérience de ces moments autour de la mort. Parce que la mémoire est corporelle avant d'être représentationnelle, les mises en gestes que proposent les espaces de la relation aux morts sont déterminantes dans la manière dont l'expérience de la mort va se cristalliser dans la mémoire et être mobilisée tout au long du processus de deuil.

Nous allons tâcher de démontrer que l'ordonnancement spatial des espaces funéraires sous-tend l'architecture de notre relation aux morts en mettant en mouvement corps et affects à travers des seuils, des rythmes et des gestes. Le travail du deuil et du souvenir sont des processus complexes et dynamiques qui engagent le corps dans une relation à des supports matériels qui, s'ils sont conçus avec une attention à la particularité de ces processus, peuvent selon nous mieux accompagner ce travail.

Patrick Baudry, le sociologue français et auteur de *La place des morts*[11], nous rappelle que le rituel funéraire a pour rôle d'établir une place physique comme symbolique au corps, de restaurer l'ordre social et de favoriser le travail du deuil. L'efficacité rituelle suppose une formalisation collective. Alors comment combler cette aspiration aux rites d'individus qui sont hostiles à la forme ? Si cette formalisation collective ne passe plus par les dogmes religieux, sur quels éléments extérieurs peut-elle alors se fonder ? En l'absence de consensus culturel sur la manière d'accompagner la mort dans un contexte où l'idée contradictoire de personnaliser la ritualisation de la mort fait son chemin, les espaces et ambiances envisagés comme des mises en gestes pourraient-ils devenir le support à une formalisation collective plurielle et dynamique qui sédimenterait les esquisses d'une culture funéraire à venir ? Comment penser ces mises en geste dans le cadre d'une ritualisation laïque ?

La liturgie et les espaces religieux représentent des mises en gestes déterminées que nous connaissons mais qu'en est-il des approches et pratiques laïques et dans quels types d'espaces se déroulent-elles ? Le cimetière laïc, sans l'église en son cœur, a gardé certains principes hérités de l'organisation religieuse mais il est surtout un organe qui nécessite une logistique pour accueillir les morts de la commune. Sa superficie se calcule selon la législation[12] en multipliant par cinq la surface nécessaire à l'inhumation du nombre annuel de morts présumés sur la commune. Les écarts entre les tombes, la hauteur de la clôture sont réglementés. Au-delà de 2000 habitants, les communes doivent depuis 2008[13] disposer d'un site cinéraire. Peut-on aborder autrement le cahier des charges ou le programme d'un cimetière ?

Cet ordonnancement représente à différentes échelles des mises en geste qui peuvent offrir des ressources ou au contraire parasiter l'accomplissement des expériences qu'implique la confrontation à la mort. L'expérience est bien sûr aussi le résultat d'une intentionnalité et

[11] Baudry, Patrick. *La place des morts. Enjeux et rites*. Paris : L'Harmattan. 2006.

[12] Art. L2223-2 du Code Général des Collectivités Territoriales

[13] loi 2008-1350 du 19 décembre 2008 relative à la législation funéraire

d'une *Stimmung*[14], d'une ambiance et d'une humeur, à partir desquelles l'homme sculpte son environnement. C'est alors en termes de mises en geste affordantes[15] qu'il convient d'analyser les espaces, milieux et ambiances des moments autour de la mort. Comment l'espace, et ses affordances qui se manifestent par les gestes que l'homme vient y effectuer, peut-il faciliter le vécu du deuil et accompagner l'endeuillé dans son besoin de donner du sens à la mort et au deuil ? Quand peut-on parler d'entente, de connivence ou d'accord entre l'intentionnalité, la tonalité affective des sujets et les possibilités et tonalités des espaces et ambiances ? Quand y a t-il dissonance, malaise ?

De plus, la multiplication des supports médiatiques à disposition des vivants pour entretenir le souvenir des morts (photos, vidéos, cimetières virtuels, réseaux sociaux et pages commémoratives) amoindrit l'importance de la tombe comme lieu de recueillement et interface d'action entre les vivants et les morts. Le coût du monument funéraire et l'entretien qu'il nécessite sont dissuasifs et pour beaucoup de ceux qui choisissent la crémation, la raison qui vient d'abord est la volonté de ne pas laisser ce genre de soucis à ceux qui restent. L'association de la pierre à l'éternité, à la trace impérissable perd aussi tout son sens lorsque le rythme de rotation des concessions s'accélère et que la tombe perpétuelle disparaît. Une fois que les corps ou les cendres ont atteint leur destination finale, le lieu du recueillement se fragmente en de multiples lieux qui peuvent être un tout autre espace qui rappelle la personne, un autel dans le logement, ou une page de commémoration sur internet.

À l'accélération des trains de vie correspond aussi une accélération après la mort. Le manque de place pousse les communes à réduire les durées des concessions. Dans certains pays qui n'avaient pas encore instauré ce régime de rotation des concessions, sa mise en place suscite de vives réactions. Dans certaines grandes métropoles surpeuplées du monde, la demeure post-mortem coûte très cher et les familles doivent s'endetter pour honorer leurs morts. Pour les juifs et musulmans qui ne tolèrent pas l'exhumation, les cimetières accueillent les morts pour l'éternité sans divulguer l'organisation sous-terraine. En abordant les aspects temporels de la gestion de la mort et du deuil par le rythme, nous explorons des rapprochements entre rythmiques socio-culturelles (horaires d'ouverture, Toussaint), rythmiques économiques (rotation concessions), rythmiques naturelles ou écologiques (décomposition, saisons),

[14] terme allemand employé par Ludwig Binswanger qui fédère qualités extérieures d'un milieu (ambiance) et qualités intérieures d'un état d'être (humeur)

[15] L'affordance est un terme provenant de l'anglais *to afford* (permettre, offrir) qui a été développé en concept (entre autres par James J. Gibson en 1979 dans *The Ecological Approach to Visual Perception)* pour exprimer les possibilités d'action que permet un objet, un dispositif, un environnement. L'utilisation de cette notion permet de considérer objectivement les caractéristiques d'un environnement en tant qu'elles rendent possible certaines actions, que l'individu s'en saisisse ou non.

rythmiques psychiques et sensibles (cheminement dans le deuil), et rythmiques du milieu (temporalités d'usages, cohabitations).

Le « réveil » écologique concerne aussi la manière de faire avec la mort et les morts. Le travail sur de nouvelles lois relatives à la mort et au mourir viennent régulièrement interroger la société et l'individu : loi sur le statut des cendres[16], rapport Sicard sur la fin de vie[17]… Quelle opportunité ce mouvement de réappropriation de la mort représente-t-il pour une nouvelle réflexion sur la place des espaces funéraires dans la ville, en lien avec l'espace public urbain ? Quelles continuités urbaines, quelles ambiances, pourraient être les supports de mémoire et méditation de l'avenir ?

Non seulement en termes de biodiversité, de réserve de terre pleine ou de puits de fraîcheur, mais aussi dans sa dimension poétique et spirituelle, la transformation du cimetière porte en elle un potentiel pour la ville en transition. Comment le fait de repenser la connexion et la perméabilité entre les espaces funéraires et d'autres espaces publics urbains avoisinants, dans le cadre d'une transition écologique de la ville contemporaine et du renforcement de continuités écologiques et de cheminements doux, pourrait-il permettre d'intégrer dans l'expérience urbaine de l'espace public une dimension d'intériorité, qui rende possible dans le cadre de vie urbain un rééquilibrage entre vie intime et vie sociale, mais aussi entre connu et inconnu, visible et invisible ?

Positionnement de la recherche

L'ambition de ce travail est de confronter l'expérience sensible des espaces-temps de la mort à l'expérience intime du vécu du deuil, dans l'intention d'en retirer des connaissances profitables et un matériau pour la conception des espaces funéraires et leur inscription dans un milieu urbain.
Inscrire cette recherche dans le champ des ambiances architecturales et urbaines développé au sein du laboratoire Cresson[18] a permis d'y entretenir la pluridisciplinarité requise tout en maintenant la question architecturale et urbaine au premier plan. L'herméneutique des ambiances, comme manière d'aborder la complexité des interactions entre les phénomènes

[16] Loi sur le statut des cendres du 19 décembre 2008

[17] remis au président de la république le 19 décembre 2012

[18] Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain, UMR 1563 Ambiances Architectures Urbanités, ENSA Grenoble

physiques, sensibles et sociaux, permet une transversalité d'analyse entre les dimensions spatiale, temporelle, et corporelle.

Le cimetière est particulièrement intéressant car c'est un espace liminal, à la fois public et intime, et ouvert, donc plus directement en interaction avec son milieu que les espaces funéraires clos que sont les crématoriums et les funérariums qui se développent fortement depuis une vingtaine d'années. Bien que soumis à des codes et des normes culturelles et sociales, il représente un espace de relâchement, de sérénité, ou tout au moins de calme dans la ville qui invite à d'autres pratiques que celles liées aux morts qui y reposent. Cette pause, ce silence dans la ville fait de la place à une formalisation plus intime de sa relation à l'espace. Ce temps que l'on pose au cimetière, trouve plus ou moins facilement dans l'espace des ressources pour affronter l'épreuve qu'est le deuil, étymologiquement à la fois douleur et duel, combat de cette douleur.

Choisir le cimetière comme l'objet à partir duquel effectuer l'analyse, n'empêchait en rien de le considérer comme une étape parmi d'autres dans la géographie de notre relation à la mort et aux morts, qui se cristallise aussi en dehors du cimetière (lieu d'accident, de dispersion, de souvenirs), dans l'espace public comme dans l'espace privé (logements, hôpitaux, funérarium, crématorium, église et salles de cérémonie…). De la même manière, partir de l'expérience du deuil n'empêche pas de considérer les connaissances qui en ressortent comme applicables à d'autres types d'expériences, qui ne sont pas directement liées à la mort mais relèvent de l'épreuve plus ordinaire.

Afin d'approcher la relation entre la ville et la mort, choisir d'étudier les cimetières, comme lieu fort de cette relation, est apparu comme une évidence. Si les nouveaux lieux que sont les funérariums et les crématoriums marquent, au-delà du lieu de culte traditionnel, de nouvelles étapes dans la transition du corps depuis l'instant de la mort jusqu'à son emplacement final, le cimetière ou le jardin du souvenir reste l'unique lieu urbain d'un possible repos durable des morts. En effet, conserver le mort (ses cendres) dans un espace privé est depuis 2008 interdit par la loi française et la dispersion n'est possible en dehors du cimetière qu'en « pleine nature » selon cette même loi sur le statut des cendres. La « pleine nature », terme non clarifié dans la loi, semble contradictoire avec les espaces aménagés de l'univers urbain.

Nous constatons un certain rejet du cimetière, de ses contraintes, ses normes, son esthétique, et pour certains, la construction de la mémoire et la continuité de la relation avec les morts trouvent refuge dans les supports numériques des réseaux sociaux et mémoriaux immatériels. Pourtant, même sans visite physique des lieux où reposent leurs proches, la

mémoire des défunts est pour les vivants toujours en partie reliée à la localisation de leurs restes. On n'y va pas mais on sait où ils reposent, on visualise l'emplacement précis, l'aspect de la tombe ou du paysage environnant, car on a besoin de savoir où les morts sont.

Le cimetière intéresse aussi les architectes en tant qu'il fait partie de l'infrastructure urbaine ; il est un organe essentiel au fonctionnement de la ville. Pourtant, ces derniers n'ont que très rarement considéré le cimetière en relation avec son contexte. Les ouvrages dédiés aux espaces de la mort[19] les étudient comme des isolats, sans considérer leur installation et leur relation à leur milieu. Pourtant, comme il sera énoncé dans un des entretiens, « c'est les alentours qui créent le cimetière ». C'est pourquoi nous aborderons dans ce travail ces espaces à travers les relations qu'ils parviennent ou non à établir avec d'autres espaces, d'autres usages, d'autres fonctions urbaines. Puisqu'il participe à la vie urbaine, il est primordial de le considérer non pas comme un objet isolé, mais dans sa relation aux autres espaces urbains de la vie et de la mort, comme élément essentiel d'un plus large thanatotope.

Cheminement et méthode

Thanatotopes

Au cours de mes études en architecture, j'ai eu l'occasion à deux reprises de choisir un programme et un site dans le cadre d'un exercice de projet, et c'est à cet objet urbain particulier qu'est le cimetière que je décidais de consacrer ces exercices de conception. Comment confronter ce programme particulier du cimetière à l'évolution des pratiques funéraires mais aussi à l'évolution de la conception de l'espace urbain ?

Donner une forme au cimetière implique de nombreux questionnements d'ordre divers (éthique, technique, écologique, psychologique, politique…) auxquels je n'ai pu répondre dans la temporalité courte de l'exercice du projet d'architecture. L'objectif de cette thèse est de fournir par la recherche un étayage au projet tant à l'échelle du dispositif architectural de sépulture, qu'à celle de l'organisation de ces dispositifs entre eux, ou à celle de l'inscription des espaces funéraires dans l'espace urbain et le territoire en transformation.

---

[19] Auzelle, Robert ; Jankovic, Dominique. *Dernières demeures. Conception, composition, réalisation du cimetière contemporain*. Paris : Robert Auzelle. 1965. 461 pages. ; Latini, Luigi. *Cimiteri e Giardini, Città e paesaggi funerari d'Occidente*. Firenze : Alinea. 1994. ; Worpole, Ken. *Last Landscapes. The Architecture of the Cemetery in the West*. London : Reaktion Books. 2003.

Les questions qui s'étaient cristallisées à travers le travail du projet ont ouvert les champs d'investigation de ce travail de thèse. Comment le cheminement dans le deuil, tendu entre séparation et entretien de la relation transformée à l'autre défunt, se reflète t-il dans des parcours et des actes et comment les mises en gestes peuvent-elles tisser des liens sensibles entre les mondes ?

Maquette du *Thanatotope* : projet de cimetière grimpant desservi par une passerelle urbaine à Berlin, PFE Master FH Potsdam, septembre 2007

Des discussions autour du doctorat en Architecture et de la place que peut y tenir le projet interrogent la relation entre recherche et projet en termes de recherche *sur* le projet ou recherche *par* le projet[20]. Je dirais que cette recherche est principalement une recherche *pour* le projet. Elle découle de questionnements issus entre autres du projet et revient au projet comme dispositif dans le protocole de recherche qui permet de confronter les hypothèses et les résultats de l'analyse à un terrain particulier pour tenter d'en tirer d'autres formes de résultats plus généraux.

Cheminement et adaptation

[20] question largement abordée lors des Rencontres Doctorales des ENSA en 2015 à Marseille

La rencontre avec l'association JALMALV (Jusqu'À La Mort Accompagner La Vie) de Grenoble, les lectures de leur revue, la participation à certains de leurs ateliers, la lecture des compte-rendus et de l'ouvrage qui en livre une partie des contenus[21], les rencontres organisées par le GREAM (Groupe de Réflexion Autour de la Mort), m'ont aidé à saisir la complexité et la diversité des situations de confrontation à la mort. Une journée passée auprès d'un maître de cérémonie des PFI (Pompes Funèbres Intercommunale), une formation orientée pour les agents territoriaux en charge de la gestion des cimetières sur la question de l'extension des cimetières, la visite du salon Funéraire Paris 2010 et de nombreuses interactions avec des professionnels rencontrés au gré des visites, m'ont permis de connaître les questions que se posent les professionnels et comment ils tâchent d'y répondre.

Fabrication des corpus

Dans l'optique d'une approche sensible de ces questions, les méthodes utilisées s'inspirent de celles développées depuis de nombreuses années au laboratoire Cresson, qui associent des outils issus des sciences sociales (observations récurrentes, entretiens) visant la connaissance des pratiques et du ressenti de l'espace, à des outils métrologiques pour apprécier de manière plus objective les qualités spatiales (dimensions des éléments construits, organisation de l'espace) et sensibles (matérialité, flux lumineux, sonores, odorants, kinesthésie) d'un contexte.

Nous avons recueilli trois types de matériaux :

1. Ceux relevant d'un travail bibliographique regroupant des travaux de recherche sur le thème de la mort, de l'espace de la mort et du deuil dans les champs de l'architecture et l'urbanisme, de la sociologie, de l'anthropologie, de la psychologie et de la philosophie ainsi que du point de vue de l'éthique, de la législation et de la gestion administrative. Ces éléments issus de la littérature francophone, anglophone et germanophone permettent de situer la thèse parmi les différentes approches disciplinaires, culturelles ou historiques que nous livre la littérature francophone mais aussi anglophone ou germanophone depuis le milieu du 20ème siècle jusqu'à nos jours.

2. Ceux provenant de l'analyse de dix entretiens traitant de l'expérience du deuil dans son rapport à l'espace et à l'ambiance reflétant une variété de relations aux défunts (plus ou moins proche) et divers modes de sépultures (inhumation, crémation, tombe, columbarium, dispersion jardin du souvenir, dispersion en « pleine nature »)

[21] Johannot, Yvonne ; Lugan, Fanchette ; Reboul Pierre. *La mort dans ma vie, Des mots pour en parler*. Lyon : Chronique sociale. 2012. 181 pages.

3. Ceux provenant d'un travail de terrain effectué *in situ* sur deux sites urbains denses incluant un cimetière, et sur un territoire urbain diffus comportant cinq équipements funéraires, mêlant observations des pratiques, relevés du contexte matériel et sensible et des potentialités d'actions en découlant (implantation, dispositifs de sépultures, dimensions, contours, porosités, accès, cheminements, matérialités et autres éléments d'ambiance).

Le défi que je m'étais donné au début de ma thèse et qui découlait de la frustration que me procuraient les exercices de projets de cimetières sur des temps courts était de mener une recherche bibliographique assez large qui puisse se nourrir de la pensée développée autour de la mort et du deuil dans des disciplines telle que la philosophie, la sociologie ou la psychologie. Ce travail fut un véritable plaisir et permet un enrichissement du sujet tel que je ne pouvais l'envisager en début de thèse. Il me semblait en effet indispensable, pour envisager l'architecture des espaces funéraires, de mieux comprendre l'expérience du deuil et les processus mis en œuvre dans la mémoire que nous entretenons des morts.

L'objectif qui sous-tend la fabrication des corpus de recherche est la volonté de fédérer plusieurs points de vue sur la relation entre l'urbain et la mort : d'une part à travers une pensée scientifique qui s'intéresse à la gestion de la mort, la législation qui l'encadre, les espaces qui l'accueillent, les pratiques qui l'accompagnent, la dimension sensible des expériences qu'elle implique ; d'autre part par une pensée symbolique ou poétique qui travaille les représentations de l'irreprésentable, des mondes invisibles, en usant des forces des associations, en donnant du sens aux gestes et aux pratiques rituelles ; et enfin en engageant une pensée prospective qui scrute les dernières évolutions culturelles, les innovations techniques ou esthétiques, qui rendent compte d'un nouveau paradigme où l'écologie et la politique de la relation deviennent les moteurs du changement.

Corpus d'entretiens

Peu d'ouvrages traitent de l'expérience du deuil dans sa relation à l'espace, j'entrepris donc d'effectuer des entretiens avec des personnes volontaires. Les personnes interviewées sont choisies soit parce qu'elles ont une expérience de la mort et du deuil sur laquelle elles ont pu prendre du recul et je les contactais par le biais de l'association locale JALMALV, soit parce qu'elles ont une réflexion sur l'expérience spatiale et ambiantale et je les trouvais dans le réseau du laboratoire Cresson. Je ne cherchais pas par ces entretiens une représentation quantitative des expériences spatiales des moments autour de la mort et du deuil mais plutôt des éléments de réflexion qui émanent d'un rapport conscientisé au deuil ou à l'espace.

Les entretiens duraient entre 45mn et 1h30 et débutaient, après une rapide explication de mon travail, par la question : « Dites moi ce que vous associez aux deuils que vous avez pu vivre en termes d'espaces et d'ambiances ? ». Les récits différenciaient les différents deuils vécus, les actes et espaces autour du moment des funérailles ou lors des visites ultérieures des défunts. J'incitais les personnes interrogées à développer, lorsqu'elle leur parlait, l'expérience du recueillement et à penser à d'autres lieux que le cimetière dans lesquels cette expérience pouvait se produire. Quand cela ne venait pas spontanément, je leur demandais de décrire les gestes qu'elles ont pu effectuer dans ces moments autour de la mort et du deuil. Les éléments recueillis ont été riches d'enseignement et je les regroupais lors de l'analyse autour de quatre grands champs d'action qui me paraissaient fondamentaux dans l'expérience spatiale du deuil : accompagner, entretenir, cheminer et se recueillir.

Corpus de terrains

Les sept équipements funéraires étudiés dans leur contexte relèvent de situations urbaines très différentes qui impliquent des multiples échelles d'approche.
Comme nous l'avons vu, les cimetières ont été depuis l'interdiction des inhumations dans et autour des églises toujours rejetés plus loin aux frontières de la ville. Quand l'urbanisation a pu les rattraper, ils se retrouvent insérés dans le tissu urbain et créent autour d'eux des contrastes et des juxtapositions improbables. Dans le cadre d'une recherche ANR s'intéressant aux « Énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines »[22], nous avons avec Grégoire Chelkoff et Olivia Germon entrepris l'exploration de ces paradoxes d'ambiances à travers l'étude des pratiques et dispositifs des seuils au voisinage des cimetières. Les deux terrains d'étude issus de cette recherche sont d'une part le nouveau cimetière de Neuilly qui, construit au 19ème siècle au milieu des prés et jardins, se retrouva après la construction de La Défense au pied des tours du centre d'affaire, et d'autre part le cimetière de Poblenou à Barcelone, qui au 18ème siècle dans un décor champêtre, se situait au cœur d'un quartier industriel au 19ème siècle puis fût entouré de la ville olympique et touristique du littoral à la fin du 20ème siècle. Ces deux terrains comparablement inscrits dans un milieu urbain dense ont servi à l'exploration des seuils dans leurs formes et pratiques, ainsi qu'à un travail sur les différentes temporalités d'usages au voisinage des cimetières, sur les cohabitations, les frottements, les évitements et éventuels conflits d'usages. Ils ont permis d'entrevoir les ressources qu'impliquent de tels contextes. Le travail *in-situ* s'est effectué durant les années 2010, 2011 et 2012 à plusieurs reprises sur des temps de 5 à 10 jours consécutifs essentiellement au printemps.

[22] ANR MUSE, 2010-2014, *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines*, coordonnée par Rachel Thomas

D'autres terrains dont j'ai pu faire ponctuellement l'expérience serviront d'appui, de décadrage, d'exemple ou de contre-exemple en fonction des aspects abordés.

La visite en 2013 du complexe funéraire qui articule cimetière et crématorium à Courtrai, conçu par Bernardo Secchi et Eduardo Souto de Moura va me permettre d'envisager l'approche de l'espace funéraire à l'échelle du paysage. Sur un site légèrement vallonné en bord de ville, le cimetière propose une expérience d'immersion séquencée dans le paysage. Il est décrit à titre d'exemple de la mise en œuvre de seuils et de limites discrètes, de rythmes dans le cheminement, d'un jeu d'apparition et de disparition, et de transformation du paysage selon les points de vue et des potentialités de gestes et d'actions qui en découlent.

D'autres terrains d'étude ont été choisis car ils sont proches de mon lieu de travail et d'habitation et ont donc pu être observés plus régulièrement et à toute les périodes de l'année : il s'agit des cimetières de Poisat (intercommunal), de Saint-Martin d'Hères (ancien et nouveau), de Gières, ainsi que du crématorium et jardin du souvenir intercommunal. Tous se situent au pied ou sur les flancs escarpés des collines du Mûrier et de Romage, bordières de la chaîne de Belledonne, au sud-est de l'agglomération grenobloise. Ils ont été repoussés là où l'urbanisation ne peut plus les atteindre et se retrouvent à l'interface entre ville et nature.
Les cinq espaces funéraires comparablement situés sur la lisière urbaine sont explorés en lien avec leur environnement naturel et urbain sur un secteur élargi d'environ 1000Ha. Ce secteur sert de terrain de projection et d'expérimentation pour de nouvelles continuités sensibles et écologiques susceptibles de requalifier l'inscription de la mort dans la ville.

De l'articulation du corpus de terrains et du corpus d'entretiens ressort des dispositions, des manques et des potentiels qui sont à mettre en rapport avec une culture funéraire contemporaine en profonde transformation.

Rétrospective et prospective

La première partie permet à travers une rétrospective de comprendre la formulation contemporaine de la problématique funéraire. Nous tâcherons de comprendre ce qui sous-tend les évolutions et révolutions dans ce domaine et comment elles posent à nouveaux frais la question de l'installation et l'inscription de la mort dans l'espace et dans le temps. La deuxième partie traite de l'analyse des corpus de terrain et d'entretiens. Puis nous engagerons en troisième partie un travail prospectif appliqué à un territoire dispersé afin de comprendre comment la grille d'analyse peut s'adapter à différents contexte et apporter de nouveaux résultats. Des stratégies situées émergeront de cette prospective à partir d'un

travail d'exploration sensible du territoire recueilli sur une carte numérique jointe au manuscrit.

Réinvention rituelle

L'espace de la mort reflète le rapport d'une société à la mort et aux morts, c'est-à-dire à la vie et aux vivants. Comment cette réinvention rituelle se traduit dans l'espace funéraire et qu'est ce que cela nous dit des mutations qui traversent la société occidentale, et particulièrement française contemporaine ? Ces mutations amènent à reformuler à nouveaux frais les questions de l'espace funéraire, son fonctionnement spatio-temporel, ses exigences, ses ambiances. Les propositions nouvelles en occident (natural burial grounds, conservation burial, arbres de mémoires, cimetières naturels et forestiers, dispersion en « pleine nature ») font appel à l'imaginaire du cycle de la vie et prennent souvent place dans des milieux naturels. Y a-t-il une réponse urbaine au problème de la place des morts tel qu'il se pose aujourd'hui ? En tant que lieu privilégié des rapports entre les vivants et les morts, et lieu symbolique de notre historicité, l'espace funéraire pourrait-il représenter un échantillon à partir duquel se fabrique un projet écologique pour la ville et s'invente une nouvelle politique urbaine ? Au niveau écologique (puits de fraîcheur, sol profond, biodiversité), comme au niveau économique (foncier, espace public lucratif), et au niveau humain (lieu de calme, de paix, de réflexivité, d'accès à l'intime, espace d'actes et d'expériences) ces espaces représentent un potentiel pour la ville et la vie urbaine. Au niveau éthique comme esthétique, comment la puissance atmosphérique du cimetière pourrait être mise au service d'une requalification urbaine ?

Plan de la thèse

Nous relaterons dans la première partie de la recherche documentaire en exposant la problématique à travers quatre regards : la relation architecturée entre les vivants et les morts, la réinvention des pratiques rituelles qu'implique l'essor de la crémation, les processus et expérience du deuil et du souvenir et enfin les liminalités en jeu dans le relation entre l'urbain et la mort. La seconde partie est consacrée à l'analyse du corpus de terrains urbains denses et du corpus d'entretiens. Enfin, la troisième partie s'appuiera sur la grille d'analyse issue de la partie précédente pour engager un travail prospectif sur un territoire urbain diffus et investir la dimension politique de la relation entre l'urbain et la mort.

Partie I :

LA PLACE DE LA MORT ET DES MORTS :

ACTUALITÉS ET RETROSPECTIVE

INTRODUCTION

La mort est ce qui nous unit, dans le sens où elle est notre horizon à tous. Les lieux et pratiques voués aux morts ont suivi les mouvements des cultures et civilisations, et leurs transformations révèlent des transitions plus profondes au cœur de la course de l'Histoire humaine. Si la culture ne peut ni englober, ni comprendre le mystère de la mort, elle ne peut non plus l'exclure ; sa tâche est donc de lui donner du sens à travers un processus dynamique de distanciation[23]. Cette mise à distance de la mort est cet acte d'attention aux morts que la sépulture matérialise et qui fonde l'humanité, cet *humus*[24] qui contient les vivants et les morts, mais aussi ceux qui sont encore à naître. Et la manière de séparer les morts des vivants, -la distance physique, les dispositifs, la relation esthétique et symbolique-, mais aussi la manière de distinguer les morts entre eux, à travers l'expression de la singularité ou de la mêmeté, expriment les relations multiples qu'entretiennent les sociétés et individus avec la part de mystère inhérente à l'équation de l'existence.

Dans le cimetière se lisent les traces des citoyens du passé et de l'évolution de la ville et de la culture. On peut y distinguer les groupes humains qui se sont constitués aux différentes époques, qui ont vécu ensemble, qui sont morts ensemble et se regroupent ou sont regroupés dans la mort comme dans la vie : les religieuses, les soldats, les bourgeois, les plus vulnérables, les groupes de différentes confessions, de diverses vagues et origines des migrations… Si la tendance à la distinction entre les confessions est combattue sous couvert de l'idéal laïc des cimetières, elle est communément acceptée même encouragée dans une optique gestionnaire qui tend à flexibiliser et à optimiser l'usage de l'espace du cimetière. Cette souplesse vise aussi à pouvoir satisfaire les contraintes qu'appliquent les différentes confessions sur la sépulture, en particulier la sépulture musulmane qui réclame une inhumation en pleine terre et une orientation vers la Mecque[25].

Si la parcelle consacrée au cimetière dans son ensemble est vouée à être éternelle[26], les concessions privées, parc locatif du thanatotope, elles, se reconfigurent au rythme lent de l'oubli. Cette reconfiguration à travers l'Histoire et les histoires y inclut des nouvelles réponses d'aménagement et de ménagement de l'espace et de la spatialité funéraire : jardin

---

[23] Baudry, Patrick. La mémoire des morts. *Tumultes*. 2001, vol. 1, n° 16. p. 29-40.

[24] Harrison, Robert Pogue. *Les Morts*. Paris : Le Pommier. 2003. 285 pages.

[25] La loi française ne permet pas l'inhumation sans cerceuil, or les préceptes musulmans réclament une inhumation dans un linceul, les corps doivent être déposés sur le côté, le regard orienté vers la Mecque

[26] sur le temps long, rien ne garantit sa pérénité. Le déplacement du cimetière des Innocents à Paris a marqué les esprits et l'on oublie aujourd'hui les cimetières que l'on a recouvert de nos rues piétonnes autour des églises.

du souvenir, monuments collectifs, columbariums, puits de dispersion, mais aussi jardins et forêts plus ou moins aménagés, qui recueillent les cendres au pied d'un arbuste, d'un rocher, dans les racines d'un arbre, sous les galets… Nous constatons que la conscience écologique devient structurante dans la redéfinition des pratiques (funérailles écologiques, « bio-crémation »), des espaces (cimetières écologiques, dispersion en « pleine nature ») et de la symbolisation de la mort (idéal d'un retour à la nature et aux éléments).

La crémation, en voie de devenir la pratique majoritaire des français, induit l'appréhension de la nouvelle matérialité de la cendre et bouscule le rapport pratique comme symbolique à l'espace funéraire. Avec la cendre dispersée, la singularité s'efface dans un mouvement de retour aux éléments. L'espace réceptacle de ces cendres n'est plus la parcelle privée, la concession que l'on renouvelle comme un bail, mais l'espace infini du paysage, de la nature, du cosmos. La cendre comme trace est une contradiction. La cendre s'efface, la cendre se disperse, s'immisce de son grain dans les moindres recoins et plis de la terre, dans le flux des particules.

L'exploration du deuil et de la mémoire des morts comme processus qui engendrent un rapport particulier à l'espace révèle l'importance de la dimension sensorielle et corporelle dans ces expériences. Les relations dynamiques qui se tissent entre les vivants et les morts mettent en lumière des perméabilités dans la limite qui les sépare. En outre, la multiplication des médias (supports digitaux, réseaux sociaux, pages commémoratives, cimetières virtuels) par le biais desquels la relation entre les vivants et les morts se construit participe à la redéfinition des pratiques et spatialités funéraires et instaure de nouveaux modes de relation.

Chapitre 1 LES VIVANTS ET LES MORTS : UNE RELATION ARCHITECTURÉE

1. Aux origines de l'humanité

1.1. Les morts, l'humus, le fondement de la culture et de l'humanité

Il me semble intéressant d'amorcer ce travail par un retour sur les fondements de l'humanité. L'essayiste américain Robert Pogue Harrison dans son ouvrage *Les Morts* (2003) déplie et poursuit l'héritage de Vico qui dans *La science nouvelle* (1744) lie les humains à l'humus en rappelant que « le mot latin *humanitas* vient d'abord, au sens propre, de *humando*, l'acte d'enterrer ». En effet, l'attention au cadavre s'érige comme valeur humaine universelle et se matérialise sous diverses formes à travers les cultures et civilisations. L'acte d'enterrer exprime la nécessaire séparation du mort du monde des vivants, pour d'abord pallier à la nuisible putréfaction mais aussi pour éviter l'errance ou la hantise des morts parmi les vivants.

Parmi les *topoi* décrits par Peter Sloterdijk dans le troisième tome de sa trilogie *Sphères*[27], on trouve cette zone de hantise[28] qu'il nomme *thanatotope*. Il explique cette préoccupation qu'ont les mortels pour l'absent ou le transcendant d'une part par la conscience de notre intelligence limitée, toujours bousculée par l'émergence de nouvelles vérités qui dévoilent en même temps de nouvelles zones de mystère, d'autre part par le fait que le souvenir vivant des défunts prenant la forme d'imagines intérieures et extérieures continue après la mort de réguler la relation entre les vivants et les morts. Ainsi, *« le climat d'une île humaine est donc toujours aussi défini par le fait qu'elle constitue une zone de hantise ou un thanatotope »*[29]. Il rappelle que ce *topos* de la coexistence avec les morts était dans les petits collectifs primitifs assimilable à un *theotope*, à la province du divin, puisque les premiers dieux étaient cet amalgame d'âmes personnelles et de forces anonymes. Si le culte des ancêtres se pratique toujours activement jusqu'à aujourd'hui dans certaines cultures[30], le « crépuscule des dieux » a entraîné depuis les lumières en occident le « crépuscule des morts ». Pourtant, pense Sloterdijk, « toutes tentatives des cultures pour discriminer le côté de la mort ne font, du

---

[27] Sloterdijk, Peter. *Écumes : sphérologie plurielle*. Paris : Maren Sell Éditeurs. 2005. (Sphères ; III).

[28] « Hantise : magie noire de l'air ambiant, son étrange « vie » d'effluves propagées jusqu'au plus intime de nous-mêmes, de notre vie. Survivances qui passent et soufflent sur les vivants. », Didi-Huberman, Georges. *Génie du non-lieu*. Paris : Les éditions de minuit. 2001. p. 123

[29] Sloterdijk, Peter. Op. cit.

[30] par exemple à Madagascar avec le rituel du retournement des morts : selon des cycles de 5-7 ans, on sort les morts de leur tombe, nettoie les ossements ou arrange les linceuls, pratique danses et rituels afin de définir s'ils ont atteint le statut d'ancêtre sans quoi ils resteront soumis à d'autres retournements

point de vue du processus, qu'accroître la tension d'absurdité à laquelle sont soumises toutes les civilisations.[31] »

Ainsi, biotopes et thanatotopes sont à considérer ensemble, la Terre étant le « bio-thanatotope intégral de l'Humanité »[32].

La sépulture se comprend dans le dialogue entre le besoin de séparer et le besoin de relier les vivants et les morts. Harrison formule la thèse principale de son ouvrage ainsi : « les humains n'enterrent pas les morts simplement pour les maintenir à l'écart par une séparation étanche, mais aussi et surtout pour humaniser le sol sur lequel ils construisent leur univers et fondent leur histoire »[33]. Les contemporains sont donc le maillon entre ceux qui nous ont précédés et ceux qui sont encore à naître. Et la fondation *humique* des mondes où séjournent les vivants conserve les éléments de l'histoire inachevée du passé pour que l'avenir puisse s'en nourrir. La culture est ce processus de sélection et de conservation. Elle englobe tout ce qui n'est pas jetable. Les morts et leur souvenir, sujets à la conservation, à la sélection ou voués à l'oubli, interrogent la culture.

1.2. Spatialisation du mystère et du sacré

« Les attitudes profanes sont devenues inadmissibles quand la mort est là. Le glissement hors de soi devant un mort exige un monde sacré. »

Georges Bataille, *La limite de l'utile*, p. 246[34]

Le mystère, du grec *muistês* « muet », est ce qui nous laisse sans voix. Le sacré, du latin *sacer*, est ce que l'on sépare du reste, que l'on met à part et que l'on rend ainsi inviolable. La profanation est la violation de cet inviolable. Le sacré définit ainsi par négation le reste, qui est alors le profane. Mais comme le rappelle Spinoza « *ce qui chez les uns est sacré est sacrilège* (profana) *chez d'autres* » et ainsi il n'y a pas de terre sacrée en soi, mais c'est notre façon d'y marcher qui la rend sacrée. Mettre les morts à part des vivants, par des dispositifs variés, semble être un invariant anthropologique. Pouvons-nous encore aujourd'hui nous entendre collectivement sur la sacralité de l'espace des morts ?

---

[31] Sloterdijk, Peter. Op. cit.

[32] Ibid

[33] Harrison, Robert Pogue. *Les Morts*. Paris : Le Pommier, p. 8

[34] dans Georges Bataille, Œuvres complètes, Paris : Gallimard, 1976

La différence est évidente entre l'homme régi par la vitalité, respirant, chaud, mobile, et l'homme mort, immobile et froid, rapidement soumis à la décomposition ; pourtant le passage d'un état à l'autre, si nous le comprenons de mieux en mieux et le situons différemment avec les avancées de la médecine, conserve toujours une part de mystère. Et le mystère de l'après-mort, si certains l'anéantissent, reste pour beaucoup entier.

La culture fait une place au mystère, œuvre à une mise en sens de ce qui excède la signification par un processus dynamique de distanciation[35]. Le mystère de la mort sert souvent de trame dans les fictions et si la mort réelle n'est plus familière, sa représentation sous de multiples formes vient se frotter aux questions qu'elle laisse en suspens. Cette distanciation est l'enjeu des rituels funéraires qui mettent en scène le passage. Elle passe par l'établissement de frontières physiques comme symboliques.

1.3. Distance et proximité des morts : rétrospective

Si la mort est toujours présente dans la vie en négatif, son inexorable horizon nous fournissant l'énergie pour nous mettre en mouvement, elle n'est pas familière dans nos métropoles occidentales contemporaines. Elle surgit dans nos pensées lorsqu'un camion de pompiers nous dépasse en trombe ou qu'un accident nous prend à témoin, mais elle se fait discrète, les corbillards gris se fondent dans le flux routier, les cloches ne sonnent pas pour marquer une pause, les cérémonies se déroulent dans les centres funéraires et cimetières en périphérie…

Nous remarquons la négociation nécessaire entre proximité et distance en ce qui concerne la relation des vivants avec les morts, leurs morts, ou la mort.
Une rétrospective va nous permettre de mettre en lumière cette négociation permanente dans l'histoire qui a profondément influencé et la forme des sépultures et nécropoles, et la place qui leur était consacrée dans la ville.

Les morts étaient installés dans des fosses et grottes à côté des foyers au temps de Neandertal, certaines personnes importantes du néolithique ont été ensevelies sous des monuments mégalithiques, tumulus ou cairns ; quand la population se rassemble et construit des villes, les morts de ces villes obtiennent aussi leur nécropole ; comme la crémation était une pratique courante depuis l'âge de métal, les morts pouvaient aussi se retrouver en cendres, dans des poteries ensevelies dans des champs d'urnes. Dans les cimetières de la

[35] Baudry, Patrick. La mémoire des morts. *Tumultes*. 2001, vol. 1, n° 16. p. 29-40.

Grèce antique, on peut lire les hauts et les bas de la démocratie dans l'ostentation des tombes et des objets funéraires.

En -450, la loi des Douze Tables du droit romain proscrit d'inhumer ou de brûler l'homme mort dans la ville et les dépenses pour les funérailles et les offrandes sont régulées. Les nécropoles romaines étaient installées le long des voies d'accès aux villes. Les personnages les plus importants ont des monuments funéraires richement sculptés et personnalisés près de la voie pour être vus et honorés par ceux qui arrivaient ou qui partaient des cités[36].
Les Gallo-Romains inventent aussi le dispositif du columbarium où les urnes cinéraires sont disposées dans des niches.

Les premiers chrétiens pratiqueront l'inhumation dans des combes (ravins à l'extérieur des cités), qui deviendront des catacombes. Les corps sont placés dans des niches souterraines appelées loculus ou des chambres funéraires dénommées hypogées.

Au début de l'ère chrétienne, la tradition d'inhumer au plus près des reliques des martyrs, à l'intérieur ou près des sanctuaires va s'instaurer en Occident. D'abord réservée aux rois, cette pratique s'étend aux laïcs dans le haut Moyen Âge, qui contre des dons pouvaient acheter l'influence des saints-martyrs dans l'au-delà. Les moins riches étaient inhumés autour de l'église, en terre bénite.
Et les morts se sont ainsi à nouveau fait une place à l'intérieur de la ville, ignorant les préconisations romaines, et cela pendant des siècles, jusqu'aux Lumières et la croissance de la préoccupation hygiéniste. À partir du 8ème siècle on assiste à la quasi-disparition des tombes personnalisées et des épitaphes, même pour les personnages les plus importants. Les sépultures sont anonymes. Et jusqu'au 10ème siècle, l'Église construit des églises dans les campagnes grâce aux dons des fidèles qui ainsi se réservent une place à l'intérieur pour leur sépulture, parfois au plus près d'où ils priaient de leur vivant. Le cimetière bien établi au cœur des bourgs devient aussi un lieu animé, de rencontres sociales, religieuses et profanes (vendeurs, jongleurs, bateliers, écrivains publics, prostitués…).

Vers la fin du Moyen-Âge, les pratiques funéraires se perpétuent mais l'épitaphe et la statuaire des tombeaux vont renaître et se développer jusqu'à la révolution (effigies, gisants, transits, grands tombeaux). Les cimetières nombreux et de petites tailles (près de 300 à Paris) se trouvaient enchâssés dans les habitations qui s'étaient construites à proximité au fil du temps.

[36] Moreaux, Pascal. Naissance, vie et mort des cimetières. *Études sur la mort*. 2009, vol. 2, n° 136.

Les grandes épidémies de peste des 16ème et 17ème siècles qui déciment les habitants par milliers vont changer l'utilisation de ces cimetières intra-muros. Les charniers béants, les corps exhumés avant la décomposition, l'insalubrité qui régnait dans les cimetières poussèrent les populations à protester. Les cimetières pour pestiférés sont placés en dehors des villes et petit à petit, tous devront les suivre.

Et les morts sont à nouveau sortis des villes. Les nouveaux cimetières sont ainsi installés dans les nouvelles périphéries avant que l'urbanisation ne les rattrape et qu'on ne les construise plus loin encore. Mais lorsque le Baron Haussmann propose pour solutionner le manque de place dans les cimetières parisiens de créer une immense nécropole de 8 hectares loin de la capitale et relié par des trains spéciaux, il se heurte à des mentalités qui ont changées depuis la révolution et les parisiens veulent garder les cimetières proches d'eux.

Ainsi, l'installation des sépultures dans le monde des vivants est toujours tributaire de tendances contradictoires entre besoin de proximité et besoin de distance, besoin de se souvenir et besoin d'oublier. « La peur de l'oubli est identifiée à la mort, la peur du souvenir à la souffrance » rappelle M. Augé[37].

Différents idéaux sous-tendent la forme que prendra maintenant la nécropole : le romantisme du cimetière-parc proche de la nature, l'égalitarisme et l'économie de place des cimetières verticaux en enfeus, l'expression de la distinction sociale dans la nécropole monumentale…
Au cours du 18ème et 19ème siècle, la réglementation, le contrôle et l'efficace du pouvoir augmentent, l'urbanisme est sous surveillance et le cimetière devient un objet hétérotopique, un espace « autre »[38], reflétant le pouvoir de la raison et de l'ordre sur la mort et le désordre. Le mouvement crématiste préconise de laisser « la terre aux vivants » et fait face à la putréfaction du corps avec les idéaux de feu purificateur.

« Les cimetières constituent alors, non plus le vent sacré et immortel de la cité, mais *l'autre ville*, où chaque famille possède sa noire demeure. »[39] Dans les métropoles, le cimetière n'est plus ressenti comme espace de la métamorphose ou de l'attente, mais reflète la plupart du temps une organisation fonctionnaliste de la conservation et du rangement des morts.

---

[37] Augé, Marc. *Les Formes de l'oubli*. Éditions Payot & Rivages. 1998. 122 pages.

[38] Foucault, Michel. *Les corps utopiques. Les hétérotopies*. Paris : Editions Lignes. 2009. 64 pages.

[39] Ibid

2. *L'espace des morts*

2.1. Urbanisation contre les morts

La mort et la ville ont souvent eu des relations conflictuelles. L'incompréhension de ce changement d'état soudain et la peur de la contamination ont poussés les hommes à éloigner la mort et les morts de leurs lieux de vie. Les Égyptiens déjà dans leurs croyances et leur cosmologie ont choisi un des éléments le plus important de leur culture et mode de vie, le Nil, comme l'élément qui matérialise la séparation entre le monde des morts et le monde des vivants. La Rome antique installait les morts et leurs sépultures aux portes de la ville. Le Moyen-âge représente une période où les morts ont pu reconquérir les espaces des vivants et s'installer dans puis autour des églises. Mais les nombreuses épidémies puis les mouvements hygiénistes vont participer à un retour marqué de cette séparation jusqu'à l'éviction des morts hors les murs avec la loi du 23 prairial de 1802.
Suite à la fermeture du cimetière des Innocents et à l'interdiction des cimetières dans les villes, de nouveaux cimetières sont construits pour la ville de Paris mais hors de ces limites au début du 19ème siècle : celui de Montparnasse, de Montmartre, de Passy et celui du Père-Lachaise. Ce dernier est conçu par l'architecte Alexandre-Théodore Brongniart comme un immense jardin à l'anglaise. Le concept de cimetière paysager est ainsi né en France, inspirant de nombreux cimetières dans les pays d'Europe du nord et aux États-Unis avec le Mont Auburn ouvert en 1831 près de Boston. Pourtant, la France est restée frileuse à cet aménagement paysager pour ses nécropoles qui sont restées jusqu'à aujourd'hui très minérales et basées sur une organisation rationnelle de l'espace.
Ces cimetières paysagers, appelés aux USA *rural* ou *garden cemetery*, sont conçus comme des parcs d'agrément pour les citadins dans lesquels les tombes sont mises en scène.
Les chemins de fer se développant et les cimetières parisiens arrivant à saturation au cours du 19ème siècle, le baron Hausmann pense à un itinéraire de la mort reliant par voie ferrée les cimetières existants à un nouveau cimetière immense sur le plateau de Méry-sur-Oise. Hausmann est protestant et s'inspire d'exemples anglais mais il connaît mal les susceptibilités des français, en particulier des positivistes autour d'Auguste Comte, qui verront son projet comme une déportation et un abandon des morts. Le projet sera abandonné.

L'urbanisation des trois derniers siècles qui repousse puis supprime les fortifications va rattraper les cimetières que l'on place hors des villes. S'ils ne sont pas déplacés encore plus loin, les cimetières se retrouvent enserrés dans un tissu urbain périphérique qui s'est transformé pour répondre aux besoins d'infrastructures, de zones industrielles, artisanales,

commerciales qui font vivre les villes. Ils deviennent alors des pièces urbaines que l'urbanisation doit contourner, sur lesquelles elle bute, des réserves foncières alléchantes mais qui, parce que sacrées donc inviolables, constituent souvent des pièces de résistance face aux mutations urbaines alentour.

La modification du rapport à la mort est selon le sociologue Patrick Baudry, l'un des traits majeurs de l'urbanisation[40]. Elle se lit aussi dans l'hospitalisation croissante du mourir[41], le développement des funérariums et de la thanatopraxie qui permettent l'exposition des corps sur le modèle américain, la laïcisation des pratiques funéraires, la marchandisation de la mort et le développement d'une véritable industrie funéraire. Dans le contexte urbain où règnent les valeurs de rationalité, d'efficacité, de compétitivité, de productivité, la mort devient une antivaleur.

L'individualisation du rapport à la mort mène à la perte des solidarités collectives et à un remaniement des rapports qui favorise la personnalisation des funérailles. La mort qui arrête, la mort qui bouscule, la mort qui inquiète, n'a pas sa place dans la ville rationnelle qui évite sa rencontre. Nous verrons dans deux exemples sur nos terrains d'études comment les cimetières cohabitent avec des espaces aux usages contradictoires[42].

Au tournant du 21ème siècle, alors que se développent les *Natural Burial Ground* en Angleterre ou plus récemment les *Conservation Burial* aux USA sur lesquels nous reviendrons dans les chapitres suivants, nous remarquons que le modèle du cimetière paysager qui commençait tout juste à être mis en œuvre en France est dépassé par une conception beaucoup plus écologique et moins esthétisante des cimetières.
Cette conception écologique repose sur une réinscription des morts dans le cycle de la nature, se déploie sur des sites naturels, et est donc difficilement compatible avec le milieu urbain. Elle interroge à nouveau fortement la place et la forme du cimetière urbain. Le cimetière serait-il condamné à disparaître de nos villes ?

2.2. Rupture du lien humique, perte du lieu

[40] Patrick Baudry, « Les temps urbains de la vie et de la mort », dans *Le quotidien urbain*, Thierry Pacquot (dir), 2001

[41] environ 80% des décès en France se font en institution

[42] voir chapitre 5

Pour Harrison nous sommes entrés depuis le 19ème et surtout le 20ème siècle dans l'ère post-néolithique. Alors que quelques générations en arrière, le lieu du séjour posthume était pour la plupart des gens une évidence et se trouvait sur la terre où l'on vivait, travaillait et où les aïeux reposaient, il devient souvent indéterminé dans les sociétés occidentales de plus en plus mobiles. Une autre indétermination renforce cette rupture d'avec la terre : le fait que nous connaissions de moins en moins la provenance de notre nourriture. Selon l'auteur, le lien entre ces deux incertitudes est essentiel et résulte de l'effort inlassable de l'occident pour s'émanciper de la servitude millénaire à la terre et aux morts. Ces incertitudes obscurciraient le rapport à la terre et provoqueraient chez les hommes la méfiance d'une vengeance de la terre. Pour les post-humanistes, l'effort commence à porter ces fruits puisque nous repoussons toujours la limite de la mort et que nous inventons les prothèses et cultivons les organes qui se substitueront aux organes biologiques lorsqu'ils seront déficients. Certains annoncent des durées de vie de 1000 ans, Google investit des millions dans cette perspective[43]. Alors assistons-nous à la fin de l'ère humaine, tel que Vico la définissait comme mode d'être terrestre reposant sur des fondations humiques ? [44]

De nombreux auteurs soulignent cette rupture moderne d'avec le lieu qui met en péril notre humanité. Marc Augé parle de la surmodernité et de ses « non-lieux » privés de l'identité, de la relation et de l'histoire qui fait lieu. Bruce Bégout appelle « acosmie » un lieu sans monde, qui soit duplique le monde dans un microcosme, comme dans les parcs d'attractions, soit s'isole du monde, comme dans les camps de concentration ou les prisons, ou encore produit un effet d'étrangèreté au monde, de *Weltfremdheit* dont parlait Hanna Arendt et qui se traduit par une impossibilité d'adhésion au lieu. Peter Sloterdjik reprend aussi ce terme d'« étrangèreté au monde » pour évoquer certains lieux qui nient à la fois le sol (climat, alternance nuit-jour, saison) et l'horizon (sans sortie, sans ouverture) et dont la pathologie spécifique est la mélancolie.
Reconnaissant l'échec de la modernité qui a mené à l'individualisme et au désenchantement, nous pourrions choisir de soigner la terre et notre lien à l'humus, l'héritage et les morts qu'il contient et le réveil écologique de ces dernières décennies ouvrent cette voie-là. Mais alors que peut l'architecture, qui configure nos milieux, pour inviter à ce soin ?

[43] Laurent Alexandre publie *La mort de la mort, comment la technomédecine va bouleverser l'humanité*, en 2011 ; Google avec *calicolabs* finance la recherche contre le vieillissement

[44] Lewis Mumford dans *Les transformations de l'Homme* (1956) s'attache aussi à dépeindre les dangers d'une transformation vers un « homme posthistorique » qui érige en absolus les connaissances scientifiques et les inventions techniques

Fosse funéraire en Guinée-Conakry et caveau individuel à St Etienne, France – photos : P. Thiollière

2.3. Que peut l'architecture ?

« L'architecture est l'art de la réconciliation entre nous-mêmes et le monde, et cette médiation s'effectue par les sens. »

Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, p. 81

Harrison plaide pour une « architecture humique », qui ne considère pas nos maisons, nos villes, nos nations simplement comme des lieux où vivre mais aussi comme des lieux où mourir, qui soit verticale vers le bas et non seulement vers le haut, en définitive « qui re-place les morts dans notre habitat post-néolithique ».
« Si une maison, un immeuble ou une cité ne sont pas sensiblement hantés dans leurs traits architecturaux – si l'historicité de la terre, si l'appartenance des morts à la terre ne percent pas dans leurs formes déployées et leurs matériaux constituants-, alors la maison, l'immeuble ou la cité sont morts au monde. »[45]

Que dire de l'architecture de la table rase ? Les problèmes que nous constatons aujourd'hui dans les cités sorties de la table rase sont-ils dus à ce déracinement et à l'impossibilité de « faire lieu » pour ces sites sans racines ? Nous avons bien sûr à faire à une panoplie de facteurs en interaction mais celui-ci n'est sûrement pas à négliger. De même pour la ville tapageuse des années 1990-2000, ville de verre et d'acier qui nous renvoie abyssalement notre image, sans horizon. Ce manque de contact, de civilité avec ce qui précédait se fait ressentir dans l'ambiance de ces quartiers dont le dessin ne s'explique pas. Leurs habitants se sentent aussi du fait de la logique architecturale coupée de toute historicité, hors du jeu d'interactions caractéristique de la vie urbaine. En analysant comment les cimetières sont installés hors de la ville depuis le 19ème siècle, nous retrouverons les mêmes caractéristiques de ce déracinement.

[45] Harrison, Robert Pogue. *Les Morts*. Paris : Le Pommier, p. 58

L'architecture est l'art de bâtir des édifices, c'est-à-dire des constructions signifiantes, qui transgresse le temps. L'architecture est lourde, elle est l'inverse du jetable, du consommable. Elle « a en son pouvoir d'héberger notre mortalité »[46] nous dit Harrison. Et pour lui, notre relation à la mort passe d'abord par une relation aux morts. Alors comment penser l'architecture des espaces de notre relation aux morts pour qu'elle puisse nous redonner l'échelle du temps mortel qui délimite nos lieux de vie ?

Les lieux de cohabitation où les morts mènent leur vie posthume sont nombreux : les tombes, les maisons, les rêves, les livres, les monuments, les funérariums, les souvenirs, les rituels, les pages d'internet… et tous ne relèvent pas d'espaces construits. Ils ont le point commun de permettre un accès privilégié à l'intime. Quand les deuils sont difficiles ou « pathologiques », alors cette cohabitation ne connaît plus de limite, l'endeuillé ne contrôle plus les accès et le mort hante le survivant.
Nous reviendrons longuement sur cette relation à l'intime et particulièrement en dialogue avec la relation à l'autre dans les chapitres suivants. Parce que je considère qu'il est important que cette relation intime aux morts puisse advenir aussi dans les lieux d'un possible partage afin d'éviter l'isolement dans le deuil, je m'intéresserai essentiellement aux espaces que je définirais dans un premier temps de « public-intime », c'est-à-dire à la fois relevant de l'espace urbain ouvert et accessible à tous mais aussi propice à un retrait dans l'intime. Le cimetière est la figure urbaine qui pousse le plus loin ce dialogue. Cependant, son architecture ne répond souvent qu'à une application fonctionnaliste de sa fonction de conservation temporaire des morts. Or « le sens de l'architecture se trouve dans la distance entre elle et sa fonction », comme l'énonce Tadao Ando[47]. Il convient de tester, après avoir répondu à la base fonctionnelle du bâtiment, jusqu'où on peut éloigner l'architecture de sa fonction, dans une tension entre fonctionnalité et inutilité.

2.4. L'organisation du cimetière, reflet de l'organisation sociale

Jean-Didier Urbain condamne en 1989 « les architectes suffisants et autres urbanistes vaniteux, pour qui le rapport entre cimetières et sociétés est loin d'être évident »[48] et déplore que « le cimetière moderne et contemporain paraît avoir été inventé pour cacher les

[46] Ibid p. 56

[47] Tadao Ando, « The Emotionally Made Architectural Spaces of Tadao Ando », cité dans *Le regard des sens*, Juhani Pallasmaa, p. 69

[48] Jean-Didier Urbain, *L'archipel des morts*, Payot, 1989

morts ![49] ». Pourtant, certains architectes-urbanistes ont fait les mêmes remarques, ainsi Jean-Henri Lambert en 1933 dans un article sur les cimetières de banlieue s'offusque devant « la morne désolation de ces grands ossuaires que sont les nouveaux cimetières de la banlieue parisienne »[50]. S'il est vrai que les problèmes que posent les cimetières n'ont que rarement intéressé les architectes et urbanistes français[51], il est aussi vrai qu'au niveau administratif et politique, ces questions ont eu tendance à être réglées en régie sans faire appel aux architectes et les propositions ont ainsi été réduites à des solutions techno-logistiques ultra-rationnelles.

Les cimetières du 20ème siècle organisent et hiérarchisent en fonction des durées, tailles et coûts des concessions, en installant les concessions cinquantenaires ou perpétuelles contre les enceintes ou dans les allées les plus accessibles, puis les concessions de 30 ou 15 ans dans des allées moins visibles, enfin le terrain commun concédant un espace pour 5 ans se retrouve souvent sur des allées en impasse éloignées des entrées.

2.5. Disposition des morts et expression

Le mot « cimetière » apparaît dans la langue française au XIIème siècle, et se retrouve dans une forme proche dans les langues latines mais également en anglais « cemetery » qui l'emprunte à l'ancien français *cimetire,* qui lui-même l'emprunte au latin *cimietrium* ou *coemeterium*, lui-même issu du grec *κοιμητήριον*, le « lieu où on dort, le dortoir ».

Selon Robert Auzelle, « la réunion dans la mort des membres d'un groupe témoigne de sa cohésion. C'est l'expression visible, parlante, de la solidarité. » Or, dans les cimetières modernes, « chaque monument hurle sa volonté individuelle, son mauvais goût particulier, sa richesse personnelle. »[52] Comment rendre sensible la « chose collective » ?

Les découpages matériels au sein du cimetière renvoient à des appartenances. Le travail sur un sol commun peut exprimer cette appartenance collective.

[49] Ibid

[50] Jean-Henri Lambert, Les cimetières de banlieu, dans *Urbanisme* n°15, 1933

[51] à l'exception de Robert Auzelle (1913-1983) et plus récemment Phillipe Madec, Marc Barani ou la paysagiste Frédérique Garnier

[52] Auzelle, Robert. *À la mesure des hommes*. Paris : Éditions Ch. Massin. 1980.

Sol rouge découpant les secteurs au cimetière de l'est à Lille, sol enherbé unifiant du cimetière de Fontanil Cornillon – photos : P. Thiollière, 2012-2013

Mer de monuments singularisant à St Martin d'Hères, mur vitrine égalitaire à Igualada – photos : P. Thiollière, 2012-2013

Si les cimetières du Moyen-Âge étaient ces champs du repos où riches comme pauvres attendaient sans distinction la résurrection sous la protection de l'église et ses reliques, la distinction sociale par la sépulture réapparait à la fin du Moyen-Âge dans les cimetières et se développe jusqu'au milieu du siècle des lumières où l'idéal d'égalité transparait dans de nouveaux dispositifs funéraires.

L'architecte italien Fernandino Fuga construit pour Naples le cimetière dit des 366 fosses. Les 366 fosses souterraines correspondent aux jours de l'année et reçoivent les morts du jour. En surface, le numéro du jour est gravé sur la trappe.

Coupe sur le cimetière des 366 fosses à Naples. source : Latini[53]

Autre dispositif égalitaire, les enfeus qui superposent les niches de dimensions égales comme dans le vieux cimetière de Poblenou conçu au début du 19ème siècle également par un architecte italien, Antonio Ginesi. Ce cimetière fera partie de notre corpus de terrain et nous verrons qu'une hiérarchie se crée selon la hauteur des niches, celle du deuxième et troisième étages étant la plus facilement accessibles, les plus hautes et la plus basse sont moins prisées et cela se reflète aussi sur le prix des niches.

Murs d'enfeus à Poblenou, Barcelone – photo : P. Thiollière

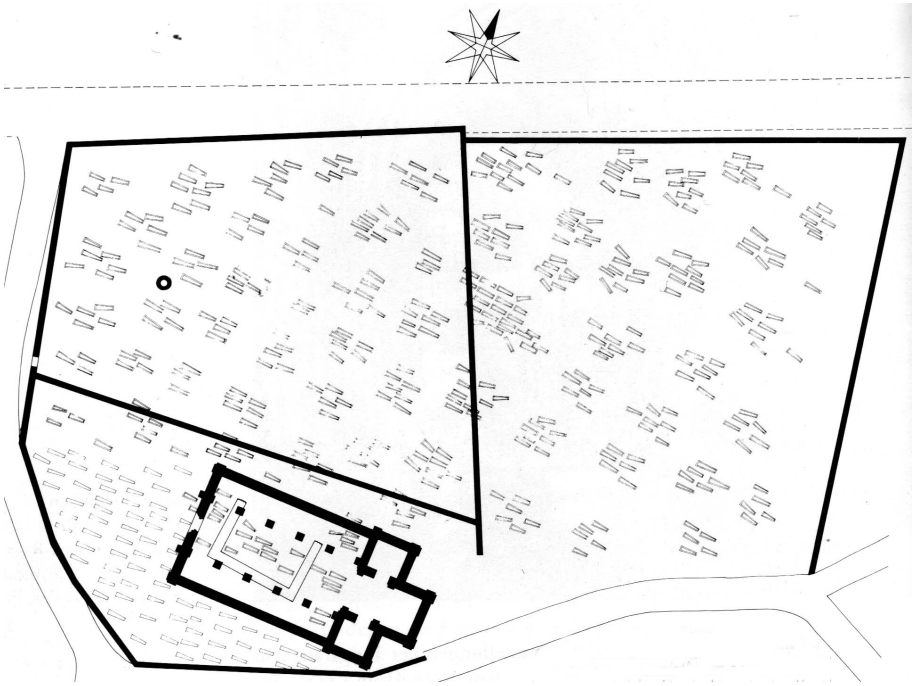
[53] Latini, Luigi. *Cimiteri e Giardini, Città e paesaggi funerari d'Occidente*. Firenze : Alinea. 1994.

2.6. Orientation des tombes

Dans le cimetière chrétien traditionnel, les tombes reprennent l'orientation de l'église et sont orientés Est-Ouest, tête à l'ouest, regard vers l'Est. La religion musulmane préconise une disposition des corps dans la fosse sur le côté droit, le regard tourné vers la Mecque, donc 30° au Sud par rapport à l'Est. Cette orientation particulière et le désir des musulmans de se regrouper entraînent la constitution de carrés musulmans, allant à l'encontre de l'interdiction de distinction religieuse au sein du cimetière laïque.

Adjonction d'un carré musulman au cimetière de Pont de Claix (38) – vue aérienne, crédit : Google

Celui-ci a abandonné, en rompant les liens avec l'église, l'orientation unique vers l'Est et doit la plupart du temps son orientation à des éléments structurants de l'environnement et la forme de la parcelle dans laquelle la grille orthogonale va se poser. Les dispositions des tombes tête à tête pour gagner de l'espace rendent impossible une orientation unique.



Disposition et orientation des sépultures vers l'Est dans le cimetière médiéval de Champlieu – source : wikipédia

2.7. Robert Auzelle et le cimetière paysager

Robert Auzelle (1913-1983) est l'un des architectes-urbanistes français qui poussa le plus loin la réflexion sur la conception du cimetière. Il construisit lui-même plusieurs cimetières dont les cimetières intercommunaux de Clamart et de Joncherolles en région parisienne. Dans son ouvrage *Dernières Demeures* publié en 1965, il rassemble des éléments d'ordre historique, un état de l'art des pratiques funéraires et des cimetières contemporains et enfin des études préliminaires qui mèneront à un véritable guide de composition des cimetières. Il y élabore les combinaisons entre dimensions des concessions, volumes des monuments et socles, types de concessions (service ordinaire, 10 ans, 30 ans, 50 ans ; adultes, enfants ; concession simple, double ou triple).

Selon le modèle des cimetières paysagers, il conçoit des cheminements primaires dans des espaces paysagers dissociés des terrains d'inhumation, permettant ainsi des pratiques de promenade à l'écart de l'usage premier du lieu. Son admiration pour les cimetières paysagers de Suisse ou d'Europe du nord transparaît clairement. Il exprime aussi avec véhémence l'incohérence qu'il voit dans l'usage du caveau qui enferme le corps déjà enfermé dans le cercueil et perturbe la décomposition naturelle des corps. Les gaz de décomposition qui s'accumulent dans le caveau représentent aussi des risques d'explosion ou

d'enflammement au moment de leur éventuelle réouverture. Parler d'inhumation, c'est-à-dire de retour à la terre et à l'humus, dans le cas d'une mise en caveau est en effet trompeur. Cette bataille contre le caveau n'a pas eu beaucoup d'effet au temps de Robert Auzelle mais elle est aujourd'hui largement relayée dans l'idéal du cimetière écologique qui condamne le caveau comme la thanatopraxie et toute pratique polluante pour les sols. De la même manière, sa défense du cimetière paysager n'a pas trouvé beaucoup d'échos en France où les cimetières sont restés très minéraux. Si on retrouve dans le nord-ouest de la France plus influencée par la culture anglo-saxonne plus de cimetières paysagers, ce n'est pas le cas sur tout le territoire français. La culture latine et les sols rocailleux du sud de l'Europe ont vu s'inventer des cimetières minéraux, villes miniatures, nécropoles monumentales, campo santo à l'image du cloître, chapelles et enfeus.
La pratique du caveau est selon Auzelle la « principale cause de l'aspect chaotique du cimetière » où chacun cherche à se démarquer selon ses moyens et sa fantaisie. Dans l'idéal d'un paysage composé par le végétal, il plaide pour une esthétique unifiée des monuments funéraires. Il regarde envieusement les pays du nord de l'Europe qui depuis le début du 20ème siècle travaille contre l'éclectisme et l'individualisation des tombes à travers des réformes des cimetières qui instaurent un règlement strict des dimensions et de l'esthétique des monuments funéraires.

Sigurd Lewerentz, qui avec Gunnar Asplund conçut le cimetière des bois (Skogskyrkogården) proche de Stockholm en Suède, cherche aussi à valoriser le caractère collectif du cimetière, en limitant les stèles verticales qui selon lui évoquent la lutte et la compétition entre individus, et aspirera au fur et à mesure de son expérience à dégager la question du sens en travaillant à un paysage sensible et spirituel[54] et en réconciliant l'art et la nature, renonçant aux effets architecturaux du modernisme et au symbolisme doctrinal.

3. Variations législatives en Occident et tournant écologique de la spatialité contemporaine de la mort et du deuil

3.1. Appropriation et préservation par les morts

[54] Voir à ce propos l'article de Caroline Constant : Vers un paysage spirituel, *Pages paysages*, 1996, sept., no 6 . Versailles

Autre fait remarquable soulevé par Vico et repris par Harrison : nos lointains ancêtres européens du néolithique revendiquaient leurs terres en montrant du doigt les tombes de leurs aïeux. La sépulture contribue ainsi non seulement à la fondation des lieux mais aussi à leur appropriation.

Un exemple intéressant de cette appropriation de la terre à travers les morts est le destin de la montagne de Alp Spielmannda entre Fribourg et Bern en Suisse. Dans les années 1990, des promoteurs s'intéressent à cette montagne pour y construire une station de ski. Franz Aebischer, philosophe et rebelle de la région a l'idée d'offrir cette terre aux morts, c'est-à-dire d'y accueillir des inhumations de cendres, afin de la sauver des promoteurs. Et ça a fonctionné. Franz Aebischer est décédé en 2008 mais l'association qu'il a créée propose encore aujourd'hui pour un tarif de 2400 CHF d'inhumer les cendres dans la prairie, au pied d'un rosier des Alpes, à la lisière ou dans la forêt. Selon lui, l'hypocrisie est criante lorsque les sépultures en grande pompe sont dix ans plus tard abandonnées, les monuments broyés et la place louée pour d'autres.

Franz Aebischer dans son Alp Spielmannda, source : http://www.alpspielmannda.ch/franz-aebischer/

3.2 L'émergence des cimetières naturels au Royaume-Uni

L'idée de préserver des espaces naturels en y installant des restes humains et en les protégeant ainsi à très long terme d'autres usages s'est aussi répandue au Royaume-Uni et aux États-Unis.
En Grande-Bretagne, une particularité découle de la législation. En effet dans les années 1850, le gouvernement met fin à la rotation des concessions en déclarant que les restes humains une fois inhumés ne devraient jamais être dérangés (« human remains could never

again be disturbed without special licence from the Home Office »). Les cimetières étant vite saturés et figés, commencent alors les difficultés économiques et les problèmes d'entretien, quand les tombes les plus anciennes n'ont plus personne pour s'en occuper. Les cimetières deviennent alors des lieux refuges pour des espèces rares de faune et de flore et la valeur du cimetière comme parc commence à germer. L'usage premier se réduisant, leur valeur écologique s'accroît. Une alternative au cimetière traditionnel qui ne peut plus répondre aux demandes d'inhumations est alors nécessaire. Cette pression sur les places prisées dans les cimetières explique aussi la croissance rapide du taux de crémation au Royaume-Uni (déjà presque 35% en 1960 avec 148 crématoriums, 55% en 1970, 65% en 1980 et 75% en 2012 avec 266 crématoriums). Dès les années 1994 naît le premier *natural burial ground*, « terrain d'inhumation naturelle », ainsi que l'organisation *Natural Death Center* qui conseille les familles sur tous les aspects relatifs au mourir, au deuil et aux funérailles. Elle dirige l'association des *Natural burial grounds*, ces « cimetières naturels » réglementés par un code de conduite : pas d'obligation de cercueil pour l'inhumation, cercueils et urnes obligatoirement biodégradables, pas de monument ou très discret, pas de caveau, pas de thanatopraxie sauf en cas de rapatriement, respect de l'environnement naturel... On en compte plus de 270 en 2015 au Royaume-Uni dont la moitié seulement est gérée par les autorités locales, les autres sont gérés par des propriétaires privés, agriculteurs ou organisations à but non lucratif.

3.3. Quand les morts financent la préservation des écosystèmes

Si les intentions du *Natural Death Center* étaient d'abord de guider les familles vers une gestion plus autonome et personnelle des funérailles, les « *conservation burials* » tels qu'établis aux États-Unis mettent clairement en avant l'aspect écologique de leurs motivations. Combinant les principes de l'inhumation naturelle et la restauration écologique, il s'agit de préserver des réserves écologiques et de financer par le biais des inhumations le soin de ces espaces et de leurs écosystèmes, tout en donnant un nouveau sens à la mort. Ainsi le premier site américain fût inauguré en 1998, *Ramsey Creek Preserve* en Caroline du sud, d'abord sur 13 hectares, le site agréé par le *Green Burial Council* s'est vu confié le soin de préserver 15 hectares de plus. Il se vante d'accueillir plus de 220 espèces de plantes et une faune diversifiée, occasionnellement même l'ours brun. Il comprend un bâtiment d'accueil pour les visiteurs, une chapelle au cœur de la réserve, des pavillons disposés sur les différents cheminements, des secteurs réservés à l'inhumation de corps, d'autres pour les cendres, d'autres encore pour la dispersion.

Plan de *Ramsey Creek Preserve*, source : http://www.memorialecosystems.com

Dans le même esprit, un groupe de plongeurs américains se rend compte à la fin des années 1980 du déclin de la santé des récifs de corail sur les côtes de Floride et fonde une société qui invente un dispositif qui imite l'environnement naturel marin et sert de support aux coraux et micro-organismes marins. À la mort d'un proche des fondateurs qui avait émis le souhait de demeurer après sa mort au plus près de toute ces actions entreprises dans les océans, l'idée naquit de mêler ses cendres au béton des dispositifs support aux coraux. Ainsi *Eternal Reefs* se développa naturellement depuis 1998, séduisant surtout des amateurs de pêche, de plongée, de sports aquatiques. Une plaque avec les noms et dates des défunts est fixée sur le dispositif de béton et la vie marine s'empare du mémorial.

photo d'un *Eternal Reef* immergé, source : http://eternalreefs.com

3.4. L'industrie funéraire allemande et la sépulture anonyme

Il est intéressant de voir comment l'évolution de la législation funéraire dans les différents pays d'Europe occidentale a amené à distinguer des manières d'assigner des places aux morts.

À la suite de l'initiative de Franz Aebischer en Suisse pour sauver la montagne de promoteur de stations de ski, un autre projet aux intentions clairement marchandes s'est aussi implanté dans les montagnes suisses : « L'oasis de l'éternité » (*Oase der Ewigkeit*). Un entrepreneur Allemand se procure en 2002 des terrains en Suisse où la dispersion en pleine nature et sur des terrains privés est autorisée, et propose à la carte des services de dispersion dans la prairie, au pied d'un rocher, d'un arbre, dans un ruisseau… Il reçoit de nombreuses urnes par la poste venant d'Allemagne.
Les cadavres allemands traversent également la frontière tchèque pour trouver des crématoriums plus compétitifs et pouvoir disposer librement des cendres.

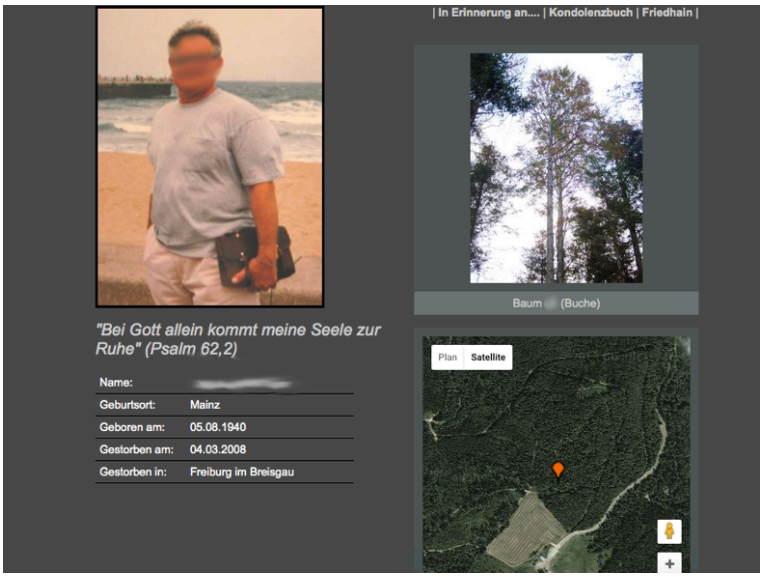
En effet, la loi funéraire est très stricte en Allemagne, et avec le *Friedhofszwang*, impose depuis le 18ème siècle le cimetière comme unique lieu possible pour disposer les morts en terre ou en cendres. Il est impossible pour les proches de récupérer l'urne funéraire. Toute la filière du funéraire profite de l'économie que cette loi engendre et les funérailles classiques reviennent en moyenne à 7000€. Beaucoup trop cher pour un grand nombre de familles et trop rigide pour qui ne se retrouve pas dans les sépultures traditionnelles. S'est alors développée depuis les années 1970 en Allemagne une pratique particulière qui a pris une ampleur considérable : la « sépulture anonyme » (*Anonyme Bestattung*). Son coût de revient est autour des 500-600€ selon les cimetières. On ne peut en effet faire beaucoup plus simple : sous un coin de pelouse aménagé avec plus ou moins de soin, l'équipe du cimetière inhume hors des horaires d'ouverture du cimetière quelques urnes qu'elle aura accumulées, sans la présence des familles. Les signes, plaques, objets ne sont pas autorisés, les fleurs sont tolérées sur de courtes périodes. Parfois un petit panneau au sol nous rappelle qu'il est interdit de marcher sur la pelouse puisque c'est un terrain de sépulture anonyme.

Terrain de sépultures anonymes avec écriteau interdisant de marcher sur la pelouse – photo : P. Thiollière Berlin, 2009

L'effort est réduit au minimum : du côté des gestionnaires du cimetière, peu d'interactions avec les familles, plus de rituel, l'inhumation des urnes est gérée comme bon leur semble ; du côté des proches, aucun entretien nécessaire. Cette forme de sépulture s'est développée plus fortement dans les régions traditionnellement protestantes et particulièrement en milieux urbains. Dans le cadre de la loi allemande, la sépulture anonyme est une manière subversive de détourner l'injonction de la sépulture traditionnelle. Elle reflète aussi un détachement affectif des lieux de mémoire dans une société mobile et la dissolution des systèmes relationnels que reflétait le cimetière traditionnel comme la famille, la classe sociale ou la confession. Elle correspond à une approche pragmatique et désenchantée de la mort.

Autres entreprises allemandes qui proposent une alternative au cimetière traditionnel : Friedwald® et Ruheforst®, « bois de paix » et « forêt du repos » sont des gestionnaires depuis le début des années 2000 de cimetières naturels pour urnes cinéraires inhumées au pied des arbres dans des forêts sur des terrains communaux. Ici non plus, pas de signes, de noms autorisés, mais une petite plaque sur le tronc distingue chaque arbre par un numéro, ce qui permet de retrouver l'emplacement de l'inhumation de l'urne. Ici l'idée d'un retour des morts à la nature domine et l'arbre devient lui-même le monument.

Un exemple récent est la *Ruheberg* « montagne de paix » proposée depuis 2006 par la commune de Oberried dans la forêt noire. Ici 1079 arbres d'une forêt mixte sont répertoriés et peuvent être sélectionnés pour servir de lieu d'inhumation et de souvenir. Le site internet permet de visualiser ensemble une photo et des renseignements sur le défunt, une photo de l'arbre au pied duquel il repose et la localisation de cet arbre sur une vue aérienne. Un autre onglet donne accès à un livre de condoléances. On peut choisir un arbre pour l'inhumation d'une seule urne ou un *friedhain* « bosquet de paix » pour accueillir jusqu'à 12 urnes formant une communauté choisie et les places valent pour durée de 40 ans à partir du jour de l'inhumation.



Exemple d'une page de mémoire pour le site de *Ruheberg*, source : http://www.ruheberg.de

Depuis 2005, dans l'état fédéral de Westphalie du Nord a été autorisée la création de cimetières sur terrain privé et un entrepreneur des pompes funèbres hors du commun, Fritz Roth, a ainsi pu créer le premier cimetière privé d'Allemagne. Dans un parc de 3 Ha à proximité de Cologne, les urnes cinéraires peuvent être inhumées ou les cendres dispersées. La particularité de ce lieu est qu'il comprend une maison d'accompagnement, avec des lieux d'échange, d'écoute, l'organisation d'ateliers, de conférence autour de la mort et du deuil. On peut aussi séjourner sur place car le site comprend hôtellerie et restauration. Ici, laisser un signe, une pierre tombale, les noms et dates des défunts est permis et même recommandé, et les proches peuvent concevoir eux même la sépulture avec l'aide d'artisans.

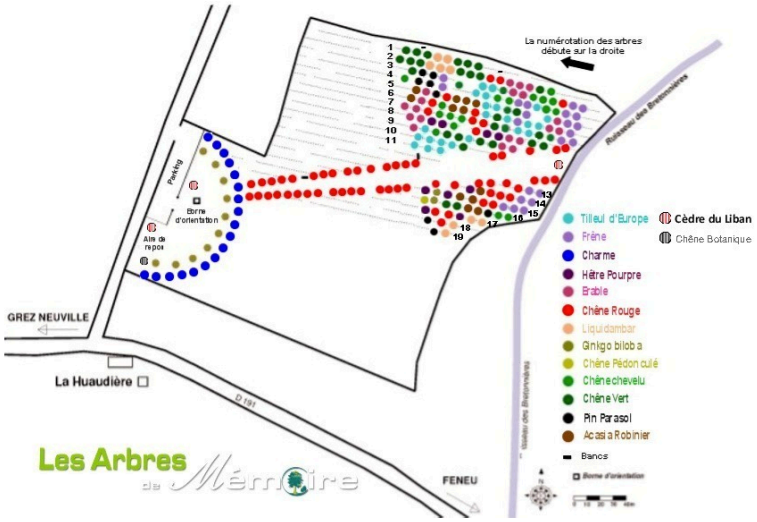
3.5. Le cas français

En France, la considération d'une approche naturelle de la mort et de sa gestion en est qu'à ses balbutiements. Depuis quelques années, l'entretien des cimetières sans produits phytosanitaires se généralise.

Le décret 23 prairial du 12 juin 1804 qui fixe les principes d'organisation des cimetières et des funérailles fonde encore aujourd'hui en grande partie la gestion funéraire française. Le décret met fin à l'emprise de l'église sur les funérailles, oblige à construire les cimetières à l'extérieur des villes donc loin des églises et vise à un traitement plus égalitaire en imposant des sépultures individuelles et séparées les unes des autres, permettant à l'origine à chacun de disposer d'une concession perpétuelle. L'hygiénisme de vigueur imposera l'éloignement des zones d'habitation : tout nouveau cimetière doit être construit à au moins 35m de toute habitation, et toute nouvelle habitation à au moins 100m d'un cimetière existant.

Si la popularité des « cimetières naturels » est avérée en Grande-Bretagne, la conception d'un cimetière naturel émerge tout juste en France. Un premier est le parc cinéraire « Parc de l'Anjou » initié en 2004 par la société « Arbres de mémoire » en bord de Mayenne. Le contexte est ici rural. Les cendres sont mêlées aux racines d'un arbre que l'on peut choisir parmi douze espèces et que l'on plante à l'occasion de l'inhumation des cendres. Une « plaque botanique » associera au pied de l'arbre les noms et dates du défunt avec l'espèce plantée. On peut choisir un « arbre individuel », « un arbre familial », ou « un arbre communautaire » pour une durée de 15, 30, 50 ou 90 ans. Que se passe t-il à la fin de cette durée ? Ceci n'est pas précisé sur le site internet. Mais la société garantit une page personnelle de mémoire sur leur site.

Le parc de l'Anjou dans son contexte rural, source : googlemaps



Plan du parc de l'Anjou avec les espèces d'arbres plantés, source : http://www.arbres-de-memoire.fr

Dans un contexte urbain a eu lieu en février 2014 l'inauguration du cimetière naturel de Souché dans la ville de Niort. Il fut entièrement conçu par les services de la ville sous l'impulsion de personnes cherchant à innover et surtout à concevoir en accord avec l'agenda 21 de la ville. Si le cimetière dit « paysager » renvoie à une esthétique, une place plus grande donnée au végétal, au soin de son ordonnancement pour faire paysage, et vise ainsi à améliorer la qualité de l'expérience esthétique des cimetières, le cimetière dit « naturel » renvoie à une éthique de la mort et est conçu pour réduire l'empreinte écologique des enterrements, des sépultures et de l'aménagement même des espaces funéraires. L'idée est de rendre les corps et les cendres de la manière la plus directe et naturelle possible aux éléments, en l'occurrence à la terre. Robert Auzelle aurait été heureux de voir que son rejet du caveau faisant obstacle au contact de la terre qui naturellement incorpore le cadavre, commence 50 ans après[55] à être compris. Ainsi au cimetière naturel de Souché, les familles signent un contrat qui les engage à respecter les clauses communes : pas de soins de conservation des corps, habillage du défunt en fibre naturelle recommandé, bois et habillage des cercueils en matériaux biodégradables, urnes biodégradables, fleurissement uniquement par des fleurs naturelles dans les vases fournis, pas de caveau, pas d'objets funéraires, aménagement végétal de l'emplacement avec des espèces sélectionnées dans une palette végétale à une hauteur maximale de 60cm pour les inhumations de corps et de 30cm pour les inhumations d'urnes cinéraires. L'aménagement a aussi été conçu pour éviter les déplacements énergivores de terrain, utiliser des matériaux de récupération (blocs de pierre trouvés sur place pour les bancs, grilles trouvées dans les entrepôts de la ville pour les fontaines…), les clôtures sont fabriquées avec des matériaux naturels (châtaigner, pierre

[55] Auzelle, Robert ; Jankovic, Dominique. *Dernières demeures. Conception, composition, réalisation du cimetière contemporain*. Paris : Robert Auzelle. 1965. 461 pages.

sèche, haie..), un composteur, des nichoirs à oiseaux et un hôtel à insectes sont installés sur le site, l'utilisation de produits phytosanitaires est bien sûr bannie. Un « arbre des printemps » est disposé sur le site de dispersion, sculpture de branches métalliques auxquelles on peut accrocher une feuille en laiton sur laquelle on aura gravé les noms et dates des personnes dont les cendres auront été ici dispersées.

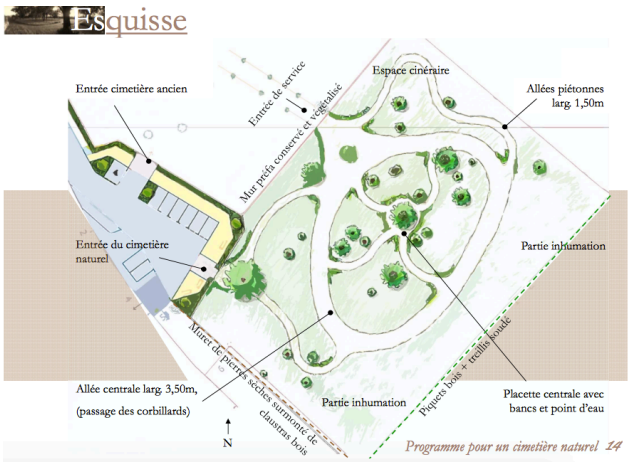
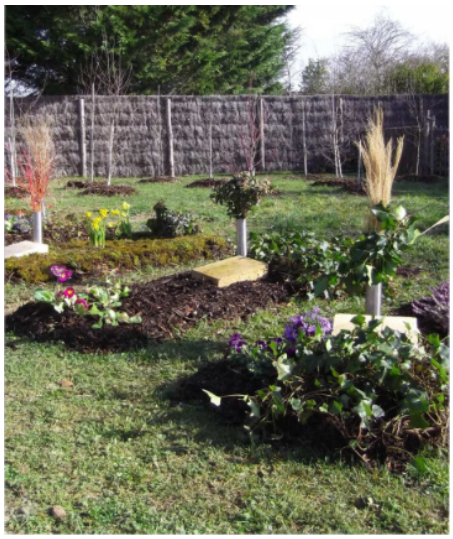


photo de l'« arbre des printemps » et plan du cimetière de Souché, source : bureau d'études paysage urbain de la Ville de Niort

À l'entrée, une phrase de Gilles Clément accueille les visiteurs : « Pour faire un jardin, il faut un morceau de terre et l'éternité ».



Gestion naturelle des cheminements et sépultures, source : bureau d'études paysage urbain de la Ville de Niort

Le cimetière naturel de Souché est situé dans un secteur urbanisé, à côté du cimetière ancien traditionnel de Souché, sur une parcelle de 4000m². Les visiteurs de l'ancien cimetière passent dans le cimetière naturel pour se reposer sur un banc et s'apaiser au contact du végétal, peu présent sur le cimetière ancien. Le monument autorisé sur les sépultures est un pupitre carré de 30cm de côté. Il est posé sur le sol et sur sa surface en légère pente sont gravées les

épitaphes. La surface de la concession funéraire de 2m par 1m est d'abord recouverte de broyat puis plantée par les familles d'espèces endémiques. Les concessions sont disposées côte à côte et l'aspect général sera assimilable, une certaine densité atteinte, aux cimetières paysagers que nous connaissons en Europe du nord.

La densité et l'échelle du site joue un rôle essentiel dans le ressenti que l'on peut avoir du lieu, allant du cimetière parc, certes paysager mais dont l'alignement et la délimitation des concessions rend évident sa fonction première, à l'espace naturel où les traces réduites et espacées des inhumations donne à la fonction funéraire une place secondaire. L'expérience de la visite est moins localisée au point précis où reposent les restes que diffuse, les restes absorbés par le sol retournent à l'environnement et à la vie qui se répand sans limites.

3. Mort et logistique spatio-temporelle

4.1. Gestion spatiale

Le développement des sépultures anonymes en Allemagne a réduit drastiquement le besoin de place, entrainant un phénomène nouveau : le rétrécissement – *das schrumpfen* – qui comme les villes des vivants touche les villes des morts. Les cimetières du début du 20ème siècle étaient prévus pour une population de croissance stable qui optait dans sa majorité pour l'inhumation. Or l'espace prévu pour un cercueil peut contenir huit urnes. Avec l'augmentation des crémations, le besoin de place a chuté. Et cependant, il est difficile de revendre du terrain. D'une part une question éthique se pose : peut-on construire sur un cimetière?[56] La peur irrationnelle d'esprits, de fantômes qui pourraient hanter les maisons construites sur d'anciennes tombes est renforcée par la mauvaise conscience que provoquerait la vente d'un terrain auparavant offert pour le repos éternel. D'autre part ces mesures doivent être prévues avec suffisamment d'avance (au moins 20 ans) pour permettre l'écoulement de la durée de la concession. S'il s'agit d'un terrain qui recevait des concessions renouvelables, il faut attendre plus longtemps encore ou proposer un déplacement des tombes, ce qui est toujours délicat. Souvent, des concessions sont libérées par-ci par-là. Le cimetière se dissout, se démantèle sans offrir de nouveaux espaces assez grands pour prévoir un nouvel aménagement. Voilà une difficulté majeure en ce qui concerne l'aménagement

[56] À Ottense, Hambourg, un ancien cimetière juif a été découvert lors de la construction du Centre commercial Mercado, une dalle de béton a été coulé sur le cimetière et le bâtiment posé sur pilotis pour ne pas toucher au terrain sacré. Des plaques commémoratives sont accessibles en sous sol du CC.

d'un cimetière. C'est pourquoi on a favorisé des solutions qui, dans la logistique, s'inspire du service ordinaire, c'est-à-dire des concessions individuelles et non renouvelables mises à disposition de façon linéaire et chronologique, ce qui permet de prévoir de nouveaux aménagements sur une surface assez grande une fois la durée de concession écoulée. Se développe aussi en Allemagne un aménagement plus « paysager », moins linéaire et plus végétal sous forme de « tombes communautaires » (*Gemeinschaftsgräber*), qui n'expriment en réalité qu'un voisinage posthume sous un même décor végétal entretenu par les services du cimetière, et dont le nom des occupants sera inscrit sur un monument commun. Ce genre de solution rappelle beaucoup celles proposées - ou imposées - par les gouvernements communistes en RDA. La monumentalité a disparu, et pourtant un vague sentiment de déjà-vu se dégage. Une ressemblance avec les monuments à la mémoire des morts de guerre ou des victimes de catastrophes, que l'on retrouve dispersés dans les villes et ailleurs. Ces inscriptions sont le symbole d'un destin commun mais n'évoquent pas la présence physique de la mort. D'ailleurs le tapis végétal au pied du monument des tombes communautaires exprime rarement la juxtaposition d'individus – d'urnes - déposés côte à côte mais une composition artificielle. Paradoxalement, ces gens n'avaient rien en commun de leur vivant et ne se connaissaient souvent même pas. On a voulu associer l'économique, le pratique, le confortable avec un certain rejet de l'individualisme et de l'isolement dans le cimetière.

En France catholique et latine, la situation est différente puisque les villes comme les cimetières sont souvent plus denses et plus minéralisés. Le gain de place engendré par l'augmentation du cinéraire est plus lent. Il s'agit ici de faire de la place pour des jardins de dispersion de cendres appelés „Jardins du souvenir«, ou des columbariums. Il est aussi d'actualité de végétaliser nos champs de granit et de marbre. Les mises en disponibilité de concessions permettront de planter un arbre ou un massif. Quand le gain de place est plus conséquent, on installera quelques columbariums. Dans les jardins cinéraires, on inventera des aménagements pour disperser les cendres, sur des galets gris par exemple — couleur cendres. Souvent un morceau de pelouse fera l'affaire, ou bien un massif de végétaux persistants pour qu'été comme hiver, l'illusion de continuité de la vie, de retour à la nature fasse son effet. En résumé, des solutions de demi-mesure sont déployées pour que malgré les contraintes, le cimetière évolue et s'adapte.
Ainsi, plutôt que d'appréhender la question du cimetière dans son ensemble, chaque cimetière tente à sa manière des petits changements qu'insuffle l'industrie de la marbrerie.

Pourtant une fois des cendres dispersées, on sait qu'il sera difficile de retoucher ces espaces sans risquer de heurter les familles.

4.2. Gestion temporelle : les temps variables du repos

Si certains monuments sont aujourd'hui protégés par un dispositif de conservation patrimoniale et ont vocation à exister aussi longtemps qu'il y aura des hommes, d'autres sont voués à disparaître à des rythmes variables. Les monuments funéraires individuels sont de ceux-ci. Nous avons vu comment dans l'Histoire l'importance de l'épitaphe et du monument funéraire pour marquer un lieu d'inhumation a pu osciller au gré des sursauts d'individualisme ou de communautarisme.

La loi prairial de 1804 qui instaure l'interdiction d'inhumation dans les églises et oblige les communes à construire des cimetières hors des villes, va profondément modifier la sensibilité à la mort. Le culte du tombeau individuel ou familial s'instaure après l'anonymat des fosses communes que la loi prairial va aussi interdire. Et pour remédier au manque de place, la perpétuité des concessions devra être abandonnée et les tombes individuelles et familiales seront redistribuées. En 1843, trois classes de concessions sont instaurées : les temporaires (10-15 ans), les trentenaires et les perpétuelles. Dans les années 1920, ont été ajoutées les concessions cinquantenaires et les concessions centenaires ; ces dernières seront supprimées en 1959 pour améliorer la rotation des concessions. Enfin depuis quelques années, les communes qui tentent de rendre plus flexible la gestion des cimetières suppriment de leur offre les concessions perpétuelles.
Le temps de repos dans le cimetière est donc compté et cela pose de sérieux problèmes aux personnes de confession juive ou musulmane qui ne tolère pas l'exhumation. L'exhumation des restes pour les placer dans un reliquaire et la destruction du monument funéraire une fois le délai passé pose de nombreuses questions et le Maire qui assure la police des funérailles et du cimetière se retrouve livré à lui-même face à de telles décisions.

En ce qui concerne le droit funéraire français, le plus petit délai de concession est de 5 ans pour les inhumations en terrain commun, ou service ordinaire pris en charge par les communes, une durée considérée suffisante pour la décomposition des chairs ; il s'avère dans les faits et selon la nature des sols souvent bien trop court, en particulier depuis quelques décennies et la généralisation des soins thanatopraxiques qui conservent le corps bien au-delà du temps de l'exposition des défunts.

4.3. Le dur et le mou

La distinction entre les chairs qui se décomposent et disparaissent, et les ossements qui restent figés et se conservent, explique des pratiques d'exhumation et d'inhumation secondaire des ossements ; les « doubles funérailles » étaient pratique courante en Grèce antique, en Asie du sud est, au proche Orient ou encore aujourd'hui à Madagascar, avec le « retournement des morts », rituel autour des cadavres qui sont exhumés et grandement célébrés (danses avec cadavres, repas partagés) tous les 5-7 ans avant de retourner dans le silence pour continuer leur chemin vers le statut d'ancêtre. De même, lorsque les charniers se renouvelaient dans les cimetières du Moyen-âge, on plaçait les squelettes exhumés dans des ossuaires ou sous les toits des chapelles et arcades.
On ne parle plus aujourd'hui de « doubles funérailles » pourtant l'exhumation des restes à l'expiration de la concession se fait, mais sans aucun cérémonial. Lorsque les concessions ne sont plus renouvelées ou abandonnées, on procède à la « réduction du corps » : on place les ossements dans des boîtes à ossements, qu'on appelle aussi reliquaires, puis dans l'ossuaire du cimetière. Pendant longtemps ces ossuaires étaient des fosses qui recevaient les restes en vrac, et les employés des cimetières racontent comment on avait l'habitude d'y verser un peu de chaux pour accélérer la décomposition. Un employé de cimetière nous confiait son soulagement de ne plus avoir à effectuer ces tâches de fossoyeurs aujourd'hui sous-traitées par des entreprises privées. Les gestionnaires des cimetières sont depuis 2008 contraints par la loi de conserver ces boîtes à perpétuité, dans des lieux accessibles et de tenir un registre. Les communes procèdent souvent, pour s'éviter la douloureuse tâche de la réduction des corps et pour économiser de la place, à la crémation des restes de ceux qui n'ont « pas témoigné d'opposition à la crémation »[57], puis les cendres seront placées dans l'ossuaire, dans un columbarium ou dispersées dans un jardin du souvenir.
En Espagne ou Italie, le dispositif vertical d'enfeus, casiers superposés et ventilés où sont disposés les cercueils avec quelques bactéries pour accélérer le processus de décomposition, autorise une réduction des corps au bout d'un délai de deux ans seulement.

Avec la crémation, le critère du temps de décomposition des cadavres ne rentre plus en jeu. Les durées de concession sont pour les urnes cinéraires placées dans les tombes familiales, cavurnes ou columbarium, les mêmes qu'en cas d'inhumation, mais ces logiques temporelles sont bouleversées dans le cas de dispersion des cendres.

[57] sans pouvoir s'attacher à une opposition « présumée » liée par exemple à une religion qui interdit cette pratique

1.2. Recyclage : économie et écologie funéraire

« La vie est jusque dans ses aspects les plus intimes, à chaque époque de la civilisation, en étroite interaction avec le sens que l'époque impartit à la mort. Notre conception de la vie, notre conception de la mort, ne sont que deux aspects d'un seul et même comportement fondamental. »

Georg Simmel, *Métaphysique de la mort*, 1909

Il existe dans les cimetières allemands un système de parrainage des monuments à valeur patrimoniale qui permet de reprendre et réutiliser, en échange de l'entretien des monuments, des concessions et monuments à l'abandon.

À l'instar des supermarchés discounts qui viennent d'outre Rhin, l'industrie funéraire allemande était bien avant la française décomplexée et n'hésite pas à afficher sur ses devantures des tarifs alléchants, des formules « discount » comprenant tous les frais d'enterrement, jusqu'à proposer de faire passer la frontière Tchèque aux cadavres pour profiter des meilleurs tarifs de leurs crématoriums et de leur plus grande souplesse législative quant à la destination des cendres. En France, le groupe Roc eclerc a été le premier dans les années 1990 à oser casser les prix, en s'inspirant des modèles de la grande distribution dont ils sont issus, dans ce marché assez obscur. Avec leur slogan : « Parce que la vie est déjà assez chère ! », ils sont leader du marché en marbrerie.

La crise a accentué la tendance à vouloir faire des économies, même dans ces circonstances particulières, et la loi du 19 décembre 2008 imposant un modèle de devis qui permet de mieux comparer les prix des prestations funéraires a définitivement cassé le tabou du coût des funérailles. Des prestataires interrogés en 2010 pour le journal Mediapart confirment « la crise six pied sous terre »[58] et constatent la constante baisse des sommes déboursées pour les fleurs, les cercueils, le rejet des plaques et des fleurs en plastique, la réduction du temps de location des concessions (*« Il y a cinq ou six ans, les gens prenaient la plus grande concession : cinquante ans. Maintenant, ils prennent le minimum, dix ou trente ans »).* Au cimetière de l'Est de la ville de Lille, on propose depuis 2010 des monuments d'occasion : *« c'est une démarche sociale. Les familles font leur demande, qui est acceptée sous condition de ressources. On récupère les tombes de concessions non-renouvelées depuis deux ans, on efface les inscriptions et on les nettoie. Un monument coûte de 50 à 400 €, contre 1400 € chez un marbrier. »*

[58] http://blogs.mediapart.fr/edition/aux-bords-de-la-crise/article/090410/la-crise-six-pieds-sous-terre

Pour un marché français de plus de 2 milliards d'euros[59] chaque année, l'industrie funéraire a encore de beaux jours devant elle. Devant l'ouverture que représente l'augmentation de la crémation et l'évolution des mentalités, de nouveaux prestataires s'insèrent dans le marché et surfent sur les nouvelles tendances : cercueils en carton, urnes biodégradables, cendres compactées en diamant, cendres envoyés dans la stratosphère ou dans l'espace…
Les technologies du funéraire évoluent aussi, et de nouveaux modes de traitement des cadavres sont mis en œuvre et expérimentés. La crémation sera-t-elle concurrencée par d'autres méthodes soi-disant plus écologiques? La « promession », nommée aussi « funérailles écologiques » a été inventé en Suède en 1999[60] et consiste à refroidir le corps à -196°C dans l'azote liquide puis à recueillir, en faisant vibrer le corps devenu friable, des particules fines qui représentent tout de même encore un tiers du volume initial du corps et auxquelles on peut facilement retirer les résidus métalliques. Un autre procédé, l'aquamotion ou l'hydrolyse alcaline, nommée par ses prestataires « bio-crémation »[61], permet de dissoudre dans une solution basique les chairs, et de recueillir les os friables que l'on réduit en fines particules. Ce procédé est couramment utilisé pour éliminer les restes d'animaux d'abattoirs et a été développé en Australie et aux États-Unis pour l'homme. Il nécessite beaucoup moins d'énergie fossile que la crémation et les liquides recueillis à la fin du processus sont censés faire de bons fertilisants pour le sol. La chimie douce, à l'ère de la crise énergétique, intéresse aussi la gestion de la mort.
Un autre tabou a été bousculé puisque l'énergie résultant du refroidissement des filtres des crématoriums est aujourd'hui dans certaines communes réinjectée dans les circuits de chauffage urbain[62].

Allant encore plus loin dans le bouleversement des tabous, Katrina Spade, une américaine diplômée en sciences environnementales et en architecture, propose de composter les restes humains. *Urban Death Project*[63] se veut redonner un sens à la mort en travaillant sans détour la question de la décomposition. Dans la lignée des *natural burials*, les corps des défunts deviennent le sol fertile qui pourra nourrir les plantations urbaines des parcs publics ou jardins privés. En effet, les cimetières naturels américains se situent sur des sites naturels de grande superficie en région rurale, et les morts urbains doivent ainsi quitter la ville. Or Katrina Spade propose une alternative au traitement des morts dans les villes denses dont

[59] Le prix moyen des obsèques (avec crémation ou avec inhumation) varie, selon les prestations choisies, de 3 800 à 4 500 € TTC dans les grandes agglomérations et de 2 500 à 3 700 € dans les zones rurales.
(Sources : Insee ; 4e baromètre CSNAF Credoc, 23 mai 2014 ; CPFM)

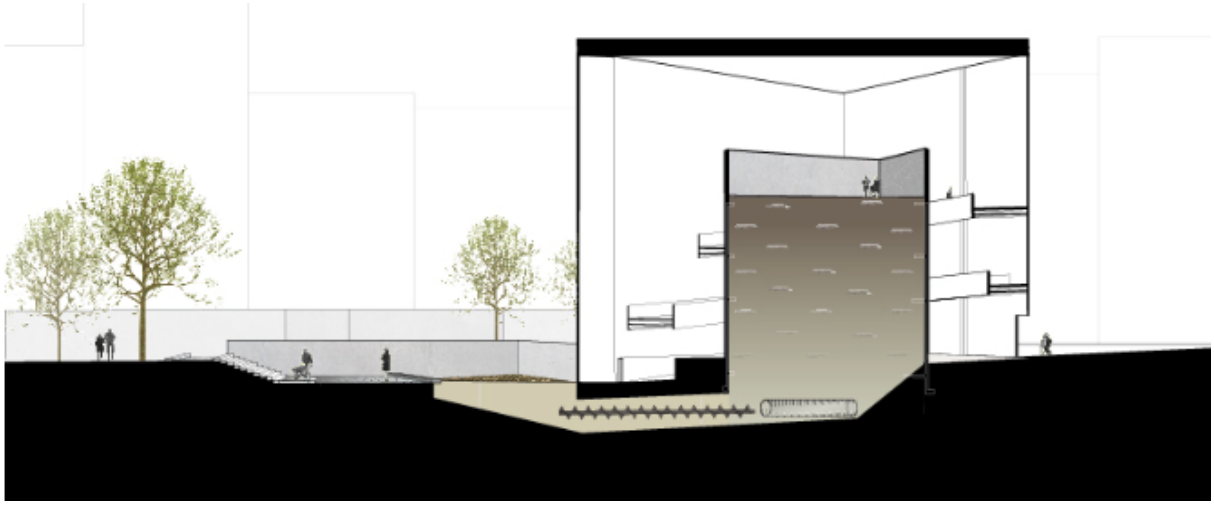
[60] procédé inventé par Dr Susanne Wiigh-Mäsak, voir : http://www.promessa.se

[61] voir http://biocremationinfo.com

[62] par exemple les services funéraires de la ville de Paris

[63] http://www.urbandeathproject.org/index.html - overview

les cimetières sont saturés. Ainsi, elle conçoit dans le cadre de son projet de fin d'études de Master en architecture, un bâtiment au cœur de New-York, constitué d'un silo central dans lequel environ trente corps noyés dans des copeaux et sciures de bois se décomposent entièrement en environ un an. La décomposition est accélérée, et l'espace densifié, comme le contexte new-yorkais dans lequel s'insère le projet le réclame. Une rampe se faufile autour du silo pour permettre de monter les corps à l'endroit où l'on s'en sépare. L'humus humain ressort tout en bas et peut être récupéré par les familles. Des tests sont en cours pour évaluer l'efficacité du dispositif qui n'a pas fini de faire trembler l'Amérique.



Coupe sur le projet de Katrina Spade dans le cadre du Master en Architecture de l'Université de Massachusetts Amherst, 2013 – source : urbandeathproject.org

1.3. Décomposition contrôlée

Si j'avais anticipé certaines de ces évolutions, j'étais loin d'imaginer, au démarrage de ce travail de thèse, que le tabou de la décomposition du cadavre allait être si vite publiquement interpellé. L'idéal du « recyclage » en vient au corps humain avec la volonté de développer des techniques de compostage du cadavre. Serait-ce une réponse urbaine aux problèmes que posent les morts dans la ville, une ville de plus en plus dense et de plus en plus contrainte par les nouveaux engagements internationaux pour le climat et la planète ?

En Belgique, une fondation[64] créée en mars 2015 défend le droit à l'*humusation* et plaide pour une modification de la loi pour autoriser cette pratique encore illégale. Issus de l'ingénierie

[64] voir leur site http://www.humusation.org

environnementale (permaculture), du domaine du soin ou de la thérapie, ses fondateurs soutiennent une approche holiste de la vie et de la mort.
L'écologie, autant sous ses formes idéologiques que matérialistes devient motrice dans le changement des dispositifs, pratiques et projections à l'œuvre dans le domaine du funéraire.

Le corps humain est un complexe d'éléments organiques (typiquement 17% de protéines, 17% de lipides, 6% de glucides) et inorganiques (essentiellement l'azote, le phosphore, le calcium, le sodium et le soufre). Sa décomposition entraîne la formation de molécules polluantes, tels que les nitrates, et l'ammonium qui sont solubles dans les eaux souterraines, et de gaz qui, s'ils sont accumulés par exemple dans un caveau étanche, peuvent provoquer des explosions. De plus des micro-organismes sont aussi libérés lors de la décomposition, tels que le streptocoque, bacille ou staphylocoque qui peuvent être source de pollutions bactériennes. L'utilisation de la phytoépuration dans les cimetières pourrait permettre de réduire ces risques de pollution. L'étape du compostage des restes humains permettrait de réduire les corps jusqu'aux os en environ un an et neutraliser les pollutions moléculaires et bactériennes. Le temps de décomposition augmente avec les couches qui séparent le corps de la terre et varient selon la nature du sol. Il est moindre dans un sol sec et aéré, de type sableux et plus long dans un sol argileux et humide. Le temps moyen est estimé à environ cinq ans, c'est ainsi la durée minimale de concession. Les dispositifs aérien (enfeus) permettent une décomposition accélérée en deux ans seulement.

Si le compostage des cadavres peut paraître violent, ramenant le corps humain au niveau des autres déchets organiques, son acceptation sera peut-être plus rapide que celle de la crémation. En effet, la crémation est un acte post-mortem violent effectué sur le cadavre : on l'introduit dans un four à environ 700 degrés puis au bout d'environ deux heures de combustion, on le sort et l'on procède mécaniquement au concassage des os. Ce sont des actions entreprises par d'autres hommes dont c'est le métier. Avec le compostage, les actions de l'homme sont minimales, c'est le mélange nécrophage qui effectue le travail de décomposition, concocté par l'homme certes, mais activé par des phénomènes naturels et non techniques. Ainsi l'humusation se place logiquement dans la constellation des nouvelles pratiques écologiques.

Les matières synthétiques des cercueils et tissus (plastiques, mercure, zinc…) contaminent aussi l'eau souterraine, de même que le silicone ou le formol utilisé pour la thanatopraxie de plus en plus répandue. C'est pourquoi toutes les matières synthétiques et les caveaux sont bannis des cimetières et funérailles dites « écologiques ».

Cette chimie de la décomposition sert aujourd'hui dans le projet des espaces funéraires. Ainsi le laboratoire *Deathlab*[65] du département d'architecture de l'université de Columbia à New-York, créé en 2013, s'empare des questions que posent les nouvelles connaissances, pratiques et contraintes à la conception des espaces funéraires, et plus généralement des espaces urbains. Dans un des projets[66] publiés sur le site internet du laboratoire, l'énergie chimique de la décomposition des corps est accélérée par des bactéries et transformée grâce à des piles à combustible en énergie électrique qui éclaire les capsules translucides dans lesquelles les corps forment une « constellation lumineuse ». Ces capsules sont installées dans une structure complexe d'espaces intimes et de cheminements publics suspendue sous le pont de Manhattan.

Projet « Constellation Park », un mémorial suspendu sous le Manhattan Bridge à New York (LATENT Productions + DeathLAB, 2013) – source : deathlab.org

Projet « Constellation Park », un mémorial suspendu sous le Manhattan Bridge à New York (LATENT Productions + DeathLAB, 2013) – source : deathlab.org

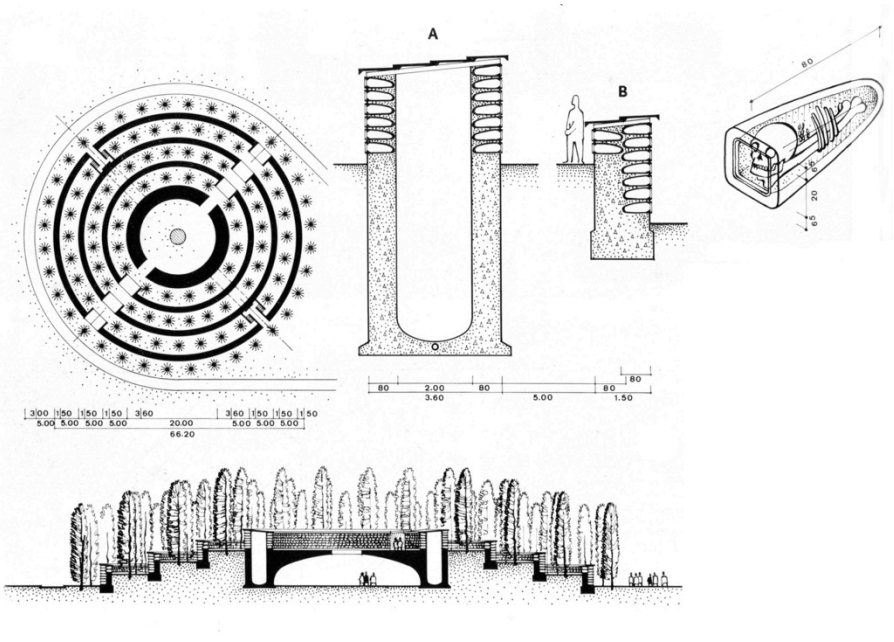
[65] voir leur site http://www.deathlab.org

[66] CONSTELLATION PARK by Karla Maria Rothstein, Salvatore Perry, Kooho Jung, Hajeong Lim, Bridget Rice, David Zhai, Jennifer Preston, Muchan Park, Sean Dawson, Kimberly V.K.H. Nguyen

Un tel projet propose une alternative forte à la manière classique d'articuler (de séparer) espace intime et espace public. Les « sépultures » se distinguent à peine des cheminements et cela interroge la facilité d'un accès à l'intime. Ici, le cimetière ne rime plus avec calme et paix mais devient un lieu vibrant de la ville.
Si l'image est fascinante, le projet est sur le site internet peu décrit en termes d'ambiance. Quelles qualités d'ambiances ces espaces suspendus entre le fleuve et le pont, solidaires avec le pont et ses vibrations, peuvent-ils offrir ? Quelles sonorités, quelles expériences sensibles et corporelles ? Comment ce dessous de pont s'articule avec le dessus et les rives ?

4.4. L'ossuaire

L'élément le plus important du cimetière est selon Auzelle l'ossuaire-nécrologe. C'est en effet grâce à cet édifice que la rotation des concessions et le cycle des inhumations vont pouvoir s'effectuer. L'idée du nécrologe est de « rendre sensible par l'architecture l'épaisseur du temps » et de rassembler les générations dans un ensemble qui les englobe et manifeste la lignée humaine. Il développe pour le projet de cimetière sur l'île St Denis qui ne sera pas construit un ossuaire dans lequel les ossements individuels sont insérés dans des murs circulaires sur différents niveaux, créant au centre une pièce voutée qui peut accueillir des célébrations.



L'ossuaire nécrologue projeté pour l'île St Denis, source : Dernières Demeures, Robert Auzelle

Comme « reliquaire des sépultures mortes », l'ossuaire est le pilier souvent invisible du cimetière et Auzelle y voyait la matière pour un monument. Pourtant aucun de ses ossuaires-nécrologes ne fût construit et nous avons trouvé dans les nombreux cimetières visités des exemples d'ossuaires plutôt cachés, ou s'apparentant à une fosse commune munie d'une trappe d'accès métallique. Depuis la loi de 2008, les cimetières doivent conserver les reliquaires individuellement. Ainsi, comme au nouveau cimetière de Neuilly, on peut depuis le niveau du sol apercevoir depuis des trappes vitrées les boites à ossements qui s'alignent sur des étagères dans des pièces souterraines. L'ambition de faire de l'ossuaire le monument du cimetière n'a pas trouvé d'écho. Serait-il indécent d'affirmer si haut le régime de rotation des concessions ? Il n'est pas confortable d'imaginer que la dernière demeure n'est pas encore la dernière.
Dans les pays où l'exhumation n'est pas tolérée et les cimetières pourtant pleins, les pratiques de déplacement des morts se font sûrement aussi, mais en secret. Peut-on donner à l'ossuaire un nouveau rôle, maintenant qu'il se doit de gérer les ossements individuellement?

L'Église a depuis 1965, date de parution de *Dernières Demeures*, perdu beaucoup de son poids sur la gestion des funérailles et des sépultures. La crémation quasi inexistante à l'époque de Robert Auzelle a effectué une progression fulgurante qu'il ne pouvait imaginer. Les connaissances pratiques qu'il manipule ont besoin d'être réactualisées.

Peut-on imaginer d'autres manières d'articuler gestion spatiale et gestion temporelle ? Le jardin du souvenir constitue déjà un nouveau schéma, où les cendres s'effacent et se mêlent, comme sur un palimpseste. Le puits de dispersion, sorte d'urne collective souterraine paysagée en surface pour accueillir les gestes de la séparation. Les cendres versées les unes sur les autres jusqu'à ce que le récipient soit plein, puis condamné, conservant les traces infimes sédimentées de nos morts.
Peut-on imaginer de rendre visible cette sédimentation ? Peut-on imaginer rendre plus lisibles les différentes étapes et déménagements au sein du cimetière ? Parfois le temps de la décision de la dernière demeure d'un proche peut être long. Pour ne pas avoir à choisir dans la précipitation, on pourrait imaginer des solutions provisoires et transitoires. Une société mobile pourrait aussi décider pour ces morts le droit à la mobilité. Ce n'est pas ce que souhaite l'État qui impose un contrôle toujours plus fort face aux nouvelles mobilités des morts[67].

La mort n'est pas un passage instantané d'un état à un autre mais un processus qui prend beaucoup de temps : mort sociale, mort intime, mort des organes, puis mort cérébrale. Ces

[67] à ce propos, Arnaud Esquerre, *Les os, les cendres et l'État*, Fayard, 2011

morts consécutives ou simultanées bousculent et amènent les proches plus ou moins rapidement vers l'évidence d'une séparation.

Chapitre 2 DE LA TERRE AU FEU : VERS UNE RÉINVENTION RITUELLE

1. Représentations de la terre et du feu

Nous interrogeons ici l'essor de la crémation et les éventuelles conséquences sur la relation entre l'urbain et la mort. L'inhumation est une tradition deux fois millénaire en Occident pour laquelle la chrétienté a développé une liturgie spatiale et temporelle. Les pratiques qui accompagnent l'inhumation sont manifestes, jusqu'à la pompe. L'inhumation renvoie à des représentations de propriété, de trace, de perpétuité. La crémation n'a engendré en revanche que peu de traditions en Occident, nous allons voir plus loin comment elle a émergé puis comment elle se généralise aujourd'hui et devient la pratique la plus répandue dans certaines régions urbaines françaises.

L'opposition entre les deux pratiques met souvent en avant la violence du feu face à la quiétude du repos en terre. Les représentations du feu ne sont pas celle de la propriété, de la localisation, de la durée ; elles sont celles d'un anéantissement, mais ne sont pas incompatibles avec des espoirs de survivance qui s'expriment par un retour encore plus direct à la nature, la nature en tant que matière et particules élémentaires. Le processus de transformation du cadavre dans la terre passe par la lente décomposition qui charrie avec elle des représentations de pourriture, de vers qui grignotent, de décomposition nauséabonde. Par la crémation cette décomposition est fulgurante et passe par l'effet purificateur du feu. Face à une attitude de retrait après la mort qui correspond à l'inhumation, la crémation paraît violente car on ne laisse pas le corps en paix mais on effectue encore sur lui une action post-mortem, une action violente puisqu'on le met dans un four.

Les supports au geste, les espaces qui environnent l'action de la crémation alimentent la représentation que l'on se fait d'elle. La fulgurance de la séparation qu'implique la crémation est renforcée par certains dispositifs spatiaux. Ainsi certaines mises en scène de cercueil qui disparaît dans le sol ou derrière une paroi dramatisent encore cette deuxième disparition. Alors certaines manières de faire ont été remises en cause : on laisse par exemple les proches quitter la salle de cérémonie avant d'y enlever le cercueil ; les salons de retransmission de l'activité du four ne sont plus en vogue. De même l'absence de geste possible autour du recueillement dans les lieux de dispersions a été relevée comme douloureuse et la loi de 2008 prévoit l'obligation d'un support qui rassemble les noms des personnes dont les cendres ont été dispersées dans les jardins du souvenir. Ce support, même minimal, permet de remédier au sentiment d'anonymat que provoquent ces dispositifs collectifs de dispersion.

Nous voyons à travers ces remaniements que la réflexion sur la mise en scène des différentes étapes qui entourent la crémation est en cours et la prise en compte des différents rythmes et étapes du deuil sera utile pour construire cette nouvelle culture de la crémation.

2. Le choix de la crémation

2.1. Contrôler jusqu'au bout

Dans sa thèse *Brûler et non pourrir : choix de mort, choix de vie : pour une socio-anthropologie de la crémation*[68] soutenue en 1999, Valérie Souffron revient sur l'histoire française de la crémation qui s'est développée en trois temps : une naissance à la fin du 18ème siècle essentiellement soutenue par des raisons hygiénistes, une renaissance à la fin du 19ème siècle avec une concrétisation à travers le vote en 1887 de la loi sur la liberté des funérailles permettant à chaque personne majeure et émancipée de choisir son mode de sépulture (crémation ou inhumation) et la construction des premiers crématoriums (Paris Père Lachaise, 1889 ; Rouen, 1899 ; Reims, 1903 ; Marseille 1907 ; Lyon, 1913 et Strasbourg, 1922), enfin une généralisation à la fin du 20ème siècle. On passe de 9 crématoriums en 1980 à 167 en 2014. Les raisons du choix de la crémation se diversifient : aux arguments autour de l'hygiène ou la laïcité se rajoutent des motifs économiques, écologiques, philosophiques et moraux. Il s'agit de lutter contre le profit d'une industrie funéraire, le gaspillage des terres pour laisser « la terre aux vivants »[69], pour la maîtrise et la libre disposition de son corps dans la vie comme après la mort, pour une spiritualité réinventée et libérée du passé culturel de notre civilisation. Selon l'auteure, le choix de la crémation est une révolution mentale qui concerne l'individu comme la société. Cette profonde mutation va dans le sens d'une reconquête de soi face aux dictats de l'église ou de la tradition et d'un rapport plus conscient au corps. Elle traduit un désir profond de se libérer des contraintes du deuil et des rites funéraires qui ont perdu leurs sens, mais aussi une volonté de maîtrise de plus en plus appuyée de sa vie jusqu'aux derniers instants. Parmi les 60 personnes que Valérie Souffron a interrogées, environ la moitié énonce dans les raisons qui encouragent le choix de la crémation le rejet de la terre et de la pourriture du cadavre, l'aspect esthétique rejoignant les aspects moraux et symboliques. Le sol des cimetières, la putréfaction cadavérique, la puissance destructrice de la terre répugnent et la crémation permet de maîtriser ce temps de la décomposition et de chasser l'image de la lente et incontrôlable thanatomorphose.

---

[68] Souffron, Valérie. *Brûler et non pourrir*. Thèse de doctorat Paris 1 Sorbonne. 1999.

[69] leitmotif crématiste

2.2. Esthétique et éthique écologique

Certains motifs « écologiques » contemporains se situent alors dans la lignée de l'hygiénisme des précurseurs, reflétant une vision de la Nature très humanisée et soutenant une culture de soi dans l'esprit d'une « écologie marketing ». D'autres arguments sous-tendent des approches plus idéalisées, voyant dans la cendre un moyen d'effacement de l'homme, de volatilisation et d'ultime retour aux éléments à l'image de leur cycle naturel. La terre, une fois le corps en cendres, redevient un possible réceptacle, mais elle ne se limite plus à la terre des cimetières. Cette union terre-cendres se réalise alors sur la terre des ancêtres, la terre de l'enfance, des souvenirs heureux, des amours. Le mélange se fait au pied d'un rosier, dans un coin de montagne, au pied d'un arbre… Ces choix nient l'idée de mort comme fin et monstruosité dans l'élan d'un vitalisme contemporain.

« Par le feu, tout change » écrivait Bachelard qui reconnaissait dans le couple feu/air un vecteur d'envol. Les crématistes ont travaillé l'idée du pouvoir purificateur du feu, de la légèreté et la délivrance qu'il représente face à la lourdeur de la terre et l'enfermement des caveaux. La cendre comme matière stabilisée, inaltérable, est valorisée par rapport à la matière impure du cadavre en décomposition.
Face à la tradition millénaire de l'inhumation sous-tendue par des préceptes religieux et l'imaginaire de la résurrection des corps, la crémation n'a pas engendré une stabilisation des pratiques mais se caractérise par une spiritualité en mouvement et en recherche permanente de modes d'expression. La ritualité crématiste n'est pas standardisée et nous verrons qu'en ce début de 21ème siècle, la diversification des pratiques est encore en pleine expansion et dépend fortement des diverses limites législatives, des tendances et des dynamiques nationales et internationales.

2.3. Le rejet du cimetière

Si les morts ont depuis le 18ème siècle été progressivement sortis des villes, ils commencent depuis la fin du 20ème siècle et la popularisation de la crémation en France à déserter les cimetières eux-mêmes. La fadeur de leur aménagement, l'investissement financier et temporel que la tombe traditionnelle et son entretien nécessitent, les difficultés pour accéder à leur emplacement excentré, le sens perdu du culte de la tombe, tous ces motifs concourent à l'abandon du cimetière. Les français, à la suite des pays d'Europe du nord qui ont une expérience plus longue de la crémation, sont nombreux à se tourner aujourd'hui vers

d'autres modes de sépultures plus simples, plus économiques, plus écologiques. Le rassemblement et la conservation des morts sur un terrain commun ne semblent plus nécessaires.

Un processus de muséification touche les cimetières les plus anciens, ayant su conserver des monuments funéraires qui, par leurs qualités artistiques ou le rôle historique qu'ont joué les défunts qui y reposent, relèvent d'une valeur patrimoniale. Ainsi, ils prennent toute leur place dans les circuits touristiques, mais, souvent saturés, ne correspondent plus à leur usage premier. On peut citer ici les lieux et monuments de commémoration qui de la même manière s'inscrivent dans cette ville-musée et relèvent plus d'une logique de sélection culturelle des morts ou des évènements importants et de leur mise en scène, que de l'ordonnancement d'un cimetière.

Le philosophe autrichien Thomas Macho[70] postule ainsi que le prototype du cimetière de la postmodernité est le cimetière sans les morts, le cimetière virtuel. En effet, les sites d'accueil de la mémoire des morts se multiplient depuis le premier World Wide Cemetery créé en 1995 par l'américain Mike Kibee[71].

Sans forcément y attacher de valeur spirituelle, la crémation convient aussi à ceux qui considèrent la mort comme une néantisation totale et n'attachent aucune importance aux restes comme à ceux, nombreux, qui choisissent la crémation pour ne pas laisser aux vivants le souci d'une tombe avec son coût et l'entretien qu'elle nécessite[72]. Le choix de la crémation relève d'une morale laïque pratique et les choix de la mise en œuvre (cérémonie, gestes, lieux) reflètent les valeurs et représentations du crématiste. À l'échelle de la société, il correspond à un acte civique répondant au manque d'espace ; à l'échelle de la famille et des proches, il répond à une crainte de laisser derrière soi des contraintes qui ne pourront peut-être pas être assumées.

4. La destination des cendres

4.1. La dispersion : une pratique récente

[70] Macho, Thomas. *Die neue Sichtbarkeit des Todes*. München: Wilhelm Fink, 2007.

[71] http://cemetery.org

[72] étude Funescope 2014 : les français et les obsèques, 10 ans d'évolution. CSNAF (Chambre Syndicale Nationale de l'Art Funéraire) - CREDOC : 30% (2014) à 35% (2007 et 2009) des personnes interrogées déclarent choisir la crémation « pour ne pas embarrasser les familles » ce qui en fait la réponse la plus fréquente

Le choix de la crémation implique un deuxième choix souvent négligé qui est la destination des cendres. De cette destination découlera une certaine mise en condition de la mémoire des morts.
En accord avec la mobilité croissante des individus pendant la vie, la cendre suggère la possibilité du mouvement, soit dans l'urne avec celui qui peut l'emporter avec lui, soit avec les éléments, l'eau, l'air ou la terre qui la transportera au gré de ses propres mouvements. Cette possibilité renforce l'idée d'un voyage des morts qui ne se réduit pas à l'âme ou l'esprit mais inclut les restes matériels. Valérie Souffron nous rappelle que la dispersion des cendres est une caractéristique de la pratique crématiste depuis la fin du 20ème siècle seulement. Auparavant, cette possibilité de dispersion n'était pas exploitée et les cendres demeuraient dans des urnes disposées dans les cases de columbariums, dans les caveaux ou scellées sur les tombes. Il s'agit alors de conserver et non de disperser, dans la logique des nécropoles urbaines qui archivent les vivants du passé[73]. De la même manière, dans les régions anciennement crématistes comme au Japon, les urnes sont rangées et identifiées.
Si une partie des individus optant pour la crémation reste attachée au cimetière, choisissant de placer l'urne dans un columbarium ou dans une cavurne, mini caveau pouvant accueillir quatre urnes et qui reproduit en miniature la tombe traditionnelle, une partie croissante choisit la dispersion, pouvant avoir lieu au sein du cimetière dans un jardin du souvenir ou en pleine nature.

Valérie Souffron voit dans l'idée de libération, d'élévation qu'implique la dispersion, les marques d'une spiritualité réinventée. Reflétant l'extension moderne des savoirs du monde terrestre au cosmos, la poussière humaine est rendue à l'univers tout entier. En témoignent les diverses offres funéraires permettant d'envoyer les cendres dans l'atmosphère ou dans l'espace[74]. Ces choix de dispersion très personnalisables sont régis par l'imagination et les liens affectifs. Ainsi s'esquisse une nouvelle poétique de la cendre.

4.2. Les lieux de dispersion

Avec la démocratisation de la crémation au cours du 20ème siècle, plus ou mois tardive en Europe, plus rapide dans le Nord protestant, anglican, plus lente dans le sud et l'est catholique, orthodoxe ou musulman, un véritable combat s'est joué et se joue encore en Allemagne pour pouvoir disposer librement des cendres. En 1976 seulement, un décret

[73] l'idée d'archivage et de conservation des morts a été développée par Jean-Didier Urbain dans *L'archipel des morts*, Plon, 1989

[74] première entreprise française de Montpellier à proposer ce service pour 990€ : atome-pompes-funebres.fr

autorise en France la remise des cendres aux familles. Les morts deviennent alors mobiles, divisibles, devenant parfois l'objet de litige au sein des proches lorsque des cendres appropriées par certains devenaient inaccessibles à d'autres. Depuis le 19 décembre 2008, les cendres humaines ont obtenu un statut juridique qui les protège par le code civil[75] au même titre qu'un corps inhumé. Elles sont ainsi indivisibles et ne peuvent plus se conserver ou être dispersées dans un espace privé pour que chacun puisse y avoir accès. À travers ces nouvelles lois s'expriment une volonté d'inscrire les morts dans l'espace public, de leur apporter autonomie et protection, mais aussi une certaine idéologie qui veut tenir les morts à l'écart des vivants et soutien par des arguments psychologiques autour de la nuisance que provoquerait l'errance des morts, la prescription d'un travail de deuil. Selon Arnaud Esquerre, cette conception d'une communauté de vivants et de morts unis et ancrés dans un territoire est fictive et démontre surtout une volonté de contrôle étatique des corps[76].

Des lieux de dispersion sont aménagés au sein des cimetières, ils se nomment en France « jardin du souvenir » et consistent en des espaces enherbés ou plantés sur lesquels on pratique la dispersion des cendres ou des puits de dispersion qui conserve souterrainement les cendres mélangées dans une cuve. En surface et autour de l'orifice plus ou moins visible dans lequel on va verser les cendres, différents aménagements, plus ou moins végétalisées sont pratiqués. En France on observe depuis une dizaine d'année la multiplication d'un modèle de dispersion sur des galets qui cache la grille d'accès à la cuve. Sans qu'aucune mise en scène ne soit souvent élaborée autour de ce jardin sec qui évoque l'eau vive, cette représentation des cendres mêlées aux galets semble connaître un succès énigmatique, relevant peut-être d'un certain mimétisme.

Le choix de la dispersion dans un jardin du souvenir représente 23% des personnes qui choisiraient la dispersion (38% pour les plus de 80 ans)[77]. Il est un choix intermédiaire qui n'abandonne pas l'espace commun du cimetière tout en refusant le coût et l'entretien de la concession traditionnelle. Lorsque ces pratiques de dispersion émergent, elles sont gratuites et anonymes. Aujourd'hui, certaines communes facturent des frais de dispersion et les supports à l'identification des défunts sur divers supports se répandent.
La dispersion n'est pas autorisée dans les lieux et voies publics mais dans les espaces naturels publics (par exemple les parcs naturels communaux, régionaux ou nationaux), la loi parle de « pleine nature ». S'il s'agit de grands espaces privés accessibles au public, comme

[75] « Le respect dû au corps humain ne cesse pas avec la mort. Les restes des personnes décédées, y compris les cendres de celles dont le corps a donné lieu à crémation, doivent être traités avec respect, dignité et décence » cf art. 16-1-1 du code civil

[76] Arnaud Esquerre, *Les os, les cendres et l'État*, Fayard, 2011

[77] selon l'étude Funescope 2014 op. cit.

des champs ou des forêts, la dispersion est tolérée à condition d'en demander l'autorisation au propriétaire. Une déclaration du lieu de la dispersion doit être faite dans la mairie de la dispersion ou la mairie de naissance du défunt. La dispersion dans les fleuves et rivières n'est normalement pas autorisée mais il existe des exceptions.

3.3. Le paradoxe de la dispersion

La loi de décembre 2009 sur le statut des cendres rend celles-ci indivisibles. Il semble paradoxal de vouloir continuer à maintenir les cendres solidaires alors que leur matérialité a intrinsèquement une tendance à la dispersion. La dispersion est légale depuis 1976, sans restrictions de lieu, puis apparaissent des mentions pour préciser que les dispersions ne peuvent se faire sur les lieux publics, sur les voies, puis sur les terrains privés. La dispersion en « pleine nature », sur terre ou en mer, est bien légale, mais il serait donc illégal de disperser les cendres d'un même corps en plusieurs endroits distincts.

Le dispositif funéraire du puits de dispersion, aujourd'hui très courant dans les cimetières français, procède aussi par le paradoxe d'une *dispersion contenue*. Il m'est même apparu comme une escroquerie, alors que, croyant naïvement que ces dispositifs étaient le point de départ d'un voyage lors duquel les cendres se mêleraient aux éléments au moins au sein du cimetière ou même plus loin, je compris que les cendres y étaient contenues dans des puits sans fond ou des cuves citernes de plusieurs milliers de litres jusqu'à ce qu'ils soient pleins et condamnés. L'imagination change de registre. On peut imaginer le bloc de cendres sédimentées que nos descendants déterreront peut-être un jour. Comme nous avons déterré les pyramides et observé circonspects les différents dispositifs plus ou moins monumentaux que les civilisations avant nous ont pu mettre en œuvre pour leurs morts.

Si le dispositif en surface évoque un retour aux éléments, les cendres s'enfonçant entre des galets, des rochers, faisant appel à une eau invisible qui emporterait les cendres plus loin ; sous terre il s'agit encore de conserver et de séparer. J'ai pu observer un dispositif au destin malheureux à l'entrée du cimetière intercommunal de Joncherolles qui a tenté d'allier la dispersion et le mouvement dans des bassins qui devaient en circuit fermé faire circuler l'eau et recueillir les dispersions de cendres. Les pompes ont rendu l'âme et le dispositif est depuis à l'abandon. Pourtant des cendres y « reposent » et le site devient par là figé, intouchable. Les cimetières évoluant, des traces de lieux de dispersion abandonnés, de cuves de cendres enfouies seront à prendre en compte, comme patrimoine archéologique du futur.

4. Poétique des cendres mêlées aux éléments

La cendre comme matière légère qui peut se mêler finement aux éléments est porteuse de représentations poétiques. L'élément ou le réceptacle choisi, fera appel à différents mondes symboliques et révélera et réveillera un univers spirituel[78].

4.1. La terre

Avec le choix de la terre, dans ses couches supérieures et arables, les cendres se mêlent aux semailles, deviennent symboliquement[79] nourriture pour renaître dans le végétal, exprimant la puissance vitale de la nature qui inclue la mort. Les lents mouvements de la terre, relativement aux courants d'air ou d'eau, font du lieu de l'entremêlement des cendres à la terre un lieu localisable, qui rayonne à travers la vitalité cyclique du végétal. Un arbre ou un arbuste devient dans de nombreux dispositifs funéraires émergents le nouveau monument de la ou des sépulture(s). Si elles reviennent dans un espace collectif, comme dans un jardin du souvenir, elles rejoignent peut-être les cendres d'autres défunts dont les noms s'inscrivent au fur et à mesure sur un même support accessible aux visiteurs. Si elles sont répandues hors du cimetière, c'est en un lieu singulier, porteur de sens, lié à des souvenirs. C'est l'idée des retrouvailles avec un monde, le sien[80].

4.2. L'eau

Avec le choix de l'immersion des cendres dans l'eau vive (mer, océan, rivière, ruisseau…), se rajoute à la poétique d'un retour aux éléments l'idée du voyage et du pouvoir réunificateur de l'eau. L'eau engloutie et ne laisse aucune trace. Même si le lieu précis de l'immersion a souvent un sens pour le défunt et est lié à des souvenirs, la force de l'eau vive est de pouvoir emporter les cendres plus loin, dans le sens de son écoulement, convergeant vers la mer ou l'océan. Ainsi, tout paysage incluant l'élément eau pourra être associé au souvenir de la personne défunte. Ce choix peut aussi se référer aux pratiques hindouistes où les cendres sont jetées dans le fleuve sacré. Presqu'un quart des personnes qui opteraient pour la

[78] Valérie Souffron, thèse Chap II. Les spiritualités et la reconversion générale des croyances

[79] le corps crématisé a perdu les principaux éléments minéraux et bactéries susceptible de nourrir l'humus, reste essentiellement le calcium des os transformé en Oxyde de Calcium

[80] Valérie Souffron, op. cit.

dispersion choisiraient un milieu aquatique[81], et on passe à 45% dans les régions méditerranéennes.

« L'eau est la caresse même. La plus parfaite, la plus complète. »[82] L'eau est une réalité « vivante » aux consistances variées : « profonde-calme », « molle-lisse », « ample-débordante », « tournoyante-tourbillonnante »… L'eau dormante renvoie à une profondeur insondable, au miroir de mon être profond, et par là plus directement au mystère et à la mort. Elle présage les drames de la vie humaine[83].

Une esthétique et un sens particuliernt se dégage des multiples formes possibles d'entremêlement des cendres et de l'élément eau (eau vive, gestes et caresse de l'eau ; eau-miroir, reflet du ciel, de ces variations et de l'infini ; eau-sédimentation, eau profonde, secrète, qui conserve ; eau résurgente ; eau qui emporte en voyage, ailleurs…).

4.3. L'air

Le choix des airs comme ultime réceptacle augmente l'idée de dispersion. Selon la hauteur de la dispersion, qu'elle s'effectue d'un avion au-dessus d'un territoire affectif ou d'encore plus haut dans l'espace ou la stratosphère, l'idée est d'augmenter le volume d'entremêlement et ainsi d'habiter le monde de plus haut, voire l'univers entier. La poussière d'homme redevient poussière d'étoile. Les cendres sont partout et nulle part. Elles ne sont plus précisément localisables mais peuvent être symboliquement associées à une montagne, au ciel ou aux étoiles. Pour Bachelard, l'élément aérien correspond à la coïncidence mouvante de l'être intime du rêveur-poète avec l'Être tout entier, l'être cosmique[84].

La cendre rend sensible ce retour de l'homme à l'état de poussière, qui « flotte dans l'air »[85]. L'artiste italien Claudio Parmiggiani en fait une matière pour explorer le rapport à l'absence. Bien que plus lourde que la poussière, la cendre volatile s'approche de cette matérialité diffuse et de sa « poétique de la matière en mouvement ». Bouleversant l'idée d'une stabilité du monde visible, « l'air constitue le véritable porte-empreinte des images qui circulent

[81] 22% exactement, selon l'étude Funescope 2014, op. cit.

[82] Jean-Paul Galibert, « Le bord de la solitude », Conserveries mémorielles [En ligne], #7 | 2010, mis en ligne le 10 avril 2010, consulté le 29 août 2012. URL : http://cm.revues.org/462

[83] Bachelard, Gaston. *L'eau et les rêves — Essai sur l'imagination de la matière.* Paris : éd. Le Livre de Poche, 1993 (1942)

[84] Bachelard, Gaston. *L'Air et les Songes — Essai sur l'imagination du mouvement.* Paris : éd. Le Livre de Poche, 1992 (1943)

[85] Didi-Huberman, Georges. *Génie du non-lieu*. Paris : Les éditions de minuit. 2001. p. 112

autour de nous comme autant de fantômes ou de fantasmes non rachetés. »[86]. L'air prend ainsi une existence en devenant le *lieu* des images et présences spectrales. Les mouvements du souffle de l'air donne à la matière toute sa puissance, souffle et matière sont ainsi inséparables. Georges Didi-Huberman parle à propos des œuvres de Parmiggiani de « la danse voluptueuse que la matière effectue ici avec l'air »[87], faisant appel à une « poétique des paradoxes »[88]. En effet, « la poussière devrait tomber, et pourtant elle s'élève, elle s'accroche à toutes les parties de l'espace. » L'auteur du *Génie du non-lieu* suggère, en évoquant la « mystérieuse capacité de mouvement autonome de la poussière », un « animisme de la matière ».
Il cite ici Bachelard qui, dans *Les intuitions atomistiques,* évoque le mystère de la poussière qui déroge aux lois de la pesanteur : « Il semble qu'un corps broyé, en perdant une partie de son individualité, acquiert du même coup on ne sait quel caractère mystérieux. » Il cite aussi Lucrèce, fasciné par « l'agitation éternelle des corps premiers dans le vide immense » et « les mouvements secrets, invisibles, qui se dissimulent ainsi au fond de la matière »[89].

La portée symbolique de l'entremêlement des cendres avec l'air est puissante. Les cendres sont alors portées par le souffle, animées et emportées par le vent, elles peuvent recouvrir des surfaces, des flancs de montagnes. Cette association invite à la hauteur, au surplomb, à l'ouverture d'un belvédère. Comme la poussière de Parmiggiani, les cendres s'immiscent partout. Peut-on circonscrire réellement ou symboliquement un territoire aérien ou en surface qui soit une demeure digne d'un dernier repos ? Comment y revenir, y ritualiser des pratiques ?

Le retour à la terre ou ce cheminement par les éléments eau, air que permet les cendres ouvre à une conception plus large et renouvelée d'une coïncidence avec l'Un-Tout. Sans prendre des allures de divinité comme dans le panthéisme, la Nature y est cependant sacralisée et dans la voie d'un certain vitalisme, elle devient à travers cette poétique de la cendre celle qui nous engendre et à laquelle on retourne. Plus personnalisable que l'eschatologie de la résurrection ou de la réincarnation, elle correspond à certaines dynamiques à l'œuvre dans notre société contemporaine qui peine à lutter contre l'aliénation homogénéisante de la modernité et qui depuis un demi-siècle réalise l'échec du positivisme et renonce lentement à vouloir contrôler la Nature, lui rendant ainsi toujours plus de pouvoir.

---

[86] Ibid. p. 78

[87] Ibid p.68

[88] Ibid

[89] Lucrèce, *De la nature*, II, trad A. Ernout, Paris, Les belles Lettres, 1964.

On remarque d'ailleurs que les plus jeunes souhaitent plus que la moyenne voir leurs cendres dispersées dans la nature (45% contre 37% en moyenne parmi les personnes qui opteraient pour la dispersion[90]).

5. Spatialité de la cendre

5.1. Dispersion, dématérialisation, délocalisation

On voit qu'avec la crémation, le recueillement sur la tombe n'est plus du tout une évidence : dans un sondage français de 2013[91], 37% des personnes interrogées disent, pour entretenir le souvenir d'un proche inhumé, y penser sans avoir besoin de se recueillir sur la tombe, dans le cas d'un proche crématisé on passe à 88%. Ces chiffres mettent en évidence la relation directe entre le choix de la crémation et le non attachement à la tombe comme lieu privilégié de l'entretien de la relation aux défunts. Les lieux du souvenir sont alors multiples : selon le même sondage ils deviennent le lieu de dispersion des cendres (23%) ou le columbarium (23%) mais aussi un autre lieu précis qui rappelle la personne (31%) ou un espace aménagé au sein du logement comme un autel avec photos et objets familiers (12%).

La pratique de dispersion est très récente en France mais prend une importance considérable. En effet, dans une étude de 2014[92], la dispersion est le choix de 50% des personnes qui souhaitent pour eux-mêmes être crématisé. Cette pratique s'oppose au culte de la tombe, à l'investissement économique, à la place et à l'entretien qu'il nécessite. Cette opposition qui se généralise a entraîné diverses réponses formelles dans les différents pays Européens. Ainsi en Allemagne, l'obligation d'inhumer corps et cendres dans les cimetières depuis le 18ème siècle, les réglementations sévères quant à l'entretien des tombes et les coûts importants des concessions ont donné lieu au développement des sépultures anonymes (*Anonyme Bestattung*) qui représentent dans certaines régions jusqu'à un tiers des sépultures.

En France au contraire, la dispersion des cendres « en pleine nature »[93] est autorisée et, bien que nous ne disposions pas encore de chiffres précis, les services qui recueillent les données sur les dispersions enregistrent de plus en plus de dispersion en dehors du cimetière. La

[90] Funescope 2014, op. cit.

[91] étude Funescope 2014 op. cit.

[92] Funescope 2014 op. cit.

[93] sauf sur les voies publiques

dispersion dans les cimetières a été réglementée en 2008[94] par une loi obligeant les communes de plus de 2000 habitants à disposer d'un site cinéraire et d'une surface où pourront être inscrits les noms et dates des défunts dont les cendres auront été dispersées dans le jardin du souvenir. La durée de ces épitaphes collectives sur le site de dispersion dépendra de la taille du dispositif et du nombre de dispersions.

Le paroxysme de la dématérialisation et délocalisation de la sépulture est atteint avec le développement des cimetières virtuels sur internet et des pratiques de recueillement sur les pages mémorial des réseaux sociaux.
Dans l'espace numérique du net, les morts et vivants doivent pourtant aussi être séparés. Ainsi Facebook a mis en place depuis quelques années la possibilité de changer le compte d'une personne décédée en « compte de commémoration » qui deviendra figé et accessible seulement aux amis et proches avérés du défunt. Seuls des messages privés pourront être postés sur le journal de commémoration. Les proches, les amis, s'emparent des réseaux sociaux pour renforcer la communauté autour du défunt ou du mourant. À partir des multiples versions rassemblées et partagées sur des pages privés créées à cet effet ou sur des pages existantes, ils tissent un récit enrichi qui pourra étoffer la relation qui se co-construit avec les morts. Ces pages deviennent de nouveaux lieux de ressource pour accompagner la séparation et se recueillir, mais aussi pour entretenir la relation et la mémoire du défunt. Le projet ANR *ENEID*[95] « Éternités numériques. Les identités numériques post mortem et les usages mémoriaux innovants du web au prisme du genre » débuté en février 2014 devrait bientôt pouvoir nous apporter des connaissances inédites sur ces nouvelles pratiques.

On peut ainsi se demander quel est l'avenir du cimetière comme lieu de conservation des traces des générations passées et comme lieu de recueillement.

5.2. Révolution rituelle et espaces d'actes

La culture de la mise en cendres est en France en pleine formation et modifie profondément cette question de la place des morts. L'entièreté du corps renvoyait aux dimensions d'un lit, soit environ $2m^2$, mais la désolidarisation du corps par la crémation, si elle correspond à volume de 3 ou 4 litres, ne renvoie à aucune forme particulière. Pourtant c'est l'urne, comme contenant de ce corps désolidarisé, qui s'est imposée comme réceptacle pendant des siècles. Il faut dire que nous ne pouvons que faire parler les traces qui nous restent des siècles et

[94] Loi sur le statut des cendres, 19 décembre 2008

[95] Programme ANR : **Sociétés innovantes (INOV) 2013**, Référence projet : **ANR-13-SOIN-0002**, Coordinateur du projet : Fanny GEORGES (Laboratoire Communication, Information, Médias)

millénaires passés et la caractéristique de la dispersion est de ne laisser que peu de traces. En tous cas en France et depuis les premiers retours à la pratique de la crémation au 18ème siècle, la possibilité de la dispersion qu'implique la mise en cendres ne semble pas avoir été exploitée. Qu'on la pose sur la cheminée, dans un columbarium, un cavurne ou qu'on l'enterre, l'urne recueille les cendres, les prévient de leur potentielle dispersion.
Ce n'est que depuis quelques décennies que l'on découvre en France la figure et le geste de la dispersion des cendres. Quelle mise en geste convoque la dispersion ? Et de quelles traces se doter alors ?

Valérie Souffron parle de « révolution mentale opérée par les aspirants au feu ». François Michaud Nérard, directeur des services funéraires de la ville de Paris titre son dernier ouvrage « Une révolution rituelle. Accompagner la crémation »[96].
Les rites sont fondamentalement des bricolages culturels que l'homme adapte aux transformations permanentes qui agissent au cœur des sociétés et nous assistons à un glissement, peut-être révolutionnaire, qui est sous-tendu par les multiples crises et réorientations parfois dramatiques qui sévissent de manière générale dans le monde contemporain. L'avenir nous dira si nos cimetières de caveaux seront amenés à disparaître, mais il est certain que le cimetière, objet urbain relativement immuable depuis plusieurs siècles, est aujourd'hui en France en train de se transformer pour laisser toujours plus de place à la cendre et à son univers symbolique, gestuel et sensible. La place de l'écologie et celle du numérique sont déterminantes, c'est ce que nous démontrent les exemples de nouveaux dispositifs funéraires comme la *Ruheberg*, qui associe une colline boisée d'un millier d'arbres qui accueillent les cendres parmi leurs racines et un site internet qui numérise les données sur les défunts et leur crée des petites « chapelles numériques ».

Pour Ken Worpole[97], la réponse architecturale à la demeure d'une si petite quantité de cendres est difficile, et « sans corps, il est improbable qu'il puisse n'y avoir jamais une architecture funéraire pleinement réalisée » *(« without a body, it is unlikely that there can ever be a fully realized funerary architecture »).* L'architecte, qui bâtit en premier lieu pour les morts, devrait-il aujourd'hui se retirer du jeu et laisser la nature offrir la dernière demeure aux morts en cendres? N'avons-nous plus besoin de monuments ?
N'avons-nous plus de héros ? *(« cremation is, after all, an anti-monumentalist impulse in a non-heroic Age society »[98])* Ce que nous remarquons dans la littérature et qui ressort aussi de notre

[96] Michaud Nérard, François. *Une révolution rituelle, Accompagner la crémation*. Paris : Les éditions de l'atelier. 2012. 198 pages

[97] Worpole, Ken. *Last Landscapes. The Architecture of the Cemetery in the West*. London : Reaktion Books. 2003.

[98] Ibid

enquête, est que la valeur du monument comme espace de représentation tend à s'amoindrir, remplacée par des espaces numériques d'ubiquité, mais que la valeur du monument comme espace d'acte est renforcée. Nous allons traiter dans le prochain chapitre du rôle du corps dans la mémoire et de celui de l'action dans le deuil, afin de comprendre comment le signe physique reste important dans l'articulation des dimensions spatiale, temporelle et corporelle lors de l'expérience de confrontation à la mort de l'autre. Car même si les écrans deviennent tactiles, il leur manque l'environnement sensible, la ressource à l'expérience que représente l'ambiance d'un lieu qui soit extrait de la quotidienneté.

Capture d'écran de la vidéo montrant la dispersion des cendres de deux Américains dans l'espace, par la société Mesoloft. - 20 Minutes

Nouvelles gestualités de la cendre - source internet : descendresenmer.com ; mesoloft.com

5.3. Exemple d'une mise en geste au cimetière de Seyssins

Le nouvel aménagement cinéraire au cimetière des Garlettes à Seyssins représente une manière d'activer les tensions du paysage par le biais d'un dispositif artistique.

Mise en geste de la dispersion au cimetière de Seyssins - Photo : P. Thiollière, juillet 2014

Après trois ans de travail, de concertation, de débat et de mise en œuvre coordonnés par le conseil des sages et les élus Laurence Algudo et Jacques Lorthioir de la ville de Seyssins, le nouveau site cinéraire dont la conception artistique a été confiée à Pierre Martin a été inauguré le 15 mai 2013.

L'artiste installe, en limite de la parcelle du cimetière qui offre un large point de vue sur la plaine urbaine et le relief du massif de la Chartreuse en face, une sculpture qui exprime la limite poreuse entre deux mondes. Des roches de granit et de calcaire irrégulières et disposées de manière chaotique au sol recueillent les dispersions, des dalles de schistes lisses sont plantées verticalement et marquent la limite, un cercle vertical incrusté d'ardoise et percé d'un carré forme une « fenêtre d'or » qui permet de voir de l'autre côté, de faire varier les cadres sur le paysage des montagnes avec ses propres mouvements. La tension entre le visiteur et le paysage est mise en geste et en mouvement par ce dispositif de dispersion. Les cendres peuvent être dispersées entre les roches sur le sol mais aussi partout sur la butte à

l'arrière plantée d'arbustes. Une table en pierre permet de déposer l'urne devant l'œil fenêtre avant la dispersion.

Chapitre 3 LE DEUIL ET LE SOUVENIR : QUELS PROCESSUS, QUELLES EXPÉRIENCES ?

« Dans l'acte d'amour se mêlent deux haleines vivantes. Dans le moment de la perte, notre haleine se retrouve seule, ne sait plus faire signe à quiconque. Dans le deuil et la hantise, notre haleine, tout à coup, rencontre un courant d'air : le souffle de l'absence, la respiration du lieu lui-même. Le fantôme. »

Didi-Huberman, *Génie du non-lieu*, p. 125

1. Le deuil comme expérience

1.1. Le deuil comme compréhension de l'existence et comme création

Le terme « deuil » vient du latin *dol* qui signifie en même temps la douleur et le duel, la douleur de la perte et la lutte pour malgré elle rester debout. Le mot était aussi utilisé pour indiquer le cortège funèbre et l'est toujours localement dans les annonces nécrologiques.
Si le deuil renvoie ordinairement à la perte d'un être cher, l'usage du mot est étendu à toute perte ou frustration. Il est l'épreuve même de l'existence et nous amène à penser la nécessité de la perte consentie. Pour André Comte-Sponville, il est l'accès à l'humanité véritable[99].

« Contre toutes les autres choses, disait Épicure, il est possible de se procurer la sécurité ; mais, à cause de la mort, nous, les hommes, habitons tous une cité sans murailles[100] ». L'homme aura beau tout faire pour s'en protéger, elle pourra toujours le prendre par surprise. La loi du devenir est une loi de deuil, comme digestion de la perte. L'autre chemin, que Freud oppose au deuil, est celui de la mélancolie[101], ressassement mortifère du traumatisme. La troisième voie bien balisée est celle du *divertissement* (Pascal), du *spectacle* (Debord) et de l'oubli de la mort. Mais les psychanalystes savent nous démontrer que le deuil est la condition de la jouissance et que le rejet du deuil amène à la souffrance et à la

[99] Comte-Sponville, André. *Vivre c'est perdre*, dans Danziger, Nicole ; Czechowski, Claudie (ed.). *Deuils. Vivre, c'est perdre*. Paris : Hachette Autrement. 2004 (1992). 317 pages.

[100] Épicure, *Sentence vaticane 31*

[101] Voir Freud, « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, trad. franc., Idées-Gallimard, 1976

maladie. Car « vivre, c'est perdre »[102]. Et l'existence n'est qu'une « interminable litanie de pertes et de deuils »[103].

Mais il est très important de dépasser la compréhension du deuil comme perte pour considérer aussi la dimension créative du deuil, à travers laquelle le deuilleur est avant tout acteur de la transformation du lien entre le mort et lui. Le potentiel de transformation créatrice du deuil se fonde sur les mouvements de création de souvenirs et les remaniements identificatoires qui relèvent de processus intrapsychiques, intersubjectifs et sociaux[104].

1.2. L'expérience et son accomplissement selon John Dewey

« L'expérience accomplie est celle qui nous permet de reprendre le cours de nos activités, même si la direction en a été modifiée. Sans cette action individuelle sur le devenir commun, il n'y a ni développement, ni continuité, ni même signification. »

John Dewey, *Expérience et Nature*

L'« expérience » selon John Dewey[105] est vue comme possibilité de renouveler les modalités de la vie personnelle. À l'opposé d'une existence régie par les habitudes, l'idéologie et des comportements mentaux sans dehors, rétif à l'altérité, dans une trajectoire tracée d'avance, l'expérience offre à l'existence une dimension de découverte et de création en procédant par tâtonnements dans une logique d'expérimentation. À partir d'une perception intense dans laquelle se mêle connu et inconnu, le sujet expérimentateur reconnaît les ressources qui sont à sa disposition et en fait usage selon le « plan d'action » qui lui permettra de trouver des solutions à son problème ou d'enrichir son existence. Ce plan d'action dépend des éléments trouvés et engage le sujet dans une démarche créative qui rend inséparable la manière de faire de l'objet de l'expérience. Pour Dewey, l'expérience est quelque chose que l'on fait et pas quelque chose qui nous advient. Elle consiste à établir une connexion entre le fait de ressentir quelque chose et le fait de s'engager consécutivement dans une action. La perception est dans cette approche à considérer, à intensifier, et sera le matériau à partir duquel se fera l'expérimentation.

---

[102] François George, *Sillages*, cité par André Comte-Sponville, op. cit.

[103] Métraux, Jean-Claude. *Deuils collectifs et création sociale*. Paris : La Dispute. 2004. 316 pages.

[104] Ibid

[105] Dewey, John. *Expérience et Nature*. Gallimard. 2012 trad. franc. (1925).

L'expérience est une ré-action à une brèche dans le continuum de l'existence (un doute, un trouble, une détresse, une souffrance), à un ressenti qui appelle l'action. La mort d'un être cher est la brèche la plus profonde de l'existence. Ainsi, faire appel à cette conception de l'« expérience » tel que Dewey la décrit dans ce travail apparaît comme une évidence. Il n'y a expérience que dans le contexte initial de « situations problématiques ». La continuité existentielle sans heurt amène des habitudes issues des schémas d'expérience et enquêtes antérieurs et intériorisés. En revanche, si des évènements extérieurs nous affectent et annihilent notre puissance d'agir, nous tentons de ré-agir à ce qui nous affecte et de changer la donne.

Qu'est ce que cela peut représenter dans le cas de la confrontation à la mort de l'autre ? Il est certain que la mort de l'autre n'est pas un problème auquel on pourrait trouver une solution. Mais continuer à vivre avec cette douleur et effectuer les actions qui aideront à l'apaiser peut relever de cette démarche expérimentale et nous en verrons quelques exemples pratiques dans les entretiens. Nous essaierons dans le travail empirique de déterminer ce qui peut relever de ressources, qui dans cette confrontation à la mort et au deuil, seront à disposition pour établir son plan d'action ou au contraire, ce qui semblera parasiter la possibilité de faire de cette confrontation une véritable expérience.

Dans le cas de la perte d'un être cher, le choc de la perte rend souvent impossible la ré-action et provoque dans un premier temps du deuil déni, colère puis dépression. En cheminant dans le deuil, l'être humain va déployer un effort pour s'adapter à la nouvelle situation.

Dewey appelle « enquête » ce mode spécifiquement humain, symbolique et communicatif de l'effort d'adaptation. Selon lui, « l'expérience complète suppose donc la découverte d'une activité qui, parce qu'elle s'articule aux conditions subies, est capable de les transformer et ainsi de restaurer l'influence réciproque et la pluralité qui caractérisent les situations paisibles (ou heureuses). »[106]

Il s'agira dans le travail empirique d'évaluer l'articulation entre les conditions subies dans l'expérience du deuil et les mises en condition qu'offrent les espaces et ambiances étudiés en ce qu'elle peut améliorer la puissance d'agir ou l'apaisement de la douleur.

L'expérience ne peut être accomplie que de soi, c'est-à-dire à l'initiative du sujet, par soi, c'est-à-dire conduite par le sujet, et pour soi, c'est-à-dire que le sujet affecté par les conséquences de l'expérience les convertit en matériaux pour les expériences ultérieures. Pour que l'expérience du deuil ne s'inscrive pas dans des situations artificielles et coupées

[106] Ibid

du monde réel, elle doit se situer dans l'interaction et la continuité. Notre environnement fournit un cadre à la continuité existentielle et un support à l'interaction. Comment ce cadre peut-il augmenter notre accès à un accomplissement de l'expérience ?

Le cimetière fournit un cadre pour l'interaction et reflète de différentes manières la continuité humaine. Il est un lieu privilégié qui ravive la relation entre les vivants et les morts. Cette relation passe par le souvenir, les émotions et les sentiments, mais aussi par des actes et des gestes qui prennent ici tout leur sens. Ces interactions avec l'autre défunt, les autres et l'environnement s'adaptent en fonction des dispositifs spatiaux et funéraires. Considérant l'interdépendance et la redéfinition mutuelle entre le sujet et l'ambiance, comment les espaces et ambiances autour de la mort peuvent-ils fournir des leviers pour rétablir l'interaction et la continuité existentielle après le choc de la mort ?

1.3. Les vivants et les morts, relations mouvantes : L'absence présente ou la présente absence des morts

« Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde des ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh ! Qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré et disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage ; nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents… »

Victor Hugo dans un discours sur la tombe de la fiancée de son fils

« avant elle était à côté de moi, maintenant elle est en moi »

Extrait du compte-rendu de l'Atelier JALMALV Grenoblois du 21 avril 1993

Lorsque la psychologue Magali Molinié explore la relation des français à leurs défunts[107], elle constate un fossé entre les discours théoriques et les réalisations pratiques. Beaucoup n'adhèrent pas à la version officielle selon laquelle les morts n'ont plus de destin. La relation entre les vivants et les morts se révèle plus active qu'on ne l'imagine. Nous nous situons selon elle à une époque charnière où s'inventent de nouvelles pratiques funéraires dont les endeuillés, personnels de santé et chercheurs sont les acteurs à part entière.

[107] Molinié, Magali. *Soigner les morts pour guérir les vivants*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond. 2006.

La mort concerne chacun et Vinciane Despret, philosophe belge, se laisse prescrire à travers ses multiples rencontres des moyens d'enquêter sur cette relation entre les vivants et les morts. « Les morts font de ceux qui restent des fabricateurs de récits »[108], constituant ainsi une forme de « thérapie narrative » que la philosophe oppose aux prescriptions normatives qu'implique la conception selon laquelle un « travail de deuil » serait à effectuer. Cette expression qui émerge dans les travaux de Freud sert de cadre conceptuel pour comprendre le processus de deuil mais elle évoque la possibilité d'en finir avec ce travail, ce qui ne correspond pas au vécu des endeuillés. Vinciane Despret y voit le risque que la psychologisation du processus affaiblisse nos capacités de métamorphoses. Le processus de laïcisation rend les causes du mal uniquement psychiques et l'éventuelle intentionnalité des êtres invisibles insignifiante. Concevoir ainsi les morts comme appartenant uniquement aux mondes internes des personnes renforce l'idée de la mort comme néant et isole les survivants dans leur vécu intime. Cette conception de la mort comme néant, pourtant minoritaire dans le monde, s'est imposée en occident et se traduit par le travail de deuil qui devient une véritable prescription[109].

Si les morts sont renvoyés à l'invisible, ils sont souvent évoqués, honorés et invités à certains modes de présence. Ces modes de présence énigmatiques s'expriment à travers des coïncidences de dates et de lieux, des rêves ou un sentiment de présence qui donnent aux vivants de la force pour surmonter les épreuves. La position quant au statut de ceux qui « hantent » les vivants est volontairement « hésitante », traduisant souvent une résistance au déni, à l'oubli ou à une conception de la mort comme néant. Cette forme de survie nécessite que des actes soient accomplis. Ceux qui restent pensent même parfois répondre directement aux demandes des morts, ou accomplissent ce qu'ils pensent que leurs morts auraient aimé qu'ils fassent.

Lors des ateliers grenoblois de l'association JALMALV auxquels j'ai pu assister, des témoignages relèvent cette présence-absente des morts. Les morts ont une présence toujours aussi concrète dans les vies des survivants et la séparation n'opère que jusqu'à un certain point, coexistant avec la relation qui perdure et se transforme. La rapidité avec laquelle la gestion de la mort invite les survivants à se séparer de leurs morts est parfois vécue comme une souffrance. On instaure des rituels de séparation mais il faudrait aussi penser à des rituels de lien, propose une participante. Avec la fulgurante séparation imposée par la crémation, l'agencement d'espaces et de moments qui font seuil se révèle encore plus indispensable pour faciliter la transition.

[108] Despret, Vinciane. *Aux bonheur des morts. Récits de ceux qui restent.* Paris : Éditions La Découverte. 2015. p. 24
[109] Ibid p. 12

« Le mort est le support et lien entre passé et présent : association d'idées, actes faits ensemble avec les morts et refaits sans eux, rêves, communication avec les morts sous toutes ses formes ("que m'aurait-il conseillé?"), ceux qui restent se sentent dépositaires de ce qu'ils ont reçu ou appris de ceux qui sont morts. »

Extrait du compte-rendu de l'Atelier JALMALV Grenoblois du 21 avril 1993

Les morts peuvent encore nous aider et nous nous construisons sur eux, sur ce qu'ils nous laissent. Ils nous réclament parfois de terminer ce qu'ils n'ont pas pu terminer. Le deuil, souvent associé à la taille, nécessite de séparer pour que la vie continue. Les rituels de séparation invite à un dernier geste, un dernier passage devant la dépouille, invite au lâcher-prise, à laisser l'autre partir. Les rituels de lien inviteraient eux à entretenir la relation malgré la séparation matérielle. Quels gestes, quelles pratiques participent à maintenir ce lien actif ? Quels dispositifs spatiaux et symboliques sont mis en jeu ?

1.4. Le pouvoir des lieux

« L'effet atmosphérique d'une disparition capable d'envahir tout l'espace, de le densifier. Quelqu'un est mort, quelque chose a brûlé, et voilà que partout se propage, puis se dépose "sa présence", manière de dire la menace psychique que son absence fait peser. »

Didi Huberman, *Génie du non-lieu*, p. 123

« Le lieu que nous habitons, l'air que nous respirons suffisent à former le porte-empreinte de toutes nos images et de toute notre mémoire. Ce qu'on appelle un fantôme n'est pas plus que ceci : une image de mémoire qui a trouvé dans l'air – dans l'atmosphère de la maison, dans l'ombre des pièces, dans la saleté des murs, dans la poussière qui retombe – son porte-empreinte le plus efficace. »

Didi Huberman, *Génie du non-lieu*, p. 113

Au regard des différents entretiens effectués autour de la question des espaces et ambiances associés au vécu du deuil (Chap. 6), nous avons constaté que les lieux de la relation aux morts peuvent prendre la forme d'un « territoire flou »[110], où les absents font irruption dans les pensées, coïncidant plus ou moins avec les lieux de vie du défunt, les lieux d'expériences partagées, l'endroit où il repose ou encore le lieu de son décès (par exemple en cas d'accident de la route). Les survivants « s'efforcent d'être à la hauteur de cette difficile épreuve que constitue celle de perdre quelqu'un – et d'apprendre à le retrouver. »[111]

[110] entretien 7, Chap 6

[111] Despret, Vinciane. Op. cit. p.26

Ces retrouvailles se font à travers ce que Didi-Huberman nomme le « pouvoir du lieu », en se basant sur l'expérience de l'œuvre *Delocazione* de Parmiggiani. Ainsi les meilleurs fantômes ne sont pas les personnages nommables ou les objets eux-mêmes, mais les lieux, qui chargés de leur pouvoir de hantise, deviennent « le porte-empreinte de l'absence et du *souffle indistinct* des images ».

L'approche par les ambiances associe pouvoir du lieu et pouvoir du temps et c'est dans les mouvements rythmés de l'air et de la matière invisible qu'il contient que la mémoire se met en mouvement. L'air est le « porte-empreinte » diffus et mouvant de la mémoire et l'oubli. Explorant les *Carnets* de Giacometti, Didi-Huberman relève son témoignage sur la mort de T. et la manière dont elle a donné l'impression d'une densification de l'espace et révélé soudainement la puissance de hantise du lieu : « (…) je fus pris d'une véritable terreur et, tout en n'y croyant pas, j'eus la vague impression que T. était partout, partout sauf dans le lamentable cadavre sur le lit, ce cadavre qui m'avait semblé si nul ; T. n'avait plus de limites. » La circonscription corporelle ne fait plus effet et le mort est partout dans l'air, dans l'atmosphère et hante le lieu de sa présence-absence. Ce régime de hantise, sorte d'« ubiquité psychique »[112] des morts opère sur un mode alternatif d'apparition-disparition.

L'absence physique d'un être décédé lui donne tout à coup une présence diffuse et l'espace semble se densifier ; avec cette modification spatiale par l'expérience se manifeste le « pouvoir du lieu ». Rejoignant l'idée de « Thanatotope » ou « zone de hantise » décrite par Sloterdijk comme cet espace de coexistence avec les morts qui se superpose à l'espace du quotidien, le pouvoir de passage entre ces deux espaces se révèle en des points de densification ou des *espaces-temps seuil*. L'absence peut obséder, c'est pourquoi les survivants tâchent d'assigner une place aux défunts et cherchent des lieux privilégiés pour entretenir la relation. La question du lieu où sont les morts est l'une de celle qui préoccupe le plus les endeuillés qui ne peuvent se satisfaire d'une pensée de leurs morts sur le mode de l'absence ou de l'illusion[113]. Les morts posent des questions géographiques. S'ils n'ont pas de place, ils viennent la réclamer dans les rêves des survivants. Le corps du mort trouve avec la sépulture une place, apaisant ainsi la quête des survivants. Avec la sépulture, le mort reprend son autonomie. Après la mort, cette absence-présence se reconfigure en fonction des liens et des lieux qui reliaient le défunt aux survivants. La connexion mentale avec les morts peut être recherchée, ritualisée, ou surgir sous forme de réminiscences, réveillée par un environnement sensible, une parole, une image, un paysage. Des bribes d'expériences

[112] Didi Huberman, Georges. Op. cit. p. 114

[113] Molinié, Magali. Op. cit.

présentes réveillent la mémoire d'expériences passées, dans des lieux où des souvenirs communs se sont cristallisés ou à travers d'autres médias.

1.5. Installer les morts : les espaces transitionnels ou médiatiques

Le travail de ceux qui restent est alors de trouver les lieux et les manières d'« installer » les morts. Vinciane Despret, en écoutant leurs récits, ne s'intéresse pas à la question de l'existence des morts mais interroge plutôt les conditions de leur existence, faisant de son travail une enquête qui relève de l'écologie[114]. Elle constate l'importance du « milieu », plus ou moins propice ou hostile, dans la capacité et la manière d'accueillir les expériences autour de la mort.

Le concept d'« espace transitionnel » est développé par le psychanalyste et pédiatre britannique D.W. Winnicott pour désigner la zone intermédiaire située entre le subjectif et la perception objective dans laquelle le bébé expérimente une relation à l'objet transitionnel et ritualise un mode de séparation de la mère. Ce schéma se retrouve quand la mort sépare les êtres qui s'aiment. Afin d'aménager progressivement le passage d'une relation physique à un être présent en chair et en os à une relation métaphysique sur le mode ambigu de l'absence-présence, des déplacements doivent avoir lieu, et des espaces privilégiés jouent le rôle d'espaces transitionnels ou médiatiques à travers lesquels cette nouvelle relation s'expérimente.

Le cimetière et la sépulture peuvent jouer un rôle privilégié dans le tricotage de la relation post-mortem, mais la relation au mort s'expérimente aussi dans des lieux ou à travers des objets variés. D'autres lieux, mais aussi des objets ou des souvenirs partagés peuvent devenir des lieux de rencontre avec les morts. Nous avons à faire à un déplacement spatial de la tombe matérielle qui perd de sa fonction vers d'autres supports qui reflètent cette présence dispersée des morts parmi les vivants. Vinciane Despret affirme que « non seulement les morts posent aux vivants des problèmes géographiques – situer des lieux, inventer des places -, mais ce sont, à la lettre, des géographes. Ils dessinent d'autres routes, d'autres chemins, d'autres frontières, d'autres espaces. »[115]

[114] Despret, Vinciane. Op. cit. p. 20

[115] Ibid, p. 24

2. *La mémoire incarnée*

2.1. L'épaisseur temporelle de la mémoire

Le souvenir se fait au présent. Le présent est le domaine propre de la sensation disait Aristote[116]. Et seul le présent existe, toujours fuyant, donnant contenance au passé en le revivant et au futur en l'imaginant. La mémoire et l'imagination contiennent toutes les autres temporalités dans une épaisseur temporelle qui se vit dans le « maintenant ». Heidegger parlait de « contemporanéité du temps ».

Les thèses sur le fonctionnement de la perception et de la mémoire dont Bergson a l'intuition se révèlent en grande partie soutenues par les neurophysiologistes contemporains. Il déclare que la perception est anticipation d'une action, et le neurophysiologiste Alain Berthoz va un peu plus loin en affirmant que la perception est une action simulée. La découverte des neurones miroirs confirme encore le rôle du cerveau comme simulateur d'action. Le cerveau anticipe les conséquences de l'action en utilisant la mémoire et l'émotion, deux mécanismes qui lui permettent de prédire le futur. Ainsi, la mémoire n'est pas seulement faite pour se souvenir du passé mais aussi pour anticiper l'avenir. C'est dans le lobe préfrontal que le cerveau humain nous inscrit dans le temps, nous procure un sens de la mémoire et de l'anticipation. La mémoire est créatrice : selon la configuration présente, la re-mémoration effectuera un nouveau cadrage sur le souvenir.

Il y a la mémoire résultant d'une volonté de se souvenir, celle que l'on travaille, que l'on organise, que l'on lie à des images, à des moments, et il y a la réminiscence, la mémoire involontaire, fragment de mémoire isolé, apparemment rattaché ni aux pensées précédentes, ni aux objets observés. Si la mémoire peut s'aider de supports temporels (anniversaires, fêtes…) ou matériels (livres, photos, lieux…), la réminiscence, elle, se joue des supports de mémoire et apparaît de manière incontrôlable et parfois incompréhensible. La dynamique de la mémoire révèle l'interdépendance entre les choses, fonctionnant par résonance, associations de fragments éparpillés de l'expérience dans un processus qui allie le corps et le mental. L'approche écologique est mise en avant, appuyant le rôle de l'environnement dans le fonctionnement humain, la manière dont ils co-construisent l'expérience.

2.2. Ambiance, corps, mémoire

« C'est vers l'action que perception et mémoire sont tournées, c'est cette action que le corps prépare. »

[116] Aristote dans *Mémoire et réminiscence*

Bergson, *Matière et Mémoire*, 1896

Pour Bergson, le souvenir est le « point d'intersection entre matière et esprit ». Il parvient à bousculer le dualisme corps-esprit en trouvant un point de resserrement autour de la question de la mémoire. Il attribue à l'image une certaine existence, entre vision idéaliste de la représentation et la vision réaliste de la chose. Le monde matériel se donne comme un ensemble d'images parmi lesquelles la perception dessine les actions possibles de mon corps sur elles. Dans *Matière et Mémoire,* Bergson met en évidence le rôle du corps dans la production de la mémoire. La mémoire, qui constitue notre durée, est sans cesse en prise avec le « pouvoir déformant et spatialisant de notre corps »[117]. Notre corps est mis en mouvement par les images extérieures à qui il restitue du mouvement et constitue ainsi un centre d'action : « les objets qui entourent mon corps réfléchissent l'action possible de mon corps sur eux »[118]. Alain Berthoz parle d'un 6ème sens qui est le « sens du mouvement »[119]. Le sens de la spatialité se développe à travers les mouvements du corps[120]. C'est pourquoi nous nous intéresserons aux espaces et ambiances qui accompagnent le grand passage non seulement à travers ce qu'ils nous donnent à sentir, mais aussi à travers les mouvements et gestes qu'ils permettent ou empêchent. Les mouvements sont à relier aux déplacements dans lesquels ils s'intègrent à l'échelle urbaine et territoriale, qui dépendent des connectivités et des porosités existantes. Les espaces funéraires sont à considérer dans la continuité de l'expérience, avec une attention particulière aux transitions et aux seuils, aux variations rythmiques dans l'expérience en mouvement. À l'échelle de la relation aux morts, de la communication, du recueillement et du souvenir, à quelles interactions invitent les ambiances et dispositifs funéraires ? Quelles chorégraphies, quelles gestualités en découlent et comment celles-ci participent à leur tour à la transformation des pratiques rituelles et symboliques ?

Pour Jean-Paul Thibaud, l'ambiance est ce qui « insuffle la vie dans un ordonnancement des choses et des espaces, lui donnant une force d'attachement et une valeur émotionnelle »[121]. C'est l'impression que laissent ces instants animés dans le corps physique et mental qui se grave dans les mémoires palimpseste de nos vies.

---

[117] Bergson, Henri. *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : PUF. 2012 (1939). 521 pages.

[118] Ibid

[119] Berthoz, Alain. *Le sens du mouvement*. Paris : Odile Jacob. 1997. 345 pages.

[120] C'est ce qu'Erwin Straus a mis en lumière dans *Le sens des sens*

[121] Thibaud, Jean-Paul. Donner le ton aux territoires. *Rencontres sensorielles. Perspectives ethnographiques sur les sens*. Paul-Louis Colon (ed.). Paris : Pétra. pp. 235-255 ; Thibaud, Jean-Paul. Petite archéologie de la notion d'ambiance. *Communications.* 2012, vol. 90, n° 1. p. 155-174.

En effet, l'ambiance qui se co-construit, au rythme des doubles mouvements d'impression et d'expression, d'incorporation et d'incarnation, entre le sujet et ce qui l'entoure et l'embrasse, convoque « l'art de l'imprégnation »[122]. L'origine d'*ambire* qui donne « ambiance » exprime en effet le fait d'embrasser par les deux côtés, les deux bras, avec cette idée de contact direct, complet et affectueux. La mémoire corporelle joue un rôle essentiel pour se souvenir d'un espace ou d'un lieu. Tous les lieux visités et nos lieux quotidiens sont transférés dans une mémoire incarnée dans notre corps, devenant ainsi une partie de notre corps et de notre être.

Thibaud cite Anne Cauquelin : « Quand on se souvient d'un moment de la vie, ce qui émerge dans un assemblage de lieux, de personnes, de situation temporelle, climatique, c'est une atmosphère. »[123] L'ambiance comme « art de tonalisation »[124] est ce qui va donner le ton au souvenir, qui pourra réactiver, en réémergeant, les effets sensibles de l'ambiance du moment passé.

2.3. Désirs de souvenirs

« Souvenir ! doux présent, chimère bienfaisante,
Que nous donna du ciel la pitié consolante,
Tu viens, environné des songes les plus doux
Te placer sur la tombe entre la mort et nous ;
Ta voix sait des tombeaux vaincre l'affreux silence
Et de l'être au néant nous cacher la distance »

Lamartine, *Les sépultures*

Paul Ricœur fait le parallèle entre architecture et narrativité[125], mise en espace et mise en intrigue. Les mises en espace et en ambiance et les mises en intrigue de nos vies se construisent conjointement. Ces « configurations » répondent à une « conquête d'intelligibilité » dans les récits indéniablement confus de nos vies et à une tentative de mise en lien des morceaux de vie parfois disparates. Ricœur fait encore le parallèle avec l'architecture et la grande « intertextualité » des villes, patchwork de zones aux différentes

[122] Böhme, G. ; Griffero, T. ; Thibaud J-P. *Architecture and Atmosphere*. Tapio Wirkkala-Rut Bryk Fondation. 2014.

[123] Ibid

[124] Ibid

[125] Ricoeur, Paul. Architecture et narrativité. *Urbanisme* n° 303. 1998. p 44-51

fonctions ou correspondant à différents moments d'urbanisation. Nous étudions un cas exemplaire en termes d'intertextualité allant jusqu'au « choc d'ambiance »[126] dans le chapitre 5 avec le cimetière de Neuilly au pied de l'Arche de la Défense. Quel rôle joue l'architecture de nos espaces ordinaires ou sacrés dans l'« ambiantisation » de nos récits de vie ? Comment une architecture écologique qui soigne les articulations et les transitions et qui apporte des qualités aux ambiances pourrait-elle aider à lutter contre le pouvoir de confusion et d'homogénéisation de l'urbain, en y protégeant des réserves, des espaces-temps de retrait, de suspens, qui favorise la disponibilité de l'esprit, en y soignant des seuils qui formulent les transitions de nos récits d'existence ?

Boris Cyrulnik, qui a développé le concept de résilience, comme la faculté à renaître de sa souffrance, s'est intéressé à la mémoire traumatique. Si la mémoire saine est évolutive, la mémoire traumatique, qui a été altérée par la double souffrance d'un coup et de sa représentation, est figée. Le passé ne passe pas et se répète constamment. Cette mémoire traumatisée est particulière : précise sur la focale, floue sur le contexte, accompagnée d'hyperattention, de vigilance très focalisée. De nombreuses études de psychologie environnementale, en particulier américaines, ont démontré le pouvoir de « réparation » ou d'apaisement de certains lieux de nature[127] ou de mémoire[128].

« Les récits cultivent l'art de prolonger l'expérience de la présence. C'est l'art du rythme et du passage entre plusieurs mondes, l'art de faire sentir plusieurs voix. Vaciller, marcher au milieu, un vrai milieu, pas celui d'une ligne, mais celui de lignes multiples »[129].
Le tissage des récits est animé par le « désir de suite, désir d'autres histoires, désir de vitalité ».

« L'architecture nous permet de percevoir et de comprendre la dialectique de la permanence et du changement, de nous situer dans le monde, et de nous placer dans le continuum de la culture et du temps. »

Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, p. 80

---

[126] G . Chelkoff, « The sound heritage of a new town : ambiance shocks in contemporary urbanism », *Actes du colloque ICSV*, Cracovie, juillet 2009

[127] Hartig, Terry ; Evans, Gary W. ; Jamner Larry D. ; Davis Deborah S. ; GärlingTommy. Tracking restoration in natural and urban field settings. *Journal of Environmental Psychology*. 2003, n° 23. p. 109-123. ; Kaplan, Stephen. The restorative benefits of Nature: Toward an integrative framework. *Journal of Environmental Psychology* 1995, n° 15. p. 169-182

[128] Watkins, Nicholas. The War Memorial as Healing Environment: The Psychological Effect of the Vietnam Veterans Memorial on Vietnam War Combat Veterans' Posttraumatic Stress Disorder Symptoms. *Environment and Behavior*. 2010, vol. 2, n° 43. p. 351-375.

[129] Despret, Vinciane, op. cit., p. 206

La mémoire traumatique peut-elle trouver dans l'ambiance un moyen pour débloquer les fixations, d'ouvrir la focale, et de réintégrer les rythmes et les ondulations dans le cours de nos vies. Nous allons voir plus loin comment les notions de rythme, d'intime et de paysage complètent l'apport d'une approche par les ambiances.

2.4. Souvenirs, présences, ambiances

La mémoire est ce qui constitue notre « moi profond » ou intime, est qui l'inscrit dans notre durée singulière. Se souvenir de l'autre, penser à l'autre, c'est une manière d'augmenter sa durée, de prolonger son existence et de déclarer « tu étais là »[130].
Le souvenir passe par l'ambiance, une image plurisensorielle incarnée qui permet de rendre présent de l'absent-qui-a-été. Mais comme nous l'avons vu, cette présence-absence des morts dans la vie des vivants ne s'appuie pas seulement sur des souvenirs qui réaniment du passé, mais se construit encore après la mort à travers de multiples formes de relation (communication, signes, rêves, réminiscences…) qui peuvent transiter par l'ambiance.

« … Par exemple quand je garde mes petits-enfants chez ma fille, je ressens sa présence dans la pièce ; il y est. Je le sens parce qu'il n'y a pas la même ambiance. Je ne sais pas comment l'expliquer, c'est une bonne impression, une bonne atmosphère et après quelques instants, je comprends que c'est lui. »[131]

3. Les rythmes du deuil et du souvenir

3.1. Une relation rythmée

« L'organisation rythmée du temps quotidien est ce qu'il y a de plus personnel, intérieur, aussi de plus extérieur, à la fois intérieurs et sociaux. »

Henri Lefebvre, 1991[132]

Si la mort ne produit pas de véritable basculement dans la nature de la relation, elle produit le changement de ses modalités. La séparation du corps implique une impossibilité de la

[130] « Se souvenir, de façon privée comme de façon publique est la déclaration *j'étais là* » Paul Ricoeur, Architecture et narrativité, op. cit.

[131] Christophe Pons, « Réseaux de vivants, solidarités de morts », Terrain, n°38, 2002, p. 127-140, cité dans Aux bonheur des morts, p.156

[132] Lefebvre, Henri. *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*. Paris : Syllepse. 1991.

relation corporelle à l'autre. Le rythme de la relation est rompu. Ne s'appuyant plus sur la dimension corporelle et sensible de l'autre, la relation bascule, devient atemporelle et rythmée par d'autres types d'interactions qui s'immiscent *entre* le quotidien et mettent en jeu les souvenirs, les émotions, les sentiments, les sensations de cette relation dans le moment présent.

« Le sentiment de présence ou d'absence oscille selon les périodes, sans que l'on comprenne pourquoi. Il y a en lui quelque chose du refuge ou au contraire de la libération, un lien qui retient ou sur lequel on peut bâtir le futur. »

Extrait du compte-rendu de l'Atelier JALMALV Grenoblois du 21 avril 1993

Le contact avec la mort nous pousse sur la brèche, sur la ligne de concentration des frottements, à vif, sans la distance qui permet la respiration.
Le passage de la vie à la mort d'un être entraîne pour ceux qui restent la configuration d'espaces et de temps, de moments et d'ambiances qui vont rythmer le temps d'après. Ces moments de grande vulnérabilité nécessitent un accompagnement. Les rituels et pratiques collectives (rassemblement, hommage, actes, recueillements) sont les efforts mis en œuvre pour accompagner ce grand passage. Le temps d'après se configure selon les rythmes intimes, les modulations de l'énergie en tension entre douleur et apaisement, déni et acceptation, dépression et confiance, mais aussi selon les rythmes partagés des rituels et moments sociaux qui articule le grand passage. Le temps d'après est aussi celui de la réorganisation qui se dessine entre autres à travers l'assignation du cadavre à sa dernière demeure. Cette nouvelle place peut devenir un lieu de la relation, un lieu où s'entretient la relation, donner lieu et donner un lieu à la relation. Des signes, des symboles, mais aussi des paysages, des éléments naturels deviennent les ressources à cette interaction, au déploiement du recueillement dans cette relation.

3.2. La notion de rythme

« Les forces vitales s'accumulent souterrainement avant de se déployer. Nul rythme n'est possible sans ces modulations de l'énergie qui tour à tour s'emmagasine et se dépense, se réserve et se déploie, se ramasse et s'épanche, dans un va-et-vient qui dure autant que la vie. Car il n'y a pas plus de vie sans rythme que de rythme sans vie. Le rythme est son exercice même. »

Désesquelles, Anne-Claire, *Au rythme de la vie*, p.8[133]

[133] Désesquelles, Anne-Claire. *Au rythme de la vie*. Nice : Les éditions Ovadia. 2008.

Le rythme est une notion très complexe dont la difficile définition a varié dans le temps. Depuis Platon, elle renvoyait à la considération de mesures, d'intervalles, et du resserrement ou de l'extension de ces intervalles. Depuis une vingtaine d'années, la notion de rythme est sujette à une mutation qualitative et à un fort regain d'intérêt. Le linguiste français Émile Benveniste (1902-1976) a permis de redécouvrir le sens pré-platonicien de *rhuthmos* comme « forme distinctive ; figure proportionnée ; disposition » qui était dans l'Antiquité une notion très vaste, tout comme l'est aujourd'hui la notion de rythme. Pascal Michon la définit comme « manière de fluer », ajoutant à l'idée de forme, l'idée de mouvement[134].

Il est intéressant de considérer la notion de rythme en lien avec la question du temps tel que François Jullien la fait « bouger »[135]. C'est à partir de l'absence du concept de temps dans la pensée chinoise que le philosophe creuse l'écart fécond qui fait bouger le concept du temps tel que la pensée européenne a pu le figer dans une mesure linéaire. Le rythme résulte d'un arrangement toujours sujet à changer. La notion de rythme comme ce qui donne forme et sens au temps, cette temporalité subjective, trouve beaucoup d'échos dans la pensée chinoise qui considère le temps à partir des saisons et du perpétuel mouvement qui comprend des régularités, des cycles et des évènements imprévisibles. Les saisons s'enchaînent en alternance et rythment l'existence. Elles font coïncider *le temps qui passe* et *le temps qu'il fait*, le temps qui s'écoule régulièrement et les variations du climat. Elles indiquent un climat général sans exclure des moments en contradiction avec ce climat général (soleil d'hiver, giboulées estivales). Elles permettent d'approcher les subtilités rythmiques du temps au niveau de l'expérience. La saison, du latin *satio* « semailles » est directement liée aux activités agricoles et associée à un climat particulier. La saison indique un accord entre des conduites individuelles et les qualités ambiantes, diffuses et discrètes d'un milieu qui les orientent. La pensée chinoise a su exprimer « le pouvoir de mise en mouvement, infiltrant et disposant, qui est propre à la saison »[136]. Si le temps relève du quantifiable, la saison relève elle de l'ambiance et de ses qualités. C'est à travers la saison, et ce qu'elle fait à l'ambiance, que l'on peut se mettre « au diapason du monde »[137].

Henri Lefebvre quant à lui voit dans le rythme un moyen d'aborder la complexité des mondes contemporains de manière englobante et a l'ambition d'en faire une nouvelle science, la rythmanalyse. Cette approche permet de penser ensemble l'espace et le temps et

---

[134] Plateforme RHUTHMOS : www.rhuthmos.eu

[135] Jullien, François. *Du "temps". Éléments d'une philosophie du vivre*. Paris : Grasset. 2001.

[136] Jullien, François, op. cit. p.79

[137] Ibid, p.82

d'explorer le quotidien à travers les interférences des multiples rythmes, cycles et successions linéaires émanant de la nature et/ou de la vie sociale.
Avec son corps comme instrument de mesure, « le rythmanalyste écoute et regarde : il observe le mouvement, la mobilité, l'immobilité, les associe à des sons, des pratiques, des corps, des gestes et des individus, pour expliquer le fonctionnement des lieux. »[138]

L'inventaire des sources diverses et multiples des rythmes pouvant être pris en compte est infini et Lefebvre n'en observera qu'une partie. Nous pouvons ainsi considérer ensemble les rythmes du corps humain, dans ses circulations, ses pulsations et ses flux diversifiés en action, dans ses propres mouvements et gestes, ses habitudes et « dressages », les rythmes organiques et les cycles naturels de la répétition (diurne et nocturne, saisonnier et annuel, lunaire et solaire), les rythmes qui proviennent du domaine technologique, créés par l'homme et faisant partie de notre existence quotidienne (le va-et-vient du trafic, l'opération et le fonctionnement des machines), les rythmes sociaux, qui évoluent avec la société (35h, nouveaux ou suppression de jours fériés). Il distingue des « paquets de rythmes » à différentes échelles et en interaction perpétuelle, des ensembles rythmés sans garantie de stabilité : le corps, le social, le cosmique. Lefebvre souligne les contrastes, les conflits, les correspondances et même les coordinations des formes polyrythmiques qui imprègnent et modèlent l'expérience quotidienne au sein du milieu urbain moderne : ceux-ci étant arythmiques (intermittent, discordant ou à contretemps), eurythmiques (concordant, harmonieux), et même symphoniques (musical). Son œuvre éminemment critique déplore la « mise en miettes du temps et de l'espace dans une homogénéité générale, l'écrasement des rythmes et des cycles naturels par la linéarité »[139].

La rythmanalyse reconnaît et examine les configurations changeantes de l'espace, de l'énergie et du temps, inextricablement liées dans l'existence humaine, telles qu'elles sont incorporées et ordonnées dans les cycles de répétition, c'est-à-dire dans l'alternance régulière et insistante de présence et d'absence, d'apparition et de disparition, d'action et d'inaction, de mobilité et d'immobilité.

Avec la rythmanalyse, il s'agit donc de faire de la perception de la ville à la fois une expérience esthétique et un acte créateur : elle est un regard et une ouïe qui révèle, et qui a « pour objet de séparer le moins possible le scientifique du poétique »[140]. Le rythme est l'exercice de la vie et la santé physique et psychique dépend de cette faculté à équilibrer les

[138] Lefebvre, Henri, op. cit.

[139] Lefebvre, Henri. *Du rural à l'urbain*. Anthropos. 2001.

[140] Lefebvre, Henri. *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*. Paris : Syllepse. 1991. p. 98

tensions et les détentes, « de la faire périodiquement respirer »[141]. Anne-Claire Desésquelles dira du rythme qu'il se caractérise « comme la vie intime de la discontinuité dans la continuité »[142].

3.3. Étapes et dynamiques

Le temps vécu du deuil et du souvenir n'est pas un temps linéaire qui compte les jours, les mois, les années, mais repose sur un temps cyclique qui rebondit sur les dates anniversaire de décès et de naissance, les périodes de la Toussaint, et un *temps accidenté*[143], fait de réminiscences imprévisibles. La mort, elle-même imprévisible, même si elle succède souvent à une première mort sociale, bouleverse la quotidienneté. Elle déclenche chez les survivants le démarrage d'un processus dynamique, un véritable parcours fait de va-et-vient à travers la sidération, la douleur, la colère, la négociation, la dépression, la reconstruction, l'acceptation.

En effet, le deuil, comme tout processus, est dynamique et marqué d'étapes. Il est un mouvement d'acceptation de la perte de l'autre qui a ses propres rythmes. Plusieurs manières d'en définir les étapes ont été proposées qui toutes décrivent ce mouvement allant du déni à l'acceptation en passant par la colère, la douleur, la dépression, la réorganisation…

Pour le psychiatre britannique John Bowlby[144], il ne s'agit pas d'une ré-organisation mais d'une « création radicale ». Selon lui, le processus de deuil suit le même tracé dans toutes les sociétés même si le mourir et les rituels prennent des formes et significations différentes. En outre, il ne fait de différence entre deuil « normal » et deuil « pathologique » que sur la durée des phases traversées, le rythme de la germination.

J.-C. Métraux[145] dégage trois phases : la phase de fermeture avec le désir de l'autre et le choc de la nouvelle, la phase d'ouverture avec un travail de réalisme mêlant dépression et acceptation, et la phase du souvenir, de rétablissement, qui selon lui est la phase créative, celle qui va permettre au souvenir de nourrir le futur, d'inscrire l'événement passé dans un

---

[141] Désesquelles, Anne-Claire, op. cit.

[142] Ibid p.11

[143] De Certeau, *l'invention du quotidien1. arts de faire.* Paris : Gallimard. 1990 (1980)

[144] Bowlby, John. *Attachement et perte*, cité dans Métraux, J-C. *Deuils collectifs et création sociale.* Paris : La Dispute. 2004. 316 pages.

[145] Métraux, Jean-Claude. *Deuils collectifs et création sociale*. Paris : La Dispute. 2004. 316 pages.

récit de vie et ainsi de fonder une nouvelle identité narrative. Il participe de la création de soi.

Des étapes similaires se retrouvent pour celui qui va mourir et doit faire le deuil de sa vie. L'*Ars moriendi* (1492) en décrit six : le doute qui est résolu par la foi, le désespoir qui est résolu par la confiance, l'attachement à la vie qui est résolu par la générosité, l'impatience et la colère qui sont résolues par la patience, l'orgueil qui est résolu par l'humilité et enfin l'abandon, la paix qui est la résolution ultime et l'acceptation de la mort.

La notion de rythme que nous utiliserons tout au long de ce manuscrit est ici majeure pour comprendre l'aspect dynamique des processus en œuvre face à la mort. Elle peut nous aider à prendre en compte les dynamiques temporelles dans la pensée des espaces et de leurs usages.

Nous savons comment il est difficile immédiatement après la mort d'un proche de prendre toutes les décisions nécessaires au déroulement des funérailles et la mise en place de la sépulture. De plus en plus de personnes souscrivent des contrats obsèques et prennent ces décisions de leur vivant, pourtant nous savons aussi que ces choix impliquent surtout ceux qui restent et que ceux-là peuvent avoir du mal à s'approprier ces moments lorsqu'ils n'ont plus rien à faire.
C'est pourquoi les crématoriums se doivent de conserver les urnes cinéraires, si les familles le désirent, pendant une période d'un an afin de leur laisser le temps de choisir et d'organiser le devenir des cendres.

Comment l'aménagement pourrait-il mieux tenir compte des différentes temporalités du deuil, de l'ambivalente présence-absence des défunts, de la mémoire non cumulative mais dynamique qui peut trouver dans l'espace et les dispositifs funéraires un accompagnement ?

Penser l'espace en fonction du deuil revient à souligner le caractère quasi-permanent du deuil dans l'existence humaine, dans le sens d'un duel et d'une douleur, d'une épreuve qui nous oblige toujours à perdre quelque chose et à accepter cette perte et le changement qu'elle entraîne.

3.4. Pratiques rituelles et rythmées

« Le rite, sous son aspect le plus général, dès lors qu'il est accompli avec ferveur et ne sombre pas dans l'ennui de la répétition formelle, a lui aussi quelque chose d'un "appareillage" ; il fait penser aux préparatifs d'un départ : il s'organise, se met au point, demande du temps. »[146]

Comment a-t-on jusqu'à aujourd'hui défini les rites et cette définition s'assouplit-elle avec des pratiques rituelles de plus en plus personnalisées ? Les pratiques rituelles, en se personnalisant, s'adaptent aux rythmes individuels et se détachent des contraintes des rythmes sociaux. Chaque ritualisation crée son temps propre et son rythme particulier, un enchaînement particulier de gestes et de paroles.

« Jadis, les funérailles étaient réussies quand le protocole était respecté à la lettre et que le défunt réunissait une dernière fois un grand nombre de participants. Aujourd'hui, c'est l'engagement des endeuillés dans la cérémonie qui est la marque des belles funérailles. La sincérité, l'émotion remplacent l'étiquette comme critère de la réussite. Ce désir de personnalisation est général dans les sociétés occidentales. »[147]

Pierre Erny définit les conditions du rite ainsi[148] : il induit une conduite spécifique, il prend habituellement le corps comme support, il est lié à des situations et à des règles précises, codifiés, même si l'on admet une marge d'improvisation, il répète quelque chose d'une autre conduite et est destiné à être répété, il a un sens vécu et une valeur symbolique pour ses acteurs et témoins, il est doté d'une efficacité au moins en partie, il suppose une attitude mentale de l'ordre de la croyance et de ce fait un certain rapport au sacré, même dans le cas de rites laïques.
Les différentes définitions données au rite varient « entre une restriction classique au domaine du sacré et la tentation d'y englober tous les comportements routiniers »[149]. Claude Rivière dans son ouvrage *Rites profanes* nous rappelle que les rites religieux sont conçus d'abord par analogie avec des habitudes codifiées entre vivants et que les rites profanes ont toujours existé. Le rite est une « forme d'objectivation intentionnelle de la pensée dans des comportements symboliques »[150].

Les rituels sont l'enveloppe collective et affective qui consolent ceux qui restent. Nous avons

---

[146] Augé, Marc. *Les Formes de l'oubli*. Éditions Payot & Rivages. 1998. p. 117

[147] Déchaux, Jean-Hugues. L'"intimisation" de la mort. *Ethnologie française*. 2000, n° 1. p. 153-162.

[148] Erny, Pierre. « La notion de rite de passage » dans : Thierry Goguel d'Allondans (dir.), *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, coll. « Pratiques sociales transversales », Éd. Erès, 1994, p.258

[149] Rivière, Claude. *Les rites profanes*. Paris : PUF. 1995. 261 pages.

[150] Ibid

pu voir ces dernières années avec l'épidémie d'Ebola dans quel désarroi se trouvent les familles à qui l'on retire les cadavres sans la possibilité d'effectuer un dernier geste.

Le sociologue Jean-Hugues Déchaux décrit l'évolution des manières de penser et de vivre la mort dans la société occidentale contemporaine et y décèle un processus d'« intimisation » qui relève d'une véritable rupture avec les rites anciens. La socialisation de la mort passe par la reconnaissance de l'expérience intime que les partisans de l'accompagnement du mourir énoncent à travers la recherche d'une authenticité, d'une expressivité, d'une transparence et d'une conscience de soi. Cette sollicitation de la subjectivité est à l'opposé d'une ritualisation socialement réglée. Mais Déchaux se demande si cette « intimisation » de la mort n'est pas en train de devenir une exhortation à « réussir sa mort »[151] selon un nouveau modèle émergeant de la « bonne mort ». Il y voit une célébration de la fin, de la séparation plus que la préparation à un passage. Pourtant nous avons vu, en particulier avec les travaux de Magali Molinié et Vinciane Despret comment la mort n'est pas le point final des relations entre les vivants et les morts.

Julien Simard, qui pour son travail de thèse « Mourir en paix »[152] procède à une ethnographie d'une maison de soins palliatifs au Québec, confirme cette tendance, de la part des accompagnateurs, à vouloir faire émerger dans les derniers moments de la vie les paroles et les actes qui n'auraient pas pu s'exprimer durant la vie. Pourtant, en particulier chez les résidents masculins, certains résistent et meurent avec le silence et les secrets, en laissant peut-être aux survivants des missions de dénouement de certaines énigmes.

3.5. La fête

« Contre la vision binaire déni / familiarité, il faut postuler que toute société se trouve placée devant l'incontournable nécessité de neutraliser l'effroi. Dès lors, ce qui change selon les conditions sociales, économiques, techniques, culturelles, ce sont les modalités de cette neutralisation. Le rite n'en est qu'une parmi d'autres. »

J-H Déchaux, *l'« intimisation » de la mort*

[151] Hadjadj, Fabrice. *Réussir sa mort*. Presses de la renaissance. 2005.

[152] Simard, Julien. *Mourir en paix : ethnographie d'une maison de soins palliatifs québécoise*. Thèse de doctorat en Anthropologie. Université de Montréal. 2013

L'enquête que Martin Julier-Costes a effectuée auprès des jeunes de 18-30 ans devant faire face à la mort d'un(e) ami(e) permet d'entrevoir les dynamiques à l'œuvre dans la transformation de la ritualité funéraire contemporaine[153]. Se démarquant du paradigme du déni social de la mort, cette recherche permet de mettre en lumière, à l'écart des rites officiels *institués*, d'autres démarches de socialisation funéraires *instituantes*, qui place le repas, la « fête » comme figure emblématique de ces approches émergentes. Elle démontre un travail décisif du groupe de pairs pour mettre en sens la mort de leur ami(e), laissant une grande place à la spontanéité, au naturel, au hasard et à la surprise pour appréhender et vivre cette perte. Ainsi, des protocoles de soutien peuvent être mis en œuvre au sein de l'école sous la forme de livre de condoléances ou d'amitié, de fresque, de collecte, de moments de recueillement, de marche blanche, de plantation d'arbre, etc. La multiplicité des formes rituelles personnalisées n'est pas uniquement à voir comme le signe d'un appauvrissement ou d'un manque mais comme une évolution du rite qui, à travers un « bricolage » qui lui est peut-être propre, à la fois tente d'apprivoiser la mort et la refoule.

4. Lieux, corps et traces de la relation

4.1. Lieux de mémoire, mémoire des lieux

« Il y a des parcours où l'on ressent les morts par vibration. »

E. Orsenna, *Le chemin des dames*

Les nouvelles manières de faire avec la mort et les nouvelles caractéristiques et possibilités du monde contemporain (vie urbaine, ville fluide, éclatement de la famille, multi-appartenances, réseaux et socialités numériques) reconfigurent la géographie des lieux de mémoire et le rapport à ces lieux. Avec le déclin de la tombe familiale et la suppression des concessions à perpétuité, les sépultures des différents membres d'une communauté se distancient et se dispersent. Les déplacements physiques sur les tombes se font moins fréquents et d'autres modes de déplacement sont sollicités. Aller sur une page internet est un moyen d'*aller vers* celui ou celle à qui l'on veut penser et où l'on peut panser la plaie que laisse sa mort. Avec la liberté des lieux de dispersion des cendres en France, de nombreux sites et paysages, essentiellement naturels, deviennent de potentiels lieux de mémoire intimes. Quant aux lieux de mémoire collectifs institués après des événements que les représentants d'autorités publiques estimeront devoir inscrire dans l'Histoire et dans

[153] Julier-Costes, Martin. *Socio-anthropologie des socialisations funéraires juvéniles et du vécu intime du deuil. Les jeunes face à la mort d'un(e) ami(e),* thèse de doctorat en sociologie, 2010, Université de Strasbourg

l'espace public, ils vivent au rythme de la régénération de la société, de la digestion de ses traumatismes, de sa mémoire et de ses oublis. Nous l'avons vu plus haut, les lieux de mémoire ne sont pas à considérer séparément des temps de mémoire. Ils vivent à leurs rythmes. Ils sont des « composition(s) raisonnée(s), réfléchie(s) de l'espace et du temps »[154].

Avec les nombreuses sollicitations de la vie urbaine, nombreuses informations peuvent devenir des signaux, des signes ou des symboles qui réveillent le souvenir des morts. De plus, cet accès à l'intime que nécessite notre relation aux morts dépend de la disponibilité que nous permettent la vie urbaine et ses variations ambiantales.

Les lieux aussi ont une mémoire. Des événements marquants qui se produisent dans l'espace collectif marquent le lieu et colorent à partir de là l'ambiance pour tous ceux qui connaissent son histoire. Un repérage spatial (monuments, plaques de commémoration, actes spontanés, fleurs, bougies, messages) fournit parfois des indices, au passant qui ne sait pas, pour décrypter cette histoire. Pour d'autres plus sensibles, les morts et la mort se donnent à sentir par vibrations. Ces « vibrations » sont-elles accessibles par une approche par l'ambiance ?

Comment accéder à la hantise conférée à certains lieux pour certaines personnes ? Nous avons eu accès grâce aux entretiens (Chap. 5) à des informations sur la manière dont se condense par endroit la présence des morts. Et nous avons parallèlement exploré les ambiances de deux sites urbains contenant des cimetières afin de mieux comprendre les dispositifs et pratiques mis en œuvre à l'intérieur et aux abords de ces pièces urbaines hétérotopiques (Chap. 6). Cette méthode croisée permet aux deux corpus de se compléter mutuellement et ainsi d'approcher les modalités de mise en œuvre de la relation entre l'esprit et la matière, entre les « esprits » des morts et les lieux de notre environnement urbain, ou ce « pouvoir réciproque de la hantise sur le lieu et du lieu sur la hantise » que Didi-Huberman appelle le « génie du non-lieu ».

« La hantise comme lieu (elle devient quelque chose de plus qu'un esprit) instaure le lieu comme hantise (il devient quelque chose de plus qu'un espace). »[155]

[154] Ricoeur, Paul. op. cit.

[155] Didi-Huberman, Georges. Op. cit. p. 136

Route de Poisat, bord de Rocade et place Etienne Grappe - photos : P. Thiollière - Saint-Martin d'Hères entre 2011 et 2015

4.2. Traces et monuments

« Le petite lueur clignotante de l'avoir-été, la douteuse étincelle de l'avoir-vécu existent à peine, mais elles existent, ou plutôt elles apparaissent… »

Jankélévitch, *La mort*, p. 459

Les petites lueurs clignotantes de l'avoir-été apparaissent parmi les monuments de nos cimetières, « espaces publics d'apparition »[156] par excellence.

Harrison nous dit : « *la tombe inscrit dans le paysage un site où le temps ne peut pas se contenter de passer.(…) C'est précisément ce devenir mortel du temps qui donne au lieu ses frontières précises, le distinguant de l'espace homogène infini.* »[157]

Si les animaux construisent aussi pour faire durer l'espèce, par exemple les abeilles avec la ruche, seuls les humains semblent avoir compris qu'ils étaient mortels et pérennisent leur passage sur terre par la sépulture. La conscience du temps incite les humains à construire pour le transgresser, donnant ainsi du poids à leur émergence éphémère.
La tombe peut ainsi être considérée comme étant à l'origine de l'architecture, dont le rôle est d'assurer la continuité du genre humain[158].
La trace qui reste après la disparition du mort, traditionnellement le monument funéraire[159], permet de faire l'épreuve de la réalité de la mort, sa présence assigne une localisation au mort et sa matérialité sert de support à la relation qui s'incarne par des interactions (gestes de soin, regard, toucher…).

« Faire que ces traces ne soient pas seulement des résidus, mais des témoignages réactualisés du passé qui n'est plus mais qui a été, faire que l'avoir-été du passé soit sauvé en dépit de son ne-plus-être ; c'est ce que peut la "pierre" qui dure. »

P. Ricœur, *Architecture et narrativité*

---

[156] Arendt, Hannah. *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy. 1961

[157] Harrison, Robert. Op. cit. p. 39

[158] Butler, Rémy. cours 2013 ENSA Paris Val de Seine, *Origines de l'architecture : la tombe et la cabane.* https://www.youtube.com/watch?v=D_LhCo-nR1Q

[159] nous verrons que les traces peuvent aujourd'hui prendre des formes variées

Cimetière musulman aux traces infimes et très vite recouvertes de sable – photo : P. Thiollière - Tombouctou 2009

Quelle est l'importance de laisser une trace, de marquer le lieu d'un *ci-gît*[160] ? La mort pose des questions de traces : que doit-on faire du cadavre et de quelles traces doit-on se munir[161] ? Dans quels lieux installer ces traces ? Comment penser le lieu de repos du cadavre et le lieu de la trace de l'« avoir-été » conjointement ? Doivent-ils forcément se superposer ? Si les monuments qui marquent une culture et une Histoire partagée à une échelle locale, nationale ou internationale sont souvent installés en des points stratégiques de l'espace urbain, ayant un lien direct ou non avec la personne ou le lieu de l'événement auquel ils réfèrent, comment installer les monuments personnels et intimes des morts « ordinaires » ? Le monument, du latin *monere*, a pour fonction de rappeler à la mémoire, d'avertir. Le réseau de monuments partagés ou intimes, institués ou ordinaires agence des lieux pour le souvenir, comme pour tenter de le localiser et pour qu'il n'envahisse pas. Mais le souvenir se produit largement ailleurs que sur les lieux d'inhumation ou de dispersion.

---

[160] Michel Serres rapproche le *ci-gît* des épitaphes françaises ou le *hic jacet* latin du *Dasein* heideggérien, le *hic* renvoyant au *Da* qui localise l' « être-au-monde », le *jacet* renvoyant à la temporalité limitée de l' « être-pour-la-mort ». (Serres, Michel. *Statues*. Paris : Flammarion. 1993)

[161] Clavandier, Gaëlle. *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*. Armand Colin. 2009.

C'est la question du destin social des morts. Nos cimetières sont de plus en plus invisibles et silencieux. D'outre Rhin et du nord de l'Europe nous viennent des pratiques funéraires nouvelles, moins bavardes, comme les dispersions anonymes ou les inhumations en terrain naturel (natural burial grounds), sans signes, sans traces. Nos voisins privatisent les cimetières, l'offre de service funéraire devient un service comme un autre, soumis aux lois de la concurrence, de l'attractivité et de l'innovation. La mémoire des « disparus » se fait sur le net en solitaire. Ces cimetières virtuels racontent les morts avec des textes, des messages de soutien, des témoignages, des photos et des vidéos. Les tombeaux des cimetières eux se taisent.

Le monde urbain regorge d'informations qui n'ont de sens que perpétuellement renouvelées. La culture, comme la décrit Zygmunt Bauman, est une « usine à permanence » et le monument qui la sert est transfonctionnel. Il a un caractère inépuisable et assure au-delà d'une fonction symbolique, des fonctions esthétiques, culturelles voire cosmiques. Avec le vocabulaire de François Jullien, nous pourrions dire qu'il active de l'entre. Doit-on reconsidérer le monument, dans ce qu'il apporte de stabilité, à travers l'usage du symbole, plus profond que l'information ?

En effet, la fonction symbolique a été omise par le fonctionnalisme et « les périphéries et banlieues écartent certains éléments indispensables à l'urbain, par exemple la mémoire et les symbolismes jadis incorporés dans les monuments. »[162] Le langage symbolique est comme une langue archaïque qui fonctionne par images et associations. Le symbolique ne s'appuie par seulement sur des symboles universels et figés mais relève plutôt d'« une fiction combinatoire qui compose avec le désordonné et l'imprévu »[163].

4.3. Empreintes

« La poussière serait-elle l'emblème métaphysique parfait pour nos temps de destructions majeures ? »

Didi Huberman, *Genie du non-lieu,* p. 54

[162] Lefebvre, Henri. *Critique de la vie quotidienne : de la modernité au modernisme, pour une métaphilosophie du quotidien. III.* Paris : l'Arche. 1981

[163] de Certeau, Michel. *L'invention du quotidien. 1.arts de faire*. Paris : Gallimard. 1990 (1980). p. 338

Avec la cendre, nous avons affaire à une transformation de la nature des traces donc de la survie. Car « laisser des traces c'est survivre »[164]. Les crématistes proposent de révoquer les contraintes d'un ritualisme standardisé pour laisser le souvenir s'exprimer selon les sensibilités de chacun, de manière intimiste : on conserve les souvenirs, la mémoire des lieux et des échanges, plutôt qu'un corps en décomposition.

Selon Valérie Souffron, « le culte et la mémoire ne peuvent plus être collectifs. Ils gagnent en intensité ce qu'ils perdent en socialité »[165]. L'auteure constate aussi que la dissociation du cadavre et du souvenir produit la mutation des processus de remémoration qui changent de forme, de motif, de lieu. Ceci est un point essentiel à prendre en considération lorsque l'on étudie aujourd'hui les ambiances que fabrique cette rencontre entre l'urbain et la mort. De nouveaux points d'intensités se créent dans un réseau toujours plus dispersé.

Le parallèle entre cendre et poussière est porteur de sens. Revenons à Didi-Huberman et à l'artiste Parmiggiani qui travaille des empreintes dans la poussière comme des traces de l'absence. Questions d'empreinte et de retrait, d'ombre et de déplacement, de silence et de survivance.

Avec ses empreintes dans la poussière, il travaille avec « la matière de la distance et de l'absence » car selon l'artiste, « laisser une empreinte est une façon de s'en aller ».
Une façon de s'en aller, en même temps qu'une trace de survie. L'empreinte « nous oblige à penser la destruction avec son reste, à renoncer aux puretés du néant. »[166]
La poussière réfute le néant. Aux archéologues du futur de lire dans nos empreintes de poussière.

Didi-Huberman évoque la maison rouge où se situait le premier atelier de Parmiggiani au bord du Pô :

« La maison rouge a brûlé, sans doute ; mais demeure le brouillard du Pô, où les cendres se sont comme fondues. Plus personne n'habite la maison rouge, sans doute ; mais c'est elle, à présent, qui habite l'air du lieu – genius loci – et la mémoire des êtres qui l'ont aimé. »[167]

---

[164] Thomas, Louis-Vincent. *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot. 1975

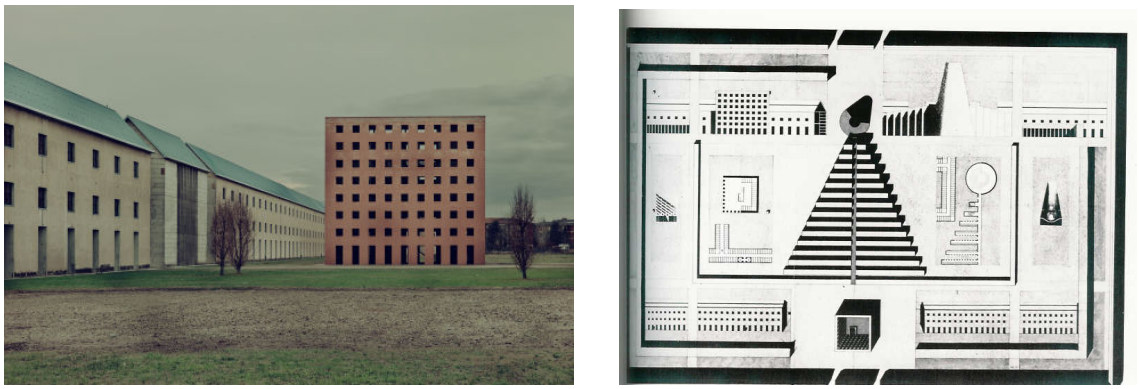
[165] Souffron, Valérie. Op. cit. V. Les traces et la mémoire

[166] Didi-Huberman, op. cit. p.55

[167] Didi-Huberman, op. cit. p.55

Cette maison rouge m'évoque d'autres maisons rouges de la plaine du Pô, dont les images marquantes me viennent d'un voyage d'études sur les travaux de l'architecte Aldo Rossi dans la plaine du Pô, sans avoir pu vérifier l'existence d'un lien quelconque.

… mais les deux vues, que j'ai cherchées dans mes archives, étaient seulement dans ma tête : c'est d'une part la vue furtive en passant sur l'autoroute de la plaine du Pô, cette maison rouge décharnée sur le côté, entre les rythmés alignements des peupliers, brûlée ou inondée, abandonnée, en tous cas empreinte d'une absence dans le paysage ; et c'est d'autre part la première apparition sur le contournement de Modène de la maison rouge du cimetière de Rossi, laissant une impression troublante d'incohérence d'échelle. Et puis l'association qui s'est faite entre ces deux apparitions. À travers un cube rouge, percé de toutes petites ouvertures aux dimensions des columbariums qui tapissent l'intérieur de l'enveloppe sur 4 niveaux, Rossi travaille aussi cette « matière de l'absence ». En miniaturisant cette maison des morts, il exprime ce « reste » qui résiste au néant. C'est un motif présent dans tout le cimetière de Rossi, qui travaille les restes de la destruction, les représentations du presque rien en donnant au plan d'ensemble une forme de squelette[168].



Le cimetière de Rossi à Modène, la maison rouge miniature pour les columbariums, plan du cimetière dans son intégralité

4.2. Traces sensibles et cheminements

Témoins de la relation aux défunts qui se poursuit selon les rythmes individuels et collectifs, les objets, fleurs, messages, photos, bougies viennent laisser des traces plus ou moins périssables sur les tombes ou sur les pages numériques des réseaux.
Les multiples moments intimes de connexion avec nos morts, les actes entrepris dans les espaces-temps accordés à la relation aux morts laissent des traces sensibles et participent au cheminement à plusieurs échelles et à plusieurs niveaux. Ils peuvent être incités par des

[168] mais pas encore construit entièrement

signaux partagés, tels que le glas qui sonnait et suspendait les activités en cours et permettait de partager l'information d'un décès ou d'un enterrement mais aussi de faire collectivement une place à la mort, de lui accorder un moment de reconnaissance et d'empathie. Aujourd'hui ces moments de partage peuvent prendre des dimensions planétaires lorsqu'il s'agit, comme lors des récents attentats de Paris, d'événements majeurs qui créent une vague immédiate de réaction sur toute la planète. Des minutes de silence, des marseillaises, des drapeaux… Les lieux des attentats sont devenus lieux de recueillement où l'on voulait déposer une fleur, un message, pour laisser une trace de son soutien et de son empathie. Puis des plaques commémoratives ont été déposées pour relayer ces traces périssables. Ces mers de fleurs, de messages, de bougies s'étalaient sur des centaines de mètres devant le Bataclan et étaient devenues intouchables jusqu'à ce qu'après plus d'un mois et de récentes pluies, on entreprenne de jeter les fleurs fanées et les bougies inutilisables et retirer les objets déposés au fil des semaines pour procéder, pour la première fois après un attentat, à un archivage des photos et messages.
Les traces se déplacent, parfois s'effacent, ou sont immortalisées. Elles reflètent les dynamiques de la fabrique et régénération de la culture, de l'intime et des sociétés.

4.3. Traces de gestes

Les configurations de pensées des individus se manifestent continuellement dans les gestes. Dans un double mouvement d'impression et d'expression entre le sujet et son environnement, comment les gestes participent-ils en retour aux configurations de pensées, à travers des possibilités d'incarnation et de mise en geste qu'offrent les dispositifs, les espaces et les ambiances?

Le collectif « morts de rue » grenoblois œuvre depuis quelques années à l'organisation d'une cérémonie annuelle pour les morts de la rue, les 3 juillet de chaque année, jusqu'à présent dans le jardin de ville. Le lieu n'est pas anodin, il est un des rares lieux de la ville qui apporte, grâce à ses dimensions et sa situation au cœur de la ville dans un secteur piéton, une sensation de retrait, en même temps que celle d'être en lien avec la vitalité urbaine. La cérémonie s'installe autour du kiosque au cœur du jardin, celui-ci pouvant servir de scène ou de lieux d'exposition. Un fil rouge de pétales est disposé chaque année sur le sol du jardin, exprimant de ses méandres l'errance des gens de la rue. En 2013, des installations de tentes, de cartons et de journaux permettaient de se représenter à même le corps, la spatialité du SDF. Cette journée est issue de mois de préparation pendant lesquels sera fabriqué un objet symbolique, déposé après la cérémonie sur le carré commun des cimetières de l'agglomération. En 2013, c'était un bateau dans lequel étaient collectés des galets porteurs

de messages. À un moment donné, les participants à la cérémonie publique sont invités à se mettre en cercle et à pousser ensemble un cri prolongé qui incarne la solidarité envers les gens de la rue. Le bateau chargé de messages a ensuite traversé la ville accompagné par une procession de proches et moins proches jusqu'aux cimetières des petit et grand Sablon. Des temps collectifs sont organisés au long de l'année pour aller soigner et fleurir les carrés communs, entretenant ainsi les fils fragiles qui maintiennent les plus vulnérables dans la société post-mortem du cimetière.

Les histoires qui se fabriquent entre les vivants et les morts peuvent se transmettre de différentes manières : à l'oral, à l'écrit mais aussi par la musique et/ou par le langage corporel. Ainsi à Oakland, des jeunes américains voulant rendre hommage à un ami mort d'un accident de voiture en voulant éviter un contrôle de police, dansent à tour de rôle et ensemble au carrefour de l'accident avec les voitures qui passent, la pluie battante, et un poteau de feu tricolore installé au carrefour[169]. À travers la turf dance, une danse originaire d'Oakland, ces jeunes expriment leur version du drame par des gestes, des mouvements, des attitudes corporelles. Et la vidéo largement visionnée sur le net, offre une mémoire pérenne à cette scène de commémoration et sanctifie ce coin de rue.

Toujours à Oakland, des actes commémoratifs ont eu lieu dans la station de métro où le jeune Oscar Grant s'est fait tué par un policier. Lors de la marche organisée le 14 janvier 2009 en l'honneur de la victime, à la station Fruitvale où a eu lieu le drame, tous se mettent ventre à terre, pour ne plus simplement se souvenir ensemble de sa personne et de sa mort, mais incarner ensemble d'un seul geste soudé, la violence et la douleur de l'événement[170].

Par ces exemples, on voit comment la séquentialité spécifique propre au rituel peut s'adapter en fonction des circonstances de la mort, des habitudes corporelles et des lieux dans lesquels ils prennent place. Les postures, placements et déplacements de la communauté rassemblée autour du défunt procure au rite un sens qui s'incarne et se partage à travers les corps présents.

---

[169] Richard Davis s'est tué à 22 ans en voiture à l'angle d'une rue où ses amis lui rendent un hommage dansé avec la danse originaire d'Oackland, la turf dance. Voir : https://www.youtube.com/watch?v=6dYQK0l7wMI

[170] Oackland, Fruitvale station, Oscar Grant est tué par un policier à la station de métro Fruitvale Station alors qu'il n'était pas armé et ne représentait pas de menace. Il était plaqué au sol et le policier lui tire dans le dos devant la foule qui fête le réveillon de la nouvelle année 2009. Voir : https://www.youtube.com/watch?v=atyTZ8prhCg

Hommage à Oscar Grant à la station Fruitvale à Oackland, source : https://en.wikipedia.org/wiki/Shooting_of_Oscar_Grant

Hommage à Dédé sur un terrain de sport à Poisat (38) - photo : P. Thiollière, 2010

4.4. La notion de geste

« Le geste, animal et humain, est à la fois signe et organisation, mouvement et intention, contrainte du corps et dépassement des possibilités du corps. Il n'est ni simple ni complexe. Il est simplexe parce que, de façon très synthétique et immédiate, il permet à notre cerveau de saisir une réalité, une intention, une pensée, une relation sociale complexe. Au fond, le geste est un signe fondamental de culture. »[171]

Emprunté au latin *gestus* qui renvoie autant au geste que l'on fait avec une partie du corps, qu'au mouvement du corps tout entier ou à une attitude, la notion de geste est assez large et nous permet ainsi d'approcher la dimension corporelle dans la relation aux morts et à la mort. Car comme le rappelle Alain Berthoz, le geste n'est pas seulement le mouvement, il est fondateur de la relation avec autrui.

Si le geste nous intéresse tant dans cette recherche, c'est parce qu'il est éminemment contextuel. Il est le fruit d'une négociation entre une intention d'action et un potentiel d'action découlant des aménagements et des dispositifs spatiaux. Participant de l'ambiance, il donne avec elle le ton à une situation[172]. Il trouve appui dans l'espace et les dispositifs spatiaux et y laissent des traces. Le geste a le pouvoir de « signifier à même le corps »[173] et il ne prend sens que dans l'espace.

Comme « superposition d'un projet et d'une réminiscence »[174], le geste est issu de la mémoire du corps et reflète l'intention et le contexte.

Bergson évoquait l'immédiate accessibilité du geste à la conscience et à l'inconscient ; Berthoz parle de « l'évidence du geste » mais rappelle que pouvoir donner le sens aux gestes nécessite un apprentissage culturel. D'une grande *simplexité,* le geste représente un raccourci considérable en donnant accès à l'émotion et l'intention. Il est un codage du mouvement, et l'émotion étant avant tout mouvement, il permet de les décoder.

Dans l'attitude de recueillement, les mouvements peuvent être infimes, concentrés sur la respiration et le maintien du corps. C'est ce que j'ai pu observer par exemple au cimetière de Neuilly, où pendant vingt minutes, un homme se tient debout devant une tombe dans une quasi immobilité, mains dans le dos, le poids du corps balançant discrètement d'un pied à l'autre, le regard sur la pierre tombale, s'échappant sur les côtés lorsque des présences se font sentir alentour.

---

[171] Berthoz, Alain. *La simplexité*, Odile Jacob, 2009, p. 123

[172] Thibaud, Jean-Paul. Donner le ton aux territoires. Colon, Paul-Louis. *Ethnographier les sens*, Editions Petra, pp.235-255, 2013, Anthropologiques. <hal-00995503>

[173] Guérin, Michel. *Philosophie du geste*, Actes Sud, 1995

[174] Ibid

Les gestes s'inscrivent et s'imbriquent dans d'autres mouvements. C'est pourquoi nous nous intéresserons à la manière dont l'accessibilité au cimetière met en mouvement et en condition. Lors des étapes majeures de la vie, des gestes symboliques impliquent le corps et sa mémoire dans le travail de digestion et de réflexion qu'ils nécessitent. Les maîtres de cérémonies funéraires invitent les proches à effectuer des gestes agencés dans une chorégraphie, à toucher, embrasser, déposer une bougie, jeter des fleurs, à adopter une attitude de recueillement, puis à effectuer « un dernier geste » avant la séparation définitive du corps, avec lequel nous ne pourrons plus, à partir de ce moment-là, échanger d'autres gestes que hantés, qui nous renvoient en miroir un corps fantomatique.

« Qu'il soit espace de fixation ou espace de circulation, l'espace construit consiste en un système de gestes, de rites pour les interactions majeures de la vie »[175]

geste ambiant (Jean-Paul Thibaud, thésaurus Cresson) : performances habitantes anonymes, socialement formées et toujours contextualisées, qui activent des environnements construits. Expression, dans la plasticité des corps, des ajustements progressifs aux ressources et contraintes de l'environnement. Activité dont les modalités, conditions et règles président à la formation et transformation d'une ambiance.

Le geste nous permet d'être à l'intersection entre une approche individuelle et intime et une approche sociale et culturelle. Ils ont un sens socio-culturel, mais chaque individu les interprète selon « sa signature unique de mouvements »[176]. Il témoigne de ce que Daniel Stern nomme des « formes de vitalité »[177]. La vitalité est entendue comme toute manifestation de vie, exprimée par des mouvements incessants. L'expression de vitalité se dit d'un individu, de groupes humains, mais peut aussi se dire d'une architecture ou d'un paysage. Le mouvement, avec sa directionnalité et son intentionnalité, implique la perception, l'attribution de forces et, à travers elles, la définition d'un sentiment d'espace. Selon Stern, l'expérience de la vitalité à l'échelle des moments psychologiques interpersonnels de nos vies, est un tout qui associe cinq événements dynamiques : le mouvement, le temps, la force, l'espace, l'intention/la direction.

[175] Ricoeur, Paul. Op. cit.

[176] Stern, Daniel. *Les formes de vitalité*. Paris : Odile Jacob. 2010. 220 pages.

[177] Ibid

4.5. Le sens d'un geste

Le pourquoi de l'engagement dans une telle démarche est aussi une révolte, face à la difficulté d'incarner dans nos mouvements et nos gestes, les émotions qui nous emplissent. Cette difficulté est exacerbée dans le cas de moment aussi marquant que la fin d'une vie, où la séparation s'exprime par des actes fortement contraint par un cadre culturel, social et législatif mais aussi un cadre spatial, pas toujours à la hauteur de l'importance symbolique du moment. Mais cette critique d'un aménagement au rabais qui omet de penser à l'esthétique des gestes et mouvements qui y trouvent affordances peut s'étendre à de nombreux espaces aménagés.

L'artiste Bruno Carbonnet est chargé de concevoir l'espace de deuil de l'hôpital clinique de Fécamp lors de sa construction inaugurée en septembre 2006. La morgue y était située, comme souvent dans les hôpitaux, dans un espace résiduel et peu visible, peu éclairé naturellement et articulé entre une entrée du personnel, le self-service et un local plomberie. La majorité des décès ayant lieu en France à l'hôpital, la morgue est le lieu de la première vision du corps mort. Cette expérience et les conditions de cette expérience sont essentielles car elles vont teinter le deuil. Cette compréhension de la mort par la vue et le toucher introduit les vivants dans une relation nouvelle avec leur proche et marque l'entrée dans le deuil. Le terme de « morgue » souvent associé de manière violente à la dimension criminelle ou policière de la mort, est à Fécamp remplacé par « espace de deuil ». Il est parfois aussi dénommé « dépositoire », ce qui de manière maladroite renvoie à l'indétermination du cadavre, peu de temps avant encore être vivant, à présent déposé comme un objet dans une chambre froide. La dénomination de ces espaces, leur caractère caché et peu accessible peuvent contribuer au malaise des endeuillés qui dans cette épreuve peuvent être sensibles au moindre détail.

Par un dispositif visuel et tactile, l'artiste tente d'accompagner les proches dans cette expérience : « un lieu comme l'espace de deuil de l'hôpital doit permettre au corps mort de *donner* au corps vivant : il lui montre quelque chose, il lui parle ».[178] Pour faciliter cet échange, l'artiste conçoit un demi-banc de 90 cm de long, ce qui permet à deux personnes d'être en même temps sur le banc, et de 64 cm de haut, sur lequel on est mi-assis, pour la détente physique et mi-debout, pour être au plus près. Cette hauteur calculée sur celle du chariot de présentation permet aussi à quelqu'un de se mettre derrière la personne assise et de l'entourer par les épaules. Il s'agit d'inviter le corps vivant au geste sans l'imposer. « Et puis

[178] Carbonnet, Bruno. Le soin du deuil à l'hôpital : l'intervention de l'artiste, in Pascal Dreyer, Faut-il faire son deuil ?, *Autrement I Mutations*, 2009, p. 217-229

le deuil, c'est quelque chose d'humide »[179], alors Bruno Carbonnet travaille un sol noir profond et brillant, qui capte le moindre reflet de lumière et rappelle les reflets d'une rue après la pluie, invitant aux larmes. Des panneaux verticaux se décollent du mur pour permettre un « entre-voir » dans une fente de lumière. La verticalité des panneaux propose une possibilité de sortie mentale de sa souffrance en rappelant que nous sommes debout donc vivants. La mort de l'autre, sa position allongée et son immobilité marquante nous renvoie à notre propre finitude et donc au fait que nous sommes encore vivants. Toucher le corps et la peau du défunt est aux yeux de l'artiste un geste essentiel que son dispositif de peau lumineuse et tactile qui entoure le corps de la personne décédée, va tenter de faciliter.

4.6. Mise en conditions, mise en mouvements, mise en gestes

Quelles sont les conditions propices à un accès à notre être profond, à ce qui fait notre durée? Existent-ils des environnements plus riches en ressources pour la reconstruction intime que nécessite le deuil ? Quels sont les champs d'actions et les espaces d'actes qui apaisent la douleur et la bataille intérieure que provoque la perte ? Comment se gèrent la distance et l'absence, comme le besoin de proximité et le sentiment de présence ? Comment les seuils et les actes attentionnés, les rites, donnent-ils une structure plastique et rythmée à l'expérience ?
L'effet thérapeutique du contact avec la nature ou de certains dispositifs de support à la remémoration (parc mémoriaux) a été démontré dans de nombreuses études de psychologie environnementale[180].

Peut-on à travers des mises en mouvements et mises en gestes urbaines, nouer, en des points d'intensité, des contacts renforcés avec « la nature » dans toutes ses dimensions ? Comment le paysage peut-il fournir un accès à l'intime ? Nous verrons en passant avec François Jullien par la Chine, que nous pouvons *vivre de paysage*[181], en faisant l'expérience de l'entente secrète, la convergence ou la « connivence » entre le vécu intime et le paysage. Comment le paysage et l'ambiance interagissent ou se situent-ils l'un par rapport à l'autre ?

Le geste actualise dans un présent une certaine durée, la durée d'une relation, la durée d'un mouvement de pensée, d'une émotion. Face au désir de singularisation jusque dans la mort, comment les supports de l'aménagement et de l'architecture peuvent-ils inviter, sans

[179] Ibid

[180] Kaplan, Watkins. Op. cit.

[181] Jullien, François. *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*. Paris : Gallimard. 2014.

injonction, à des types d'actes et d'appropriations multiples et variés, en lesquels chacun puisse se retrouver? Au-delà du geste individuel, il s'agit de penser les gestes collectifs qui vont marquer les funérailles, et au-delà des funérailles, la mémoire partagée. Qu'est-ce qui peut être partageable et comment ? Peut-on imaginer des dispositifs de remémoration qui s'inscrivent différemment dans l'espace public, qui tiennent compte de sa transformation à l'ère de la mobilité physique et de l'ubiquité numérique ?

Comment la visite du cimetière s'intègre-t-elle dans un parcours urbain ? Comment le visiteur est invité à entrer dans cet espace autre (accessibilité, seuils) et comment les déplacements s'organisent en son sein ? Quelle posture adopte-t-on devant tel ou tel dispositif vertical (enfeus, columbarium) ou horizontal (tombes, dispersion) ? Quel geste peut être entrepris en interaction avec ce dispositif (toucher, planter, soigner, déposer un objet) ? Comment l'ambiance des cimetières peut-elle ou non atteindre l'expérience ?
L'approche par les ambiances et par les gestes nous permettra d'éclairer nos deux corpus analysés en partie II.

Chapitre 4 LA VIE… DEPUIS LA MORT : LIMINALITÉS CROISÉES

« Je ne voudrais pas oublier de signaler que le cœur du Double-royaume est l'espace par excellence où se noue le dialogue entre les vivants et les morts. Précisons qu'il ne s'agit pas là de se complaire dans l'univers de ces derniers. Le dialogue en question concerne tout simplement des êtres qui ont vécu comme nous, qui portent en eux toute la soif et la faim, tout un monde de désirs inachevés, et vivent un autre état de vie. Au cœur du Double-royaume donc, les morts ne sont plus, comme il arrive si souvent de nos jours, des personnes qu'on a transportées comme des mourants anonymes dans un coin de l'hôpital, puis, la mort survenue, dans un coin de la morgue, et enfin dans une boîte à cendres après l'incinération – des personnes à qui l'on évite de trop penser. Ici, au contraire, leur rumeur nous parvient, infiniment émouvante et éclairante, murmures qui sourdent du cœur, paroles proches de l'essence, comme filtrées par la grande épreuve. Car avec les morts nous gagnons à rester tout ouïe : ils ont beaucoup à nous dire. Étant passés par la grande épreuve, ils sont en quelque sorte des initiés. Ils sont à même de repenser et de revivre la vie autrement, de jauger la vie à l'aune de l'éternité. Ils peuvent veiller sur nous comme autant d'anges gardiens. À condition que nous ne soyons pas assez ingrats pour les ranger aux oubliettes, ils peuvent quelque chose pour nous. Oui, ils peuvent, à leur manière, nous protéger. Cette façon de voir peut nous aider aussi à surmonter le chagrin lorsque nous sommes en deuil. »

François Cheng, *Cinq méditation sur la mort*, p.34-35

Introduction

« C'est la mort qui sculpte le vivant. »

Jean-Claude Ameisen, *La sculpture du vivant*, Seuil, 1999

Edgar Morin dans son ouvrage *L'homme et la mort* (1951) insiste sur l'indissociabilité de la vie et la mort en rappelant le phénomène biologique de l'apoptose des cellules, c'est-à-dire la mort des cellules qui permet la vie des organes, et qui comme la croissance, est à l'œuvre dès la fécondation. Dans les cycles de la nature, la mort des uns permet la vie des autres, que se soient les animaux qui servent de nourriture à d'autres ou la matière organique qui nourrit le sol pour d'autres créatures du vivant. Le corps mort est aujourd'hui intégré dans cette pensée du cycle de la matière et amène des bouleversements très forts dans les manières de faire avec la mort et les morts.

Avec une conception écologique de la vie et de la mort, on ne peut plus se contenter de repousser hors la ville les productions de déchets. Le déchet doit devenir « propre » et être

valorisé sur place. L'empreinte écologique de notre passage sur terre est rendue calculable. Et nous observons depuis quelques années que même la mort se veut plus propre et l'empreinte post-mortem plus légère.

La question principale de l'écologie urbaine est le rapport entre une qualité de ville et une qualité de vie. La conception écosophique[182] dénonce l'anthropocentrisme et vise un rééquilibrage des rapports entre les êtres vivants. Guattari développe le concept d'écosophie autour de trois écologies[183] : écologie environnementale (rapports à l'environnement et à la nature), écologie sociale (rapports aux réalités économiques et sociales) et écologie mentale (rapports à la psyché et aux constructions des subjectivités).

Dans le même sens, la lente intégration des connaissances issues de la physique quantique dans l'incessante métamorphose de nos représentations du monde amène à penser le monde en termes de relations plutôt qu'en termes d'objets. Les subjectivités et intersubjectivités produisent des réalités plurielles et parallèles mais tout est énergétiquement connecté. L'homme, comme l'atome, existe en plusieurs lieux et en plusieurs états à la fois. L'individualité devient illusoire. L'étrangeté et les paradoxes du monde quantique bousculent fortement la manière de concevoir le monde et le soi. Ces nouvelles connaissances scientifiques ouvrent un nouvel espace pour l'incertain et le mystère, dont la religion s'était emparée et que la rationalité a tenté de combler. Ainsi, science et spiritualité se rapprochent. L'espace comme le temps tels que nous les concevons depuis des siècles n'y existent pas et on se rapproche peut-être de la conception que Rilke en avait intuitivement, un espace à la fois intérieur et extérieur, ce même espace qui unit tous les êtres, qu'il appelle « weltinnenraum » ou « l'espace intime du monde », et un temps neutralisé par le « pur espace » qui confère à l'instant l'éternité.

[182] écosophie, concept développé par Arne Naess à Oslo en 1960, il parle aussi de *deep ecology* ou d' « écologie profonde »

[183] Guattari, Felix. *Les trois écologies*. Paris : Galilée. 1989

1. La vie-la mort

1.1. Le double-royaume

Rainer Maria Rilke
Extrait de *La première élégie de Duino*

(…)
Sans doute est-il étrange de n'habiter plus la terre,
de n'exercer plus des usages à peine appris,
aux roses et à tant d'autres choses, précisément prometteuses,
de n'accorder plus le sens de l'humain avenir ;
ce que l'on était, entre des mains infiniment peureuses,
de ne l'être plus, et même de lâcher
notre propre nom, ainsi qu'un jouet brisé.
Étrange de ne pas désirer plus avant nos désirs,
étrange que dans l'espace tout ce qui correspondit
voltige, délié. La mort est dure, oui,
et que n'y faut-il rattraper avant
que l'on y sente un peu d'éternité ! Mais les vivants
font tous l'erreur de distinguer trop bien.
Les anges (dit-on), eux, ne savent souvent point
s'ils vont parmi des vivants ou des morts. Le courant éternel
entraîne tous les âges par les deux empires.
Ici et là, sa rumeur les domine.
À tout prendre, ils n'ont plus besoin de nous, les élus de la mort précoce ;
on se sèvre des choses terrestres, doucement, comme du sein
maternel on se détache en grandissant. Mais nous
qui avons besoin de mystères si grands,
pour qui l'heureux progrès si souvent naît du deuil,
sans eux pourrions-nous être?
(…)

La thèse du déni de la mort soulevée par nombreux penseurs d'après-guerre (Thomas, Ziegler, Ariès, Gorer) semble être remise au travail avec un nouveau retour de la mort comme thème de recherche. Les anthropologues et sociologues contemporains (Despret, Molinié, Clavandier, Dechaux, Baudry, Urbain, Julier-Costes, Roudaut) se tournent vers une approche plus pragmatiste qui tente de comprendre comment la mort, le mourir, le deuil sont effectivement au quotidien appréhendés. Les travaux révèlent de grands malaises mais aussi de nouveaux questionnements et de nouvelles appropriations qui se reflètent dans les pratiques. Ces pratiques plus ou moins ritualisées tendent à devenir, après s'être fortement sécularisées, de plus en plus personnelles et diversifiées, tâchant de mettre sur scène l'ultime singularité du mort. Elles s'appuient sur des lieux et des supports physiques (cimetière, tombe, jardin du souvenir, lieu choisi dans la « nature »), mais aussi de plus en plus à travers

la médiation du numérique (pages commémoratives, réseaux sociaux, cimetières virtuels, banques de données personnelles). L'encadrement de la mort se diversifie, impliquant dans une moindre mesure les professionnels religieux et toujours plus d'autres professionnels (psychothérapeutes, pompes funèbres, associations et groupes d'entraide). Karine Roudaut[184] constate la « diversité sociale des possibilités du deuil », qui ont « recours à des normes plus intimes, plus éthiques, plus prégnantes », et dont le rituel n'est qu'une forme d'expression. En glissant du rite à la psychologie, le deuil se prive de sa dimension publique et partageable. Peut-on imaginer de nouveaux dispositifs de recueillement, de mémoire mais aussi d'expression qui s'inscrivent dans l'espace commun ?

La pensée occidentale a développé une pensée de la mort qui s'oppose à la vie. Qu'elle soit considérée comme une délivrance de l'ici-bas pour accéder à un au-delà, comme un anéantissement sans promesse ou encore l'horizon vers lequel nous sommes tendus, la mort marque le terme ou le passage inéluctable de l'autre côté. La pensée chinoise quant à elle, particulièrement avec la philosophie taoïste, envisage moins les objets que les tensions permanentes dans lesquels ils se meuvent. La vie et la mort sont indissociables. Comme une respiration faite d'inspirations et d'expirations, la vie et la mort adviennent simplement par alternance. Deux auteurs à cheval sur l'orient et l'occident, François Cheng et François Jullien, me seront d'un grand recours pour approcher la dimension spirituelle de ce travail sur la ville et la mort. François Cheng dans ses *Cinq méditations sur la mort* nous propose un changement de perspective : « au lieu de dévisager la mort comme un épouvantail à partir de ce côté-ci de la vie, nous pourrions envisager la vie à partir de l'autre côté qu'est notre mort. Dans cette posture, tant que nous sommes en vie, notre orientation et nos actes seraient toujours élans vers la vie »[185].
Rilke affirme que « les vivants font l'erreur de distinguer trop bien » ; il réunit les deux versants de la vie et de la mort dans un « Double-royaume » au cœur duquel il nous invite à nous situer, sans s'accrocher à l'un ou l'autre des deux versants. Et « le cœur du Double-royaume, nous signale François Cheng, est l'espace par excellence où se noue le dialogue entre les vivants et les morts ».

À quoi ressemble et comment se vit cet espace du dialogue entre les vivants et les morts, dans sa multiplicité, ses variations, ses ambiances ?
Comment un travail sur une inscription nouvelle de la mort dans la ville pourrait-il souscrire au désir de Rilke dans son poème de jeunesse *« Seigneur, donne à chacun sa propre mort »* et

[184] Roudaut, Karine. *Ceux qui restent : sociologie du deuil*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. 2012. 304 pages.

[185] Cheng, François. *Cinq méditations sur la mort, autrement dit sur la vie*. Paris : Albin Michel. 2013. p21-22

inviter à refuser cette mort anonyme sur un lit d'hôpital, et cette dernière demeure standardisée qui sont devenus la norme ?

Ce qui est appréhendable de la mort, sa gestion, ses espaces, sa face visible, les deuils qu'elle entraîne, ses représentations, sont un miroir de notre manière de concevoir la vie. Et la manière dont la mort est écartée de nos vies quotidiennes révèle le malaise d'une société dans laquelle la mort et les morts n'ont pas leur place. Les personnes dépendantes, courant indéniablement vers la mort, sont écartées dans des institutions prévues à cet effet[186], les centres funéraires et les cimetières sont relégués dans les zones périphériques, difficiles d'accès, souvent bordées de voies routières, ferrées ou autres zones inhospitalières. Avec le mouvement de sécularisation qui s'accélère après la deuxième guerre mondiale en Occident et le rejet des dogmes religieux qui dictaient ces rituels, l'art d'accompagner le passage de la vie à la mort s'appauvrit avant de trouver petit à petit d'autres formes dans la laïcité.

Peut-on voir dans le désir de personnaliser et de s'impliquer dans la mise en forme de la séparation, une chance de démocratiser le rapport à la mort et de trouver de nouvelles formes d'interaction entre les deux mondes ? Cette quête d'une mort propre, plus qu'une perte des repères communs, révèle un désir d'aller vers ce que Rilke invoque dans son *Livre de la pauvreté et de la mort* :

Seigneur, donne à chacun sa propre mort
Qui soit vraiment issue de cette vie,
Où il trouva l'amour, un sens et sa détresse.

Car nous ne sommes que feuilles et écorces,
La grande mort que chacun porte en soi,
Elle est le fruit autour duquel tout change. (…)

1.2. L'appel du spirituel

« Si, en Europe, l'église a tenté par tous les moyens d'éloigner les chrétiens des cultes des morts, ce sont la raison scientifique et la vie urbaine qui ont finalement eu raison de ces pratiques ancestrales. »

Tobie Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, p. 206

« Les hommes n'en peuvent plus de vivre sans Dieu » écrit Michel Houellebecq. La conception rationnalisante du monde s'essouffle et la religion, dans ses tendances

[186] voir à ce propos *La solitude des mourants*, Norbert Elias, 1982

malheureusement les plus extrêmes, revient avec des explications que la science, qui assume ses limites, ne cherche pas à donner. Pourtant la science, dans son incomplétude, reste ouverte et laisse une place à des approches de la connaissance symbolique.

Le terme de « spirituel », trop facilement associé au religieux, ou au spiritisme, à l'occulte et l'ésotérique, est banni. Pourtant, on remarque l'intérêt qu'il suscite autant auprès des croyants que des agnostiques ou des athées, dans les succès remarquables de la littérature spirituelle contemporaine. La production symbolique contemporaine tâche d'apporter des outils qui associent des sagesses ancestrales à nos modes de vie contemporains dans un effort tourné vers une plénitude terrestre. Cette philosophie de la joie passe par une dédramatisation de la mort. L'éternité est qualitative plutôt que quantitative, s'exprimant à travers des instants de densification de l'espace-temps.

La spiritualité est ce qui concerne la vie de l'« esprit » (ou de l'« âme »), en tant qu'il s'oppose, dans la tradition européenne, au corps, au matériel. Le terme « esprit » tend à être substitué par le terme de « conscience », correspondant ainsi mieux à une vision rationnelle du monde. La connaissance du cerveau humain a connu depuis le développement d'outils technologiques permettant de l'explorer (IRM), des progrès considérables. Cependant, plus nous le connaissons, plus nous nous rendons compte de sa complexité et des mystères qu'il conserve encore. Depuis que l'on pratique la réanimation, les retours à la vie depuis la mort, les EMI (Expériences de Mort Imminente), font l'objet de nombreuses études, particulièrement aux États-Unis et les récits qui se rejoignent sur de nombreux points (déroulement de la vie, tunnel, lumière aimante) font partie des images et de l'imaginaire contemporains de la mort.

Si la vision dualiste corps/esprit-âme est largement dépassée dans le monde scientifique, elle conserve dans l'approche commune de la mort une efficace. Un tiers des français pense qu'après la mort c'est le néant, un autre tiers déclare ne pas pouvoir se prononcer sur ce qu'il peut y avoir de l'autre côté, le dernier tiers croit en une forme de survivance. Pourtant, le passage à l'église pour les funérailles dépasse largement le taux de croyants. De la même manière, la croyance en une forme de survivance peut aussi émaner de l'expérience de la mort, la sienne qui s'approche ou celle de l'autre absent qui demeure d'une certaine manière « présent ». La mort ne peut s'approcher sans la conscience de cette part d'irrationnel qui l'enveloppe.
Selon Edgar Morin, le spirituel est ce qu'il y a de plus précieux et de plus fragile, et « il n'y aura renaissance de la spiritualité que si celle-ci se fait sur un mode tragique. Un mode dans

lequel elle devra sans arrêt lutter pour ne pas dépérir. Et cela non seulement contre ses conditions matérielles d'émergence, mais aussi contre sa tendance à se scléroser. »[187]

La spiritualité peut être abordée en termes d'expérience, d'expérience intérieure, qui puise dans des ressources (exercices spirituels, ascèses, méditations, oraisons ou simplement ouverture ou lâcher-prise), une manière de vivre qui sache osciller entre la matérialité et l'immatérialité du monde, entre le visible et l'invisible, le connu et l'inconnu.

1.3. Et les morts veilleront sur nous…

Les professionnels et bénévoles qui accompagnent les mourants rapportent tous les bénéfices de ces moments passés à leur côtés, les leçons de vie qu'ils arrivent à en tirer, la beauté et la simplicité dans lesquelles ces derniers instants peuvent se réaliser. Le culte des ancêtres a disparu en Europe et est en cours de disparition dans de nombreuses parties du monde. Cependant nombreux sont ceux qui ressentent la présence bienveillante de leurs morts, sans forcément s'appuyer sur une croyance quelconque. Le sentiment que les morts veillent sur nous se révèle très courant parmi nos concitoyens et ceci est d'une grande aide pour accepter la perte et supporter le chagrin. Souvent, on demande conseil aux morts, en se demandant ce qu'ils auraient pensé de ceci ou cela. Ils continuent à compter dans nos décisions et parviennent à transmettre la force d'avancer, de continuer dans leurs pas. Pourtant l'espace que nous dédions spécifiquement à ce dialogue entre les vivants et les morts manque souvent de qualités sensibles et d'affordances.
En France, les moyens dédiés à la construction d'un crématorium de même capacité sont par exemple environ cinq fois moindres qu'en Belgique[188]. Et plus de neuf projets sur dix sont portés par des entreprises privées, faute de moyens mais aussi de volonté de financement par la collectivité publique. La qualité architecturale et paysagère des aménagements de cimetières traduit le même mouvement. Souvent les extensions et nouveaux aménagements se font en régie interne, les choix de nouveaux dispositifs se font sur catalogue. D'autres pays Européens (Italie, Espagne, Belgique, Suisse, Suède) font beaucoup plus facilement appel à des architectes, des paysagistes ou même des artistes pour concevoir les espaces de leurs morts, reconnaissant peut-être mieux qu'ils sont tout d'abord des espaces pour les vivants, qui peuvent les aider à entretenir ce dialogue avec eux.

[187] Morin, Edgar, dans *La mort transfigurée*, E.S. Mercier (dir.), 1992

[188] 7 M € à Hacquegnies en Wallonie ou 10 M € à Niklaas en Flandres contre 1,5 à 2 M € en moyenne d'investissement en France. Dans François Michaud Nérard, *Une révolution rituelle. Accompagner la crémation*, p.142

« Aux urbanistes futurs, nous demandons de ménager un cimetière dans la ville où l'on continuera d'enfouir les morts, ou de prévoir un columbarium inquiétant aux formes simples mais impérieuses, alors, auprès de lui, en somme dans son ombre, ou au milieu des tombes, on érigera le théâtre. On voit où je veux en venir ? Le théâtre sera placé le plus près possible, dans l'ombre vraiment tutélaire du lieu où l'on gardera les morts ou du seul monument qui les digère. »

Jean Genet, *L'étrange mot d'…* (urbanisme), 1967

2. L'écart par l'intime

2.1. Espace public ?

Le sociologue Jürgen Habermas définit l'espace public (*Strukturwandel der Öffentlichkeit*, 1962) comme l'espace de libre circulation des gens, des biens, des informations et des opinions, indispensable à la vie politique et l'exercice de la liberté. L'approche interactionniste développée dans les travaux d'Erving Goffman mettent en avant sa fonction civilisatrice à travers l'apprentissage de l'altérité et la mise en scène des rites de l'interaction sociale. Isaac Joseph qui traduit ses textes en français introduit le concept en France dans les années 1980.
Dans sa dimension matérielle, il vient se substituer au terme d'« espace libre » qui désignait ces espaces non-bâtis (réseaux viaires, espaces verts) et censés être librement et gratuitement accessibles par tous donc appropriable par personne. Dans un sens juridique, l'espace public est celui qui n'est pas détenu par des propriétaires privés. Mais le terme est aujourd'hui fréquemment utilisé pour désigner les espaces fréquentés par le public, indépendamment de leur statut (centres commerciaux). Les sciences sociales le définissent comme le lieu où émergent les conditions d'une identité commune possible issue de l'anonymat.
Le concept d'espace public est un concept dynamique et son emploi demeure controversé. Beaucoup de penseurs de la ville déplorent le déclin de l'espace public, la fonction marchande et ludique effaçant la fonction civilisatrice : la ségrégation urbaine amenuise la possibilité de la rencontre de l'altérité, le renforcement du contrôle (vidéosurveillance, restrictions d'accès) empêche l'exercice de la liberté. Ils constatent que l'espace public a perdu sa valeur symbolique se réduisant parfois à des espaces de flux.
Si l'on distingue espace privé et espace public, l'intime se tient hors de se clivage, car même s'il est plus souvent associé à l'espace privé et domestique, l'intime ne dépend pas de ces catégories mais plutôt d'une rencontre avec ce que l'on a de plus profond, et qui peut se produire dans n'importe quel lieu n'exigeant pas une vigilance aigüe.

L'espace public est aussi un espace sensoriel et sensible, visuel mais aussi sonore, aéraulique, kinesthésique, tactile, olfactif, thermique. Nous nous intéresserons aux cimetières en tant qu'ils parviennent à produire une ambiance particulière mais aussi, à partir de leur

divers degré de porosité[189], aux variations d'ambiances qui viennent des rythmes et flux environnants.

2.2. L'intimité ou l'intime

« L'espace public est un défi pour l'intimité qui ne semble prendre sens et finalité qu'en se mesurant à lui, les mouvements du dévoilement ou de dissimulation de soi-même ayant besoin d'une sphère publique comme chambre d'écho. Ainsi nous exprimons notre liberté par les manifestations de notre intimité dans l'espace public. »

Henri-Pierre Jeudy, *L'absence de l'intimité,* p.15

Mais l'intimité, qui fait du « moi de chaque individu (…) son principal fardeau »[190] et de la connaissance de soi une fin en soi au lieu d'être un moyen de connaître le monde, représente, comme le dénonce en 1974 Richard Sennett dans *Les tyrannies de l'intimité*, un enfermement et une menace pour la vie collective. Selon lui, aucun art de vivre de la communauté ne peut naître de la sphère intimiste. En voulant créer de nouveaux types de rapports sociaux à travers le partage des sentiments, on risque de subordonner la vie sociale au pathos d'un être ensemble.
Dans son ouvrage *L'absence de l'intimité*, le sociologue Henri-Pierre Jeudy relativise ces propos en ajoutant que l'expérience intimiste de la communauté n'est pas isolable et n'a d'existence que dans sa confrontation avec la sphère publique. « L'intime n'a pas de consistance en soi, il ne prend forme que dans son rapport à la réflexivité des constructions d'une société. Il produit un écart, il n'est pas un fondement. »[191]

Jeudy évoque en opposition au scepticisme de Sennett, un certain optimisme d'Anthony Giddens qui envisage que *les transformations de l'intimité* puisse avoir un effet subversif sur les institutions modernes dans leur ensemble. Dans l'écart qu'elle produit, l'intimité mène à une réflexivité de la société, réflexivité qui peut être une ouverture pour la sphère publique mais aussi qui favorise l'épanouissement de la société en contribuant au développement des manières de mettre en œuvre des modes de vie.

---

[189] à ce sujet, Chelkoff, Grégoire. Thibaud, Jean-Paul**.** L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. *Les Annales de la recherche urbaine*.1992-1993, vol. n° 57-58, n° 57-58. p. 7-16.

[190] Sennett, Richard. *Les tyrannies de l'intimité*. Paris : Seuil. 1979. 282 pages.

[191] Jeudy, Henri-Pierre. *L'Absence de l'intimité*. Belval : Circé. 2007. p. 63

L'usage indifférencié des termes d'*intime*, d'*intimité* ou d'*intimisme* prête à confusion et François Jullien tranche et nous le suivrons en préférant la notion d'intime et le potentiel d'ouverture et d'émancipation que nous lui reconnaissons.

À la notion d'intimité qui renvoie à un enfermement, une clôture que l'on érige pour se protéger de l'autre qui la menace, mais aussi à un étalement bavard de soi, François Jullien préfère le terme d'« intime »[192]. Le terme vient du latin *intimus*, le plus intérieur, le plus profond de soi. S'il suggère ce qu'il y a de plus ancré en soi, de plus personnel, l'intime ouvre aussi un espace de partage. Car l'intime se partage et exprime la profondeur de la relation à l'autre. Au plus intérieur de soi se donne aussi la possibilité de la rencontre de l'autre. L'intime advient sans besoin de se dire, sans projection ni représentation, lorsque cette séparation entre moi et l'autre est ébréchée. L'expérience intime renvoie à la relation à l'autre, à l'autre humain, comme au tout autre, à l'Autre divin. Augustin dans ses confessions dira « Dieu, plus intérieur que mon intime ». L'expérience de l'intime ne permet pas de séparer le sensuel du spirituel, le physique du métaphysique. L'ambiguïté contenue dans la notion permet ainsi d'échapper à la séparation *éros* et *agapè* et représente selon François Jullien une voie pour réengager la morale. Car oser l'intime comporte toujours un risque. Il engage l'un auprès de l'autre, au plus près de l'autre, faisant gage de solidarité.

Mais pour ne pas s'épuiser, l'intime a aussi besoin de faire réapparaître du dehors dans le dedans partagé, de l'extime. L'« extime » est un moyen de rétablir des limites dans l'ouvert de l'intime, de le mettre en tension avec son opposé et surtout, un moyen « que place soit faite à l'agression dont se nourrit le Désir »[193].

2.3. L'intime, une fiction ?

« Cet espace du dedans ne cesse de s'étioler parce qu'il n'est pas habitable. Il se fait fiction consciente ou inconsciente d'un monde propre au moi. Mais le moi n'est pas un monde et ce qu'on imagine être l'espace du dedans ne se constitue peut-être que comme l'effet des limites qu'offrent les dispositifs de défense et de protection contre les autres. Il semble prendre une certaine consistance lorsque le Je est affecté par ce qui lui arrive dans la vie quotidienne, souvent à son insu. »

Henri-Pierre Jeudy, *L'absence de l'intimité, p. 97*

[192] Jullien, François. *De l'intime. Loin du bruyant Amour*. Grasset. 2013

[193] Ibid

Cet espace du dedans se constituerait donc par les voiles défensifs que l'on crée au contact de l'altérité, pour s'en protéger avant de pouvoir lui faire confiance, pour s'assurer une singularité secrète ?
On dira d'une ambiance qu'elle est intime si elle invite à un dévoilement et un relâchement de cette attention défensive.
Ses contours indéterminés subissent les mouvements de dévoilement et de dissimulation qui rythment nos échanges et nos manières d'être au quotidien. L'analogie aux poupées russes qu'emploie Pierre-Henri Jeudy pour parler de l'intimité révèle bien ce jeu d'emboîtement et de déboîtement qui découvre ou dissimule parfois à notre insu ce que nous avons de plus profond. Et malgré ces bulles protectrices, ce que nous avons tout au fond est toujours susceptible de prendre une autre forme à travers la rencontre de l'autre et de s'extérioriser, parfois à notre insu.

La possibilité de distinguer le dedans du dehors serait-elle une illusion ? La limite ne se laisse pas éprouver mais se trouve prise dans un mouvement constant de réversibilité provoqué par des effets de projection du dedans sur l'extérieur (incorporation) et d'introjection du dehors à l'intérieur (identification). Ces effets de projection et d'introjection se jouent dans ce léger écart temporel entre l'instant de la perception sensible et la construction de la représentation de ce que l'on perçu. Le corps intime est comme prolongé par les sens et la mémoire sensible, il déborde de son enveloppe dermique pour entrer en dialogue avec son environnement.
« *De la situation libidinale du corps dépendent les variations de la perception de l'espace qui manifestent quelque chose d'interne et d'irréductible.* »[194]

L'interrogation que suscitent l'existence et les limites d'une hypothétique intimité dans la vie quotidienne se trouve souvent ramenée à la distinction plus rationnelle et accessible entre le public et le privé. Cette distinction relève du statut juridique des espaces et reste en partie opérationnelle pour distinguer des pratiques et expériences d'ordre intime dans l'espace domestique et privé ou d'ordre social dans l'espace public. Mais nous savons à quel point elle est aujourd'hui insuffisante.

La révélation de l'intime dans certaines catégories d'individus, par exemple les adolescents, se cherche souvent en dehors de l'espace domestique pour s'autonomiser de l'influence parentale. Les terrains de jeu de l'intime sont alors les délaissés des villes, les recoins de l'espace public. Avec les téléphones mobiles, l'espace-temps de la conversation intime peut s'immiscer partout. Si la limite entre public et privé est assez claire, l'intime n'a aucune ligne de démarcation ostensible dans le temps ou l'espace.

[194] Ibid

Jean-François Chevrier dans son travail sur « l'intimité territoriale » et l'espace public[195] passe par des photographes contemporains de l'espace public et de ces appropriations pour développer une pensée critique de la normalisation de l'espace public et du séparatisme sécuritaire. L'intime est ce sur quoi se fonde la résistance à la normalisation et l'homogénéisation.

Passer par l'intime permet de dépasser cette distinction trop réductrice pour tâcher de mieux comprendre ces mouvements qui vont du plus intime, du plus profond de l'être singulier, au plus lointain du sensible de l'environnement partagé. L'ambiance peut ici se révéler d'une grande aide car elle est cet implicite de l'environnement partagé qui peut constituer un intime commun.

2.4. Sphèrologie : une approche des modalités de l'intime

« Les écumes co-isolées de la "société" conditionnée par l'individualisme ne sont pas de simples agglomérations de corps voisins (partageant des séparations) inertes et massifs, mais des multitudes de cellules de mondes de la vie reposant les unes à côté des autres, détachées, et dont chacune, compte tenu de son ampleur personnelle, a la dignité d'un univers. »

Peter Sloterdjik, *Écumes*, p. 536

Sloterdijk nous rappelle qu'il faut compter avec les réalités qu'on ne voit pas encore. La figure de la sphère, comme la rotondité de la terre, illustre bien la réalité fantomatique de l'horizon, et du monde qui se poursuit au-delà dans l'invisible.
Le système immunitaire symbolique humain, constitué d'un ensemble de pratiques et d'exercices, dont la liturgie religieuse, permet à l'homme de resécuriser et stabiliser son monde. L'homme étant fondamentalement infirme, la coexistence, impose, selon l'auteur de la trilogie *Sphères*, une « co-immunité généralisée » qui assure une protection mutuelle à grande échelle à travers le réseau de nos « murs communs ».
La métaphore de l'écume pour qualifier notre habitat humain résonne beaucoup avec ce travail, en particulier en ce concerne la question de l'intime et du recueillement. Les actions possibles dans l'écume sont infinies. Il suffit d'observer la mousse d'un bain. Les bulles peuvent fusionner, glisser l'une sur l'autre, exploser tout à coup, mourir dans une autre, glisser l'une dans l'autre, se co-modeler. L'immobilité est plus qu'éphémère, la transformation permanente, l'équilibre toujours en train de se faire. À partir de cette

[195] Chevrier, Jean-François. *Des territoires*. Paris : L'Arachnéen. 2011. 213 pages.

métaphore de l'écume, nous pouvons envisager comment les bulles protectrices, les ambiances fournies par l'environnement rencontrent les bulles protectrices, les humeurs, les tonalités affectives des individus qui les pratiquent. Elles peuvent se renforcer, s'inviter mutuellement à grandir, à « s'étirer », à tendre vers là ou là, ou s'annihiler.

Cette bulle, clôture mouvante de l'intime, circonscrit un territoire clos, spécial, qui empêche le libre-service, mais qui tient en s'appuyant sur d'autres bulles avec lesquelles elle est en liaison permanente, et à travers lesquelles elle existe. L'écume, image de la société, ne forme pas de structure stable mais s'approche plutôt par une géographie du voisinage, qui révèle les effets et zones d'imitation commune.

Nos territoires intérieurs[196], pluriels et à échelle variable, sont à produire en se laissant affecter et en connaissant nos attachements. Ils dépendent de la qualité des liens, des « murs communs », car ils sont des territoires de relation et se co-construisent avec l'environnement, le milieu, l'ambiance, l'altérité.

Les cimetières comme territoires clos, spéciaux, sont des bulles à échelle urbaine. En observant les contextes urbains dans lesquels ils s'insèrent, nous constatons qu'ils sont souvent relégués dans des milieux hostiles dans lesquels ils manquent de possibilité d'interaction avec leurs contextes. Certains cimetières sont tellement isolés et inhospitaliers que l'intention de s'y rendre pour y former cet espace-temps-bulle est malmenée par la peur.
Nous allons explorer dans la partie qui suit ces modalités de l'intime à partir d'entretiens et d'observations de terrain.

3. Limites et seuils

3.1. Le cimetière comme espace limite et hétérotopique

La ville produit elle même ses différenciations et juxtapose des espaces contradictoires, aux logiques très différentes.
Michel Foucault définit les hétérotopies comme ces « lieux que la société ménage dans ses marges, réservés aux individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne

[196] Conférence dans le cadre des rencontres scientifiques internationales de la Cité des territoires, Grenoble, mars 2015, Dominique Boullier, *Nos territoires sont des intérieurs*

ou à la norme exigée.[197] » Ils sont des espaces « absolument autres », des contre-espaces ou des utopies localisées : jardins, asiles, cimetières, maisons closes, Club Med…

Le cimetière a un statut ambigu. Il fait partie des espaces publics, gérés par la puissance publique, accessible à tous, mais pas n'importe quand, puisqu'à l'exception des cimetières de village, leurs portails se ferment en France le soir à des horaires variables en été et en hiver. Les pénétrer invite à un comportement approprié, régi par une attitude idéale typique de « recueillement » que nous tenterons de mieux comprendre. Réplique miniature de l'espace urbain, on y retrouve une division en concessions privées locatives, dont l'entretien revient aux familles, et pour les desservir des chemins publics entretenus par les services de la commune. On y retrouve souvent le même mobilier que dans l'espace urbain ordinaire : bancs, lampadaires, fontaines. Pourtant, ce rassemblement des morts dans cet espace clos est rarement ressenti comme un espace ordinaire. Ce ressenti sera différent pour chacun, selon le degré de sacralité qu'on accorde à ces espaces, selon son rapport intime avec la mort. Sa puissance atmosphérique fait de lui un espace « autre », qui pour certains sera morbide et provoquera une intranquillité, pour d'autres au contraire synonyme de paix et de tranquillité.

3.2. La notion de seuil

Étymologiquement, le seuil est la pièce de bois ou la dalle au bas de l'ouverture d'une porte. Il marque à la fois le passage et la séparation. Entre limite et passage, le seuil ajoute à ce double sens la possibilité d'un tiers espace à la rencontre de deux espaces. Une définition plus récente de la notion concerne aussi le niveau minimal de détection d'un changement quantitatif ou qualitatif dans la perception.
Le seuil peut se franchir, interpellant ainsi l'expérience de la mobilité, mais peut aussi marquer une limite plus ou moins poreuse, plus ou moins épaisse, au bord de laquelle ou à l'intérieur de laquelle on se tient, interpellant ainsi l'expérience du séjour dans un entre-deux. Nous pouvons aussi l'utiliser en terme temporel pour évoquer des moments qui marquent un basculement de l'ambiance ou de la perception, des *moments seuil*.

Cette notion interrogée en termes d'ambiance permet d'investir non seulement les dimensions spatiale et sociale, elle a été dans cette perspective à plusieurs reprises abordée par les architectes[198], mais aussi les dimensions temporelle et sensible de l'expérience urbaine,

[197] Foucault, Michel. Op. cit.

[198] Par exemple : Henri Gaudin, *Seuil et d'ailleurs*, Le Demi-Cercle, Paris, 1992 ; Philippe Bonnin, *Dispositifs et rituels de seuil*, in Communications, 70, 2000 ; Simon Unwin, *Doorways,* Routledge, 2007

jusqu'à toucher les dimensions intime et symbolique à l'échelle du corps affecté par son environnement. Comment des différenciations spatiales, temporelles et sociales sont-elles établies ? Face à une ville qui se construit essentiellement sur les modèles de la ville fluide et lisse, comment opèrent-elles dans des stratégies d'usage et l'établissement de relations affectives aux lieux ? L'observation et l'analyse des dimensions sonores, lumineuses, kinésiques, climatiques et sociales (usages rituels et ordinaires) qui mettent en jeu la sensibilité des seuils nourrissent une critique qualitative de la ville et de l'architecture contemporaines.

Dans la ville qui ne fait que circuler, celle que dessinent les aménagements contemporains lissant les aspérités et les projets d'apaisement des mobilités et des espaces urbains, comme on en trouve sur les terrains que nous avons choisis pour cette recherche, les lieux qui permettent l'arrêt, qui offrent des prises, des potentiels d'échappement au milieu se forment souvent dans les entre-deux, ces zones de contact et de réserve qui amortissent les chocs d'ambiances que produit l'urbain.

La notion de seuil[199] est un des enjeux majeurs des ambiances architecturales et urbaines car elle renferme certaines mesures de *mises à distance* et de *modération des relations* entre des régimes d'usage qui coexistent. Par son statut ambivalent, parfois ambigu, le seuil est en termes d'ambiances souvent porteur de paradoxes, en rendant compte d'un monde dual, voire multiple ou indécidable. Montrer comment l'expérience mobile urbaine se profile à travers ces seuils d'ambiance, nous amène à interroger les *intervalles* possibles dans une ville qui se veut de plus en plus mobile et apparemment ouverte au monde, cosmopolite, mais tendant à une certaine uniformisation d'apparence.

À partir des observations in situ, plusieurs éléments permettent de distinguer des configurations de seuils urbains et nous montrent différents niveaux de définition et de sensibilisation en fonction des dispositifs spatiaux, de phénomènes ambiants et des usages des espaces publics.
On s'est intéressé particulièrement au voisinage des cimetières dans les différents sites et à leur cohabitation avec les espaces limitrophes, mais aussi à des espaces plus éloignés, pour tenter de comprendre ces situations et afin de dégager des éléments de travail concernant leurs qualités et potentialités d'usage.

Quels dispositifs spatiaux, sensibles ou temporels permettent d'instaurer des limites entre des unités d'ambiances ? Quelles en sont les épaisseurs et porosités ?

[199] Voir à ce sujet la recherche MUSE (http://www.anr-muse.fr), Axe 4, (resp. Grégoire Chelkoff), dans laquelle la notion de seuil à été largement développée à partir de deux terrains (Chap 5)

3.3. Seuils et « entre »

Définir, « c'est délimiter les frontières », mais l'amour n'en a cure, et les formes élémentaires offrent leur lacune au désir. Elles lancent des antennes, s'enroulent, s'étreignent, font des nœuds, se déploient, se greffent, se chevauchent. Comment se préserver quand la déformation est une condition de survie, l'ouverture une nécessité, l'échange une activité incessante ?

Henri Gaudin, *Seuils et d'ailleurs*, p. 52

La notion de « seuil » nous permet en effet d'appréhender la porosité possible de la limite, le passage (*poros* en grec) qu'il permet, mais également le tri, la reconfiguration, le repos auquel il invite.

L'étude des passages et basculements individuels ou collectifs d'une situation déterminée à une autre a été entreprise dans les sciences sociales depuis le début du 20ème siècle à travers les rites, performances et mises en scène qui les accompagnent et sur lesquels s'appuient les reconfigurations individuelles et sociales. Les ethnologues relevaient le caractère structurant des rites de passage dans les sociétés dites primitives avant que leur valeur heuristique soit déployée pour aborder la société moderne ou post-moderne[200].
La liminalité fait appel à de multiples dimensions souvent entremêlées : sociale, symbolique et physique. Elle fonde l'architecture en installant des séparations, des distinctions entre les espaces.
Nous nous intéressons à la liminalité dans cette recherche en appréhendant d'une part la construction individuelle d'un espace intime dans l'espace public urbain pour entretenir une relation aux morts, d'autre part la mise en œuvre sociale et spatiale d'une distance par rapport aux morts.

La notion de seuil est très appropriée pour aborder la mort, ce passage vers l'inconnu. Van Gennep dans son célèbre ouvrage sur les rites de passage s'appuie déjà sur cette notion et remarque que des seuils sont souvent matérialisés pour mettre en scène les rites de passage. Cependant, la dimension matérielle de cette mise en scène ne sera pas vraiment développée dans son ouvrage. Il décrit les rites de passage comme des mouvements en trois temps : séparation, marge et agrégation. Ce mouvement est très similaire aux différentes étapes du deuil décrites par la psychologie : nostalgie et colère dues à la séparation, désorganisation et

[200] Pierre Centlivres dans l'article « Seuils, rites, passages » (Communications, 2000), expose les approches de la liminalité de Van Gennep (Les rites de passage, 1909), Turner (The ritual process, Structure and Anti-structure, 1969) ou Ulf Hannerz (Frontières, 1997)

dépression qui met en marge, puis réorganisation en tenant compte de la perte. Le seuil est ainsi une notion à laquelle nous aurons souvent recours dans ce travail, autant pour décrire des ordonnancements matériels, que pour décrire des basculements d'états, d'ambiances, de statuts ou de situations.
Les basculements sont parfois insensibles, parce qu'ils se produisent sur le mode du fondu-enchaîné, ils sont de l'ordre de « transformations silencieuses »[201]. Le seuil est alors imperceptible et inlocalisable.

Le seuil indique l'ouverture d'un « entre », d'un entre deux états, entre deux ambiances, entre deux espaces, qui permet à l'individu, à partir de cette micro extériorité du seuil, d'avoir un aperçu sur les deux côtés, et ainsi lui offre la possibilité d'un choix. C'est en cela que Stavros Stavrides[202], architecte et penseur grec, voit émerger dans la création et l'usage social des seuils une potentielle spatialité de l'émancipation. Il reconnaît dans les espaces et temporalités dans lesquels ont pris forme les luttes sociales depuis 2009 en Grèce, des caractéristiques des seuils. Il se demande dans son ouvrage paru en 2010 *Towards a City of Thresholds*, si une « ville de seuils » pourrait être l'équivalent spatial d'un projet social d'émancipation, basé sur la négociation entre différences et identités afin d'inventer collectivement le futur.

C'est dans la zone grise de la liminalité que peuvent se déconstruire et se recomposer les systèmes culturels. La métamorphose contemporaine de la culture funéraire qui se ne laisse encore qu'à peine distinguer en France sera-t-elle porteuse d'une innovation culturelle plus vaste ? Autant qu'elle en est le fruit ?
Nous reviendrons sur la notion de seuil à partir d'exemples précis issus du terrain dans la partie suivante et sur le potentiel d'innovation culturelle que porte la liminalité propre à la mort dans la dernière partie.

[201] Jullien, François. *Les transformations silencieuses*. Grasset, 2009

[202] Stavrides, Stavros. *Towards a City of Thresholds*. Professional Dreamers, 2010

3.4. Deuil et seuil

Au terme de cette première partie, le rapprochement entre les termes « deuil » et « seuil » est tentant. Une seule lettre les différencie, et petit à petit nous voyons d'autres résonnances. En passant du latin au français, les termes « dol » (douleur-duel) et « sol » (pièce qui marque au sol l'ouverture d'une porte) ont prit cette robe en « -euil ».
Au-delà de ces rapprochements superficiels, on trouve dans le deuil comme dans le seuil l'idée d'un passage. Le seuil serait-il à l'espace ce que le deuil est au temps ?
Le seuil, qu'il soit spatial ou perceptif, évoque une étape dans un cheminement, dans l'évolution de données perceptibles. Le seuil marque une étape dans le mouvement, il se conscientise qu'en tant qu'il est vécu en mouvement. Le deuil est un processus temporel qui est aussi un mouvement vers une acceptation de la perte et qui suppose des étapes.
Conceptualisées, les deux notions pourraient presque se confondre, toutes deux indispensables pour concevoir l'expérience spatio-temporelle humaine, l'existence comme un processus rythmé, un cheminement qui implique des choix et donc des pertes, avec les croisements, les interfaces épaisses entre les mondes sur lesquels ces choix se font, une existence de deuils et de seuils.
Deuil et seuil parlent de l'entre-deux, l'espace-temps de transition, à travers lequel je peux sentir au plus près la tension entre l'intime que je protège et l'extérieur et l'autre qui me violente et me nourrit. En cet entre-deux, cette micro-extériorité du deuil et du seuil, peut se révéler à nous une cohérence entre notre être intime et l'altérité.
Au deuil comme aux seuils nous pouvons assigner un rôle structurant à l'existence.
Il s'agit d'aider au passage, d'accompagner. « Il est des dispositifs matériels ou des personnages qui favorisent, président ou aident au passage »[203]

Le deuil est cet espace-temps qui permet de *placer* le mort pour pouvoir se *déplacer* et poursuivre ce que l'on a à vivre sans culpabilité. Le deuil *entretient* la relation aux morts sans les retenir, dans l'acceptation que la représentation de l'autre change.
Le seuil (l'écart) met en tension et permet la réflexivité.

[203] De la Soudière, Martin. Seuils, passages, *Communications* n°70, 2000

CONCLUSION DE LA PARTIE I

Que déduire de ce que nous avons exposé jusque là? Ne perdons de vue l'enjeu principal de ce travail qui est de se donner les moyens de penser la place des morts dans les milieux urbains contemporains au regard des mutations en cours. Le parti pris est de considérer qu'il est essentiel de maintenir une place pour les morts auprès des vivants donc au sein des espaces urbains qu'ils habitent majoritairement. La question de la place des morts est une question à la fois matérielle et symbolique. Les nouveaux aménagements qui font une place aux morts doivent ainsi considérer conjointement la réponse matérielle et le sens qui émane de ces placements et aménagements, la symbolique comprise au sens large, comme les associations d'images et de significations, que l'expérience de ces espaces provoque individuellement comme collectivement.

L'événement de la mort entraîne la question : que faire de ce corps qui n'est plus en vie ? Nous avons vu que les réponses qu'apportent les vivants, soit pour leurs proches défunts soit en pensant à leur propre mort, reflètent une conception générale et une manière de mener la vie. Cependant, elles prennent aussi appui sur une culture funéraire et les possibilités d'actions que cette culture leur donne à voir. La tradition millénaire de la mise en terre renvoyait au cimetière, « dortoir géant » de nos morts. Le culte de la tombe individuelle ou familiale réclamait de plus en plus d'espace et les villes en plein développement et qui veulent se débarrasser des soucis d'hygiène qu'apportaient les cimetières intra-muros, les expatrient dès la fin du 18ème siècle hors les murs. Ce mouvement de rationalisation de la gestion de la mort s'est renforcé en France jusqu'au milieu du 20ème siècle où émerge lentement, en même temps qu'une profonde critique du déni social de la mort, une manière d'appréhender les questions pratiques autour de la mort qui se détache des religions. Les revendications crématistes prennent naturellement place dans ce mouvement de rationalisation, s'opposant à la religion de la chair et de résurrection.

La cendre et sa potentielle dispersion induisent de nouveaux modes de relation entre les morts et ceux qui restent. Leur inscription dans le territoire est moins localisée, plus diffuse que dans le cas de l'inhumation. Les nouvelles interfaces numériques à travers lesquels s'entretiennent la relation et la mémoire des morts exacerbent encore la dématérialisation et la délocalisation à l'œuvre avec la cendre. Paradoxalement, le besoin d'ancrage et de localisation s'exprime souvent de la part de ceux qui restent et cherchent toujours à savoir où sont les morts. Les actes et gestes entrepris pour mettre le deuil au travail nécessitent des espaces d'acte, des dispositifs affordants à travers lesquels le corps et sa mémoire sont engagés. La spatialisation de la relation à la mort et aux morts sera abordée dans la partie

suivante à travers les mises en seuil, en rythme et en geste que procure l'environnement construit.

Partie II :

LA SPATIALITÉ DU DEUIL

À TRAVERS LES SEUILS, RYTHMES ET GESTES

MIS EN JEU DANS L'ESPACE URBAIN

INTRODUCTION

Afin d'approcher la relation entre l'urbain et la mort, notre stratégie est d'explorer ce qui relèverait d'une spatialité du deuil, c'est-à-dire d'un art de faire avec l'espace[204] qui serait spécifique au vécu du deuil et à la relation aux morts. Nous avons dans la première partie tâché d'approfondir notre connaissance des processus de deuil et de mémoire, relevant le caractère dynamique et non linéaire de ceux-ci. À partir de ces processus se développe une spatialité particulière qui met en relation le visible et l'invisible, le présent et l'absent, la passé, le présent et le futur, l'intime et l'extime et s'incarne dans des corps agissant, effectuant des gestes, prenant des postures, cheminant.

Nous tâcherons de mieux comprendre la spatialité du deuil d'une part à travers une approche sensible des espaces de la mort dans le chapitre 5, d'autre part à partir d'une approche intime que nous permet la passation et l'analyse d'une dizaine d'entretiens qualitatifs sur la relation aux espaces et aux ambiances dans le vécu du deuil dans le chapitre 6.

Les deux terrains étudiés dans le chapitre 5, le cimetière vertical de Poblenou à Barcelone et le cimetière nouveau de Neuilly, au pied de l'Arche de La Défense à Paris, ont aussi été les supports à l'investigation sur les dispositifs de seuils et les régimes de mobilité effectuée dans le cadre de la recherche ANR MUSE[205]. Ils sont intéressants dans le sens où autour des cimetières (18ème et 19ème siècle) autrefois isolés se juxtaposent aujourd'hui des fonctions urbaines multiples qui peuvent paraître opposées ou contradictoires, celle d'accueillir les morts et leurs visiteurs pour le cimetière, ou de distribuer les foules d'employés des tours pour les espaces publics de la dalle du centre d'affaires, ou encore les flux de touristes et sportifs urbains sur le littoral barcelonais. Ces contextes aujourd'hui densément urbanisés nous permettent d'étudier les frottements entre la ville de la vie et la ville de la mort et ce qu'ils produisent dans l'expérience urbaine ordinaire. De plus, le cimetière de Poblenou a la particularité (courante en Europe latine) d'être un cimetière vertical dans lequel les murs d'enfeus (de 4 à 7m de hauteur sur 2 à 4m de largeur) enveloppent le visiteur et forment un labyrinthe massif et minéral. À Neuilly, les tombes se retrouvent dans une cuvette surplombée par les tours du centre d'affaire de La Défense et un voile végétal régule cette co-visibilité embarrassante.

---

[204] De certeau, Michel. Op. cit.

[205] http://www.anr-muse.fr

Les observations récurrentes (2010-2012) et instrumentées (photo, vidéo, enregistrements et mesures sonores, mesures et relevés morphologiques) ont permis de relever des dispositifs spatiaux et sensibles qui font seuil dans l'expérience. Des relevés (sonores, lumineux, hydrométriques, aérauliques, d'usage) simultanés en deux points de part et d'autre du dispositif de seuil, nous ont permis de tenter dans le cadre de la recherche MUSE une caractérisation de ces dispositifs[206]. Des suivis d'usagers des cimetières (parfois équipés de caméra-lunette) nous ont permis de mieux comprendre les types de cheminements et d'actes qui s'établissent à l'intérieur et autour des cimetières et de définir la zone d'influence dans laquelle les parcours piétons en lien avec ces équipements se constituent.

Les cimetières sont des espaces de retrait dans l'intime où l'observateur n'est pas naturellement bienvenu. Il doit se faire discret, observer à la volée. Quelques prises de vue ont pu capturer les gestes en train de se faire. Quelques enterrements ont pu être discrètement observés, révélant la manière dont se compose et se décompose la communauté autour du défunt en fonction des espaces et agencements des cimetières, les gestes et mouvements qui s'enchaînent. Nous avons pu observer des personnes isolées ou en petit groupe qui viennent sur la tombe, qui la soignent, la nettoient, y plantent ou déposent des fleurs ou y demeurent presque immobiles dans une attitude de recueillement. Lorsqu'aucune présence n'est observable, nous avons cherché dans les cimetières et sur les tombes les indices d'actes effectués, les traces qu'ont laissés ces gestes, imaginé les mouvements possibles dans et autour de ces lieux, écouté les ambiances sonores, les silences relatifs et leurs variations dans le temps.

Mais l'observation ne suffit pas à connaître l'intentionnalité qui se cache derrière les actes. À partir des entretiens que nous exposerons dans le chapitre 6, nous avons eu accès aux actions intentionnelles qui se jouent pendant l'expérience du deuil et qui ne se jouent pas seulement dans les espaces funéraires.

De ces observations ressort une grille d'analyse que nous testerons de manière expérimentale dans la troisième partie sur un contexte plus ordinaire de ville diffuse.

[206] voir tableau en annexes

Chapitre 5 L'APPROCHE SENSIBLE : ESPACE-TEMPS DE LA MORT ET AMBIANCES AFFORDANTES

1. Mises en condition, mises en relation

La curiosité vers ces objets urbains étranges que sont les cimetières, éveillée plus particulièrement depuis mes premières années d'études en Architecture, m'a amené à faire des détours dans les cimetières des villes et régions que je visite et m'a permis d'accumuler des connaissances qui confortent certains traits relevés dans les exemples que j'expose dans ce travail.

À l'échelle du territoire, on peut déjà observer, par le choix des sites d'implantation des cimetières, et les infrastructures et équipements lourds et séparants à la proximité desquels on les installe couramment, une mise à distance qui complique leur accès et peut dissuader de les visiter. Ils se trouvent généralement soit isolés, soit mal entourés, et leur visite ne constitue que rarement une station le long d'une promenade urbaine. C'est pourquoi dans les cimetières que nous avons étudiés, à l'exception du cimetière de Poblenou très bien desservi par les transports en commun et au cœur d'un littoral très piéton, les visiteurs viennent essentiellement en voiture individuelle. C'est le cas au cimetière de Neuilly dont l'accès piéton est particulièrement dissuasif. L'expérience du cimetière est donc restreinte à ce temps entre la sortie du véhicule et le retour à la voiture sur le parking.

Dans l'objectif de discerner des leviers à une conception plus inclusive des espaces urbains et à une requalification de l'expérience piétonne en ville, nous envisageons de pouvoir considérer les cimetières comme une étape intégrée dans des cheminements piétons. Et nous évaluerons les qualités de cette approche du cimetière par le piéton. Nous évaluerons aussi les qualités des possibles cheminements à l'intérieur du cimetière en termes de variétés de mouvements, d'ambiances sensibles traversées (lumières, matériaux, confort thermique, sons), de la mise en tension entre horizontalité et verticalité, ouverture et fermeture, des rythmes, séquences et articulations qui s'en dégagent.

Enfin à l'échelle des dispositifs de sépultures, nous aborderons les formes construites en fonction des gestes et interactions qu'ils permettent, de leur fluidité, du sens que l'on peut en dégager et de la manière dont ces gestes participent de l'ambiance du lieu. En effet, les

« dispositifs construits portent de l'ambiance en puissance »[207] et nous nous intéressons à la manière dont la forme présentifie et sensibilise un monde.

[207] Chelkoff, Grégoire. Pour une conception modales des ambiances architecturales. *Faces journal d'Architecture*. 2010, pp. 18-23

relégué
éloignement, esseulement, problème d'accessibilité, limites doublées d'infrastructures lourdes, milieu inhospitalier
Ces cimetières souffrent d'un isolement qui rend leurs ambiances inquiétantes, jusqu'à la morbidité. L'inhospitalité de l'environnement imprègne l'ambiance intérieure.

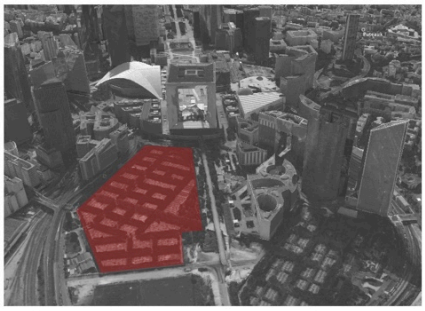
ex : cimetière nouveau de Montbonnot (38)

étendu
grande dimension, grille orthogonale, présence du ciel, horizontalité, désorientation
Ces cimetières provoquent un sentiment d'anonymat et une lassitude face à la monotonie de l'expérience. Les contours et la ville autour s'effacent. Le ciel gagne en présence et peut être ressenti comme pesant.

ex : cimetière de St Roch de Grenoble (38)

enveloppant
petite dimension, présence des contours, plafond végétal
Ces ambiances créent des intériorités dont les matérialités, porosités et formes des contours déterminent les colorations et les possibilités d'interaction avec la ville alentour. Le caractère protecteur de l'enveloppement est apaisant. Le sentiment d'immersion

ex : Vieux cimetière de St Martin d'Hères (38), Poblenou

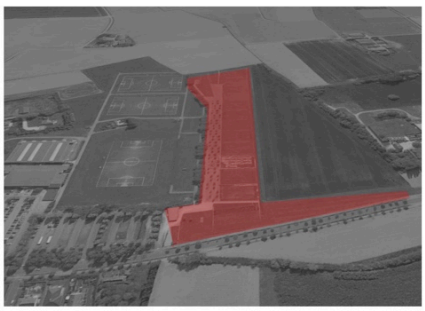


surplombé
situé dans un creux, vues contre-plongeantes, problème d'intimité
Ces situations offrent des opportunités d'interactions sensibles intéressantes avec l'environnement.

ex : Cimetière nouveau de Neuilly (92)

surplombant
situé en hauteur, vues plongeantes et lointaines
Le décalage altimétrique permet un recul auditif et une position contemplative qui crée un sentiment de distanciation profitable à un accès à l'intime, tout en reliant sensiblement le dedans et le dehors.

ex : Cimetière intercommunal de Poisat (38)



parcourable
porosité et perméabilité physique et sensible, cheminement séquencé, seuils,
La traversabilité implique des frottements entre usages, l'expérience de seuils et de séquences qui enrichissent l'expérience de cheminement.

ex : Cimetière de Courtrai (Belgique)

1.1. Figures de la mise en relation et en condition à l'échelle urbaine et territoriale

Sans chercher à être exhaustif, nous avons relevé 6 figures qui mettent en œuvre de manière différenciée la relation du cimetière à la ville et colorent différemment leurs ambiances. Ces types peuvent évidemment se combiner.

Cette typologisation exacerbe les opportunités d'interaction entre le dedans et le dehors, le cimetière et la ville, qu'impliquent les modes d'installation des cimetières dans l'espace. Les distinctions opèrent selon plusieurs critères :

- *altimétrie-morphologie* : la prise de hauteur permet un recul sensible qui met à distance ; (poisat, montjuic> distance, recul ; alloves, poblenou> inclusion, ubiquité ; la def > confusion par réverbération, distanciation, ubiquité
- *contours* : les formes et matérialités des contours (hauteur, épaisseur, perméabilités) modulent la séparation entre le dedans et le dehors, et déterminent des qualités d'intériorité ou d'échanges avec l'extérieur
- *dimensions* : de l'échelle du cimetière dépendent aussi les qualités d'enveloppement, le poids que prend le ciel. L'expérience de cimetières vastes provoque un sentiment de désorientation, de monotonie, d'anonymat.
- *voisinage/cohabitations* : les qualités et vitalités des ambiances alentours colorent l'ambiance du cimetière. Les présences (rassurantes) dans les lieux dépendent de l'accessibilité des cimetières et de l'hospitalité de leur environnement. Les cimetières relégués souffrent d'un isolement, d'un effacement et d'un manque de présences qui les rend inquiétants, le manque de sérénité qui s'en dégage handicape le lâcher-prise nécessaire au recueillement. Les trop nombreux visiteurs (comme ça peut être le cas dans les cimetières touristiques) peuvent aussi parasiter l'accès à l'intime. Des cohabitations urbaines variées donnent à sentir les contrastes entre les ambiances qui se frottent et le sentiment de vitalité que produisent ces frottements. La présence de la vie animale (en particulier l'avifaune) parvient à animer l'ambiance des cimetières.

1.2. Les ambiances affordantes

L'affordance est un terme provenant de l'anglais *to afford* (permettre, offrir) qui a été développé en concept[208] pour exprimer les possibilités d'action que permet un objet, un dispositif, un environnement. L'utilisation de cette notion permet de considérer objectivement les caractéristiques d'un environnement, d'un milieu en tant qu'elles rendent possible certaines actions, que l'individu s'en saisisse ou non. De manière plus diffuse, plus sensible, moins localisée, les ambiances représentent également des prises pour l'action. Elles sont l'arrière-fond sur lequel les multiples possibilités d'action s'accordent.

Les notions de seuil, de rythme et de geste, nous sont apparues comme des fils conducteurs pour aborder la relation entre la ville et la mort à partir des deux sites de cimetières en milieu dense. Nous avons dans la première partie tâché de définir ces notions telles qu'elles nous paraissent opérantes pour notre recherche. Les mises en relation et les mises en condition que proposent les cimetières et les espaces publics voisins, évaluées à partir d'une multiplicité d'éléments sensibles, sont le fond qui saura accueillir, plus ou moins bien, la mort et les morts, le deuil et l'intime.

Une lecture par les seuils, les rythmes et les gestes nous permet d'approcher au mieux la complexité des ambiances et interactions à l'œuvre.

Ces trois regards sur les ambiances explorent l'expérience à travers :

1. la dimension spatiale, en ce qu'elle ordonnance et articule les ambiances par des seuils, limites et passages ;
2. la dimension temporelle à travers la dynamique des lieux, leurs variations d'ambiances, et la manière dont elles s'ajustent mutuellement en fonction des rythmes intimes et sociaux du deuil et du souvenir ;
3. enfin la dimension corporelle en s'intéressant à la manière dont les ambiances dans leurs dimensions physique, sensible et sociale constituent des affordances, qui se traduisent par des gestes et des mouvements spécifiques.

[208] Gibson, James J. *The Ecological Approach to Visual Perception*. 1979

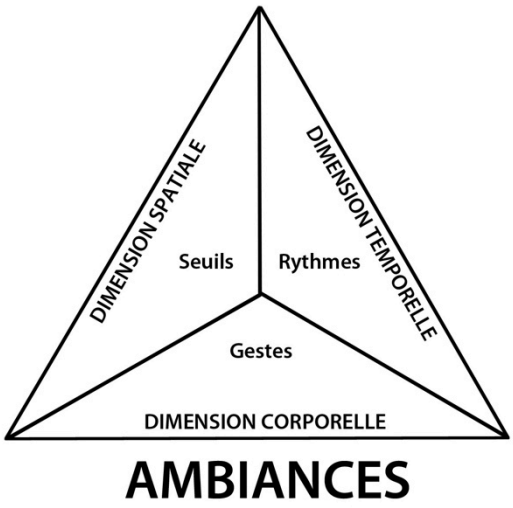


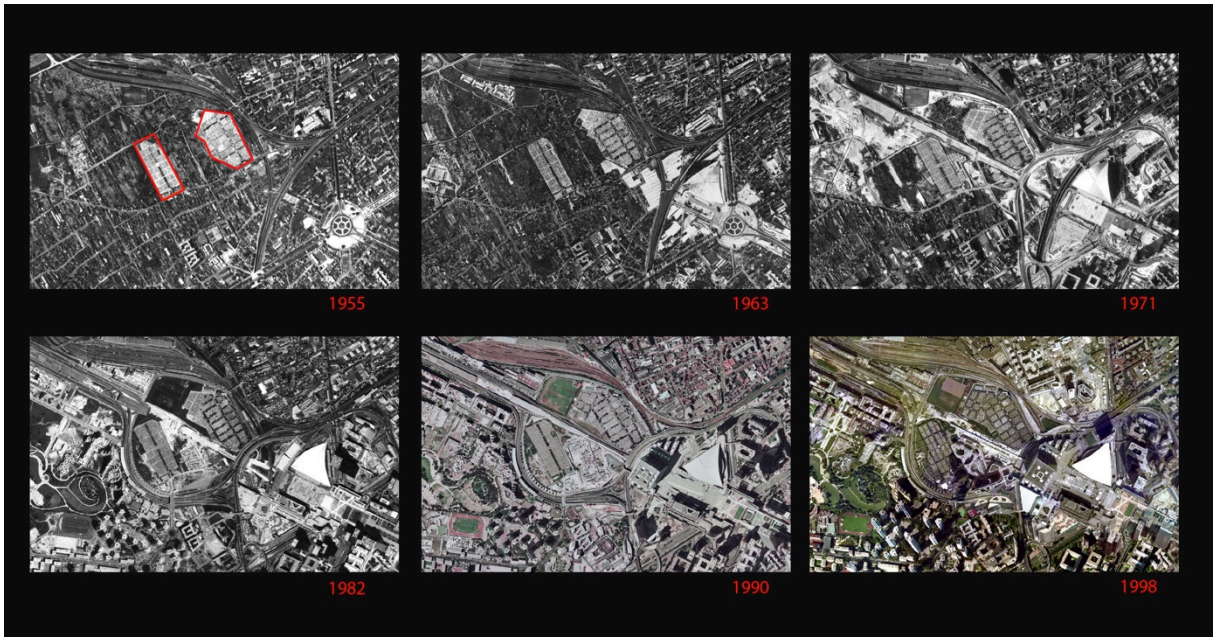
Schéma de l'approche tridimensionnelle des ambiances

2. Seuils ambiantaux et symboliques

Dans des contextes d'urbanisation compétitive comme dans le cas du renouvellement innovant et touristique du littoral barcelonais ou du prolongement du grand axe parisien, comment se gère la bonne distance avec ces pièces « à part » que sont les cimetières ? Comment dans ces milieux qui mettent en avant la jeunesse, la forme, la vitalité physique et économique, faire de la place aux morts et à la mort, inacceptable et pourtant indispensable à la vie ? S'agit-il d'une mise « à part », comme le mot « sacré » que l'on associe aux cimetières le suggère, ou bien d'une mise à l'écart, d'un refoulement ?

2.1. Genèse urbaine, mise à distance et camouflage du cimetière de Neuilly-La Défense

La Défense

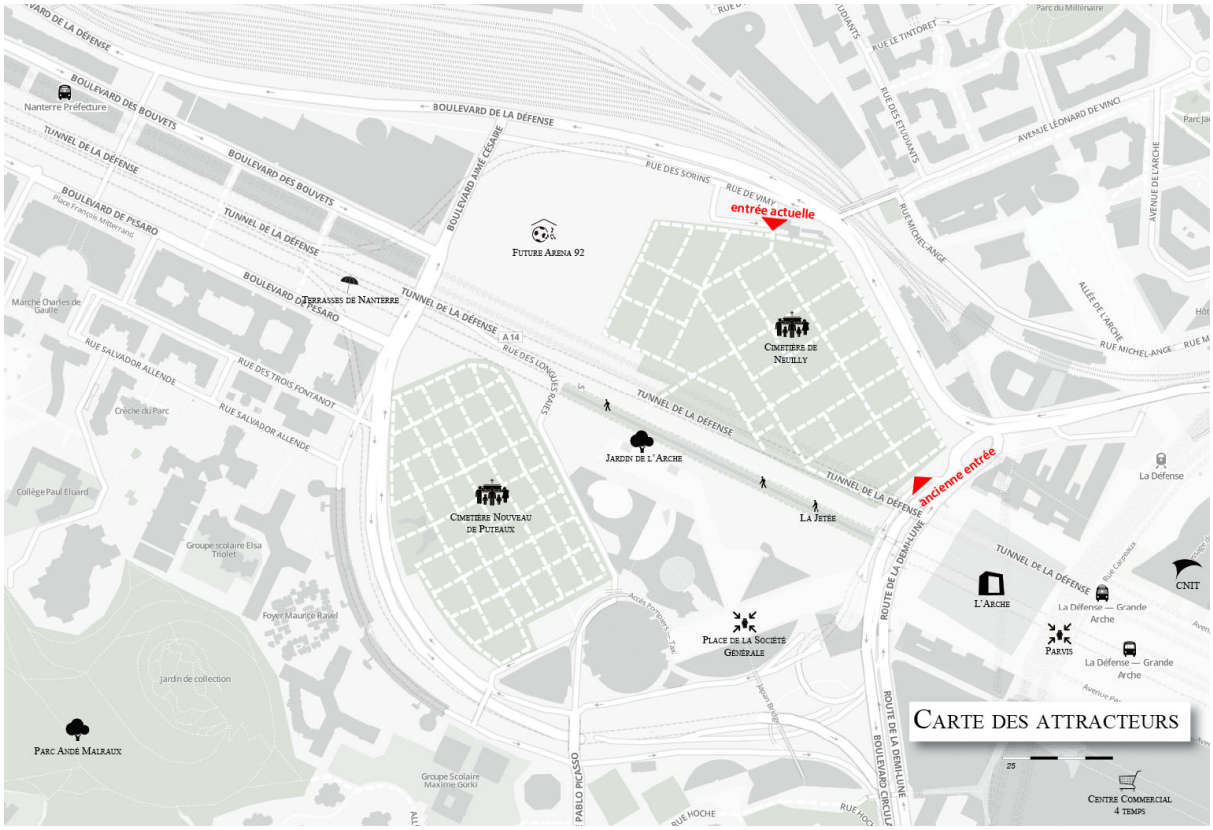


Cimetières sur l'axe : des champs aux tours, en passant par les bidonvilles – crédit P. Thiollière, à partir de photos aériennes tirées de géoportail

Les cimetières dits « nouveaux » de Neuilly et Puteaux se trouvent de part et d'autre de l'axe historique structurant l'ouest parisien des jardins des tuileries jusqu'aux nouvelles terrasses de Nanterre. Situés à cheval sur les territoires de Nanterre et Puteaux, en limites de différentes communes (Courbevoie, Puteaux, Nanterre) et du site La Défense appartenant à l'EPADESA, ces terrains sont très convoités et constituent de véritables pièces de résistance à l'urbanisation. Les projets d'aménagements butent contre leurs enceintes. Nous nous

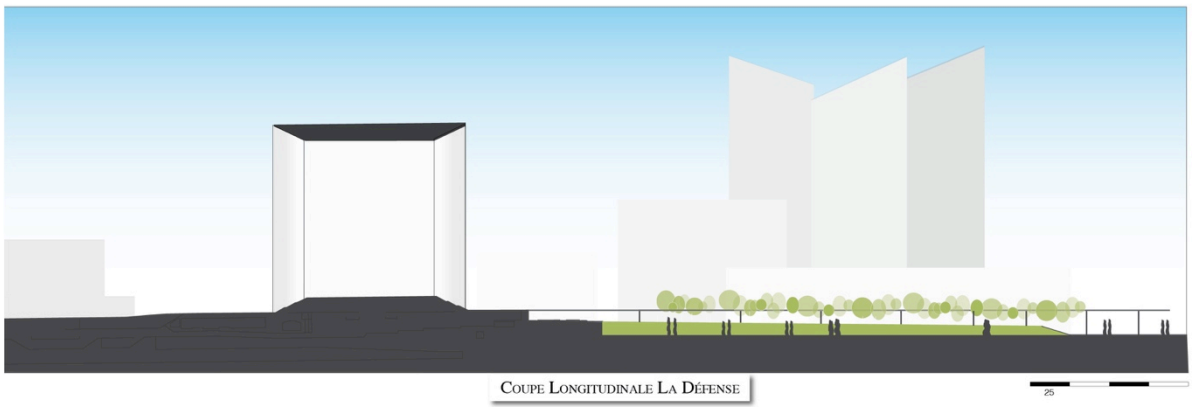
intéressons plus précisément au cimetière de Neuilly directement en lien avec les espaces publics de la dalle.

Si à l'aube de la construction de la dalle, le cimetière a pu être menacé[209], la mairie de Neuilly a vite rappelé son caractère intouchable. Cependant, depuis sa création à la fin du 19ème siècle, son environnement et ses limites ont été métamorphosés : témoin du niveau du sol naturel, il a vu le sol voisin monter pour accueillir de nouvelles routes et la dalle piétonne de La Défense, se retrouvant ainsi encastré dans une cuvette, à l'ombre des tours. Cette proximité indésirable semble avoir été réglée tout d'abord par une mise à distance de l'entrée. Son ancienne porte située au pied de l'Arche a été condamnée et son accès unique déplacé sur le boulevard extérieur.



Le cimetière nouveau de Neuilly dans son contexte – crédit : C. Daud, tiré de la recherche ANR MUSE

[209] Robert Auzelle avait proposé sa couverture au moment du concours d'aménagement « Tête Défense »



Le cimetière de Neuilly dans la cuvette créée par l'aménagement de la dalle de la Défense – crédit : C. Daud, tiré de la recherche ANR MUSE

Encastré au pied de la dalle, la vue plongeante qu'il propose aux tours d'affaires nécessitait une deuxième mise à distance qui passe par un camouflage végétal : les allées du cimetière deviennent des charmilles (allées plantées de charmes) au moment de la création de la Jetée et l'aménagement des Jardins de l'Arche le long de l'axe historique dans les années 1990. Ces charmilles forment une cape d'invisibilité opérante une grande partie de l'année (les charmes ne perdant leurs feuilles qu'avec les nouvelles pousses printanières). La canopée taillée au printemps forme depuis les hauteurs de la dalle une étendue végétale qui camoufle efficacement les tombes (voir photo de couverture). La situation de surplomb au-dessus de la canopée des arbres du cimetière est confortable. Si la vue sur les tombes se dérobe ici ou là, selon la densité du feuillage, le cimetière est souvent pris pour un parc par les passants occasionnels ou les touristes qui le voient depuis la dalle[210].

La bande végétale des arbres séparatrice de mondes – photo : P. Thiollière, La Défense, 2012

[210] De nombreux touristes interrogés sur les marches de l'Arche prennent le cimetière pour un parc et sont surpris d'apprendre qu'il s'agit d'un cimetière. Le cimetière se fait très discret dans ce paysage de hauteurs et de reflets.

Ce voile assure aux visiteurs du cimetière une certaine intimité en les protégeant des regards surplombants. Depuis le niveau du cimetière, Il marque d'une ligne verte la séparation entre ces mondes contradictoires.

2.2. Passer de l'autre côté

Une expérimentation mise en œuvre dans le cadre de la recherche ANR MUSE consistait à effectuer une visite active[211] de notre terrain d'enquête parisien et de donner à sentir les paradoxes et énigmes sensibles du lieu. Guidé par un livret qui divisait la visite en quatre étapes, des suggestions plutôt que des consignes emmenaient le participant dans une sorte de jeu de piste sensible, qui permettait de développer une attention particulière aux seuils et basculements dans l'expérience de ce site complexe.

Notes situées lors du debriefing de la visite active du 10 avril 2014 – photo : G. Chelkoff

La première invitation de l'expérimentation consistait à *passer de l'autre côté* de la Grande Arche et éprouver ainsi ce seuil majeur du site. Regarder vers Paris et l'arc de triomphe, avec au premier plan l'esplanade et les tours de bureaux est en effet un automatisme à La Défense et seuls les plus curieux s'aventurent de l'autre côté. Le contraste est conséquent : les

[211] Cette expérimentation menée sous la forme d'une visite active s'est insérée dans le colloque : *Pragmatiques du cosmopolitisme urbain: épreuves, ressources et interactivité, sous la reps. de Pedro Garcia Sanchez* le 10-11 avril 2014, Université Paris Ouest Nanterre - Grégoire Chelkoff, resp. scientif., Pascaline Thiolliere et Olivia Germon. Nous invitons les participants du workshop, universitaires mais aussi habitants et représentants d'associations locales, muni d'un sac déjeuner et d'un livret guide à se prêter à une expérience sur le site étudié autour du cimetière de Neuilly. Il était important que l'expérimentation se déroule le temps du déjeuner car c'est un moment particulièrement vivant du site, où les différents publics, cols blancs des bureaux, travailleurs des chantiers, touristes, se côtoient et investissent les différents espaces publics. Elle a été suivie d'un débat de 2 heures avec les 40 participants.

marches sont de ce côté-là moins prisées et on s'ouvre à un tout autre paysage, un paysage de banlieue plus hétéroclite, moins dense, avec la nappe végétale du cimetière en contrebas et le prolongement de la dalle par la jetée. Une participante évoque la sensation d'être « passée du mauvais côté »[212].

Depuis les deux côtés de l'Arche : minéral et mouvementé d'un côté, végétal et immobile de l'autre

Extrait de vidéos crédit : collectif Paradoxes d'ambiances, ANR MUSE, 2014[213]

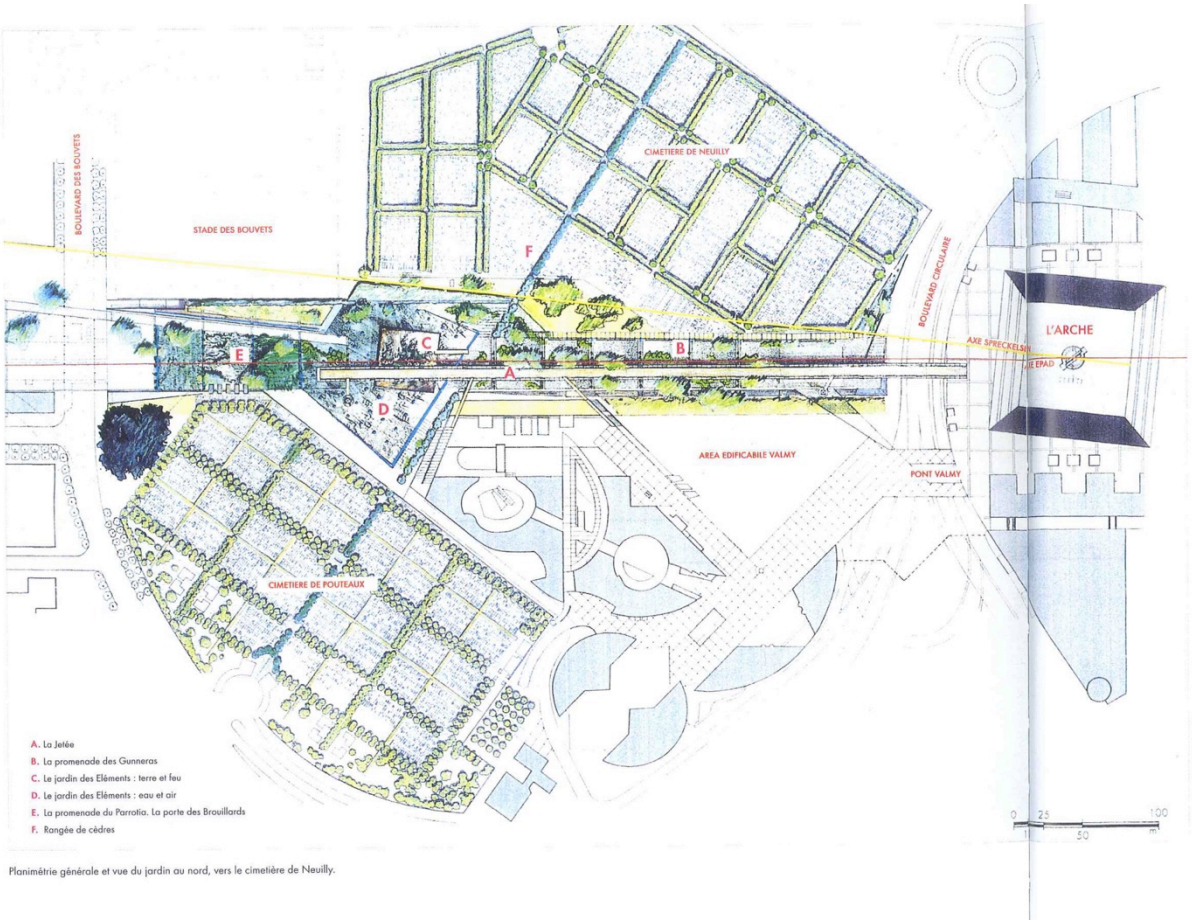
Passer de l'autre côté de l'Arche, c'est aussi passer d'un monde de réflexions à un monde de vibrations. Alors qu'entre les tours, c'est notre image réfléchie et nos productions sonores réverbérées sur les façades qui nous reviennent, de l'ouverture sensible qu'offrent les deux cimetières et les aménagements de la jetée nous reviennent les fragiles mouvements et vibrations de la nature. La jetée est elle-même un élément qui produit énormément de vibrations dont le corps est producteur et récepteur. La puissance atmosphérique et existentielle des cimetières peut devenir l'élément support à une méditation intime, à peine à l'écart des flux. Les variations atmosphériques, climatiques et saisonnières, donnent au contraste entre les champs de tombe sous la canopée et le champ de tours qu'est La Défense, une dimension esthétique propice à une expérience toujours renouvelée.

[212] Voir à ce propos la description de ce seuil de l'Arche en terme de col : http://www.anr-muse.fr/ - seuils

[213] Voir anr-muse.fr/

Préparation de la visite active, à l'écoute de la Jetée – La Défense, 2014

2.3. Une connexion manquée : accessibilité par un seuil étiré



Projet des jardins de l'Arche et la Jetée – extrait : *Technique et Architecture*, septembre 1995

Au milieu des années 90, l'EPAD charge les architectes Paul Chemetov et Borja Huidobro ainsi que le paysagiste Gilles Clément[214] de réaménager l'ensemble du site et ceux-ci voient dans ces cimetières la possibilité d'offrir une poche verte à l'univers de béton et de verre de La Défense. Ils imaginent relier les cimetières à la dalle par la Jetée et les relier entre eux par un passage bordé de cèdres perpendiculaire à la jetée au niveau inférieur des jardins de l'Arche. Quelque chose cependant semble handicaper ce projet sûrement un peu trop idéaliste puisque les nouvelles entrées des cimetières accessibles depuis les jardins de l'Arche seront presque immédiatement condamnées (photo ci-dessous), les deux cimetières restent isolés et leurs entrées uniques sont rejetées sur le boulevard extérieur. Une seule des quatre parties de jardin fut réalisée, la transversale qui relie les cimetières n'a jamais vu le jour. Même si les escaliers et porte d'accès au cimetière de Neuilly depuis le Jardin de l'Arche ont été installés, ils ont été, au dire du conservateur, fermés peu de temps après faute de surveillance possible depuis ce côté-ci puisque le bâtiment d'accueil se trouve sur le boulevard. L'éventualité d'un déplacement de l'entrée et des bâtiments du conservateur du côté du jardin est encore évoquée mais les nombreux projets alentour (terrasses de l'Arche, stade Arena92, réaménagement de l'actuel Jardin de l'Arche) laissent cette zone encore incertaine au moment de l'enquête.

Escalier entre cimetière et Jardin de l'Arche condamné et trottoir interrompu - photo : Pascaline Thiollière - La Défense, 2012

Les énigmes d'accessibilité sont fréquentes à La Défense, pourtant suffisamment fournie en panneaux de signalisation : discontinuité des trottoirs, accès aux circulations verticales condamné, manque de connexion qui oblige aux détours. La cohabitation[215] urbaine entre cette pièce funeste et intouchable et les aménagements progressifs de La Défense donne lieu à un jeu d'impasses, d'énigmes, de traces de projets inachevés, de traces de chantier

[214] aux dires mêmes de Clément. Clément, Gilles, *Une école buissonnière*, Paris : Hazan, 1997, p62 : « Avec le temps, l'immense projet se réduisit aux six cents premiers mètres qui, au pied de l'Arche, séparent le cimetière de Neuilly de celui de Puteaux, avec en guise d'infini une jetée en cul-de-sac ouvert sur l'horizon de Saint-Germain au-dessus de jardins en promenade. »

[215] voir vidéo http://www.anr-muse.fr/#cohabitation « D'un monument à d'autres »

permanent, de ruptures d'ambiances dans les couches du mille-feuille[216]. Espace de multiples projections et symbole de la poursuite du grand axe au-delà de l'Arche, le segment urbain contenant les deux cimetières et les aménagements de la Jetée restait encore en suspens pendant notre enquête (2010-2014).

Gauche : Vue depuis la jetée, devenu lieu de chantier, construction d'un immeuble au premier plan et d'un stade au second – Droite : Le jardin de l'Arche sous la passerelle est en cours en 2015 de réaménagement – photos : collectif Paradoxes d'ambiance – La Défense, 2012

Nous avons, lors de l'expérimentation mise en œuvre dans le cadre de l'ANR MUSE en avril 2014,[217] invité les participants[218] à éprouver les énigmes et paradoxes du site et en particulier ceux qui ponctuent le parcours de la dalle au cimetière de Neuilly. Après une exploration des différentes portes condamnées depuis le jardin de l'Arche, et parfois s'être engagé sur les trottoirs le long des voies rapides, plusieurs abandonnent l'idée de trouver enfin l'entrée du cimetière et font demi-tour tant le cheminement est éprouvant et l'accès paraît improbable. Une dame âgée et handicapée déclare avoir eu peur de se faire attaquer dans les méandres routiers inquiétants qui mènent au cimetière de Neuilly. D'autres ont évoqué la sensation d'être pris dans une chasse au trésor, et d'abord pris au jeu, ils se laissent attirer dans les impasses et devant les portes closes, puis la curiosité tarie, se trouvent las de tous ces détours.

La dalle de la Défense s'arrête net contre le cimetière de Neuilly, laissant juste la place au boulevard circulaire de la ceinturer, isolant et surplombant ainsi ce champ de repos. L'accès piéton au cimetière depuis la dalle (desserte par les transports en commun) est périlleux. Le piéton, qui bénéficie pourtant d'une vue plongeante sur cet espace, ne pourra l'atteindre qu'après un parcours chaotique et inconfortable sur un trottoir étroit le long d'une voie rapide. Rares sont d'ailleurs les piétons que nous avons pu observer emprunter ce chemin, et même si la vue depuis la dalle interpelle, l'inintelligibilité de l'accès est dissuasive. Ainsi la

[216] voir http://www.anr-muse.fr/#la-defence

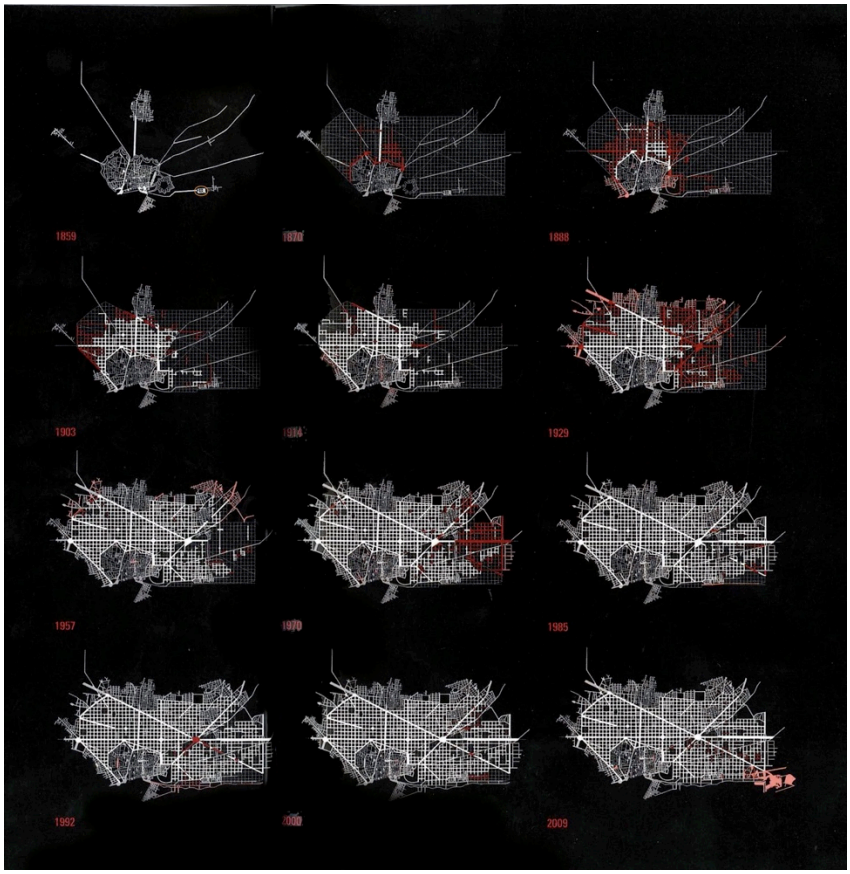
[217] écouter le débriefing sur http://www.anr-muse.fr/#experimenter-la-defense

[218] expérimentation : visite active du site (livret guide téléchargeable http://www.anr-muse.fr/media/experimenter/la-defense/livretAxe4.pdf

plupart des visiteurs viennent avec leur voiture. La ville de Neuilly explique sur son site officiel qu'il faut pour se rendre au cimetière en transport en commun « descendre à La Grande Arche et suivre les indications » en précisant entre parenthèses : « moyen d'accès assez compliqué ». Elle met donc à disposition un minibus qui tous les week-ends, soit le samedi soit le dimanche, effectue toutes les heures des allers et retours entre le pont de Neuilly à l'autre bout de l'esplanade et le cimetière. Les visiteurs calquent ainsi leurs visites sur ce rythme imposé par l'accessibilité difficile. Relativement à l'univers de la dalle piétonne conçue comme un espace lisse de fluidité, le cimetière est marginalisé. En s'y rendant, le visiteur, en son corps et conscience, peut ressentir cette extraction brutale de l'univers piéton vers un univers routier inhospitalier.

Trottoir étroit qui relie la Dalle au cimetière et minibus de la ville de Neuilly mis à disposition les week-ends – photos : P. Thiollière – La Défense, 2011

2.4. Genèse d'une intériorité urbaine au cimetière de Poblenou



Le cimetière de Poblenou pris dans le maillage du plan Cerdà – crédit : Busquets, Joan. ***Cerdà i la Barcelona del futur.*** **CCCB 2009.**

Le cimetière de l'est ouvert en 1775 est le premier construit hors des murs de Barcelone pour des raisons sanitaires. Il fut détruit par les troupes de Napoléon puis rouvert en 1819 selon les plans de l'architecte italien Antonio Ginesi dans un style néoclassique et monumental. Son éloignement de la ville en fit d'abord un cimetière pour les pauvres et pestiférés, les plus riches préférant demeurer près des églises. Après une destruction lors des guerres napoléoniennes et une reconstruction monumentale en 1819, le cimetière se trouva bientôt pris dans un quartier artisanal et industriel qui se développait durant le 19ème siècle. L'Eixample de l'urbaniste Cerdà, qui étendait le plan quadrillé jusqu'au rivage, butait contre cette pièce immuable. Le rivage, séparé du quartier par des voies ferrées, ne semblait intéresser personne, le quartier lui tournait le dos. Tout le littoral était alors occupé par le tissu industriel, le bord de mer n'était pas alors dédié au tourisme balnéaire mais constituait bien plutôt un espace de rebut séparé de la ville par les voies de chemin de fer. On allait s'y entraîner avant de passer le permis de conduire. On y exterminait les indésirables sous

Franco[219]. Des baraques d'un ou deux niveaux se trouvaient entre le cimetière et les chemins de fer. Le linge était étendu contre le mur du cimetière qui avait de par cet environnement informel pas une bonne réputation.

Il est dédié en grande partie à l'inhumation dans des enfeus qui permettent à Poblenou de superposer jusqu'à sept sépultures. Ces murs d'enfeus constituent une intériorité urbaine remarquable qui enveloppe le visiteur de ces parois labyrinthiques. Alors qu'il se présente sur le côté sud-ouest par une entrée monumentale, son unique accès pratiqué, les autres faces semblent plutôt muettes et ne laissent en tous cas pas entrevoir ce qui se passe à l'intérieur. Pourtant, en longeant son mur humide et suintant sur plus de 250m d'une éprouvante avancée dans la rue arrière de la Taulat, l'ambiance particulière du cimetière se fait sentir, transportée par les cris des mouettes qui y ont élu domicile et marquent profondément le ciel sonore du labyrinthe.

Allée principale du cimetière et vue plongeante dans le labyrinthe depuis la rue Taulat – crédit P. Thiollière – Poblenou, 2012

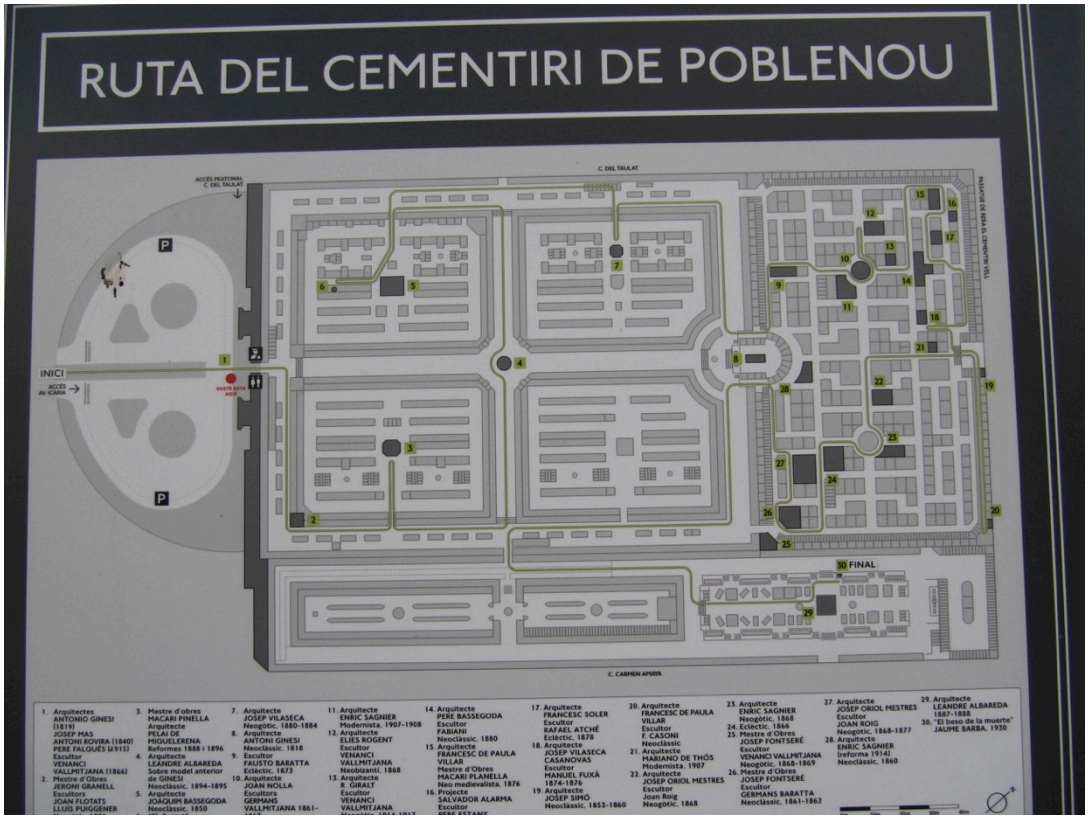
Avec le projet Olympique d'aménagement du littoral et de nouvelle autoroute enterrée (*ronda littoral*), les baraques autour du cimetière se retrouvent sur le devant de la scène et gênent. Elles feront donc place à une nouvelle route, des parcs, une école élémentaire, une école de foot et une église. Ces nouveaux établissements et infrastructures, et l'accessibilité à la plage ont renversé la situation, tournant la ville vers le littoral. Les habitants nous disent qu'ils perdirent à ce moment de la transformation urbaine tous leurs repères. Le littoral allait être complètement reconfiguré et le cimetière aussi rénové devient progressivement un lieu touristique.

Les aménagements de Poblenou s'inscrivent dans un mouvement général de reconquête urbaine qui démarre dès les années 80 en Espagne et se prolonge avec les jeux olympiques. À

[219] « La plage, c'était la mort ! » nous disait un habitant qui évoquait cette période de l'histoire.

Barcelone, l'espace public devient ainsi « un élément essentiel dans la conception des projets urbains, avec notamment l'aménagement de 200 hectares de nouveaux parcs et jardins entre 1982 et 1992, ainsi que nombre de promenades, particulièrement près du vieux port. » [220]

Grâce à ses qualités patrimoniales, le cimetière a pu intégrer les parcours touristiques. Des dépliants pour aider le visiteur à repérer les sépultures remarquables sont mis à disposition, des visites guidées s'y déroulent les dimanches et des reconstitutions de cérémonies traditionnelles ont lieu en nocturne une fois par an. Pour autant, les mises en enfeu y sont fréquentes (5-6 par jour) et les touristes venant apprécier la photogénie du lieu se mêlent aux familles venant placer leur mort dans leur dernière demeure. . Un dispositif de surveillance conséquent est cependant mis en œuvre pour permettre cette cohabitation (bureau d'accueil, surveillance à l'entrée, caméras, panneaux d'interdiction de prendre des photos dans tout le cimetière, flux touristiques canalisés lors de visites patrimoniales).



[220] François Mancebo : Stratégies barcelonaises : reconfigurer la ville entre projets urbains partiels et urbanisme de grands événements : halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/05/…/Article_Mancebo_Quebec.doc

Itinéraire de la visite patrimoniale du cimetière, trois vues depuis le porche d'entrée – photo : collectif Paradoxes d'ambiance – Poblenou, 2012

2.5. Angles à bascule

Les cimetières constituent des pièces de contournement. Dans les deux cas, le contournement du cimetière opère comme formant sensible majeur des trajets. « Faire le tour », « contourner », le lieu s'incarne dans la manière dont on l'évite car il est intraversable. Mais ce contournement présente de multiples modalités ambiantales selon les articulations ou seuils qui le configurent. Les cimetières à la Défense sont un obstacle encastré dans la topographie que l'on contourne à grande vitesse (logique routière des voies adjacentes) ou survole du regard, toujours à distance. À Poblenou la configuration fait que le contact est moins distant, plus corporel. Si le contournement du cimetière de Neuilly articule les ambiances par des changements de niveau dans les différentes couches superposées et propose des séquences de surplomb, il est à Barcelone essentiellement articulé par des angles à 90 degrés, qui comme dans le reste de la ville orthogonale, opèrent les basculements ambiantaux selon un rythme régulier.

Portail latéral du parvis et mur latéral côté ville sur la rue Taulat – photo : collectif paradoxes d'ambiance, 2012

Mur arrière : goulet d'étranglement relégué articulant ville et littoral - photo : collectif paradoxes d'ambiance, 2012

Mur latéral côté littoral : les pierres apparentes, la haie de bougainvilliers et l'ouverture visuelle vers le littoral le rendent moins intimidant que côté Taulat - photo : collectif paradoxes d'ambiance, 2012

Mur sud-est du cimetière avant et après l'aménagement du littoral pour les jeux olympiques de 1992

Lors des aménagements du littoral, le mur sud-est du cimetière a perdu de sa présence devant les vastes étendues de routes, parcs et terrains de jeu qui s'alternent jusqu'à la plage. Le trottoir a été élargi et la haie de bougainvilliers à son pied en éloigne le passant.

2.6. Mise en relation sensible des cimetières dans leur contexte

« La vue est le sens de l'observateur solitaire, tandis qu'entendre crée un sentiment de relation et de solidarité. »

Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, p.59

Les cimetières, champs de repos de nos morts ne sont pas des voisins toujours appréciés. Ils nous renvoient à notre propre finitude, nous rappellent des moments douloureux, évoquent un monde inconnu qui est notre destin commun. Leur intérieur est souvent caché par une enceinte opaque. La loi française découlant de la Loi prairial de 1804 impose un mur opaque d'au moins 1,50 m ou une haie qui double les clôtures perméables au regard. Pour autant, le calme et la végétation qu'ils nous offrent sont très prisés par les visiteurs habitués ou occasionnels, particulièrement dans les milieux très urbanisés qui correspondent à nos terrains d'enquête de La Défense et Poblenou.

Dans le cimetière vertical de Poblenou, les ombres franches des murs d'enfeus tranchent avec les parties au soleil et forment des contrastes lumineux et thermiques importants[221]. À Neuilly, le sol profond du cimetière régule les variations thermiques et la luminosité est filtrée par les feuillages. La fraîcheur se fait sentir graduellement au fur et à mesure que l'on descend depuis les sols artificiels de la dalle jusqu'au sol naturel du cimetière, en passant par le sol naturalisant de Gilles Clément dans le Jardin de l'Arche.

Depuis le cimetière de Neuilly situé dans une cuvette, les sons produits sur les niveaux supérieurs nous reviennent amplifiés par les réverbérations sur les façades de verre. L'infrastructure qui l'entoure produit un drone routier ponctué par le son des passages réguliers d'avions et le surgissement des motos ou poids lourds. Le cercle routier qui entoure les deux cimetières, le stade et les bâtiments de l'Hôtel Renaissance, forme une première limite au franchissement, puis les façades de verre des tours du côté de la Dalle une seconde limite verticale, qui nous indiquent de ses réverbérations la proximité de ces volumes imposants et leur domination. La Jetée fournit sur l'axe historique au milieu de ce cercle comme une langue aux sonorités vocales (dont le cube de l'arche fournit un point d'amplification), naturelles (au niveau des feuillages sonores et de l'avifaune dans les arbres du Jardin de l'Arche) et vibratoires (pas sur le sol en bois et vibrations de la Jetée)[222]. Les « accessoires de la connexion »[223] de la Jetée, un escalier colimaçon côté dalle, un escalier

[221] fiches des relevés thermiques, aérauliques, lumineux et sonores de part et d'autre des dispositifs de seuils – exemples sur le cimetière de Poblenou http://www.anr-muse.fr/#observer-et-decrire

[222] écouter l'enregistrement : Coupe sur le cimetière La Défense : http://www.anr-muse.fr/ - paradoxes-d-ambiance

[223] Koolhaas, Rem. *Junkspace.* Payot. 2011

provisoire côté terrasses, sont des éléments qui deviennent très présents lorsqu'ils sont empruntés et produisent un brouillage sensoriel[224].

L'ambiance sonore est aussi dans les deux cimetières rythmée par les oiseaux, en particulier les mouettes qui ont élu domicile dans les arbres et sur les murs du cimetière de Poblenou[225]. La présence mouvante et sonore des mouettes au-dessus du labyrinthe, peut devenir inquiétante lorsque celles-ci protègent leur nid avec zèle et menacent les visiteurs[226]. Les oiseaux ont ce pouvoir allégorique et sensible de nous amener ailleurs, mais aussi peut-être, au cours de notre voyage, vers nous-même[227]s. L'ambiance est un viatique[228], et les qualités sensibles qui la forment, nous amènent en voyage, dans des espaces-temps, souvenirs et rêveries.

[224] O. Germon, https://lambiophil.hypotheses.org/589

[225] écouter l'enregistrement : Coupe sur le cimetière Poblenou : http://www.anr-muse.fr/ - paradoxes-d-ambiance

[226] En juin, alors que nous étions sur le terrain, les mouettes ont pondu et protègent leur nid avec zèle

[227] « Vous avez fait un long voyage pour arriver à vous-même » phrase du poéte perse Rumi, inspiré de Attar, « Le cantique des oiseaux »

[228] Amphoux, Pascal (ed.). *La notion d'ambiance : une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale.* Lausanne : PUCA. 1998

Le cimetière de Poblenou dans son contexte – crédit : C. Daud, tiré de la recherche ANR MUSE

Le cimetière dans son enceinte massive – crédit : C. Daud, tiré de la recherche ANR MUSE

À Poblenou, de la vaste avenue Icaria, le cimetière est à peine perceptible camouflé derrière les platanes du parvis. Devant le parvis formant l'antichambre du cimetière historique que les piétons longent ou traversent, l'espace est lâche. Un carrefour aux allures de rond-point, où cinq routes bien fréquentées se rejoignent, fait opposition à l'arrondi du parvis : aux angles de ce carrefour un peu bancal se font face les architectures du quartier ouvrier recadrées par le plan Cerdà, celles du Barcelone olympique des débuts des années 90, une église d'architecture contemporaine sur un îlot isolé entouré par les flux et le parvis du cimetière clôturé par des grilles. Cette pièce joue un rôle d'articulation entre les différentes ambiances qui s'y accrochent. Les basculements sont plus doux, ainsi l'adaptation des régimes de mobilités aux contextes semble moins brutale qu'à La Défense. En dehors de ce point de contact du parvis, la carapace murée du cimetière est omniprésente sur les trois autres côtés.

Carrefour lâche et église contemporaine devant le parvis du cimetière – photo : P. Thiollière, Poblenou, 2012

L'enceinte épaisse de 2m qui contient des corps marque une franche séparation entre le monde des vivants et le monde des morts. L'isolation acoustique (environ 20dB) de cette enceinte laisse cependant pénétrer quelques rumeurs des activités alentour (bus touristiques, activités sportives, sonneries et mouvements d'entrée et de sortie de l'école, artisanat dans la rue Taulat). À La Défense, les mesures de niveaux sonores équivalent indiquent deux modes de mise au calme : d'une part dans la verticalité avec la descente dans les espaces encastrés, les dessous (on passe de 58,8 dB(A) sur la Jetée à 53 dB(A) sous la Jetée, dans le Jardin de l'Arche, jusqu'à 43,6 dB(A) dans les points centraux les plus calmes du cimetière), d'autre part dans l'éloignement des boulevards de ceinture qui sont les principales sources du site (sur la Jetée, on passe ainsi de 58,8 dB(A) près du boulevard à 51,6 dB(A) vers le bout, ou dans le cimetière, les niveaux sonores équivalents varient entre 59 dB(A) au plus proche du boulevard de ceinture, 53 dB(A) sous la Jetée, jusqu'à 43,6 dB(A) dans les points les plus éloignés des sources extérieures)[229].

[229] Mesures Leq sur des temps de 10mn. Enregistrements et mesures disponibles sur http://www.anr-muse.fr/#enregistrer-son-video-mesures.

Les coulisses de la plage : 7m de haut et 250m de long, le mur du cimetière sur la rue Taulat

Photo : Pascaline Thiollière, Poblenou 2012

Depuis la rue Taulat, le mur imposant dégage une humidité qui effrite l'enduit. Une odeur s'apparentant à de la moisissure a été relevée à maintes reprises lors du travail de terrain dans et autour de l'enceinte du cimetière. Lorsque l'on comprend le travail de décomposition que le mur assure dans sa masse, on y associe l'humidité et les odeurs.
Les espaces publics alentours offrent de nombreuses possibilités d'usages : sport, parc, plage, école, bar, église, rambla, centre commercial. La pièce semi-ouverte du parvis instaure une relation entre le cimetière et les fonctions urbaines alentours[230].

Terrain de sport et parc urbain entre le cimetière et la plage – photo : collectif Paradoxes d'ambiance - Poblenou, 2012

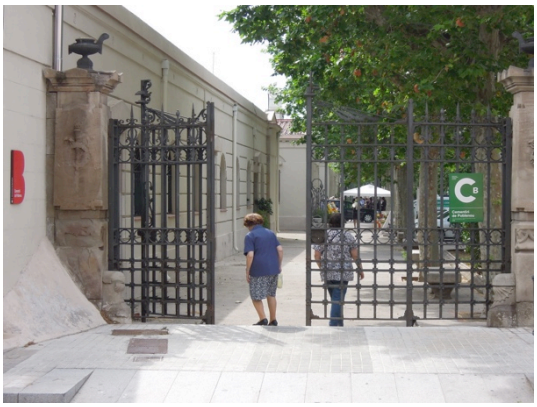
[230] pour approfondir degré d'ouverture des pièces urbaines et type de relation entre elles (http://www.anr-muse.fr/ - seuils)

2.7. L'antichambre du cimetière de Poblenou

Dans la nouvelle configuration de la ville littorale, un espace résiduel entre l'école et le parvis du cimetière devient le nouveau terrain de jeu que les écoliers et les parents investissent à la sortie de l'école et s'emplit alors de cris et de rires. Pour certains, le terrain de jeu s'étire le long du muret et des grilles du parvis du cimetière, que l'on traverse pour raccourcir son chemin et profiter de la ligne d'ombre des platanes, avant de s'infiltrer dans l'orthogonalité du plan Cerdà. Ce parvis est ainsi un espace de jeu, de repos et de passage, où les plus jeunes générations côtoient les plus anciennes avec simplicité.

Le parvis du cimetière comme chemin de traverse et le parc entre le cimetière et l'école comme tapis de jeu – photos : collectif Paradoxes d'ambiances, Poblenou 2012

L'accès au vieux cimetière de Poblenou est évident, marqué par une façade monumentale devancée d'un parvis en demi-cercle où aboutit l'Avenida Icaria. Plusieurs lignes de bus marquent un arrêt à proximité. Le parvis forme une « pièce-seuil », une réserve par rapport aux ambiances plus ouvertes de l'espace public environnant ou plus fermées du cimetière. Entouré d'un muret surmonté de grilles, il constitue un espace protégé tout en permettant une porosité visuelle et sonore. Équipé de nombreux bancs, d'une fontaine, et planté de platanes et de palmiers, il est pratiqué comme un petit parc dans lequel on vient se mettre à l'écart des activités et du trafic urbain. Les chants des perruches qui y ont trouvé refuge lui donnent une enveloppe sonore singulière. Pour les visiteurs du cimetière, il constitue une articulation douce dans le parcours et prépare à l'entrée dans la nécropole. Il permet dans les deux sens d'anticiper l'immersion dans le milieu vers lequel on va. Lors d'enterrement, il offre un espace confortable pour la constitution de la communauté autour du défunt. Il opère ainsi en tant qu'entre-deux qui invite au séjour autant que comme pièce articulant un parcours.



Porte latérale du parvis : décalage d'une marche (gauche) et discussion de part et d'autre de la grille (droite) – photo : collectif Paradoxes d'ambiances – Poblenou 2012

Les deux bancs devant le porche servent de support aux rassemblements des familles avant et après les mises en enfeu – photo : P. Thiollière, Poblenou 2012

Ainsi cette pièce à part entière joue un rôle indispensable dans la mise en relation des moments et des acteurs de la vie urbaine. Comme une *antichambre* (voir tableaux annexes), elle permet une respiration non seulement entre l'intérieur et l'extérieur du cimetière mais aussi le long d'un parcours urbain traversant le parvis. Nous avons ici à faire à une imbrication de seuils de différentes natures et épaisseurs. L'expérience mobile de l'entrée dans le cimetière se décompose en différents seuils de perception successifs : le passage du portail, la descente d'une marche (si l'entrée se fait par le côté), la ligne d'ombre des platanes, la sensation d'inclusion que procurent les chants des perruches dans les palmiers qui caractérisent l'ambiance sonore du lieu et qui masquent progressivement les bruits de la circulation, les voix des personnes rassemblées devant le porche, ce dernier marquant un dernier seuil où la pénombre et la réverbération marqueront le passage, avant de trouver à l'intérieur, la lumière éblouissante et le silence[231] du cimetière.

231 La sensation de silence (relatif car les cris des mouettes et le vent sur les rubans de plastique des bouquets de fleurs placés sont très présents dans le cimetière) est provoquée par une rupture du niveau sonore due à la grande capacité d'absorption des murs d'enfeux : nous avons pu mesurer une différence des niveaux sonores équivalents de 20dB(A) des deux côtés de l'enceinte.

Entrée muséale du cimetière – photo : collectif Paradoxes d'ambiances – Poblenou, 2012

2.8. Seuil kinesthésique éprouvant et limites sensibles au cimetière de Neuilly

Le nouveau cimetière de Neuilly au pied de l'Arche de la Défense n'a pas quant à lui vocation à attirer les touristes, pourtant nombreux sur la dalle. Le flux des visiteurs n'est pas comparable à celui de Poblenou. Les employés avouent passer des jours sans voir personne. Les inhumations y sont aussi moins fréquentes (4-5 par semaine en moyenne). Le contraste entre ce champ de repos de 7 hectares vide et immobile et la densité humaine grouillante que l'on trouve sur la dalle et la « jetée » qui surplombe le cimetière est saisissant.

Alors que des dispositifs spatiaux et ambiantaux donnent, à Poblenou, une épaisseur au seuil, le passage à l'intérieur du cimetière de Neuilly se réduit à une barrière et une porte métallique et on passe brutalement d'un univers routier extrêmement éprouvant (embranchement d'autoroute, boulevard circulaire) à l'espace du cimetière. Difficile dans ce cas de parler de seuil tel que nous l'entendons ordinairement. À l'entrée du cimetière, on retrouve alors des traces d'éléments urbains : le sol se pave de granit gris, des bancs abrités par des conifères formant paravents encadrent un parterre de fleurs, une statue et quelques arbres. De ce sas qui referme un peu la vue partent les allées rayonnantes, soulignées de rangées d'arbres. Une cloche, le bâtiment du conservateur et des toilettes sont installés près du portail. Ici le basculement de l'univers routier à celui du cimetière ne coïncide pas avec la porte, il se fait petit à petit, au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans les allées, que le son du boulevard s'éloigne, le temps de s'imprégner de la tranquillité du lieu qui se substitue à l'expérience piétonne ou véhiculée qui a précédé. Nous remarquons qu'il faudra s'éloigner d'une cinquantaine de mètres des contours bordés d'infrastructures routières pour que l'ambiance du cimetière prenne le dessus sur l'ambiance routière.

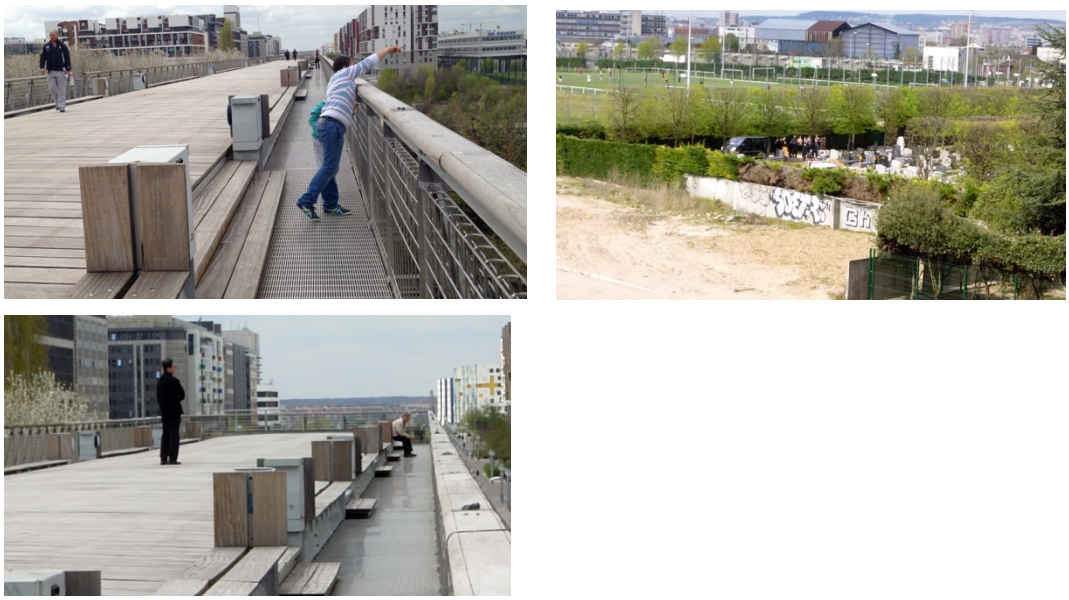
Accès au cimetière de Neuilly de l'extérieur et de l'intérieur – photo : P. Thiollière - La Défense, avril 2012

Si la séparation entre le cimetière et la ville qui l'entoure est très clairement constituée à Poblenou par son enceinte épaisse, étanche au regard et haute de 7m, le dispositif de séparation entre le cimetière de Neuilly et le quartier d'affaires alentour est plus complexe. Le cimetière installé sur le sol naturel se trouve dominé par la dalle et la jetée d'environ 12 mètres, et ceux qui pratiquent ces espaces surélevés sont directement en relation avec le cimetière, la canopée des arbres du cimetière effaçant des secteurs entiers de tombes une bonne partie de l'année et assurant une mise à distance confortable. Cette situation de surplomb par rapport au cimetière permet aux passants de faire l'expérience de se tenir au seuil, le regard plongeant mais corporellement distant du cimetière. Accoudé sur la glissière ou assis sur les bancs latéraux de la jetée, l'accès sensible au cimetière invite à une disponibilité à l'écart du tumulte de la Dalle.

Vue automnale et printanière sur le jardin de l'Arche et le cimetière depuis la Jetée – photo : P. Thiollière – La Défense, avril 2014 et octobre 2010

Vu de la jetée, le cimetière représente un « trou » vert (orangé l'automne-hiver ou noir quand vient la nuit), et il semble aisé aux employés des bureaux qui passent leur pause déjeuner sur

les bancs de la jetée de « profiter de la verdure »[232] en faisant abstraction des tombes en contrebas. En observant les allées et venues des travailleurs du quartier sur la passerelle, nous nous rendons compte que les regards divaguent rarement sur le cimetière mais restent concentrés sur les pieds, l'objectif à atteindre, ou les téléphones et autres appareils numériques. Quelques promeneurs cependant observent à la dérobée une inhumation en restant assis ou en se déplaçant de long en large, ils sont comme nous, des observateurs au seuil d'un regard indiscret.



Observations discrètes d'un enterrement depuis la Jetée – photos extraites d'une vidéo : collectif Paradoxes d'ambiance - La Défense, avril 2012

2.9. Faire lieu dans l'entre-deux

Pour pouvoir parler de « lieu », il faut qu'il y ait une stabilisation dans les configurations physique, sociale, sensible et affective sans cesse réajustées. Les lieux connaissent pourtant des variations ambiantales susceptibles d'en reconfigurer en permanence les contours sensibles. L'ambiance, contrairement à l'espace figé dans une représentation, est impensable sans la dimension temporelle, les cycles, rythmes et climats. L'ambiance est versatile, changeante, voire réversible. À défaut de ce qui « fait lieu », nous pourrions parler de ce qui « fait ambiance » ou ce qui fait que l'ambiance prend[233]. Comment des micro-ambiances peuvent se nicher et s'extraire de l'ambiance dominante d'un lieu ?

[232] Selon l'expression d'un employé de banque interrogé pendant sa pause déjeuner sur la jetée

[233] Grégoire Chelkoff, *L'ambiance sensible à l'architecture : paradoxes et empathies contemporaines*, 2ème Congrès international des Ambiances, Montréal, 2012

Nous avons considéré les seuils comme des moments de basculement de la perception, de modification sensible du milieu selon des variations d'intensités, de rythmes, des suspensions, des pauses dans le mouvement et tâché de relever les affordances qu'offrait le milieu dans ces situations. Les seuils ambiantaux se reconfigurent sans cesse : une ligne d'ombre qui bouge, le public et les usages qui varient, le climat qui change, le passage d'un avion qui modifie l'ambiance sonore, une canopée qui perd ces feuilles… La géographie des seuils est toujours en mouvement.

L'architecte grec Stavros Stavrides dans son ouvrage *La ville des seuils* expose le potentiel émancipatoire que les seuils portent en eux[234]. En mettant en contact les espaces et ambiances différenciés, les seuils sont des « entres » où s'ouvrent des possibles. Un seuil temporel correspond au « moment-seuil » où le sujet pourrait basculer d'un régime d'attention à un autre, en s'échappant par exemple de l'ambiance dominante dans une micro-ambiance. Mais pour que ces moments puissent advenir, il faut que l'espace possède certaines qualités sensibles, de prises, d'« affordances ». Il suffit parfois d'un détail discret, au seuil du perceptible, pour que la perception s'éveille et que le régime d'attention et d'action du sujet soit modifié. En effet, « le subtil passage de l'atmosphère à l'ambiance réside dans l'implication du sujet agissant ».[235]

Émergence éphémère d'un lieu de « tranquillité créative » dans un non-lieu routier – photo : P. Thiollière – La Défense, 2012

Nous avons rencontré un homme, artiste, poète, et témoin de la transformation des lieux, qui pour se mettre à l'abri des regards et trouver sa « tranquillité créative », s'écarte de la dalle sur un banc au bord du non-lieu routier des boulevards circulaires, dans un environnement sonore d'environ 70 dB. De ce point qu'il fréquente souvent, et dont il a vu grandir les arbres

[234] Stavros Stavrides, Towards a city of thresholds, 2010
http://www.professionaldreamers.net/_prowp/wp-content/uploads/978-88-904295-3-8.pdf

[235] Grégoire Chelkoff, *L'ambiance sensible à l'architecture : paradoxes et empathies contemporaines*, 2ème Congrès international des Ambiances, Montréal, 2012

qui lui apportent un peu d'ombre, il observe le tumulte de la dalle à distance et le vent d'ouest lui inspire des poèmes[236].

Dans la zone de frottement entre deux ou plusieurs milieux ambiantaux parfois opposés - comme la quiétude d'un cimetière, l'entrelacs routier alentour et l'hyperactivité d'une dalle d'affaires en surplomb -, une installation à l'écart peut avoir lieu. Et si ce coin du contournement routier du cimetière équipé de trois bancs semble privé d'identité, c'est depuis cet écart et c'est depuis cette banalité routière que peuvent se lire les histoires et projets parallèles et successifs qui s'entremêlent et la co-construction des identités des lieux et des hommes. Permettre de vivre cet écart, de faire l'expérience de cette étrangèreté au monde est une fonction urbaine qu'il serait peut-être à l'ordre du jour de valoriser.

3. Rythmes enchevêtrés

3.1. Cheminements incertains, chantiers, suspensions

Pour nos observations, nous nous intéressons principalement aux espaces situés de l'*autre* côté de l'Arche : la Jetée qui forme un promenoir au-dessus du cimetière, les jardins situés en dessous, ainsi que le parcours jusqu'au cimetière. Mais nos observations ont déjà valeur d'archive.
En effet, la construction de l'Arena 92, après avoir connu de nombreuses polémiques, est aujourd'hui bien avancée. Le bâtiment de logement étudiant en construction entre la jetée et le cimetière qui en dissimulera partiellement la vue, le réaménagement des espaces publics sous la passerelle qui ont pour but de fluidifier les cheminements entre la dalle et les terrasses de l'Arche, vont complètement modifier les lieux et relations entre les lieux. Bientôt de nouveaux publics cohabiteront et une reconfiguration des usages et potentielles appropriations se profile. Le cimetière de Neuilly sera bientôt pris entre les deux monuments que sont l'Arche et le nouveau stade. Les réserves que représentaient les espaces sous la jetée vont certainement perdre leur dimension d'intimité en gagnant de nouvelles connexions.

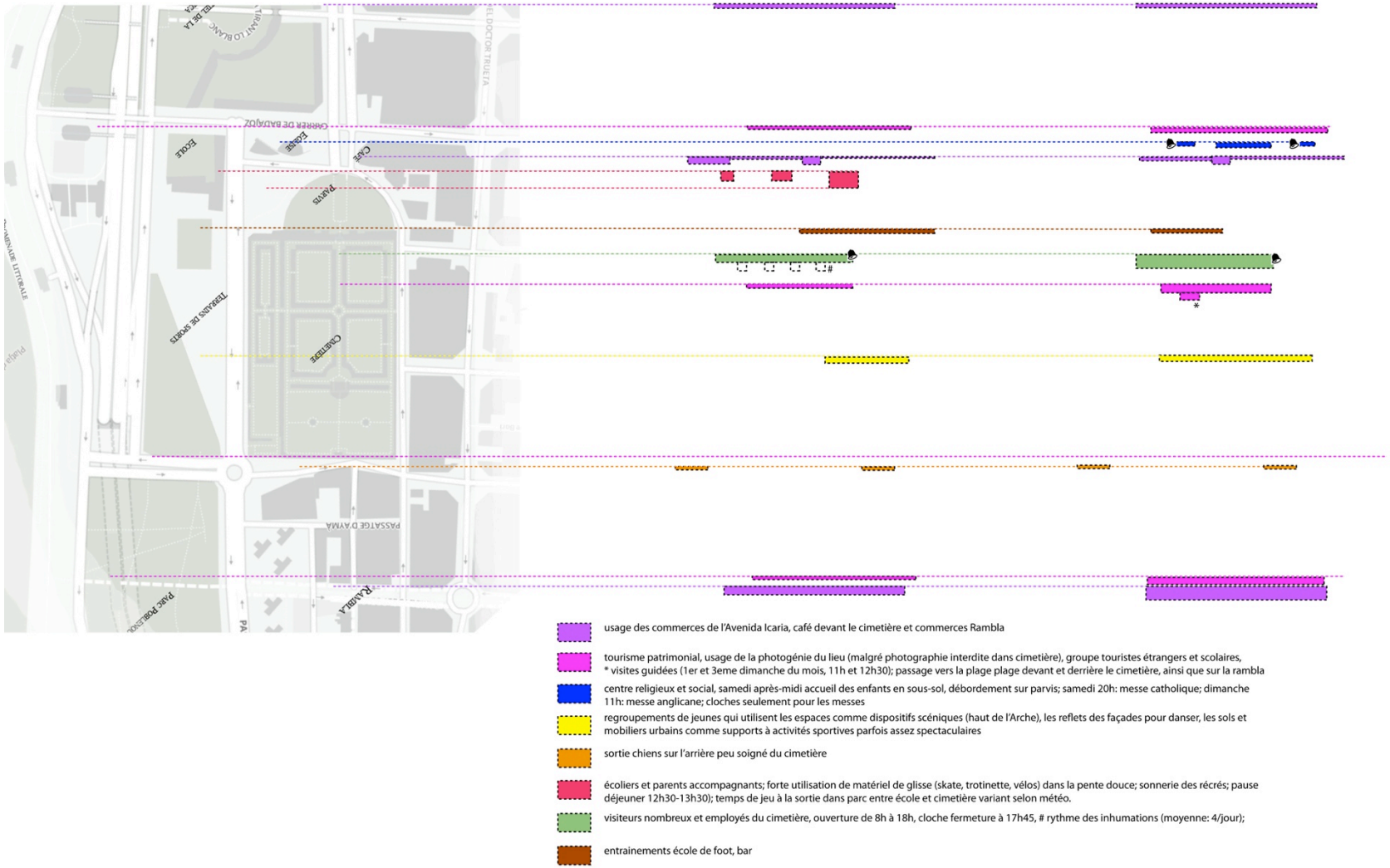
[236] voir http://www.anr-muse.fr/#paradoxes-d-ambiance vidéo « tranquillité créative »

Vue sur la jetée et le cimetière en 2012 et 2015, projet de l'Arena 92 en cours

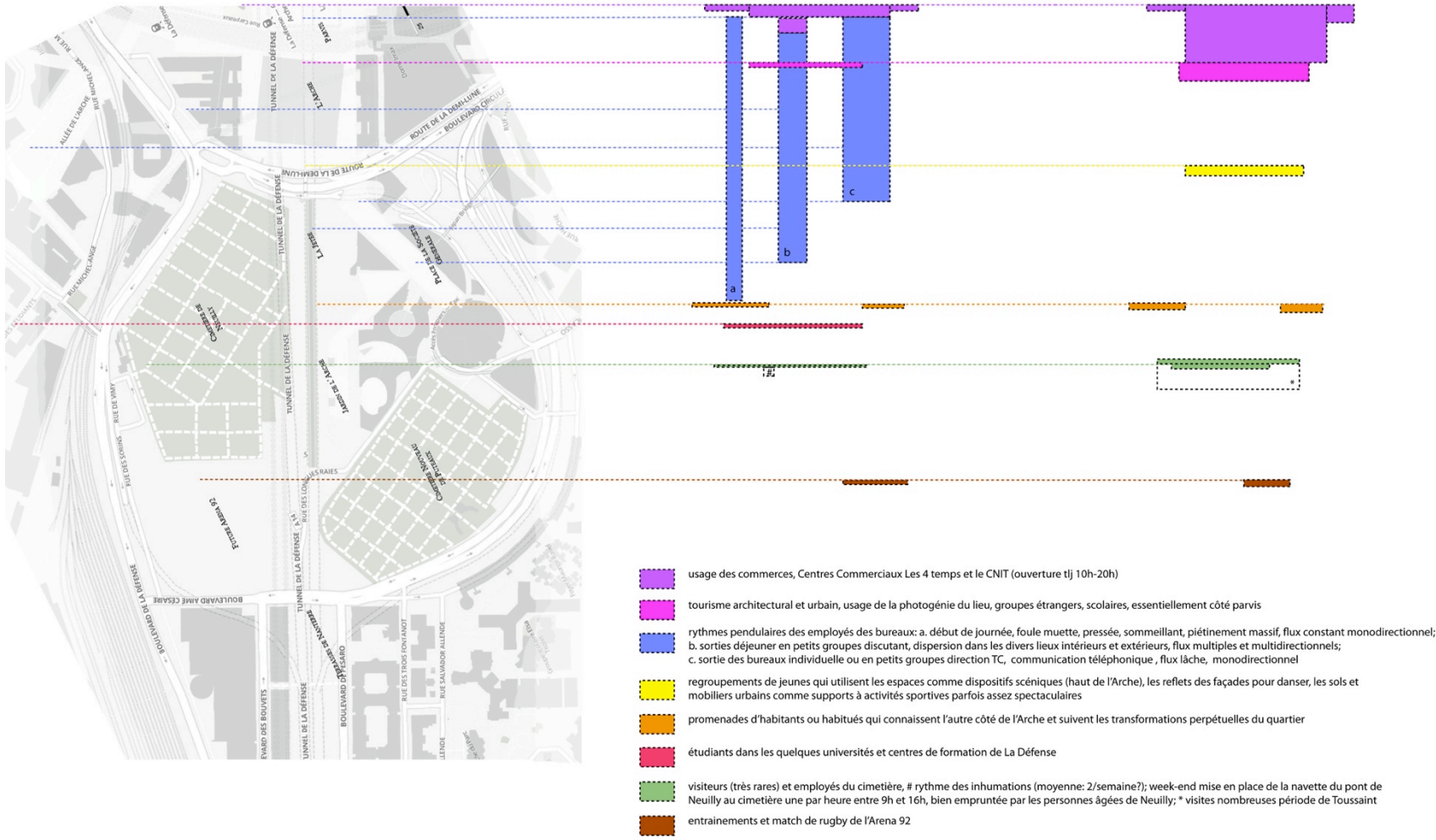
3.2. Essai de rythmanalyse comparée

L'ambiance d'un lieu se saisit dans ses variations, à travers les différentes temporalités qui la modulent. L'exploration rythmique permet d'envisager les affordances des espaces et des ambiances en terme dynamique. Afin de comprendre les rythmes, c'est-à-dire la manière de fluer de l'ambiance dans et autour des cimetières, nous avons cherché un moyen de représenter les rythmes des différents usages les jours de semaine et le week-end, en tâchant de les associer sur un plan aux espaces qu'ils concernent. Les deux représentations graphiques (voir ci-dessous) des rythmes d'usage des espaces publics aux alentours des cimetières de Neuilly et Poblenou ont pour objectif de révéler les intersections et interpénétrations de la temporalité et de la spatialité sur les deux terrains.

Rythmes d'usage des espaces publics aux alentours du cimetière de Poblenou



Rythmes d'usage des espaces publics aux alentours du cimetière de Neuilly



- usage des commerces, Centres Commerciaux Les 4 temps et le CNIT (ouverture tlj 10h-20h)
- tourisme architectural et urbain, usage de la photogénie du lieu, groupes étrangers, scolaires, essentiellement côté parvis
- rythmes pendulaires des employés des bureaux: a. début de journée, foule muette, pressée, sommeillant, piétinement massif, flux constant monodirectionnel; b. sorties déjeuner en petits groupes discutant, dispersion dans les divers lieux intérieurs et extérieurs, flux multiples et multidirectionnels; c. sortie des bureaux individuelle ou en petits groupes direction TC, communication téléphonique , flux lâche, monodirectionnel
- regroupements de jeunes qui utilisent les espaces comme dispositifs scéniques (haut de l'Arche), les reflets des façades pour danser, les sols et mobiliers urbains comme supports à activités sportives parfois assez spectaculaires
- promenades d'habitants ou habitués qui connaissent l'autre côté de l'Arche et suivent les transformations perpétuelles du quartier
- étudiants dans les quelques universités et centres de formation de La Défense
- visiteurs (très rares) et employés du cimetière, # rythme des inhumations (moyenne: 2/semaine?); week-end mise en place de la navette du pont de Neuilly au cimetière une par heure entre 9h et 16h, bien empruntée par les personnes âgées de Neuilly; * visites nombreuses période de Toussaint
- entrainements et match de rugby de l'Arena 92

D'une part les rythmes des enterrements sont très différents : en moyenne 5-6 par jour à Poblenou contre 4-5 par semaine à Neuilly. D'autre part le cimetière monumental de Poblenou est une attraction pour les touristes nombreux sur le littoral Barcelonais ; les fréquentations sont bien moindres à Neuilly, cimetière plus ordinaire et surtout très difficilement accessible depuis la dalle qui lui tourne le dos. Mais l'ambiance de ces cimetières en milieux urbains denses est aussi largement influencée par ce qu'il se passe aux alentours. Or les espaces avec lesquels ces cimetières cohabitent ont des usages très différents : mixité entre tourisme, habitat, école, terrains de sport, café à Poblenou ; quartier d'affaires rythmé par les horaires de travail à La Défense.

Nous pouvons décrire à Poblenou une polyrythmie où les usages s'équilibrent dans le temps et dans l'espace et qui accompagne l'expérience du cimetière d'éléments sensibles variés provenant de la vie extérieure (sons des terrains de sports, des sonneries d'école, des bus touristiques, des artisans). Tous les jours de l'année, sauf le 25 décembre et le 1er janvier, un bus touristique part près du cimetière toutes les 5-10mn de 9h du matin à 9h du soir, y créant un flux touristique susceptible de pénétrer, avec shorts, baskets et appareil photo, le cimetière.

Frottements entre fonction touristique et funéraire aux abords du cimetière – photos : collectif Paradoxes d'ambiance – Poblenou 2012

À La Défense, les activités autour du cimetière sont largement accordées sur les horaires de travail dans les bureaux, avec de forts contrastes ambiantaux entre la semaine et le week-end. Même l'église sur la dalle s'adapte aux temps du travail qui régissent l'organisation du quartier : ouverte du lundi au vendredi entre 8h et 18h30 et fermé le week-end, les messes et temps de prière prennent place à 8h avant le démarrage des journées ou dans le temps de midi. En semaine, le cimetière est peu visité. L'employé du cimetière explique que « c'est un trou paumé », même si paradoxalement il se trouve accolé à un des centres les plus fréquentés de la capitale, et qu'il y a des jours où personne ne vient le visiter. Le surplomb de la dalle l'enfonce plus bas que terre, la canopée des charmes l'efface et les axes routiers hostiles aux piétons l'enserrent. Seule la langue de la Jetée et des Jardins de l'Arche qui le frôle amène des sons humains plus ou moins denses selon les rythmes de la dalle, du soleil et de la pluie. « Les secrétaires à midi, on les entend piailler sur la jetée et on retrouve ici les

boites de sushi », nous dit l'employé sympathique. Une fois le temps du déjeuner passé, il nous parle d'une « heure de paix », d'une séquence très calme vers 14-15h. Il évoque le plaisir esthétique que l'interpénétration des paysages contrastés des tours et des tombes lui procure.

Il ressort de ces observations que la mort ne perturbe plus le temps urbain, ni à Barcelone, ni à La Défense. Pas d'arrêt, pas de signal (uniquement une cloche de fermeture le soir à Poblenou, la cloche est disposée sur un mur à l'entrée à Neuilly mais ne sonne pas)… La population âgée étant quasi inexistante sur le site de la Défense, la vieillesse et la finitude ne semblent pas faire partie du paysage, alors qu'à Poblenou le mélange des générations est plus équilibré. Le rythme lent du cimetière n'interfère pas avec le rythme de la dalle de la Défense, si ce n'est peut-être par le cycle des saisons qui dévoilera plus ou moins les tombes sous le feuillage des charmes aux vues des piétons marchant sur la jetée. Pourtant, sur quelques lignes de contact et points d'interaction avec les cimetières, l'espace public alentour semble pouvoir profiter de ce proche havre de paix.

3.3. Rythmes des rotations, rythme du deuil

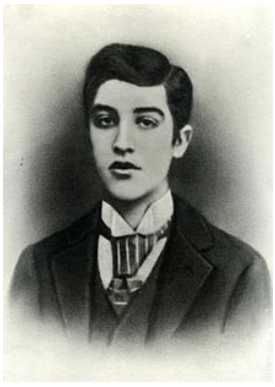
Un homme rencontré au cimetière de Neuilly a perdu sa fille de 4 ans dans des circonstances dramatiques six années en arrière. Il venait lorsque nous l'avons rencontré tous les week-ends avec la navette qui relie le Pont de Neuilly au cimetière. Il nous disait à quel point cette visite, qu'il faisait apparemment souvent seul, et le soin qu'il apportait à la tombe toujours fleurie et décorée, représentait pour lui une indispensable respiration hebdomadaire, après laquelle il se sentait mieux.
Un an après, un des employés qui m'offrit une visite personnalisée et répondit à toutes mes questions en baladant dans les allées, arrachant de-ci de-là une mauvaise herbe entre les pierres tombales, avait reconnu l'homme en deuil de sa fille que j'évoquais et me dit qu'il ne le voyait plus. Sur la tombe que nous retrouvâmes en effet, le temps avait passé sur les décorations de Noël alors que les charmes avaient fait leurs premières pousses de printemps. Nous nous disions que s'il n'avait pas déménagé, et s'il pouvait aujourd'hui se passer de ce rituel hebdomadaire, il devait aller mieux.

Le rythme de l'entretien tend à se relâcher avec l'avancement dans le deuil. Pour certains, la visite quotidienne ou hebdomadaire fait entièrement partie du rythme de vie. Elle prend place dans l'emploi du temps et les parcours quotidiens. À Barcelone, la situation du cimetière (très bonne desserte des transports en commun, proximité du littoral et de ses promenades, de la Rambla animée de Poblenou, café restaurant juste devant) est favorable à une insertion dans les divers cheminements à travers le quartier. La visite des morts se poursuit pour certains par des bavardages sur un banc du parvis, ou par un passage au café

d'en face. Un homme âgé que l'on a rencontré venait tous les jours à 17h et en profitait pour bavarder avec la gardienne sympathique jusqu'aux retentissements des cloches et la fermeture des grilles du parvis à 18h00. Une dame venait depuis la mort de son frère régulièrement dans le cimetière, puis s'est donné une mission parallèle à la visite de ses morts : trois fois par semaine, elle soigne et nourrit les chats du cimetière, très nombreux, organisés en clans. Pour accomplir sa mission, elle suit un itinéraire très précis, dépose la nourriture dans des recoins en 7 points du cimetière, en passant avec son caddie devant les enfeus de ses proches.

Ossuaire vitré dans un coin du cimetière de Neuilly et ossuaire à trappe au centre des allées à Poblenou – photos : P. Thiollière, Neuilly et Barcelone, 2012

Le rythme du cimetière, c'est aussi le rythme de l'oubli et les lentes rotations des morts qui hantent le lieu, dont on réduit et déplace les restes dans les ossuaires discrets. Il y a ceux dont les épitaphes disparaissent et les restes vont à l'ossuaire, ceux qui partagent les enfeus avec la descendance, ceux dont le culte se propage et perdure. À Poblenou, le culte du jeune El Santet, visionnaire et mort tragiquement, se maintient discrètement dans une allée au cœur d'un des quatre îlots d'enfeus. Ce culte occulte s'entretient avec l'image de son doux visage à l'abri des regards indiscrets. L'honneur de découvrir ce sanctuaire ne se donne pas aux visiteurs furtifs et nous l'avons découvert qu'à la fin de notre séjour, après avoir rencontré quelques habitués. Il faut dire qu'il n'est pas évident de s'orienter dans ce labyrinthe et qu'il est facile de disparaître au coin d'un mur d'enfeus. Les tentatives de filatures ont pu ressembler à un jeu de cache-cache, sur le rythme des apparitions et disparitions du sujet que l'on suit.



Le culte discret du jeune El Santet, caché au cœur d'un îlot du cimetière de Poblenou – photo : collectif Paradoxes d'ambiance, Poblenou 2012

3.4. Rythmes et sonorités de l'accompagnement vers la mort

La culture laïque ne dispose pas des régulations temporelles des rituels religieux (temps du deuil, rythme des cérémonies). Les rythmes intimes et la manière singulière de faire face à la mort s'enchevêtrent avec des rythmes imposés de l'extérieur, des rythmes sociaux-culturels. Ce qui de l'extérieur rythme ces moments autour de la mort sont alors les temporalités profanes des horaires d'ouvertures des équipements, les temps de travail des professionnels, les disponibilités de personnels ou des espaces, les quelques jours de répit auxquels une personne en deuil peut avoir droit… Ces rythmes imposés de l'extérieur tendent à s'accorder de plus en plus aux rythmes singuliers des endeuillés avec le mouvement d'intimisation[237] de la mort. Les professionnels du funéraire ont bien compris que le temps du deuil ne peut se calquer sur ces temps profanes et par exemple permettent de plus en plus un accès 24/24h aux chambres funéraires.

Obs. 2 – enterrement 3546 – Poblenou juin 2012

2ème niveau angle NE, très rapide (env. 10mn), petits gestes des maçons, ils nettoient la vitre, les proches regardent, parlent des détails du protocole avec les maçons. Très silencieux.

11 : 02 départ avec cortège du porche
11 : 13 devant tombe ; mise en enfeu, pierre et vitre rescellées, nettoyage vitre, dépôt gerbe
11 : 17 départ des maçons
11 : 20 tout le monde est parti
11 : 21 retour d'un jeune pour prendre une fleur dans la gerbe
11 : 32 la famille est à l'angle du carré regroupée, s'éloigne de la tombe pour discuter puis retour avec la famille à l'entrée, regroupements et derniers mots devant l'entrée

Au cimetière de Poblenou, les mises en enfeu s'effectuent au rythme de 5-6 par jour. Les personnels du cimetière qui passent leurs journées sur place enchaînent les préparatifs

[237] Déchaux, J-H. op. cit.

(ouverture de l'enfeu, réduction des corps éventuellement déjà présent ou mise en ossuaire) et disposent de seulement 15-20mn pour chaque mise en enfeu (transport du cercueil et des fleurs depuis l'entrée jusqu'à l'enfeu, mise en enfeu, fermeture et placement des vitrines et dépôt d'une couronne de fleurs au sol). Ils utilisent un petit véhicule adapté à la largeur des allées et équipé d'une plateforme élévatrice qui permet aux employés de monter le cercueil au niveau de l'enfeu et de procéder aux petits travaux de maçonnerie qui accompagnent la mise en enfeu. Dans le silence, la communauté autour du défunt observe les gestes des travailleurs. Les productions sonores qui accompagnent la mise en enfeu sont des bruits de truelles, avec lesquelles on fixe la plaque devant le cercueil et les pierres de décoration de la vitrine, les bruits mécaniques de montée et descente de la plateforme. Ces productions sonores sont réverbérées sur les murs d'enfeus et caractérisent, avec les cris des mouettes et les frémissements à la brise des emballages de fleurs sur les enfeus, l'espace sonore du labyrinthe.

3.5. Réserves d'intimité, poches temporelles et relâchements corporels

Bancs linéaires le long de la Jetée : un retrait des flux et une position contemplative sur le dessous – photos : collectif Paradoxes d'ambiance – La Défense, 2012

À La Défense, les bancs qui bordent la Jetée des deux côtés permettent une soustraction rapide du flux, et ouvrent à un univers sensible très différent de celui de la dalle. Avec les jardins de l'Arche sous la Jetée, Gilles Clément réintroduit des éléments de ruralité (calade, sol irrégulier) et cherche à attirer les oiseaux en creusant les pierres au sol pour qu'ils s'y abreuvent. Pourtant le jardin s'installe sur une autoroute enterrée et ne dispose que de peu de profondeur de sol. L'avifaune est bien présente, dans les arbustes ou dans les saules qui bordent par petits groupes la Jetée, et ramène au premier plan des sons de la nature en bordure de l'univers minéral de la dalle.

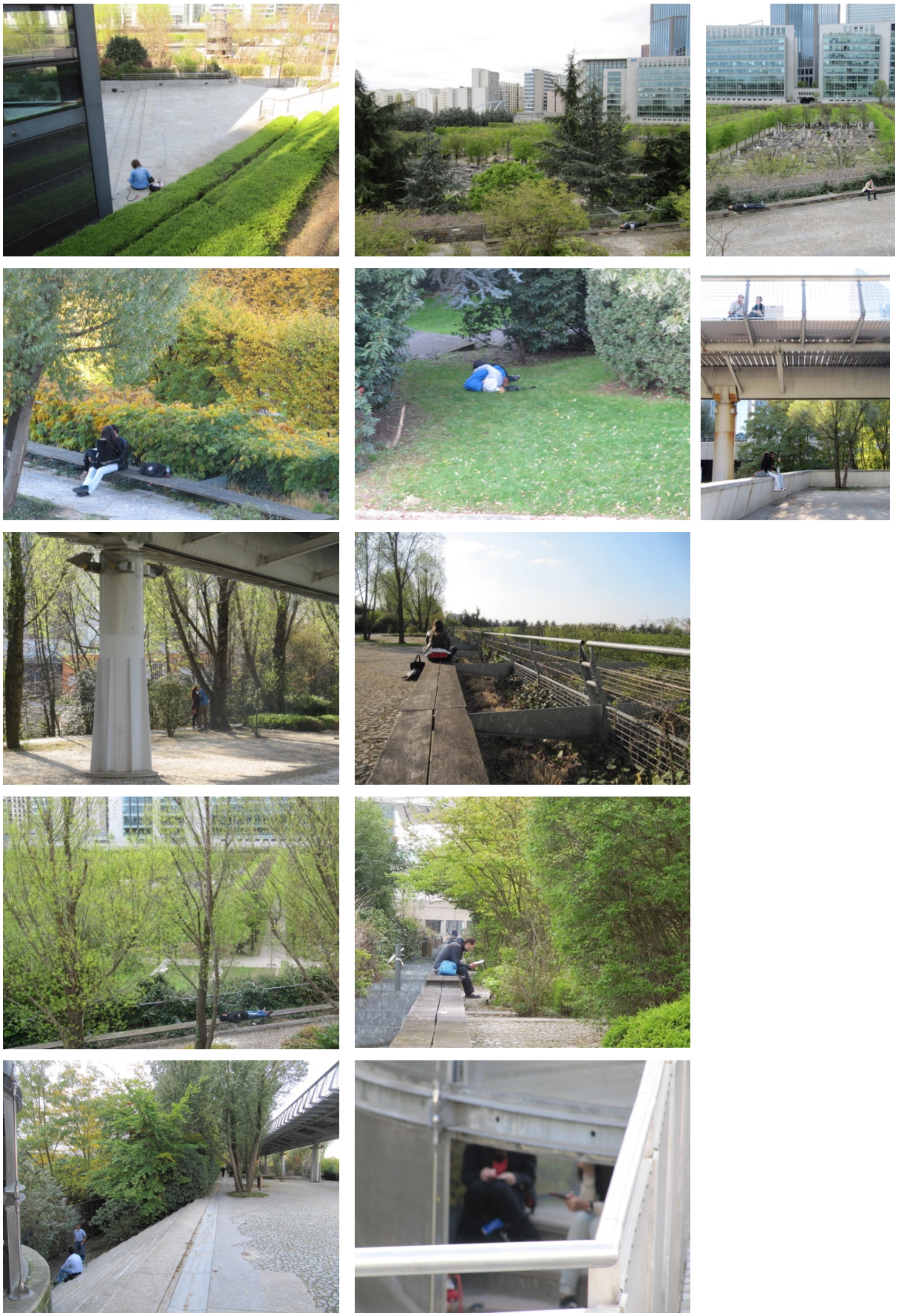
Il semble que dans les entre-deux de ces ambiances qui s'entrechoquent, se créent des espaces de réserves propices à une appropriation plus intime du lieu. Gilles Clément parle de tiers-paysage[238], d'espace ressource pour la faune et la flore qui y trouve refuge et qui forme comme un espace tampon indispensable à la vitalité des espaces aménagés qu'ils servent. Nous voyons que l'aménagement soucieux de la nature est ici aussi un réservoir pour l'homme qui a du mal à se ressourcer dans un milieu urbain dense de verre et de béton et voit dans cette petite nature du jardin de l'Arche sous la Jetée, une respiration essentielle à la vie sur la dalle.

La position du jardin, entre le niveau de la jetée et le niveau du sol naturel du cimetière, est aussi intermédiaire, formant sous la Jetée des espaces « encastrés » qui peuvent offrir un lieu de réserve par rapport aux flux généralisés. Ils représentent des lieux d'échappement à l'ambiance dominante du site. En travaillant la bordure entre le jardin et le cimetière d'une structure métallique sur laquelle grimpent des plantes qui débordent sur le mur de soutènement, le paysagiste masque la vue sur les tombes à ceux qui s'installent sur le long banc en bordure, resserrant l'espace et lui conférant une intimité dont certains se saisissent. En effet, ce jardin du dessous semble être le lieu de rendez-vous des amoureux, de ceux qui cherchent à cacher une consommation d'alcool ou de drogue, de ceux qui s'éclipsent le temps d'une sieste sur les longs bancs, mais aussi de ceux qui vont desserrer la cravate le temps d'une partie de boule…

Il apparaît que ce « dessous » qui échappe un peu au dégagement du regard du dessus et aussi à l'environnement sonore globalisant, forme une pièce de retrait intermédiaire entre le cimetière et le monde de La Défense, heureuse mais peut-être précaire (au vu des aménagements qui vont prendre place dans les années qui viennent). Il est cependant difficile de se soustraire complètement aux regards dans ce mille-feuille et une soustraction de l'exposition de la dalle correspond souvent à une autre forme de mise en visibilité[239].

[238] selon Gilles Clément (gillesclement.com) : « Le Tiers-Paysage -fragment indécidé du Jardin Planétaire- désigne la somme des espaces où l'homme abandonne l'évolution du paysage à la seule nature. Comparé à l'ensemble des territoires soumis à la maîtrise et à l'exploitation de l'homme, le Tiers-Paysage constitue l'espace privilégié d'accueil de la diversité biologique. «

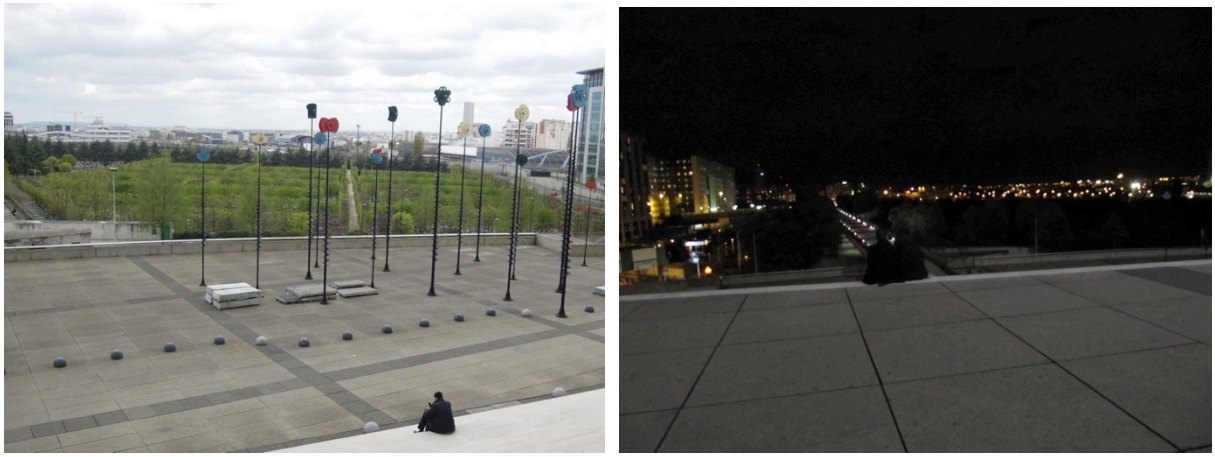
[239] voir à ce propos, site anr http://www.anr-muse.fr/#vigilance, Co-veillance, retrait : la dalle et le labyrinthe de connexions



relâchements corporels et intimité dans les espaces « encastrés » - photos : Olivia Germon - La Défense, 2012

4. *Mises en geste*

4.1. La puissance atmosphérique des cimetières : vide sonore, immobilité, achronie



Depuis les marches de l'autre côté : le cimetière comme étendue végétale de jour, étendue obscure de nuit – photo : collectif paradoxes d'ambiances MUSE, La Défense, 2012

Les cimetières sont parmi les étendues les plus calmes de nos paysages urbains[240]. Les productions sonores locales sont infimes, ce sont des lieux d'hétérophonie, où l'on entend les productions sonores d'autres lieux alentour. Ce vide sonore se repère dans l'expérience spatiale et sensible et joue un grand rôle dans la puissance atmosphérique qui se dégage des cimetières. Lors de parcours en aveugle effectués dans le cadre de l'école d'hiver sur le sonore organisé au Cresson en 2014[241] aux abords et jusqu'au seuil du cimetière de St Roch, ce territoire du vide a été ressenti par un participant comme un blanc, « devant, c'est blanc ». Ce calme invite au calme non seulement par convention mais aussi par ce que l'on pourrait appeler « l'effet cocktail inversé »[242] qui fait que l'on accorde son volume sonore et son comportement aux variations de l'intensité sonore qui nous entoure. Selon la morphologie et l'effet du dispositif d'entrée, cet effet peut être renforcé par l'effet de coupure que provoque un brusque changement d'enveloppe (comme produit le porche réverbérant du cimetière de Poblenou), ou plutôt dissous par un effet de fondu enchaîné si aucun dispositif n'articule les espaces sonores du dehors et du dedans (comme c'est le cas dans le cimetière de Neuilly).

---

[240] avec peut-être les stades vides, d'où la comparaison de l'expérience du cimetière et d'un stade sans activité sportive dans l'entretien 7. Ce sont des grandes surfaces closes, enveloppante, qui ont pour effet de rapprocher ceux qui sont à l'intérieur

[241] *Les représentations du sonore*, Winterschool Cresson 2014, organisée par Sylvie Laroche et Laure Brayer

[242] l'effet cocktail décrit des situations d'augmentation soudaine du volume environnant sur lequel s'accorde le volume des voix, l'inverse fonctionne aussi lorsque le volume environnant diminue ou que dans le mouvement on pénètre un environnement calme.

Ces étendues correspondent aussi à des vides lumineux dont la présence s'efface une fois la nuit tombée.

Pause immersive dans l'ambiance de « l'île aux mouettes » au fond du cimetière - photo : collectif paradoxes d'ambiances MUSE – Poblenou 2012

S'il n'y a que peu de productions sonores, c'est qu'il n'y a que peu de mouvement. En effet, une des caractéristiques des cimetières est leur immobilité : immobilité des morts, immobilité de la pierre, quasi-immobilité de la posture du recueillement, lenteur des mouvements, courante sous-fréquentation. Ces paysages de pierre sont comme suspendus dans cette immobilité, qui correspond aussi à une représentation de la mort comme attente de résurrection et des cimetières comme champs de repos.
Dans les deux sites que nous étudions dans ce chapitre, cette immobilité contraste fortement avec les espaces grouillants de la dalle à La Défense ou du littoral à Poblenou. Nous avons remarqué cependant à Poblenou que des régimes de mobilités qui relèvent du tourisme ou des loisirs pénètrent le cimetière : groupes déambulant sur le mode de la visite patrimoniale, plagistes désinvoltes, jeunes en vélos, touristes explorant la photogénie des lieux…

Cette immobilité procure aussi le sentiment de se situer hors du temps, dans une suspension temporelle. De ces champs de pierres juxtaposant les dates, évoquant des vies passées et amenant à se projeter vers sa propre mort future, se dégage une sensation d'errance temporelle. Si la pierre renvoie à une durée illimitée, à une éternité, nous avons vu à quel point le cimetière[243] fonctionne grâce à des rotations et à la limitation du temps de repos dans les concessions.

[243] en France et en Espagne. C'est différent dans certains pays anglo-saxons n'ayant pas recours aux rotations ou dans les pays traditionnellement juif ou musulman.

4.2. Les profondeurs et les emboîtements : gradation de l'intime

La forme que prend le dispositif de sépulture et l'effet de nombre qui émane de leurs juxtapositions ou superpositions symbolisent différemment la relation entre les vivants et les morts dans nos deux terrains d'études. Les niches superposées dans les murs d'enfeus de Poblenou renvoient directement aux fenêtres percées dans les façades des immeubles habités par les vivants et à un univers urbain miniaturisé. Les langages architecturaux de l'habitat des morts et de celui des vivants sont proches : les murs d'enfeus sont comme des immeubles miniatures, percés de fenêtres-vitrines, surmontés d'acrotères et rythmés par les descentes d'eau pluviale. Les morts nichés dans les murs enveloppent le visiteur et leur mitoyenneté miroite une perpétuation de leurs relations sociales. Contrairement à l'inhumation en terre ou caveau qui évoque le basculement de l'autre côté de la ligne du sol, dans l'univers souterrain, les morts dans les niches se maintiennent dans l'univers aérien, comme dans un condensé figé du milieu urbain des vivants.
Les morts juxtaposés du cimetière de Neuilly évoquent plutôt un milieu pavillonnaire, où chaque tombe se distingue de la tombe voisine, sans contact évident. Le contraste est fort avec le langage architectural des tours de verre et d'acier de la cité d'affaires.

Les configurations physiques et sensibles de la séparation entre les vivants et les morts impliquent sur nos deux terrains différents modes d'accès à l'intime.
Nous constatons une gradation entre les moments publics, d'intimité ou intime qui se matérialisent par des seuils. À La Défense, la dalle fluide ne procure pas vraiment de prise à une présence intime : les flux constants, leur tempo rapide, l'espace lissé et sans recoins ne permettent pas de se soustraire à cette ambiance dominante d'hyperactivité. La Dalle est au contraire un lieu propice à l'exposition de soi : les reflets des parois servent aux entraînements de jeunes danseurs, le haut ou le pied des marches servent de scène à de nombreux artistes et acrobates en quête de public, les marches de l'Arche sont un lieu privilégié pour les photos souvenirs des visiteurs. Les espaces encastrés des bords de la Jetée ou du jardin de l'Arche permettent un retrait dans une intimité partagée : lieu de rencontre et d'étreinte amoureuse, de discussion intime, de sieste, de repos, de pause cigarette, narguilé ou de consommation d'alcool. Le cimetière, encore plus profondément encastré dans la topographie du site fournit un degré supérieur de soustraction à l'ambiance dominante qui ne nous parvient d'ici que sous forme de rumeurs lointaines. Ainsi, même si cette distinction peut paraître un peu caricaturale car cet accès à l'intime dépend bien sûr d'autres paramètres subjectifs que nous ne pouvons atteindre, nous pouvons constater une gradation vers l'intime qui fonctionne à La Défense sur le plan vertical. Pour reprendre le

vocabulaire développé par le psychiatre Binswanger[244], et en exacerbant les modes spatio-thymiques en jeu, nous pourrions dire que le passage de l'espace orienté (géométrique ou physique, déterminés par nos directions et positions, avec lequel nous orientons nos mobilités) de la Dalle, à l'espace thymique (atmosphérique ou anthropologique, non-géométrisable, du dedans et de notre rapport au monde) du cimetière fonctionne par une logique de descente à travers les couches artificielles à La Défense, pour atteindre le « trou », le « fond », la « cuvette » dans laquelle se love le cimetière. La direction de sens que prend l'espace correspond à un mouvement de descente dans les profondeurs de l'intime.

À Poblenou, ce passage fonctionne sur le plan horizontal, par une logique de franchissement de parois emboîtées qui nous amène toujours plus à l'intérieur : les grilles semi-circulaires du parvis distinguent l'espace fluide des larges trottoirs de la ville et des linéaires qui longent le littoral d'une première intériorité semi-ouverte qui relève de l'intimité, où les familles et proches se rassemblent avant et après les enterrements, où les habitués se rencontrent pour bavarder, le porche marque le passage vers une seconde intériorité qui s'accentue encore en pénétrant dans les quatre îlots d'enfeus ou dans l'îlot monumental au fond du cimetière. Nous avons lors de notre travail de terrain nommé cette partie monumentale « l'îlot aux mouettes » car elles ont ici élu domicile, utilisant les multiples croix et statues monumentales comme perchoirs. Ainsi, cette configuration évoque un emboîtement de pièces de plus en plus intimes et intérieures.

Nous constatons aussi que si la gradation par emboîtement à Poblenou est continue, la séquence routière et éprouvante de presque 500 mètres entre le Jardin de l'Arche et l'entrée du cimetière de Neuilly vient rompre la gradation à La Défense menant des espaces fluides et publics de la Dalle à l'espace calme et intime du cimetière. De plus, les regards en surplomb depuis la Dalle et la Jetée ne sont pas en tous les points du cimetière également filtrés par la canopée des charmilles.

4.3. Gestes et postures de l'intime

Les gestes et postures observés dans les cimetières diffèrent grandement selon les dispositifs funéraires. Ainsi le dispositif en enfeu de Poblenou, niches superposées sur 5-7 niveaux, ne laisse aux visiteurs qu'une petite surface d'interaction (40x50cm), rectangle arqué sur le haut). Par contre, cette surface est la plupart du temps doublée d'une vitre et offre sur une

[244] Binswanger, Ludwig. *Le problème de l'espace en psychopathologie*.Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. 1998 (1932)

profondeur de 10cm une petite vitrine dans laquelle des objets, photos, fleurs peuvent être disposés à l'abri des intempéries et d'éventuels vols. Si les gestes de la mise en enfeu relèvent de la maçonnerie, ceux de l'entretien sont l'ordre de gestes domestiques. Les visiteurs ouvrent la vitrine avec la clé, viennent avec leurs produits ménagers et astiquent les petites surfaces par des gestes dont la répétition semble parfois combler le manque d'amplitude. Les ossuaires au centre des allées servent parfois de table où entreposer le matériel de nettoyage et le temps de l'entretien se fait d'allées et venues entre les deux points. Pour les enfeus les plus hauts, l'usage d'une échelle est nécessaire, et les personnes âgées moins mobiles dirigent d'en bas les gestes des plus jeunes. La posture dans laquelle on va pouvoir se recueillir en fixant la niche dépend de sa hauteur. Plus elle est haute, plus le visiteur va devoir se reculer pour trouver une position confortable, et parfois se placer contre le mur d'en face.

Entretien des sépultures aux différents niveaux des enfeus – photos : P. Thiollière, Poblenou, juin 2012

Obs. 1 – Poblenou : recueillement à hauteur d'homme, juin 2012

Homme âgé devant tombe, allée centrale, 2ème niveau, hauteur d'homme. À pris les vieilles fleurs, regarde la pierre pensif, la main derrière le dos (env. une mn), puis part la main toujours derrière le dos, jette les fleurs au passage dans la poubelle et sort.

Obs. 3 – Ajustements, juin 2012

Dame priant mains jointes regardant une tombe tout en haut, placée contre le mur du fond. Lorsqu'un convoi arrive, elle essuie une larme et s'avance pour le laisser passer.

Obs. 4 – Poblenou : respiration urbaine et intime, juin 2012

Ilot 1. Dame vient s'asseoir sur le premier banc dans un îlot, main jointe entre les genoux, pensive.

Obs. 6 – Collaboration intergénérationnelle, juin 2012

Viel homme en fauteuil roulant et jeune homme (fils ?)
Niche 5ème niveau, haut, hésite à ramener l'échelle puis le fils le fait, enlève les fleurs pour changer l'eau, pas de nouvelles fleurs, sort un mouchoir et nettoie la monture métallique. Ils restent environ dix minutes le regard fréquemment sur la niche avant de partir.

Obs. 7 – Frottements d'usages, juin 2012

3 personnes, 2 femmes, un homme, 2ème niveau, ouvrent la vitre, enlèvent les photos et objets, pendant que les deux tiennent les objets, l'autre nettoie, remet les objets, embrasse et caresse le marbre, referme. Passage d'un cercueil, le véhicule attend la famille qui suit un maçon à pied.

Obs. 9 – Tables médianes dans les allées, juin 2012

Une dame soigne 2 tombes proches au niveau 2, devant un enterrement. Elle ouvre les deux tombes, pose mouchoirs, produits sur la table que forme les ossuaires au milieu de l'allée. Pas de fleurs.

Ce cimetière dense n'est pas égal en termes de qualité d'intimité : dans les allées très passantes, le recueillement est parfois perturbé par des passages, parfois même par un enterrement à proximité. Les îlots sont plus aptes à protéger des regards et passages. Les assises dans ces îlots sont propices à des moments d'apaisement, dont profitent aussi les touristes ou les citadins qui recherchent une ambiance de sérénité.

Au cimetière de Neuilly, les gestes observés relèvent plutôt du jardinage : dépotage, rempotage, arrosage. Les gestes sont plus amples, relativement à la surface de la concession. Le regard et la tête sont penchés vers le bas. La plus faible densité et la moindre fréquentation assurent une certaine tranquillité aux visiteurs. La canopée des arbres assure un plafond protégeant des regards surplombants et du vide du ciel. Les troncs dissimulent les visiteurs et permettent un camouflage pour les regards horizontaux.

Entretien et recueillement un jour de Toussaint[245] – photos : O. Germon, La Défense, 2012

[245] Il a été difficile d'observer les gestes et recueillements au cimetière de Neuilly car les fréquentations sont très éparses. Les jours de Toussaint sont alors des moments privilégiés pour faire ces observations, mais pas du tout représentatifs de l'ambiance ordinaire du cimetière.

4.4. Figure collective : procession à Poblenou

Sortie d'un enterrement et marche collective vers la rambla de Poblenou – juin 2012

Extrait de la vidéo Collectif Paradoxes d'ambiances : http://www.anr-muse.fr/#mouvements (vidéo 6)

Un groupe de personnes sort du cimetière après la « mise en enfeu » d'un proche, par le portail latéral. Sitôt passé l'angle, le groupe va longer le mur latéral du cimetière sur toute sa longueur avant de rejoindre la Rambla. Le mur haut, long et aveugle, placé comme un écran de fond derrière ce mouvement d'ensemble, en renforce l'aspect linéaire et solennel. L'image d'une procession s'en dégage, trace persistante de pratiques liées à la présence du cimetière dans le quartier. Nous avons observé cette configuration collective à une seule reprise lors de nos différentes visites de terrains. La majorité des convois sont des convois de véhicules.

Sortie de corbillard sur le carrefour routier – Photo : P. Thiollière, Poblenou, 2012

4.6. Mises en geste de la cendre

Les espaces cinéraires (columbariums, espace de dispersion) ne nécessitent aucun entretien. C'est en partie pour ne pas laisser aux proches ce souci de l'entretien qu'ils sont choisis. Mais les proches ont bien souvent du mal à accepter de ne pouvoir y faire aucun geste. Lieux sans affordance, ils laissent les proches visiteurs souvent démunis. Comment entretenir une relation avec le défunt sans cet « entre » de la tombe invitant à des gestes qui tiennent la relation vivante ? La relation n'a t-elle alors plus sa place au cimetière ?

La mise en geste de la cendre est inexistante au cimetière de Poblenou. Les urnes rejoignent éventuellement les cercueils dans les niches.
Quelques murs de columbariums sont disposés au gré de la libération de certaines parcelles sur le cimetière de Neuilly et un espace est prévu pour la dispersion des cendres. Il s'agit d'un puits de dispersion sur galets gris, comme nous pouvons en trouver couramment dans les cimetières français. Un espace circulaire est protégé par des haies de thuyas. Au centre un arbre est planté sur un parterre de fleurs et arbustes. Dans un renfoncement le puits de forme octogonale est installé. Nous pouvons ainsi imaginer les déplacements circulaires autour de l'arbre que les proches venant disperser ici des cendres effectueraient pour passer à tour de rôle devant le puits. Aucun registre ou support pour laisser une empreinte écrite des dispersions. Aucune trace de gestes. D'une qualité médiocre, ces aménagements paysagers ne parviennent pas à une mise en geste qui donne du sens à la séparation et établisse des tensions entre le paysage et les corps en mouvement. D'ailleurs, au moment de l'enquête, aucune dispersion n'avait eu ici lieu.

Jardin du souvenir de Neuilly, puits de dispersion – photo : P. Thiollière, avril 2012

Conclusion

Nous avons dans le cadre de la recherche MUSE exploré les terrains en ce qu'ils produisent comme paradoxes et « chocs d'ambiance »[246]. Sur les deux sites, les cimetières contrastent fortement avec les fonctions urbaines environnantes, la grande intertextualité de ces sites, devient, entre les tours de banques et les tombes, un « cri d'opposition »[247]. La lecture de ces intertextualités peut se faire dans l'espace vécu en mouvement dans l'expérience, comme dans les temporalités d'usages qui se succèdent, les cohabitations et chocs rythmiques, mais aussi dans leurs successives reconfigurations dans l'histoire, qui produisent aussi des énigmes sensibles. La narrativité architecturale[248] laisse transparaître non seulement une mise à distance mais un effacement des cimetières (ciel-canopée à la Défense, mur côté littoral fragmenté avec une haie de bougainvilliers pour amoindrir sa présence).

Le concept extensif de seuil est considéré à l'échelle de l'expérience de la marche d'approche du cimetière. Si nous considérons le seuil en termes de dispositif spatial de franchissement, il s'impose d'un porche et s'articule à un parvis-antichambre à Barcelone ; la route barrée par une barrière à Neuilly sépare mal l'univers routier des boulevards circulaires de l'intérieur du cimetière dont la paix ne se fera sentir qu'en s'enfonçant dans ses allées. Les dispositifs d'entrée sont radicalement différents. En termes d'expérience en mouvement, le passage est préparé par une antichambre équipée et les enceintes épaisses forment à Poblenou un seuil court, un passage rapide d'un univers à un autre. À Neuilly l'expérience piétonne éprouvante forme un seuil étiré entre les lieux et sous-lieux provisoires sur le parcours chaotique et inhospitalier qui mène à l'ambiance apaisée du cimetière. Ce seuil étiré est d'autant plus long que le passage dans le non-lieu routier est éprouvant. Le changement d'ambiance se fait en un long fondu enchaîné avec le vacarme du flux routier qui accompagne le passage.

Produisant un écart rythmique, une poche de lenteur et de silence, les cimetières contrastent fortement avec la scène mobile qui les entoure et offrent des opportunités de pause et de respiration dans la ville. Par des frottements, des frôlements, des surplombs ou des perméabilités, d'autres espaces voisins peuvent profiter des leurs qualités sensibles, des images et pensées qu'ils mettent en mouvements et en gestes.

---

[246] G . Chelkoff, « The sound heritage of a new town : ambiance shocks in contemporary urbanism », *Actes du colloque ICSV*, Cracovie, juillet 2009

[247] Paul Ricoeur, Architecture et narrativité

[248] Ibid

Chapitre 6 L'APPROCHE INTIME : LE RAPPORT A L'ESPACE DANS L'EXPÉRIENCE DU DEUIL

AMBIANCES INTIMES

« Sentir, ce n'est pas connaître tout à fait : c'est laisser à la chose sentie son pouvoir et son mystère. C'est s'involuer, donc c'est manquer de point de vue : ou bien on perçoit l'espace pour connaître sa perspective, ou bien on sent le lieu pour éprouver son immanence et son opacité. Le sentir est au connaître ce que la caresse est au palper, ce que le souffle - le suspens de la parole et son portant physique - est au message linguistique, ce que le moment d'attrait ou d'effroi est à la stase du "je pense" (…) Ainsi nous n'avons pas de sensations : il est plus juste de dire que tout sentir est un mouvement qui nous porte sans cesse entre contacts et distances. La situation qui en résulte ne connait plus de limites objectivables, elle ignore même les distinctions spatiales du dedans et du dehors. Bref le sentir n'est pas affaire d'espace - au sens de la perception comme au sens de la représentation - mais bien de lieu. Lieu paradoxal : lieu pour éprouver en même temps le contact et la distance. »

Didi-Huberman, Le génie du non-lieu, p.146[249]

Les ambiances sont de l'ordre du sentir. Concernant la mort de laquelle on ne peut rien dire, passer par les ambiances permet de respecter sa part irréductible de mystère. Si on ne peut l'atteindre tout à fait, la mort se frôle, s'approche, s'évite, se contourne… dans ce jeu de contact et de distance que nous avons exploré à travers des espaces urbains dans lesquels ces tensions s'expriment dans le chapitre précédent, et à travers l'analyse des récits d'expériences et de spatialités du deuil dans ce chapitre. Penser les qualités de la relation entre la ville et la mort, c'est ce que l'ambiance permet.

L'approche par les ambiances se fonde sur l'attention à l'environnement sensible, dans une attitude bienveillante envers l'expérience ordinaire. Cette attitude nécessite à la fois une immersion de l'observateur dans les ambiances, et un certain retrait qui permet de traduire

[249] Cette citation se trouve également dans le livret guide de la visite active effectuée dans le cadre de l'expérimentation à La Défense pour accompagner les participants vers une attention aux seuils, aux ambiances et aux mouvements

et d'interpréter ces ambiances. Si le *care* est, comme l'évoque Sandra Laugier, une politique de l'ordinaire, alors l'approche par les ambiances serait en soi une pratique du *care spatial.*

L'étymologie du mot « ambiance » énonce déjà l'idée de bienveillance du milieu : *ambire* c'est entourer des deux côtés, renvoyant aux mouvements des deux bras lors d'une étreinte[250]. L'ambiance nous embrasse. La notion est plutôt connotée positivement, souvent utilisée dans des circonstances de fêtes, d'interactions joyeuses, de moments chaleureux. Si la notion de milieu est plus neutre et amène à une pensée de la relation, la notion d'ambiance intègre toujours une dimension affective et permet de développer la pensée du qualitatif.

Avec Binswanger, Straus, ou Minkowski, la psychopathologie s'éclaire par les ambiances qui permettent de surmonter la dualité sujet-objet, intériorité-extériorité et d'articuler le monde matériel au monde spirituel. Tous les trois éclairent les ambiances à partir de l'espace et distinguent l'espace pragmatique et fonctionnel de la vie quotidienne, qui oriente nos actions et perceptions, *l'espace géographique* dira Straus, de l'espace affectif et qualifié de nos humeurs, sentiments, sensations, de notre manière d'être au monde, *l'espace de paysage* dira Straus. Nous imbriquons ces deux formes d'espace dans l'expérience du monde, « monde à la fois vécu comme monde des objets à partir desquels nous agissons et monde de qualités avec lesquelles nous vibrons et nous nous accordons »[251]. Binswanger[252] porte une grande attention à la « stimmung » ou la tonalité affective pour comprendre l'existence. Il se détache de l'approche selon lui trop naturaliste de Freud pour comprendre la pathologie pour y inclure toutes les dimensions de l'existence, y compris la dimension spirituelle. Il parle de « direction de sens » pour expliciter le sens de notre rapport au monde dans ses dimensions spatio-temporelle mais aussi affective et corporelle : il relie ainsi les formes de l'espace-temps vécu, les styles de mouvements du corps et les tonalités affectives dominantes pour approcher cette totalité que l'être forme avec le monde.

Minkowski analyse la relation entre l'ambiance et le sujet selon deux principes vitaux qui régissent notre équilibre mental : la « syntonie » qui signifie « vibrer à l'unisson avec l'ambiance », est un état de contact vital avec la réalité et d'harmonie avec le monde ; la « schizoïdie », qui signifie un détachement de l'ambiance dans un élan personnel d'affirmation du moi, permet de donner un sens personnel à l'avenir. Il s'agit de deux fonctions complémentaires qui dans l'excès peuvent mener à des troubles maniaco-dépressifs dans le cas de la syntonie et de schizophrénie dans le cas de schizoïdie.

---

[250] Thibaud, Jean-Paul. *Archéologie de la notion d'ambiance*, op. cit.

[251] Ibid

[252] Binswanger, Ludwig. *Rêve et existence*, Paris : Vrin. 2012

La dimension morale rejoint la dimension esthétique dans une approche écologique de l'environnement. L'esthétique que convoquent les ambiances donne une place importante au corps, à la sensibilité, à l'émotion, et relativise l'importance du sens et du langage. On peut parler d'une esthétique écologique. Le philosophe allemand Gernot Böhme définit l'ambiance ainsi : « atmosphère matérielle et morale qui environne un lieu, une personne » ; elle est l'objet premier de la perception, le fond sur lequel se distinguent les détails.

Ainsi, travailler sur le rapport humain à la mort dans sa dimension spatiale passe idéalement par une approche des ambiances, qui permet de penser la configuration réciproque de l'espace et des pratiques mais aussi le rapport à l'ambiance dans la formation de l'intériorité que la perte et le deuil sollicitent afin d'approcher les aspects existentiels de l'expérience humaine.

Aujourd'hui l'intérêt pour cette approche non déterministe se retrouve sous de multiples formes à travers différentes notions comme celle de « milieu » et la mésologie (science du milieu, Berque), la notion d'atmosphère (Böhme, Griffero, Pallasmaa), une certaine approche du paysage (Straus, Simmel, Jullien, Clément), la géographie des atmosphères affectives développée en Angleterre (Bissel, Anderson).

La conceptualisation du monde comme écumes développée par Sloterdijk nous aide à envisager comment l'enveloppement des espaces et ambiances que modèlent nos sphères co-isolées mais interdépendantes et co-immunes, se structure sur le plan individuel comme collectif.

1. L'expérience du deuil et intentions

L'intention, c'est le fait de tendre ses efforts, son attention, vers un but. Pour la philosophe Elizabeth Anscombe, « l'intention d'un homme, c'est son action ». Afin de déceler les intentions des interviewés confrontés à la mort et au deuil, nous écoutons le récit des actions entreprises dans ces moments-là.

Issus de la recherche bibliographique et des 11 entretiens qualitatifs, quatre grands champs d'action particulièrement mobilisés dans l'expérience du deuil apparaissent :

- **accompagner** : l'accompagnement commence dans la vie et se poursuit jusqu'à la mort et après. Il se constitue souvent en moments collectifs, s'exprime par des gestes et des mouvements, des placements. La qualité de l'accompagnement dépend aussi de l'environnement qui nous entoure et nous accompagne, les qualités esthétiques et sensibles des espaces et architectures, la beauté et le sens des gestes et mouvements qu'ils permettent ;

- **entretenir** : l'entretien consiste à maintenir la relation aux morts vivante, par le mental mais aussi par le corps en interaction. Nous tâcherons de relever des espaces d'actes qui aident à cet entretien ;

- **cheminer** : l'acte de cheminer sera ici considéré dans son effectivité spatio-temporelle comme en tant que processus intime. Le cheminement intérieur singulier induit par l'épreuve du deuil est rythmé par des étapes qui rebondissent sur des évènements, des anniversaires, des pratiques rituelles, mais aussi sur l'émergence imprévisible des réminiscences ;

- **se recueillir** : cela consiste à se concentrer en soi, rassembler son attention, et passe par la configuration intérieure et extérieure d'un espace-temps intime dans lequel l'acceptation de la perte peut faire son chemin. Nous verrons comment des dispositifs et pratiques de seuil permettent de mettre à distance des espaces de réserve propice au recueillement. Les ressources au recueillement peuvent être une architecture de l'intime (extraction du quotidien), une esthétique de l'environnement (paysage contemplatif), une ambiance apaisante (présence de la nature, écart sonore, confort thermique, affordances). Le recueillement s'exprime dans des postures et gestes spécifiques.

En nous appuyant sur les entretiens et les explorations de terrain, nous tâcherons d'évaluer les conditions d'accomplissement de ces quatre intentions fondamentales au regard des

ressources et des parasites que l'expérience spatiale, temporelle et corporelle des moments autour de la mort peuvent offrir.

2. *Accompagner / être accompagné*

Accompagner, c'est être en mouvement de pair avec quelqu'un d'autre, ou servir de compagnon, de protecteur. C'est étymologiquement « marcher avec un compagnon » et le compagnon « cum panis » est « celui qui partage le pain ». Il en ressort donc l'idée du mouvement conjoint et celle du partage, de l'*être avec*.

L'expression d'une intention d'accompagnement ressort à plusieurs reprises dans les entretiens. D'abord, dans le cas où la mort est prévisible, il s'agit d'accompagner le mourant jusqu'au bout, d'accompagner et partager les derniers moments. L'accompagnement nécessite de l'attention et de la disponibilité. Nous n'aborderons pas ce temps de l'accompagnement au mourir qui relève d'autres problématiques.

Une fois la mort annoncée, dans le temps des funérailles, l'accompagnement passe par des gestes plus ou moins ritualisés, plus ou moins spontanés, qui vont marquer et rythmer les différentes étapes de la séparation. Les rituels sont l'art d'accompagner le passage de la vie à la mort, cependant l'organisation des funérailles se dégage de plus en plus de la liturgie religieuse et cherche à personnaliser ces moments collectifs au plus près de la singularité du défunt dans ce que l'on a nommé un « bricolage eschatologique »[253]. Le bricolage pouvant être vu de manière négative comme une perte de solidité des structures de la société, ou positivement comme une démocratisation des représentations de la mort.

2.1. Partage, communion

Avant de rechercher dans l'espace, sa perception ou ses pratiques, d'éventuels supports au processus de deuil, il faut rappeler la primauté des relations humaines et de leurs qualités. Pouvoir partager sa peine avec d'autres constitue un essentiel réconfort. La séparation est relative à la manière dont on peut ou pas se réunir, pour effectuer ensemble les actes symboliques de cette séparation. Le suffixe en -aille, que l'on retrouve dans funérailles, mais aussi fiançailles, exprime le collectif, l'aspect public et partagé de ces évènements.

[253] Déchaux, Jean-Hugues. L'"intimisation" de la mort. *Ethnologie française*. 2000, n° 1. p. 153-162.

2 : « l'ambiance créée par cette situation n'est pas associée à l'espace a priori mais aux qualités relationnelles que ça implique… » / 1 : « c'était très réconfortant car il y avait un monde fou, ça permet de se sentir soutenu… c'est un moment où la communion avec les autres autour de cette tristesse aide » / 9 : « …et tous les gens qui viennent, c'était d'un grand soutien, avec mon mari on avait un grand sourire on faisait des bises à tout le monde, les gens n'ont pas compris, "mais vous ne pleurez pas ?", on n'était pas dans ce registre émotionnel, on avait déjà versé les larmes, c'était d'un grand soutien une grande salle remplie » /

Comme nous l'avons vu dans la première partie, la mort est un événement qui resserre les liens entre les survivants, c'est un moment où des choses inavouées peuvent se dire, où une attention et une disponibilité particulières se dégagent. Le tragique de l'événement permet de relativiser les rancœurs et les conflits quotidiens, réveillant le désir d'une humanité plus solidaire. Même si le dénouement de la mort ne suffit parfois pas à démêler les tensions, la bienveillance de la communauté réunie autour du mort est souvent un trait premier de l'ambiance de ces moments-là.

2 : « on se rend compte que dans ces moments-là, une sérénité gagne les gens proches qui fait qu'on se sent plus proche les uns des autres et un apaisement qui fait qu'on peut évoquer des choses à cette occasion… ça crée entre les gens un mini réseau d'écoute, d'attention… cet aspect-là est très ambiant, ce sont les conditions qui accompagne ce moment-là, le lieu est secondaire… » /1 : « un état d'esprit d'unité familiale qu'il est très difficile de sentir ailleurs » / 4 : « ce qui compte dans ces moments-là c'est la famille, avec les vies qu'on a on se voit jamais, du coup un instant t, un lieu et on est tous là » / 1 : « c'est important avec ma sœur d'aller au cimetière ensemble, ça nous rapproche » / 6 : « beaucoup d'amis passent sur sa tombe, je suis rassurée de voir que les gens passent pour elle, sans me prévenir » / 5 : « n'importe qui pourrait assister à des obsèques, comme cette histoire de chaine, de maillon, cette sensation de faire partie de l'humanité »

Quand l'accompagnement n'est pas possible du fait d'un trop grand isolement ou parce que c'était le souhait du défunt, les survivants en gardent une sensation de tristesse et d'inachevé.

2 : « c'est une chance quand il y a beaucoup de témoignages, d'hommages, en évoquant les différents aspects de la vie, c'est beau, mais si c'est le degré zéro de l'expression, avec des difficultés d'expression, ça devient triste » / 5 : « la procession de l'église au cimetière, le plus dur c'est que maman n'était pas là car elle avait accouché la veille, personne de la famille n'était venu, papa et trois enfants, un cortège court avec des gens qu'on connaissait sans plus… un cortège très triste » / 5 : « elle avait laissé des consignes, elle ne voulait absolument aucune cérémonie : une crémation, les cendres dispersées dans le jardin où ils habitaient sous un arbre, une ambiance terrible, sans rien, c'est très dur de demander aux plus proches de

disperser ces cendres sans rien, sans paroles, sans prières »… / 5 : « j'en garde une sensation d'inachevé, ce camion qui s'en va tout seul, j'en étais glacée, pourquoi il n'a pas voulu qu'on puisse l'accompagner jusqu'au bout ? » / 9 : « quand il n'y a rien, ça manque, je pense à quelqu'un dont la mère a voulu donner son corps à la médecine et ça a été une horreur pour cette personne » /

2.2. Marcher ensemble

Les cimetières étant souvent éloignés des lieux de cérémonie, les processions, où l'on accompagne dans nos pas le défunt jusqu'à sa dernière demeure, se font rares. Pourtant quand elles ont lieu, elles sont des moments particuliers, comme des « tunnels collectifs » où la communauté fait bloc autour du défunt pour le soutenir dans son dernier déplacement. La constitution d'un cortège de procession matérialise l'accompagnement dans une marche vécue comme une « parenthèse » d'intimité, une sphère protectrice qui se forme dans l'espace et dans le temps et conforte l'expérience collective. L'apparition d'une limite, qui éloigne l'environnement et rapproche la communauté autour du défunt, se spatialise à travers l'expérience. Il est intéressant de voir comment, sans dispositif spatial particulier, le temps de la marche collective forme un entre-deux, une sphère d'immunisation pour reprendre les concepts de Sloterdijk.

2 : « autre situation très originale, celle de la procession, j'ai eu l'occasion de faire une procession, entre le funérarium et le cimetière de la Tronche, pas long mais avec un certain rythme, dans un certain silence, il y a une espèce d'intimité de la procession, comme un tunnel collectif, c'est une ambiance très intéressante, comme dans une parenthèse, on entend les rumeurs de la ville mais on est à part » / 4 : « la procession c'est fort, ces petits moments, tu marches et tu accompagnes, tu l'aides à avancer, physiquement il fallait le tenir… »

Marcher ensemble, c'est aussi partager un effort. Dans l'exemple décrit ci-dessous, la difficulté du parcours qui mène la famille le plus haut possible dans la montagne du Charmant Som pour disperser les cendres reflète la peine mais aussi le courage de cet homme et de ses enfants, qui chacun leur tour porte le sac avec l'urne, et laisse leur deuil travailler dans l'effort. Il s'agit de tout donner, d'aller au bout, au plus haut point possible, pour accompagner le plus loin possible avant de se séparer des restes et de les rendre à la nature. Il s'agit d'accompagner la défunte amoureuse de la montagne coûte que coûte à l'endroit qui lui correspond le mieux et d'englober ainsi sa mort dans le sens qu'avait pris sa vie.

10 : « il faisait froid, il pleuvait, alors monter à pied là-haut, la route était fermée à partir des cols de porte, alors on a décidé d'y aller avec mes enfants et puis on verra jusqu'où on peut

aller… mais c'était très fort parce qu'avec le sac à dos et l'urne, chacun notre tour on a voulu porter le sac... mais on en a bavé, on glissait dans cette neige qui devenait de la boue, mais je trouve que sur le plan symbolique c'était très chouette, et là-haut quand on a enlevé l'urne du sac, je les ai dispersées, en arrivant tout en haut de la monté il y a un tout petit oratoire à droite, donc l'endroit c'est là, cette immense vue, après c'était impossible de continuer, sans ça on voulait monter jusqu'en haut, bref c'est là qu'on a mis les cendres, on était tous les cinq, on s'est embrassé, puis on est redescendu, c'était très fort ce moment »

2.3. Gestes qui accompagnent

Si le geste de la dispersion est souvent associé d'une manière positive et poétique à un retour au cycle de la vie, il convient d'en penser les détails. En effet, si le lieu de la dispersion compte, la manière de disperser est tout aussi importante. Le geste peut correspondre à un retournement de l'urne sur un point précis, auquel cas, au terme d'un temps qui peut être vécu comme un supplice où les cendres « coulent » et sont en prise au vent, on se retrouve devant un petit tas que l'on peut avoir envie d'étaler pour mieux le mêler à la terre. Dans certains pays, comme en Allemagne ou en Angleterre, on préfèrera creuser un trou pour y inhumer l'urne ou y verser les cendres. L'aspect de ces tas, comme on le voit par exemple au crématorium de Gières, peut exacerber la sensation de densité et le manque d'un espace propre.

7 : « je trouve ça beau, le geste de dispersion dans un espace de nature, eau, mer, c'est une façon de signifier le cycle de la vie » / 9 : « mais les cendres ça me choque, de vider les cendres, c'est des images qui me choquent, je pense à un ami dont les cendres ont été dispersées sur la Chartreuse… sa femme qui vidait les cendres, ça n'en finissait plus de couler, c'était un supplice, il y a quelque chose d'irréel qui ne me convient pas, c'était vraiment tout doucement… il y avait du vent, j'ai trouvé que c'était gênant, les cendres et tout, il faut le prendre à la rigolade, c'est pas simple, c'est quand même un être humain, les cendres le problème c'est que ça ressemble aux cendres d'un cendrier, c'est juste la quantité, mais c'est rude, je me souviens de ce blanc sur l'herbe, elle avait fait un geste comme ça pour étaler, enfin pour que ça se disperse un peu plus, pour que se soit un peu plus que posé sur l'herbe, comme ça n'a pas été réfléchi et que c'était évidemment la première fois qu'elle faisait ça, on ne pense pas à comment vont être les cendres, est ce qu'il va y avoir du vent est-ce que je fais un trou avant…. comme les petits tas du jardin du souvenir, ça donne une impression de densité »

Provenant d'une récolte d'impressions à la sortie du jardin du souvenir de Gières un jour de Toussaint, cette impression de densité et le manque d'intimité qui s'en suit ont été largement relevés.

a : « … je ne pouvais pas verser les cendres, ni ma sœur, non c'est eux, des pompes funèbres, qui l'ont fait, on leur a dit l'endroit… il y a beaucoup de gens au même endroit que mon père, alors ça me fait quelque chose, quand je suis allée pour mettre le chrysanthème, ben il y en avait déjà au même endroit…ça mériterait d'être beaucoup plus étendu en superficie et d'être plus encore dans la réelle nature, parce que toutes ces plantations, c'est l'homme qui l'a crée, tandis que la nature c'est naturellement… c'est plus à agréable à regarder ce qu'on a pas fait nous… au bout d'un moment c'est vrai qu'on est les uns sur les autres… on a l'impression qu'on est tous au même endroit » / d : « un peu petit maintenant, mais bien entretenu, agréable » ; « les cendres sont un peu toutes les unes sur les autres, j'aurais aimé que l'endroit soit un peu plus vaste, plus intime on va dire »

2.4. Ambiances qui embrassent

On sait que même sans pratiquer une religion, le choix du passage à l'église pour la cérémonie funéraire est courant. L'église impose un rythme, une verticalité et sait faire une place au mystère. Au contraire, les nouveaux espaces funéraires, funérariums ou crématoriums, à l'architecture et aux dimensions souvent plus ordinaires, renvoient à une horizontalité plus humaine qui aide au rapprochement entre les vivants. Selon les croyances, on peut se sentir plus ou moins à l'aise dans l'un ou l'autre type d'espace. Dans cette tension entre verticalité et horizontalité, l'espace non seulement signifie le mystère, l'espérance d'une transcendance ou au contraire la primauté des liens horizontaux entre humains, mais il influence aussi la direction selon laquelle la communion peut avoir lieu. Au-delà des croyances, la pauvre qualité architecturale de certains espaces funéraires récents, sans perspective ni élévation possible, peut rendre l'expérience difficile. La question, le mystère a disparu du langage architectural, banalisant la mort.

4 : « le crématorium, plus confiné, permet plus le rapprochement par rapport aux églises où ça résonne, on se sent petit dans l'église » /2 : « mais par exemple l'église, qui impose son rythme, le permet moins que le funérarium qui a la vertu d'être neutre… ça se passe plus dans une ambiance laïque de communion… mais un croyant ne le ressentirait pas pareil »/ 8 : « le crématorium, j'étais furieuse contre cet espace, bas de plafond, plan carré, tout récent, ça ressemblait à une salle municipale, même mobilier, même format… ils ont fait des efforts car c'était ouvert sur un jardin, offrant une vue sur l'extérieur mais pas de perspective... il y a la volonté d'adoucir, de dérober… une grande porte à droite, comme au théâtre, en coulisse on amène le mort… l'impression que le ciel nous tombait sur la tête, l'impression que pas d'élévation possible, ça manquait de ciel, d'élévation, de hauteur.. j'ai l'impression que c'était un peu regrettable pour ce qui touche à la plus grande énigme… le funérarium marque

> l'évolution de la société, ça ramène à l'humain, il n'y a plus cette dimension mystique ou religieuse, monothéiste, c'est moins puissant, plus humanisant, plus horizontal… mais ça manque, de ne plus dire l'énigme ou le mystère... comme s'il n'y en avait plus »

L'ambiance relève de l'art d'accompagner[254] et le terme revient dans différents contextes : c'est « l'ambiance triste » d'un cortège clairsemé, « l'ambiance terrible » d'une absence de cérémonie dans un crématorium, « l'ambiance c'est l'échelle » enveloppante d'un petit cimetière, « l'ambiance de nature » des cimetières américains, « l'ambiance artificielle » des funérariums, « l'ambiance laïque de communion » dans une salle de cérémonie, « l'ambiance de café assez libérée des contraintes » du temps de collation après l'enterrement, « l'ambiance très intéressante » de l'intimité de la procession.

L'esthétique et l'éthique se rejoignent dans l'art de l'accompagnement. La quête de beauté rejoint la quête de sens. La beauté d'un paysage ou d'une architecture s'associe au sens que l'on veut donner aux moments essentiels de la séparation.
La question n'est pas de créer une ambiance, nécessairement artificielle et qui relèverait d'une manipulation en vue d'une marchandisation de l'espace, mais d'agir sur les conditions de ses possibilités. Selon Jean-Paul Thibaud, on distingue l'authenticité d'une ambiance au degré d'implication dans sa production qu'elle autorise à ceux qui en font l'expérience. Tonino Griffero pense lui pouvoir la détecter par une mise en mouvement, une alternance entre des phases d'immersion et d'autres de rationalisation analytique[255].
Il s'agit donc de savoir repérer et de nourrir les facteurs qui favorisent son émergence, de prêter attention aux permanences ordinaires du territoire. Cet art de l'accompagnement tel que Jean-Paul Thibaud le décrit ici dépend de notre capacité collective à prendre soin des lieux et des permanences qu'ils instaurent au-delà de leurs transformations sensibles.

3. Entretenir

Dans le sens courant, entretenir signifie « faire durer », « maintenir dans un état constant ». Nous nous intéressons ici à la manière dont s'entretient la relation entre les vivants et les morts. La mort nécessite une transformation de la relation qui passe par une reconfiguration des distances et des proximités, par des déplacements qui réagencent la géographie intime de cette relation. Quel rôle joue l'ambiance dans ce réagencement et comment l'espace

[254] Thibaud, Jean-Paul. Installing an atmosphere. Böhme, G. ; Griffero, T. ; Thibaud J-P. *Architecture and Atmosphere*. Tapio Wirkkala-Rut Bryk Fondation. 2014.

[255] Ibid

comme mise en geste l'accompagne-t-il ? Quelle que soit la forme que cette nouvelle relation prendra, elle cherchera à s'exprimer à travers des souvenirs, des projections, des pensées mais souvent aussi à travers des actions plus ou moins ritualisées, des gestes de soin (de la tombe par exemple).
Entretenir, c'est dans un sens qui a disparu de l'usage courant « tenir ensemble les diverses parties d'un tout », et se dit par exemple pour une pièce de bois qui tient une charpente, c'est tenir ensemble et ainsi maintenir de l'ouvert, ce que font une poutre et des poteaux qui tiennent ensemble et ouvrent ainsi entre eux un espace[256]. Entretenir, c'est ainsi tenir ensemble mais aussi, comme le remarque François Jullien, « tenir entre », « activer de l'entre », figure de la relation. Cet « entre » toi et moi est infini alors que toi et moi sommes finis. Avec cette conception de l'« entretien », qui va bien au-delà de l'acception courante de maintenir dans un état convenable (le terme est d'ailleurs très souvent utilisé pour qualifier les cimetières « bien entretenus », dans le sens de propre), nous allons explorer ce qui tient ensemble les vivants et les morts, ce qui maintient la relation sinon constante, du moins vivante, c'est-à-dire en constante transformation.

Le cimetière ouvre un *entre* propice aux rencontres entre les vivants et les morts. Ces rencontres prennent la forme de petites chorégraphies de soin et/ou de recueillement très différentes selon les types de cimetières. Avec le développement du cinéraire, de nouveaux types d'espaces impliquent d'autres gestes. Nous voyons dans les récits recueillis que « ne rien pouvoir faire » à l'endroit où reposent les restes peut être vécu comme une souffrance. Or, dans les espaces cinéraires communs, jardins du souvenir ou columbariums, il est souvent interdit de déposer des fleurs, plaques ou autres objets, afin de permettre aux personnels des cimetières un nettoyage facile des lieux. Les visiteurs se retrouvent alors démunis et laissent souvent malgré tout quelque chose, où ils peuvent, même s'ils savent que ce sera rapidement enlevé. L'entretien réclame la durée et une certaine stabilité. Qu'il passe par des actes entrepris dans un lieu, ou simplement par le mental, l'entretien de la relation aux morts doit trouver son propre rythme.

3.1. La terre qui tient la vie ensemble

La pierre tombale figée est parfois rejetée au profit d'un aménagement plus flexible et évolutif de la surface de la tombe, qui reflète les besoins d'actions sur le lieu qui évoluent au fur et à mesure du deuil. Parfois cette pierre est vécue par le deuilleur comme une séparation trop lourde et trop définitive, un obstacle au contact toujours envisageable si seule la terre

[256] Jullien, François. L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité. *FMSH-Working Paper* 2012-03. Disponible sur : < https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232>. (Consulté le : 2015.04.15)

meuble le sépare du corps du défunt. La terre comme matière de contact, non seulement permet beaucoup plus d'interactions que la pierre (gratter, planter, arroser, nourrir), mais aussi transporte un tout autre sens puisqu'elle est une matière vivante, nourricière, qui accueille la vie. La pierre froide et facile d'entretien véhicule un idéal de représentation, d'une représentation de soi qui résiste au temps et aux intempéries, toujours égale, « facile d'entretien ». Le matériau précieux (marbre, granit) renvoie à un statut social. Il est le masque alors que la terre se montre dans sa fragilité et sa vulnérabilité au temps dans les deux sens du terme : gadoue quand il pleut, dure et crevassée sous le soleil, matière vivante, malléable et perméable en constante transformation. Et en retenant la graine, la terre peut aussi faire surgir la fleur. Elle contient, comme toute matière vivante, son lot de surprise. La terre laisse le destin du lieu ouvert, et quand les deuils sont tellement douloureux comme quand on perd un enfant, alors la terre reflète aussi le besoin d'entretenir dans le sens de tenir de l'entre, de ne pas clore l'histoire commune, alors que le granit ou le marbre correspondrait à mettre un « coup d'éponge » sur l'histoire douloureuse.

Dans l'idée de John Dewey de l'expérience accomplie de soi, par soi et pour soi, la terre permet cette expérimentation conduite à son initiative (choix de la terre, non subi comme parfois par manque de moyens sur les terrains communs), conduite par soi-même (et non par les marbriers) et pour soi, dans le sens du jardinier qui à force d'expériences connaîtra la terre, les espèces qui lui convienne, et les gestes qui feront sortir la fleur dont il pourra avec plaisir goûter la beauté.

> 6 : « c'était dur après l'enterrement, il y avait eu beaucoup d'intempéries, l'image de la boue sur la tombe, on se demande ce qu'il se passe en dessous… » / 6 : « j'ai toujours rien fait sur le lieu, je regarde d'autres civilisations, j'aime la manière de faire des musulmans : pas de pierre, une simplicité, une attention donnée aux morts, la régularité des visites, la coupelle d'eau, la nourriture laissées sur la tombe… les catholiques viennent seulement à la Toussaint… j'ai demandé à mettre une mangeoire aux oiseaux, ça m'a été refusé car les oiseaux sont salissants, ça me dégoute de voir toutes ces plantes qui pourrissent parce que les gens se sont donné bonne conscience à un moment… il y a des choses qui poussent, de la ciboulette, des fraises… pour moi c'est un jardin, quand j'y vais c'est pour gratter la terre, je ne mettrai jamais rien sur elle, dans ma tête je me dis que si jamais je pète les plombs et que je veux aller la voir, je veux pouvoir gratter et la pierre je ne pourrai pas la soulever, je ne veux pas fermer la porte…la délimitation doit se faire, c'est obligatoire, un contour en béton, mais je n'ai pas envie de tout ce côté marbre »/ 9 : « il n'y a pas eu de changement, même si au début on y allait un peu plus… non c'est en jachère chez nous, en tous cas je sais que pour l'instant c'est pas clos, qu'il faudra clore mais je ne sais pas encore sous quelle forme, je vais trouver un jour mais pour l'instant je n'ai pas l'idée de quelque chose qui me convienne dans ce qui est proposé maintenant en tous cas… un bon coup de marbre, de granit, un coup d'éponge et c'est bon. »

3.2. Personnaliser les gestes et les traces

Pouvoir transformer la tombe, à l'image de la vie qui transforme l'existence de ceux qui restent, peut aussi passer par l'acte d'y déposer des objets personnels ou d'y laisser des traces. Mais les choses sont fragiles, les cimetières sont à découvert et le soleil, le vent, la pluie détériorent les objets et effacent les traces. Plus délicat encore, les vols sont chose courante dans les cimetières et la disparition des objets renvoie à la douleur de la disparition de l'être cher. Le cimetière est un lieu qui permet de circonscrire et de localiser le souvenir et la communication avec le défunt à travers des gestes ou des paroles, lui envoyer des messages, lui faire part des transformations qui ont lieu de ce côté-ci du monde. Il sert de médium entre les vivants et les morts.

> 9 : « à force de se faire piquer des trucs, ça donne pas du tout envie de s'investir…tout notre élan, on avait commencé un peu un truc…, ça m'a vacciné, quand on revient on se demande qu'est-ce qui aura disparu, il y a quelque chose de la disparition encore qui fait que, ça fait redisparaître… » / 7 : « question du prendre soin, des gestes qui montrent la capacité des vivants à faire ces gestes, à affirmer leurs présences dans la vie des vivants, à garder une mémoire » / 3 : « choix d'une tombe minimale, de la terre sans plaque où on pouvait planter, une stèle qui s'est faite au fur et à mesure, modifiée petit à petit, les gens avaient pas mal joué le jeu de cette tombe évolutive, même les dates étaient écrites sur des ardoises, les enfants participaient aussi, on avait mis les dessins des enfants, c'était assez plaisant, assez vivant » / 9 : « pour moi c'est un lieu pour communiquer avec lui, quand J apporte un dessin je voudrais qu'il l'ait, c'est pour lui donner à lui, c'est un médium, c'est pour ça pour moi ça serait important de pouvoir y déposer des choses, mais c'est tellement fragile les choses, et je veux pas refaire un supermarché, ce qui m'arrête c'est les gens, ils sont souvent dans l'achat, c'est un petit truc parce que j'ai pensé à lui et puis je lui amène » / 10: « ils ont tenu à monter et à prendre cette photo pour les un an du décès, ils montent pas mal ensemble tous les trois et lui monte tout seul, parler à sa maman… il y a rien, c'est un lieu qui n'est connu que de nous…j'avais voulu quand même, il y a une phrase que j'aime beaucoup d'O, qu'elle m'avait écrit, qui m'aide beaucoup aujourd'hui "je ne sais pas désespérer", et j'avais voulu la faire graver sur un endroit à côté, le parc n'a pas voulu » / 9 : « je voyais bien mettre 4 poteaux, déposer des choses, accrocher des trucs, moi je le vivrais plus pour déposer des choses de temps en temps, j'avais peint des petits galets, j'avais mis 4 petits cœurs et me dire quand je reviendrais j'espère qu'ils y seront, pouvoir déposer des choses qui me tiennent à cœur, laisser des messages »

Traces de gestes personnalisés relevées dans les cimetières du sud grenoblois – Photos : P.Thiollière, 2010-2015

3.3. Matérialité de l'entre

Le rapport au mort se situe en tension entre la concentration de cette relation en un point, typiquement la tombe, et sa dispersion dans les espaces et moments de la vie, à travers les souvenirs, les paroles et les actes d'éternité laissés par les morts dans de multiples lieux durant leur vie et qui nous rappellent à eux. La crémation modifie-t-elle, par la matérialité des cendres, le rapport que l'on entretient avec les morts ? Si le cimetière est la terre du repos, le crématorium est le lieu d'une disparition plus fulgurante et définitive. La crémation force ainsi à se détacher des restes. Alors qu'auprès de la tombe, on peut encore imaginer l'entièreté de sa présence. Les cendres volatilisées séparent la pensée du mort d'une matérialité, rendant le mort, comme ses cendres, au grand tout de la nature et du cosmos.

> 4 : « comparer aux enterrements où je sais où ils sont, pour les deux proches crématisés je ne sais pas où ils sont… si ça change le souvenir? je pense que ça m'aide pour penser qu'ils ne sont plus en état matériel, c'est autre chose » / 8 : « avec la crémation aujourd'hui c'est peut-être l'idée que c'est la personne qui voulait ça, plus en accord avec la volonté du défunt, le fait qu'il ait pensé sa mort, ça change le rapport à la mort » / 5 : « la crémation c'est plus violent que de descendre un cercueil dans la terre, la mise en scène du cercueil qui s'en va, le temps long de l'attente, s'il n'y a pas de prise de parole, derrière une vitre, le cercueil s'enfonce dans le sol, c'est plus définitif, dans la terre il est là… » / 10 : « je trouve ça très païen de s'attacher à des restes, ça dépend de la conception qu'on a de la mort, de la vie, pour moi savoir que l'autre se décompose, qu'il y a les vers.. pour moi, je me dis c'est la nature qu'on se décompose, il y a plus la vie, donc c'est plus la vie »

3.4. Libérer des contraintes

Le choix de la crémation se justifie souvent par un rejet des contraintes qui sont associées au cimetière : un lieu précis, un confinement dans ce lieu, un coût, une concession à entretenir… Si pour certains la crémation représente par rapport à l'inhumation une possibilité de « respirer », une liberté de mouvement sans attache, qui correspond à une conception de la vie, nomade, sans le poids de la matérialité, pour beaucoup, elle est le moyen de se faire le

moins encombrant possible, de ne pas réduire cet entretien de la relation à l'entretien contraignant d'un espace à louer.

> 1 : « avec la conscience de notre planète, la crémation ça correspond, bien qu'on serve d'engrais… je ne sais pas c'est ouvert » / 4 : « le confinement dans la terre je peux pas, on recouvre la personne, c'est ça qui me choque, je ne veux pas être confiné, être enfermé, j'ai envie qu'on me laisse respirer, je serais plutôt pour la crémation / 3 : « la crémation pour moi, c'est l'idée de pas faire chier les vivants, la place aux vivants, entouré de ma croyance inexistante, le côté entretien, acheter la concession, les contraintes… je préfère une dispersion en dehors du cimetière » / 5 : « maman disait "dispersées aux 4 vents" pour se faire la plus petite possible » / 5 : « considérations terre à terre, je trouve que c'est cher, investissement, je connais des gens qui se sont endettés pour faire une belle tombe, je trouve ça triste et moche une tombe si c'est pas entretenu » /

3.5. À l'échelle humaine

L'« entre » de la relation à l'autre défunt semble difficile à tenir quand l'espace trop vaste y dilue ses éléments de repère. L'ombre d'une église, la présence sensible de la vie autour du cimetière, la distinction de ses limites et contours, font des petits cimetières de village des lieux hospitaliers qui parviennent à envelopper la relation de cette sensation protectrice qui éclate lorsque les dimensions perdent leur échelle humaine. Les images de la bulle et de l'écume empruntées à Sloterdijk sont ici encore opérantes. La qualité immunisante de la bulle ne fonctionne pas quand les repères qui la tiennent sont trop dispersés, livrant les visiteurs à la béance du ciel. Les mouvements longs et monotones du déplacement dans les grands cimetières hors d'échelle épuisent cette quête de repères, qui en rythmant le parcours, articule son déroulement, lui donne un sens, une cohésion. Ce manque de rythme, de seuils articulant le parcours, laisse le visiteur sans prises et procure un sentiment de désorientation, d'anonymat, éventuellement d'angoisse.

> 7 : « c'est un cimetière de village, à côté de l'église… là l'ambiance c'est l'échelle, il est petit, avec un côté accueillant, individualisé… il se dégage un sentiment d'enveloppement ; le cimetière de Romans, plus grand, excentré, en périphérie, avec des extensions récentes, en partie encore vierge, labyrinthique, il y a un problème d'orientation, avec seulement quelques repères émergents, un sentiment plus aérien, plus ouvert au ciel, pas d'obstacles physiques, le ciel présent, un sentiment de désorientation ; la différence dans ces cimetières c'est leur échelle ; dans les cimetières vastes, l'expérience est plus impersonnelle, anonyme : le problème d'accessibilité, la durée du cheminement… dans les villages : ils sont plus hospitaliers, avec des transitions plus faciles » /

Pour certains, la relation s'appuie sur la représentation d'une continuité de l'échelle corporelle après la mort. Le cimetière dortoir, les tombes comme des lits alignés sont alors des images apaisantes. Les gestes effectifs ou imaginés se calquent sur ceux qui rythmaient la relation avant la mort, s'appuyant sur l'échelle du corps ainsi représenté. L'entièreté du corps est alors indispensable.

> 6 : « je ne pense pas à la matérialité du corps, cendres ou corps mais j'ai un problème de représentation par rapport à la dimension d'un humain, une tombe c'est un lit, le repos » / 9 : « ce recueillement, moi je le vis parce que je me trouve en lien avec lui, parce que son corps est là, peut-être que… un enfant, le corporel m'a beaucoup manqué, il était tellement petit ; il y a quelque chose dans le câlin, dans le rapport au corps avec un bébé qui fait que j'en ai besoin… c'était ça aussi la quantité de cendre, ça m'a effrayé, un adulte c'est déjà pas grand-chose, mais un petit bébé, je préfère le savoir entier ; comme j'étais hyper pour le don d'organe, mais impossible, quand ça vous arrive vous changez d'avis, le "entier" est important » / 5 : « différence crémation, inhumation dans la pensée ? Moi je les vois vivants sur leurs deux pieds, même pas malade, pour moi ça ne change rien » / 9 : « moi j'aime bien l'idée qu'il y a quelque chose qui se transforme, pour les enfants c'est moins évident, il est sous terre, "est ce que je peux creuser pour aller le voir ?", dans la représentation de ce que peut être un corps sous terre, ou trop évident avec des questions "mais s'il est sous terre les vers de terre peuvent rentrer dans ses oreilles", des questions que j'essaie d'écarter de mon esprit, je ne veux pas trop me représenter ça »

3.6. Lieux de l'entre

Les musiques jouées lors des cérémonies d'enterrement peuvent devenir des lieux qui ouvrent un espace-temps pour la relation. Cristallisant ainsi l'association entre la musique et la personne défunte, ces musiques capables d'émerger inopinément d'un poste de radio peuvent aussi se révéler encombrantes.

> 4 : « les musiques des enterrements, c'est mes lieux, quand je les entends je pense à eux » / 9 : « je tenais à ce qu'il n'y ait pas de musique pour ne pas me marquer, contrairement à ce que je pense maintenant, j'avais en tête l'enterrement d'une tante avec l'Ave Maria, maintenant à chaque fois que j'entends l'Ave Maria je pense à elle, je ne voulais pas de quelque chose qui se cristallise, à l'époque c'était comme ça »

Dans une société de plus en plus mobile, l'indétermination du lieu de l'ultime repos serait-elle, comme Robert Harrison en fait l'hypothèse, source d'angoisse ? Le cimetière n'est certes plus ce lieu unique du repos éternel. Cependant l'existence d'un lieu déterminé où situer les

morts et où éventuellement entretenir la relation avec eux, semble conserver, pour ceux qui partent comme pour ceux qui restent, une grande importance.

> 5 : « pour moi personnellement je ne voudrais pas avoir une tombe, mais un lieu précis, dans le jardin du souvenir de l'endroit où on se trouve, quoi choisir?, où se mettre?, les enfants sont à Grenoble, mais on ne sait pas… dans mon petit village… » / 3 : « pas d'espace particulier, pas réfléchi à ce point, on a déménagé 20 fois en 10 ans » / 5 : « je me dis que plus ça va aller et moins nos enfants et petits enfants iront sur les tombes, pourtant c'est paradoxal mes enfants ont dit, on a besoin d'un lieu malgré tout » / 2: « pas de problème avec la constitution du corps, si c'est la décomposition ou en cendres, mais je suis attaché à la localisation, si j'avais des proches qui disparaissent j'aimerais savoir où ils sont, même si c'est une dispersion, j'ai besoin qu'il soit attaché à un endroit » / 6 : « on va à la mairie louer la concession, on voulait avoir deux places à côtés, du coup on a pris un F4, pleine terre, pas envie de béton, envie d'un vrai retour à la nature… la grande sœur m'a remercié pour lui avoir pris une place, elle est rassurée de savoir où elle va être » / 9 : « on sait où il est, c'est ici, avant on hésitait si on déménageait de Grenoble, maintenant je ne veux plus déménager de Grenoble, c'est important d'être près… mais c'est hyper important d'avoir ce lieu, même si moi je ne peux pas l'investir »

Avec la dispersion et l'absence de repère sur le lieu précis, les visiteurs sont amenés à chercher, le regard en quête de repères proches, un arbuste, une perspective… Un autre problème, que la loi de décembre 2008 interdisant les dispersions sur les terrains privés à tâché de résoudre, se présente lorsque les cendres sont dispersées dans un jardin privé et que la maison doit être vendue. Que le lieu devienne inaccessible, perdant tous son sens pour les nouveaux habitants, relève de la profanation et peut se révéler insupportable.

> 5 : « on cheminait mais on ne savait pas vraiment où ont étaient dispersées les cendres, ma belle sœur est retournée le plus près possible de la dispersion, a imaginé par rapport aux cendres fraîches, « je pense que c'est là mais je n'en suis pas sûre » / 9 : « je trouve symboliquement c'est joli, de mettre les cendres en pleine nature, j'ai été surprise que ça ne soit pas au pied de quelque chose, c'était au sommet du chemin, je me suis dit « comment elle va dire à son enfant pour se recueillir, comment elle va retrouver le lieu » / 9 : « en plus il a voulu être incinéré et que les cendres soient mises dans son jardin et après on a voulu vendre la maison, mon frère ça lui posait pas de problème mais pour moi ça a été intolérable, on vend la maison mais ces cendres son là-bas, l'endroit pour se recueillir pour moi ça a été un long chemin, alors j'ai fait tout un travail personnel pour arriver à trouver quelque chose de symbolique alors j'ai repris son urne, j'ai pris de la terre au pied de son olivier et j'ai demandé à ce qu'on mette l'urne dans le caveau de la famille, pour moi c'était pas possible de ne pas avoir de lieu » /

On remarque que même s'il n'y a pas d'attachement aux restes, le choix du lieu de la dispersion s'appuie sur des repères qui lui donnent du sens et permet une mise en récit de ce lieu utile dans le processus de deuil.

> 10 : « on a choisi juste à gauche de ce petit oratoire, qui est joli d'ailleurs, c'est les anciennes limites des monastères de la Chartreuse, les chartreux venaient de loin et il y avait des signes qu'on arrivait dans la terre des chartreux, il y a une petite statue dedans » 7 : « j'ai fait l'expérience d'un enterrement aux USA, ils ont fait le choix d'un endroit particulier dans la montagne, un arbre, qui signifie la présence de cette personne, c'est un lieu au sens large du terme, qui permet de pouvoir y aller, au sens propre ou figuré, qui permet la reconnaissance des personnes disparues… »

4. Cheminer

Le deuil est un cheminement, nous l'avons vu dans la première partie, qui n'a rien d'un parcours linéaire. Il y a autant de deuils qu'il y a de morts et de vivants, et chacun suit ce chemin à son rythme, faisant parfois du surplace, ou revenant après l'impression d'avoir avancé, au point de départ. Il est à l'image de la relation entre le deuilleur et le défunt, toujours unique, et qui doit trouver après la mort une nouvelle forme un tant soit peu stabilisée. Des expériences peuvent raviver la douleur, d'autres au contraire l'apaiser. Le deuil peut débuter avant même la mort, lorsque le grand âge est atteint et que les proches se font petit à petit à l'idée que la mort approche. L'acceptation de la perte se fait plus ou moins vite.

4.1. Acter des étapes

La perception sensible du mort, par la vue, le toucher, permet d'acter la réalité. C'est pourquoi l'étape de la présentation des morts est souvent une épreuve qui aide à accepter. C'est pourquoi aussi il est si difficile aux proches de disparus dont on ne retrouve pas les corps de laisser le deuil travailler.

> 9 : « dans ces lieux (chambres funéraires) il faut pouvoir toucher, regarder, faut vraiment mettre les sens en éveil, la musique… pour mon père ce qui m'a aidé c'est de voir le cercueil, ça actait une réalité, de voir les choses c'est important, je me souviens de cette image, d'une violence, j'ai même reculé, là on peut pas se défiler, c'est pas de la blague »

Pour cheminer, pour avancer, il y a toujours des choix à faire, on ne peut pas prendre deux chemins en même temps. Choisir d'agir ou de ne pas agir, de dire ou de ne pas dire. Le cheminement permet aussi, au prochain croisement de choisir autrement. Ainsi, ayant perdue son père, l'interviewée n°9 choisit de ne pas agir durant la cérémonie, aussi parce qu'elle n'avait pas d'expérience antérieure en matière de funérailles et de sépultures. Elle a ensuite souffert de ne pas avoir été actrice et à la prochaine triste occasion, elle s'impliquera fortement dans l'organisation des funérailles.

> 9: « de vivre les choses comme ça d'une manière très impersonnelle, dans une salle très impersonnelle, très propre, avec une musique d'ascenseur, c'est ce qu'on voulait et ça nous correspondait à l'époque, on avait ni envie de lire des textes, ni de choisir de musique, rien de rien, et ben ce qui m'a manqué c'est de ne pas avoir été actrice de tout ça » / 2 : « regret que les gens soient laissés aux rituels religieux classiques, qui ne correspondent pas à la personne, ou de la pauvreté de rituel laïque quand rien ne remplace le décorum religieux ; la cérémonie a ce rôle de mettre en commun un paquet de chose. C'est bien ce tour d'horizon un peu conclusif ; c'est plus difficile quand le rituel est en quelque sorte subi, c'est la situation difficile d'inventer le rituel » / 8 : « il va falloir que je pense à ce que je veux, ils me font chier mais en même temps je n'ai pas envie qu'on me mette directement dans le trou… discours ou musique… le rituel me semble important pour les autres, mais pour soi aussi »

4.2. Rythme du cheminement

On sait que le rythme du deuil varie selon la relation à la personne défunte. La perte d'un enfant, la plus inacceptable, est souvent celle qui va demander le plus de temps. Dans ces cas, la crémation trop fulgurante est souvent inconcevable. Pour d'autres au contraire, la fulgurance de la crémation correspond à la brutalité de la mort et libère pour après. Le chemin du deuil doit trouver son propre rythme, qui rebondit ensuite sur les anniversaires ou d'autres dates significatives, marquant des étapes, des basculements d'une phase à une autre.

> 9 : « la crémation, il y a quelque chose de trop rapide, de trop fulgurant, déjà la maladie c'était très rapide mais la décomposition… avec mon père, c'était ça, on sort et dans la voiture avec l'urne, on se retrouve comme des idiots, qu'est ce que je fais de l'urne, elle va tomber… en un claquement de doigt… c'est de l'ordre de la maitrise sur le temps, c'est tellement fulgurant, si en plus son corps est réduit à rien » / 10 : « pour moi quand je dis que ça a été rapide, on a beau s'y préparé, une tumeur au cerveau, la mort qui arrive il y a quelque chose de très brutal, la crémation c'est brutal mais c'est la réalité de la mort de l'autre, c'est dur mais ça libère

> tellement pour après…quand j'ai fait la crémation, il y a deux heures et demi, j'ai demandé une salle dans le crématorium, ils avaient accepté, dans le hall, on avait des boissons…et tout d'un coup le gars des PFI arrive "Mr R" et pof il m'a apporté l'urne au milieu de tout le monde, hop c'est parti… après la crémation pouf on est parti, (*pas laisser une nuit, attendre que le soleil revienne?*), ah non ! puis avoir l'urne qu'on met quelque part, non, non ! Tout de suite je voulais…et un an après, juste le jour anniversaire, on a invité nos amis à faire une marche depuis le col de porte jusqu'à là-haut, il faisait froid mais un ciel bleu, une neige blanche, il y avait plus de 100 personnes, c'était très chouette, et le soir en revenant, mon fils biologique me dit, "c'était bien?" "oui c'était bien" "oui mais maintenant c'est fini." et ouais, on passe à une autre phase, c'était le deuil jusque là et là maintenant… ça m'avait marqué parce que c'était plus dur à partir de ce jour-là le deuil qu'avant, parce qu'avant, d'abord j'ai écrit, j'ai écris à O, pour moi parce que ces textes sont restés, des poèmes… et puis j'ai fait le recueil avec des amis d'O, de ce qui s'était dit pendant la cérémonie, ça a pris beaucoup de temps, et puis un an après, cette montée au Charmant Som, et puis c'était fini, et là c'est un peu une deuxième mort parce que ça y est, on en parle plus »

Si le corps matériel a son propre rythme de disparition, la fulgurance de la crémation, ou la lente décomposition dans la terre, un autre corps, immatériel celui-ci, une présence semble persister un certain temps (le délai de six mois revient régulièrement dans la littérature) dans les lieux communs des personnes défuntes ou peut-être s'agit-il du délai d'incorporation de la disparition relative au temps du deuil.

> 8 : « il y a un temps de disparition, environ six mois après le décès, je sentais une présence dans l'appartement, âme? ou temps du deuil? comme si quelque chose de nous est encore là, je ne crois à rien mais je peux employer le terme d'âme, comme si quelque chose prenait un certain temps pour s'échapper du corps » /

Si les visites des proches sur leurs tombes ne se calquent pas forcément sur le temps social de la mort qu'est la Toussaint[257], elles semblent trouver une certaine rythmicité et la décision de s'y rendre est plus instinctive que réfléchie. Ces visites ou d'autres formes de ritualisation de la relation avec les défunts permettent de baliser le cheminement de temps forts, qui peuvent être ou non partagés.

> 2 : « sur la tombe de mes parents, j'y vais bizarrement de temps en temps sans savoir pourquoi, comme un instinct, je vais trouver un alibi "j'ai le temps de faire le crochet", mais il y a sûrement une raison plus profonde, c'est tous les deux ans environ » / 7 : « la ritualisation elle-même est quelque chose d'important, question de régularité, quelque chose qui se répète dans le temps, qui balise le fait que les personnes ne sont pas oubliées, qui peut être partagé avec d'autres… une verbalisation, une extériorisation de la perte »

[257] encore environ la moitié des plus de 40 ans se rendent dans les cimetières à la Toussaint, Credoc 2005

4.3. Moments seuil

Le cheminement du deuil est marqué de basculements. La notion de seuil nous sert comme nous l'avons expliqué plus haut à décrire ces transitions tant spatiales que temporelles ou ambiantales. À l'échelle des funérailles, les moments juste avant et juste après la cérémonie sont ressentis comme des *moments seuil.* En effet, il s'agit du moment où la communauté se constitue autour du défunt pour partager ce moment fort de la cérémonie, et après se relâche et, plus apaisée, bascule dans un mode qui laisse de la place à la joie et même aux rires. L'espace où se jouent ces moments de basculement, existe-t-il ? Est-il pensé, conçu avec cet enjeu ? Le parvis, comme figure idéale typique de ces moments seuil, doit pouvoir répondre dans ses dimensions, ses qualités architecturales (enveloppement), son confort (abris, assises), à l'enjeu de composition et décomposition de la communauté qui se joue là.

> 2 : « entre le parking et la porte d'entrée du funérarium, c'est là qu'on voit qui est là, les proches de la famille qu'il va falloir "affronter", le temps que les gens arrivent, c'est un moment extrêmement important, de constitution de la communauté autour du défunt, d'ajustement, de calage, c'est un moment de bascule entre le mystère de la mort que l'on reçoit individuellement quand on apprend la nouvelle, à un partage de ça, et ça se règle pas de la même manière selon l'âge, le degré d'injustice, de colère ou de soulagement qui se partage à ce moment-là » / 4 : « chacun ressortait de l'église, marquant une pause en sortie, les gens respirent, le parvis est vachement important, c'est le moment où tous se retrouvent, ça marque une coupure » /

Après la cérémonie s'organise souvent un moment de relâchement autour d'une collation, très important pour échanger, et ainsi amorcer la reconstitution de la communauté sans le défunt. Pourtant, par manque d'espace disponible pour ce rassemblement, particulièrement en milieu urbain où l'accès à des salles communales très procédural est compliqué dans l'urgence, ce temps ne peut parfois pas avoir lieu. Laissant ainsi les participants partir chacun de leur côté avec les anecdotes, aveux, souvenirs… qu'ils auraient pu partager à ce moment-là de manière plus informelle. Faut-il concevoir des espaces spécifiques pour ces rassemblements ou alléger les procédures de location de salles communales dans ces circonstances ?

> 10 : « moi j'ai fait en deux étapes, célébrer la mort c'était au crématorium et une semaine après une célébration de la vie, on avait retenu le centre œcuménique St Marc, pendant 2h et demie il y a eu des témoignages, des photos, c'était très chouette pour moi, j'en ai fait un recueil après » / 3 : « souvenirs liés à collation d'après l'enterrement, associés à un café, relativement festif, j'étais surpris, c'était une ambiance à laquelle je ne m'attendais pas, les gens parlaient,

rigolaient… et finalement ça à l'air de se répéter. Oui, une ambiance de café assez libérée des contraintes. » / 4 : « la différence entre les moments de tristesse puis un moment de basculement dans un moment de joie, ou alors on est pas vraiment touché, ceux qui sont touchés de près ne repartent pas qu'avec cette sensation de tristesse, le changement d'ambiance se fait à la disparition de la proximité d'avec le corps… que se soit une incinération ou une mise en terre, c'est la prise de distance par rapport au corps »

4.4. Cheminer dans le territoire flou de nos relations aux morts

Dans le cas d'un décès survenu accidentellement, par exemple sur la route ou dans un autre espace extérieur, un des lieux de la relation prend la forme d'un « territoire flou » autour du lieu de l'accident. L'approche de ce territoire fait resurgir l'histoire de la fin tragique. Les gestes et mouvements qui ont accompagné l'accident (choc, étouffement…) se déroulent en images et le tricotage du récit de la fin est réitéré. La zone se charge affectivement et symboliquement et d'un territoire profane devient un espace sacré. On retrouve ici à nouveau l'idée de frontières floues et symboliques spatialisées par l'expérience de la mort tragique, et du travail du deuil qui réagit à leur passage. Ainsi se superposent un territoire communément ordinaire et un territoire sacralisé par l'expérience des survivants. Le territoire est flou, une portion de route, une rivière, pourtant des points d'intensité se forment où l'espace semble se concentrer : on recherche le point précis sur la route où l'accident a pu se produire, les points d'accès à la rivière où la noyade a eu lieu. Pour reprendre les termes de Didi-Huberman, on cherche les empreintes de l'absent. L'acte de monter un cairn à un endroit précis où les proches d'un défunt se retrouvent chaque année pour l'honorer alors que ses cendres ont été dispersées sur le massif montagneux par avion démarque encore cette volonté de concentrer l'espace symbolique de la mort en un point précis.

7 : « pour les espaces de décès, c'est à chaque fois différent, complètement différent, beaucoup moins précis du point de vue de la localisation, c'est des limites floues, ce sont plus des territoires. Pour l'accident de mon beau frère, c'est un territoire flou, autour de la zone de l'accident…pour le suicide de mon frère, c'est les bords de l'Isère, qui deviennent des espaces à caractère symbolique ou sacré, à proximité de ces territoires, l'histoire revient et dote la zone en question d'une certaine charge de mystères, de réminiscences, de la projection de moi-même sur le passé et l'évènement de la mort... la dimension du temps est importante, effet d'être dans un espace autre, proche de l'effet du cimetière, sortir de la routine quotidienne, de l'ordre de l'énigme, du mystère et de la projection sur l'événement. Le cimetière c'est quelque chose de très ritualisé, de prévu pour, alors que ces territoires sont comme des points

d'intensité dans la ville, des territoires qui n'ont pas le même statut qu'ailleurs, l'environnement à proximité prend une tonalité différente, c'est imaginer comment c'était il y a 20 ans, une appréhension du passage du temps, revenir dans le temps, c'est imaginer cet espace-là au moment de l'événement. Pour le lieu de l'accident de voiture, quand je traversais cet espace sur la nationale, c'était essayer de se fixer un point, recherche du lieu précis sur la route où les choses ont pu se passer, l'attitude de concentrer l'espace sur un point. » / 9 : « ils ont dispersé les cendres sur le Vercors en avion… ils ont quand même une balade qu'ils font chaque année avec les amis, ils ont fait un cairn, ils se rejoignent là haut, comme quoi il faut quand même un endroit, qui eux leur parle »

Les lieux associés à la mort d'un être cher ont le pouvoir de transporter dans un espace-temps autre, séparé dans le temps et l'espace du continuum de l'expérience quotidienne. Ils deviennent « des points d'intensité ». Le drame marque l'environnement qui change alors de tonalité pour celui qui l'a vécu.
Les circonstances de la mort se représentifient. Le sentiment d'empathie mène à imaginer le corps en acte donc[258] à ressentir l'étouffement ou la violence du choc qui ont provoqué la mort de l'autre cher.

7 : « Pour le lieu du suicide, je sais qu'il habitait sur le campus mais je ne sais pas du tout où ça s'est passé, c'est l'espace de la rivière elle-même qui traverse Grenoble, là c'est plus essayer de se mettre à la place de l'autre, dire qu'est ce qu'il a pu vivre à ce moment, quelles sensations, se mettre en situation. Le geste est complètement lié aux évènements eux-mêmes : pour l'accident, c'est le choc, la violence du choc, l'écrasement ; pour la noyade, c'est le geste de l'étouffement… en même temps l'Isère elle bouge, c'est mélangé, c'est aussi les lieux à partir desquels il est possible d'accéder à l'Isère, près du campus, ça peut être aussi le pont de la bastille, j'y passais souvent et c'était un de ces lieux d'intensité. »

[258] la neurophysiologie nous a montré que l'imagination de l'acte, la mémoire de l'acte, la vue de l'acte ou l'acte effectué en propre sont des phénomènes neurophysiologiques similaires

5. Se recueillir

Recueillement
Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.
Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,
Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;
Le soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.
— Charles Baudelaire

Les premiers usages du mot « recueillir » qui date du 12ème siècle traduisent l'action de « rassembler, réunir pour ne pas laisser perdre »[259] (des fruits par exemple), de « recevoir (un don) », ou d'« accepter (quelque chose) ». Un usage plus tardif (16ème siècle) évoque le fait de « se concentrer en soi, rassembler toute son attention ». Au 17ème siècle seulement se répand l'usage du terme dans l'idée de « pratiquer la méditation religieuse ». Si la forme pronominale du verbe ou le substantif « recueillement » renvoie plus directement à ces acceptions plus tardives, il est intéressant de considérer les premiers usages du verbe qui sont tout autant évocateurs en ce qui concerne l'usage qui nous concerne plus directement, en lien avec une attitude caractéristique du deuil.
Si « recueillir » exprime l'idée de rassembler, ramasser, recevoir pour éviter la dispersion, le pronom réflexif précise le lieu de ce rassemblement : le corps. Deux définitions vont nous aider à mieux comprendre ce que l'on entend par « se recueillir »[260] : il s'agit d'abord de « *Concentrer son attention, rassembler ses esprits avant une action importante ou dans une circonstance grave* » et/ou de « *s'isoler du monde extérieur, en faisant silence pour rentrer en soi-même et faire place à ce qu'il y a de plus profond et de plus spirituel en soi ; prier ou méditer* ». La première définition souligne le mouvement de concentration, de rassemblement, la deuxième y ajoute un mouvement d'isolation et d'introspection.

Dans le cas particulier du deuil, il s'agit de prendre le temps dans ce mouvement de concentration, d'isolation et d'introspection, de recevoir les pensées, émotions, souvenirs,

[259] consulté sur l'outil Ortolang du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

[260] Ortolang (Outils et Ressources pour un Traitement Optimisé de la Langue) développé par le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

questionnements propres à la disparition de l'autre pour avancer sur le chemin de l'acceptation de cette disparition au plus profond de soi, dans notre être intime.

Certaines personnes interrogées se demandent « quoi vivre sur la tombe » ou n'adhèrent pas à ces temps de recueillement qui semblent « programmés pour entrer en contact avec les divinités ou les morts ». Cependant, en particulier pour les deuils douloureux qui mettent fin à une relation vécue sur un mode très corporel comme c'est le cas avec un petit enfant, la proximité des restes du défunt implique une expérience particulière : « ce recueillement, je le vis tout le temps là-bas ».

Le cimetière comme espace à part, à l'écart de l'activité urbaine, comme vide sonore et espace sous-fréquenté, aide à cette mise en disponibilité. Mais parallèlement à cette mise en condition de l'espace du cimetière, une spatialisation est à l'œuvre à travers l'expérience de la visite du défunt, instaurant à l'image de la bulle, de nouvelles limites protectrices autour de la tombe. Les cimetières ne sont pas égaux quant au confort qu'ils offrent à ceux qui y cherchent cet accès à l'intime. Les cimetières en périphéries se trouvent parfois collés à de lourdes infrastructures[261] et selon la situation dans le cimetière, le calme intérieur est facilement masqué par les bruits routiers.
Mais comme l'exprime François Jullien, l'accès à l'intime a besoin de son partenaire d'extériorité sinon ce mouvement devient mortifère et sans l'expression créative se transforme en retrait définitif dans la folie ou dans l'ascèse.

5.1. Calme intérieur

Pour une des personnes interrogées, *se recueillir c'est prendre le temps d'accepter la perte de l'autre.* Il s'agit d'un temps particulier, que l'on prend, que l'on pose, et il s'agit d'accepter, la douleur, la perte, et tous les changements qu'elle entraîne. L'idée de réunir des éléments dispersés peut aussi être relevée dans le témoignage de cette personne qui a perdu un enfant et qui ressent sa famille enfin réunie lorsqu'ils sont sur sa tombe. Ce temps particulier marque un arrêt dans son bouillonnement intérieur et cette réunion sur la tombe a un effet qu'elle compare à l'apaisement que procure la contemplation d'un beau paysage.

> 9 : « parce que c'est un endroit vide, le cimetière est grand, il faut déjà y aller, c'est calme, y a pas trop de monde, on est en dehors de la ville, j'ai pas l'impression d'être à Grenoble, je vois plus les autres tombes, il y a un côté petite bulle, ce recueillement je le vis tout le temps là-bas, ça peut être devant la mer, des endroits comme ça apaisant, en haut d'une montagne, ça

[261] par exemple le cimetière de Neuilly

marche aussi, comme quand tu regardes un beau paysage, d'un seul coup ça devient calme, ça me fait pareil si je regarde un coucher de soleil, une belle vue, il y a quelque chose d'un intérieur qui est calme, et pas chez moi, ça sera plutôt des souvenirs, par rapport au manque, des choses qu'on a pas pu vivre, aussi des moments joyeux, plutôt dans le souvenir, mais ce calme intérieur, de vide, mais de vide dans le bon sens, enfin ça se calme à l'intérieur, d'habitude ça bouillonne ou ça refroidit beaucoup mais c'est pas calme » / 4 : « peu d'attention à ce qui m'entourait, du mal à regarder autour, propre au deuil » / 7 : « …le passage, le moment de la marche vers la tombe, c'est une manière de se mettre en condition, une question de seuil »

5.2. Le temps suspendu, l'effet de bulle

Le temps de cette visite sur la tombe, l'espace se reconfigure, de nouvelles limites protectrices se forment autour des proches du défunt réunis. L'image de la bulle est employée. Une bulle comme un espace-temps particulier qui se forme là, sur la tombe. Avec ces nouvelles limites, l'accès à l'intime devient possible, le temps est comme suspendu. Mais la bulle est fragile, un passant risque de la faire éclater et elle ne dure qu'un temps. L'effet de bulle se dissipe au bout d'une période que l'interviewée estime à trente minutes environ. Puis le bruit de fond de la ville réapparaît, la réalité resurgit et on se rend compte de l'étrangeté de notre présence ici.

9 : « on y va souvent en famille, on se sent vraiment bien là-bas, il y a une énergie bonne, comme si on était ensemble, c'est le seul endroit où on est ensemble… c'est apaisant d'être là-bas, nous on aime bien s'asseoir sur les tombes voisines, on arrive comme si on entrait dans le salon de quelqu'un, on s'assoit sur la tombe d'en face, on se dit pourvu que les gens ne viennent pas au même moment que nous, on regarde ce qui a changé, on enlève trois mauvaises herbes, des petites choses, il y a un côté joyeux… c'est une question qu'on est ensemble, pour moi c'est une bulle et d'un seul coup il y a un mec qui passe avec un arrosoir, mais je le connais pas, il ne fait pas partie de ma bulle… » ; « l'encens ça a un début ça a une fin, on peut partir quand tout est brûlé… oui dans la temporalité, dans le lieu c'est important, c'est comment partir, c'est pas évident d'en partir, parce qu'on est dans une bulle on est bien et en même temps, il y a quelque chose, on se rend compte d'un seul coup qu'on est assis sur une tombe, on est en train de regarder de la mauvaise herbe qui pousse, il y a A on ose même pas imaginer dans quel état il peut être dans son cercueil, d'un seul coup il y a la réalité qui revient et il faut partir, d'ailleurs on y reste pas, j'ai jamais regardé combien de temps on y restait mais une demi heure, je suis pas sûr qu'on reste une heure, au bout d'un moment, il y a de ça, la vie, d'un seul coup on re-entend les bruits derrière, il a quelque chose qui nous sort de la bulle, on est happé par l'extérieur, peut-être il a plus de gens qui vont passer, c'est pour ça que des lieux comme ça dans la ville, je pense même autour de plein de bruit c'est possible,

un cube et être dedans et complètement s'isoler et en ressortir et aller s'acheter des chaussures après… c'est un temps qui se pose »

5.3. Postures et gestes autour du recueillement

Les moments de recueillement se font souvent dans une quasi-immobilité, les mains tantôt dans le dos, tantôt devant, tantôt ballantes. Le corps est en tension. Difficile de faire autrement car aucun dispositif ne permet de reposer le corps en face de la tombe. Alors pour ceux qui osent, les tombes voisines servent d'assises.

> 9 : « moi ça me fait du bien, juste assise, faudrait pouvoir s'asseoir dans ce lieu, faut être assis, vraiment faut que le corps il se repose, parce que debout on est en tension, pourtant c'est pas confortable une tombe, pas besoin d'un truc confortable, mais juste pouvoir se poser » / 6 : « il manque des endroits pour se poser, pas un banc, pas une chaise, alors quand on ose on se pose sur les tombes des autres »

Les espaces de dispersion doivent depuis la loi de 2008 se doter d'un dispositif architectural (mur, pupitre, ou autre) ou numérique pour proposer aux survivants un accès public à l'inscription de l'identité et des dates de naissance et de mort des défunts dont les cendres sont là dispersées. Le jardin du souvenir de Gières dispose d'une borne numérique à l'entrée du crématorium, dissociée donc du lieu de dispersion. De ces dispositifs découlent des gestes qui permettent plus ou moins bien de vivre le moment du recueillement. Par exemple, une possible association par le regard, des inscriptions des noms des personnes dont les cendres ont été dispersées et des lieux de ces dispersions est appréciée. Tourner des pages réelles plastifiées, ou rechercher dans des pages virtuelles d'une base de données, a pour effet d'isoler chaque défunt, le dissociant d'une part du lieu de son ultime repos, mais aussi des autres membres de la communauté qui reposent avec lui. De plus, les gestes effectués pour tourner une page ou chercher dans une base de données sont associés à des activités ordinaires, profanes et automatiques, ne mettent pas le corps en tension avec son environnement. Il convient de penser les dispositifs matériels en tant qu'ils impliquent des gestes qui vont accompagner le recueillement.

> 5 : « ce que je trouve dommage, j'aurais bien vu un espèce de mur joli avec simplement les noms avec les deux dates de ceux qui ont leurs cendres là, l'an dernier j'y suis allé, il y avait un espèce de pupitre avec des noms dans des feuilles plastifiées, c'est mieux que rien mais bon moi je pensais un mur, on a une vision plutôt que tourner les pages, mais je trouve que ça serait bien » / g : « moi je le trouve très bien, mais le seul.. quand les défunts ont fait leur dernière volonté, on s'attendait pas à ce qu'il y ait "rien", on a pas de stèle ou de pierre, il faut

aller dedans, aller à la borne, moi j'avais plutôt vu comme une espèce de columbarium où il y a une pierre avec les noms gravés qui rappellent les personnes qui étaient là, c'est ce qui nous choque les vivants… » / 5 : « …et dans cet espace (jardin du souvenir) on ne peut rien faire, on ne peut pas mettre de fleurs… »

5.4. Le Beau

Le temps du recueillement est un temps suspendu, une pause, un calme, un arrêt dans le flux temporel, un échappement à la course du temps. Proche de la contemplation, il trouve des ressources dans les qualités esthétiques, sensibles et symboliques de l'environnement.

1 : « j'aime pas du tout ce cimetière, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, c'est très plat, aucune notion d'esthétisme et je trouve que c'est important, ça crée une certaine ambiance, ça rassure, ça apaise » / 2 : « c'était au crématorium de Gières, c'est sympa comme situation pour se retrouver, c'est beau… » / 9 : « c'était aux PFI de Grenoble, vraiment extraordinaire, le lieu était très beau, calme, sans trop de fioritures ni trop impersonnel, entre les deux » / 9 : « je pense qu'on peut retrouver ce calme… je vois un mur d'eau, quelque chose de beau, peut-être c'est que le Beau, avec un grand B, quelque chose qui arrête, des fois tu vois la mer, d'un seul coup tu dis l'immensité, tu dis même plus rien, faut juste regarder, il y a rien d'autre à faire, un truc beau » / 10 : « l'endroit est si beau, c'est pareil il y a un panorama, ça correspond à l'infini, la mort on rentre dans cet infini, donc je trouve que le lieu est très beau, très symbolique de tout ça » /

photo du paysage à l'endroit présumé du lieu de la dispersion (entretien 10) – source internet

Les deuilleurs en quête de beauté se trouvent souvent déçus face aux récents aménagements des espaces cinéraires. Les cases de columbariums évoquent des « cages à lapins » ou des « boites aux lettres » et ces impressions parasitent le recueillement.

> 5 : « dans un autre endroit il y a des columbariums, et là c'est horrible ! c'est carrément des cubes d'une couleur indéfinissable avec des petites portes… des cages à lapin, c'est l'impression que j'ai eu » / 6 : « quand je vais voir ma sœur, j'ai l'impression d'être au pied de mon immeuble devant les boîtes aux lettres, voilà l'image que j'ai du columbarium ; cette impression d'être devant ce mur…je ne retrouve pas ma sœur, on ne peut pas lui déposer de plantes, on est autorisé qu'à la Toussaint, aucune main sur ce lieu, on ne pas poser de bougies, du coup je n'y vais pas volontiers, il n'y aurait pas mes grands-parents, je pense que je n'irai même pas »

De la même manière, la qualité des espaces de transitions que sont les crématoriums et les funérariums n'est souvent pas à la hauteur des attentes. Le bon équilibre est difficile à trouver, entre trop et pas assez, entre le « brut de décoffrage » de la morgue de l'hôpital et le côté « un peu artificiel » des nouveaux funérariums ou crématoriums qui cherchent à adoucir la mort jusqu'à lui effacer son mystère, qui par une architecture et un aménagement trop ordinaires la banalise.

> 7 : « le funérarium de l'hôpital, c'est une très petite salle, très clos, qui donne une impression souterraine, un sentiment d'étouffement, quelque chose d'assez pesant » / 8 : morgue à l'hôpital est un espace assez particulier, ça rappelle les films policiers, c'est brut de décoffrage… ces espaces nouveaux, comme les funérariums sont un peu bizarres, qui sont fait pour ça, un peu artificiel… on veut te mettre dans une ambiance, l'ambiance de la mort ça ne veut rien dire, une ambiance… celle de la fabrication de la mort et des espaces autour de la mort, ça n'existait pas avant, ça remonte à 20 ans, avant c'était l'hôpital ou la maison ; un peu adouci, comme si protection, mort visible, en état, lumière tamisée, le rapport à la mort reste violent, concrétisé par un mort qui n'est plus en vie ; impression que ça change un peu le rapport, ça reste énigmatique mais on est vite ramené à des choses que l'on connait (salon, café, écran…)… les grandes portes du crématorium, symboliquement perçu comme les portes de l'enfer » / 1 : « j'aime une certaine personnalisation des cimetières, pour être à la fois proche de ceux qui sont dans les tombes et avoir une touche personnelle » / 8 : « cimetière toujours le même système de grilles orthogonales, je pense à toutes les voitures impersonnelles qui passent, grises comme les autres, la banalité architecturale des lieux de cérémonie, très carré, on a besoin de rondeur…l'architecture en kit dans une ZAC, c'est banaliser la mort »

5.5. Seuils construits et sphères vécues : espace-temps de disponibilité

La question des conditions d'un accès à l'intériorité ou d'un recueillement va s'immiscer dans les entretiens. Il s'agit de comprendre d'une part si et comment l'espace-temps du cimetière parvient à offrir les conditions requises, et d'autre part si elles se trouvent présentes dans d'autres types de lieux, en particulier urbains. Se trouver dans la nature, la montagne, face à une belle vue sur un paysage ou sur la mer, est évidemment propice à cette expérience de recueillement. Mais la ville permet aussi certains écarts par rapport à la quotidienneté, dans ses interstices ou sur ses franges, moins denses et parfois en lien avec un environnement plus naturel. Les conditions reposent sur une échappée possible par rapport aux sollicitations, aux dangers et aux rythmes de la vie urbaine. Les limites et seuils permettent de contenir une ambiance qui enveloppe et accorde les personnes présentes. Ainsi des qualités hétérotopiques se dégagent de ces espaces clos qui les distinguent de l'espace ordinaire.

> 7 : « situation de marche seul en montagne, c'est un espace-temps propice aux souvenirs, aux pensées autour de ça, sans paroles, sans interactions, avec une présence de la nature ; souvenir d'un stade à Varsovie, proche de l'expérience du cimetière, un espace vaste, espace de disponibilité, pas de sollicitations, lenteur, paix, le fait que cela soit clos, moins confronté à la foule, situation contemplative, ensemble dans une même disposition, tous dans une même ambiance, hors du monde… c'est adopter ensemble une même manière d'être qui n'est pas celle du quotidien, sans danger, l'attention n'est pas mobilisée de la même manière, plus apaisée, diffuse ; par exemple la montée de la Bastille, les bancs du jardin de ville ; temps de la pause, de l'arrêt ; temps de la promenade, dimension de la nature présente, question du calme, de silence ; de la lenteur ou de la pause ; horizon, portée du regard, qui peut s'échapper » / 8 : « c'est les alentours qui créent le cimetière mais ils sont à même de dégager une certaine tranquillité, ça reste autre chose entre nature et ville » / 7 : « les pas et voitures sur le gravier ; une façon de parler, murmurer ; le fait d'avoir un arrière-plan sonore en dehors de l'ambiance, l'enveloppement du cimetière lui-même, on perçoit mais on sait que ça se passe ailleurs, signifiant la présence de la vie ailleurs, espace protégé des sons de la vie quotidienne »

5.6. Les ressources de la nature et du paysage

La tradition très minérale et rationnelle de l'aménagement des cimetières français est souvent ressentie comme triste et monotone. La présence végétale et la faune qu'elle attire sont au contraire source d'apaisement. Pour certains, l'espace de la concession devient un jardin où l'on associe la mort avec la vie qui reprend sous forme végétale. La connexion avec la nature passe aussi par la vue sur le paysage naturel plus lointain. Ainsi, choisir une concession avec une vue sur la montagne est signe de soin apporté au défunt, mais aussi représente une ressource pour les vivants lorsqu'ils viennent sur la tombe.

> 5 : « c'est apaisant quand même comme c'est planté d'arbres, ce n'est pas moche, mais c'est pas beau non plus » / 6 : « pose parfois de la fleur d'oranger, jeu de toucher, d'odeur... tout se qui fait la vie ; sons gênants de la zone industrielle, les oiseaux me manquent, s'il y avait des arbres ça suffirait à oublier / 7 : « cimetière USA, sentiment de la nature qui domine, ambiance générale cimetière inscrit dans la nature, proximité beaucoup plus forte » / a : « mon père il a choisi l'endroit, il voulait voir la montagne » / 9: « au début notre idée c'était d'en faire un jardin, l'idée de faire quelque chose qui a de la vie, qui vive, c'était la première idée… on voulait une place avec la vue sur la montagne… j'ai été élevé avec l'idée que le corps revient à la terre et qu'on se décompose et il y a quelque chose de cet ordre-là qui me va vraiment bien et mon mari veut être la place d'en dessus pour que leur os se relient, je trouve ça assez joli, je me dis dans un caveau tout bétonné les uns sur les autres en sandwich, il y a quelque chose qui ne se passe pas… la vue, oui, elle est toute jolie, comme on est assis, on est caché des immeubles, on a l'impression qu'on a que la montagne et la verdure au fond, la nature aussi c'est important, une fois il y a un petit moineau qui est venu, que les oiseaux viennent, moi j'aime pas les lézards mais quand j'en vois passer un, je suis contente, j'aime bien qu'il y ait de la vie, c'est comme l'idée du buisson a papillons, c'est tellement…parce que il y a la mort, il faut que il y ait quelque chose qui dit ça s'arrête pas, il y aura toujours quelque chose qui continue… nous ce qui nous comblerait, ça serait un carré avec des fleurs des champs… c'est toujours l'idée que la vie reprenne, mais il faudrait des fleurs persistantes qui soient toujours jolies, mais on trouvera un jour les plantes qui nous vont » / 1 : « c'est important qu'on se sente à la fois proche de ceux que l'on va voir et dans une certaine osmose avec la nature environnante… s'il y a dispersion, c'est presque l'idéal, si elle aime la montagne ou la mer, tout se trouve mis ensemble, le fait qu'on vit, qu'on meurt, l'universalité, on se réinscrit dans la nature, ceux qui voudront être en relation avec cette personne de temps en temps pourront associer la vue de ce paysage au recueillement » / 10 : « on est qu'un petit grain dans l'immense cosmos, on redevient ce petit grain, et la conception de l'éternité c'est qu'est ce que je fais, qu'est ce que j'ai fait à chaque instant, chacune de mes parole, chacun de mes gestes qui crée de l'éternité ou non, je crois beaucoup à cette conception de la systémique »

Conclusion

Nous relevons quatre champs d'actions prégnants dans ces moments autour de la mort : accompagner, entretenir, cheminer et se recueillir. Nous avons tenté de discerner dans ces intentions ce qui relève d'interactions avec l'espace construit, l'environnement, le paysage.
D'autre part, nous avons entrepris des études de sites funéraires et de leur contexte et extrait trois critères qui nous semblent relevants pour appréhender ces espaces et ambiances ainsi que pour penser leur conception : les seuils, les gestes, les rythmes.
Nous avons choisi ces trois critères car ils nous sont aussi utiles pour appréhender le rôle de l'espace et sa perception dans les quatre champs d'actions intentionnelles relevés. Les affordances de l'espace et les intentions des hommes qui cherchent à l'habiter peuvent entrer en résonance et se renforcer mutuellement. Ainsi dans l'intention de recueillement, l'écart de la vie quotidienne que permet la mise à l'écart des cimetières est renforcé par la spatialisation d'une bulle protectrice à travers l'expérience. Les limites physiques entre les deux mondes sont doublées de limites immatérielles mais vécues comme telles.

L'intention d'entretenir va trouver ou non des appuis dans les dispositifs qui permettent ou non d'effectuer des gestes d'entretien. Ces dispositifs sont alors des médiums pour tenir un espace ouvert à la relation qui perdure après la mort. Et les gestes effectués sur ces dispositifs matérialisent dans l'immédiat cette intention d'entretenir, de faire durer la relation. Ils concentrent en un acte une certaine durée. Si le dispositif support à l'entretien de la relation entre les vivants et les morts est traditionnellement le monument funéraire, nous avons vu qu'il peut devenir plus symbolique et diffus en prenant la forme d'un paysage ou d'un territoire qui a un sens dans le cadre de cette relation singulière au mort et implique alors une autre gestualité.

Avec l'intention du cheminement, nous avons pu mettre en lumière le caractère mouvant et dynamique de cette relation aux morts. La possibilité de laisser cette relation ouverte, toujours en devenir, se reflète dans un désir chez certains de ne pas figer la tombe. Ce cheminement est balisé par des actes (visites, marches collectives, rassemblements) qui se répètent plus ou moins régulièrement et lui donne un certain rythme. De ce rythme vital de la relation se dégagent des moments d'intensité qui se cristallisent par des actes et des gestes. Ainsi la visite au cimetière procure pour certains deuilleurs un apaisement dont l'efficacité régulera la fréquence des visites. Au niveau des affordances des terrains, nous avons exploré la manière dont le cheminement à l'intérieur du cimetière pouvait s'articuler aux cheminements urbains avoisinants, tâchant de distinguer d'éventuels seuils et leurs qualités.

Ces seuils peuvent inviter au séjour et ainsi baliser le cheminement de stations qui permettent des reconfigurations intérieures.

Enfin l'intention d'accompagnement est abordée sous sa forme active, par des gestes et mouvements qui accompagnent par exemple le défunt jusqu'à sa dernière demeure, ou sous sa forme passive, par exemple à travers les architectures ou ambiances qui accompagnent les deuilleurs dans ces moments autour de la mort.

À l'issue de ce travail, un levier essentiel à un travail sur l'ambiance de la mise en relation relation entre l'urbain et la mort se présente dans les contours des cimetières, à travers lesquels l'expérience de leurs contournements peut devenir multiple, permettre de faire varier les points de vue sur le cimetière depuis la ville comme de la ville depuis le cimetière. Ce travail d'harmonisation de la distance et du contact de ces pièces sacrées à leur environnement proche passe comme avec la Jetée de La Défense par un travail sur des lignes de contact, ou comme avec le parvis du cimetière de Poblenou par des espaces intermédiaires de qualité qui permettent des frottements entre usages et publics. Ce travail sur les contours pourrait permettre d'intégrer de nouvelles fonctions ou de nouvelles pratiques, en même temps qu'il permettrait de requalifier les mises en relations entre l'espace des morts et l'espace des vivants.

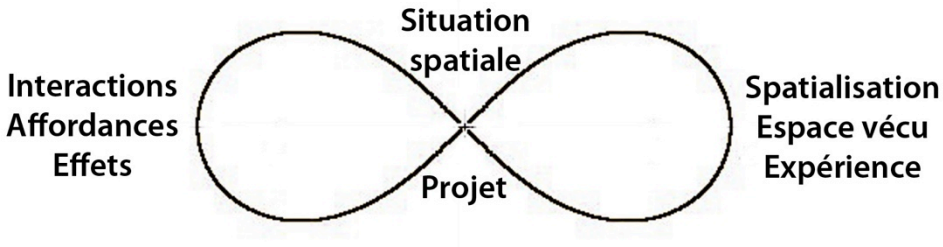
Les éléments qui ressortent de ces analyses croisées sont les matériaux que nous allons confronter à un territoire plus ordinaire à la frange sud de l'agglomération Grenobloise afin d'éprouver leur opérationnalité.

CONCLUSION PARTIE II

« La spatialité s'inscrit dans cette dimensionnalité de l'affection thymique dans laquelle les sentiments ne concernent plus seulement la subjectivité isolée, mais se propagent vers le monde en écho et reviennent du monde vers soi par une boucle de réverbération. »

Binswanger, 1998, préface, p. 39

Dans l'objectif de mieux discerner les interactions entre forme, homme et milieu, nous avons tenté, par des approches dissociées (terrains et entretiens), de décomposer cette « boucle de réverbération ».



Double mouvement corps-environnement

Didi-Huberman décrit très bien ce « génie du non-lieu : pouvoir réciproque de la hantise sur le lieu (il le met en mouvement, le voue à une *delocazione)* et du lieu sur la hantise (il la reconfigure en lui donnant un champ d'action physique) ».

À travers les entretiens dont se dégagent quatre champs d'action relevants dans la spatialisation du deuil (accompagner, entretenir, cheminer, se recueillir) et l'exploration des interactions, affordances et effets sensibles en jeu dans et autour des cimetières de Neuilly et Poblenou au prisme des seuils, des rythmes et des gestes qui les révèlent, nous élaborons une manière d'explorer cette boucle de réverbération.

Le corpus provenant de l'observation et des relevés de terrain (Chap. 5) a mis en lumière la manière dont une situation spatiale donnée représente ou non des ressources à différentes échelles : à l'échelle urbaine (promenade, calme urbain, puits de fraîcheur, patrimoine, point de vue, horizon), à l'échelle de l'équipement (assises, ombre, fontaines, toilettes), à l'échelle du dispositif et du corps (gestes de soin, entretien, jardinage, communication, messages, position du recueillement). Ces ressources peuvent être décrites dans une approche

écologique en termes d'*affordances*[262], la morphologie rendant lisible et visible les usages potentiels, ou en termes de *formants*[263] ou encore d'*effets*[264], termes plus particulièrement développés au sein du laboratoire Cresson.

Le corpus provenant des entretiens (Chap. 6) a quant à lui permis de révéler un mouvement inverse, allant du corps intime vers l'espace dans un processus de spatialisation issu de l'expérience. Les intentions[265] s'incarnent en gestes, mouvements, postures, attitudes qui donnent sens à l'espace.

Nous constatons que la spatialité du deuil s'inscrit dans un grand nombre de tensions à l'œuvre dans l'expérience de l'espace-temps autour de la mort :

Tensions à l'œuvre	Contexte et expression
Attraction-répulsion	Cimetière (paix/morbidité), mort (partie de la vie/néant)
Public-intime	Limites et seuils physiques, bulle spatialisée par l'expérience
Concentration-dispersion	Localisation/alocalisation des restes, des souvenirs, de la relation
Composition-décomposition	Communauté autour du défunt
Permanence-transformation	Relation aux morts
Séparation-relation	Les morts, représentation de la mort
Apparition-disparition	Les morts, présence/absence
Immersion-soustraction	Accès à l'intime

Nous tâcherons dans la partie suivante d'établir des liens entre les notions autour desquelles se sont cristallisés les résultats de l'approche des affordances des terrains (seuil, rythme, geste) et celles autour desquelles se structurent les champs d'action relatifs au deuil et à la relation aux morts (accompagner, entretenir, cheminer, se recueillir).

---

[262] James J. Gibson (1979), *The Ecological Approach to Visual Perception*

[263] Notion élaborée par Grégoire Chelkoff, voir *Percevoir et concevoir l'architecture : l'hypothèse des formant*s, dans Ambiances en débat (2004), définition thesaurus Cresson (Aurore Bonnet) : notion visant à définir et caractériser la structure de l'expérience d'un dispositif spatial à travers les dynamiques de perception et d'action qu'il porte, ou permet en propre. Le formant exprime le réseau ou la structure sensible constitutive d'un dispositif vécu, dans lequel des invariants kinesthésiques et sensoriels sont associés à des usages spécifiques.

[264] la notion d'effet sensible ou sonore a fait l'objet de nombreux travaux au laboratoire Cresson, en particulier *A l'écoute de l'environnement : répertoire des effets sonores* [Texte imprimé] / Jean-François Augoyard, Editeur scientifique ; Henry Torgue, Editeur scientifique . - Marseille : Ed. Parenthèses, 1995

[265] « étirer vers »

	accompagner la séparation	**entretenir la relation**	**cheminer dans le deuil, cheminer dans la ville**	**se recueillir**
échelle	communauté autour du défunt	individu-petit groupe	individu-petit groupe	Communauté-Individu-intime
Tension spatiale	Composition-décomposition	Apparition-disparition	Mobilité-immobilité	Concentration-dispersion
action	Rites de séparation, hommage, communion	Laisser des traces, communiquer, donner	Accepter, Avancer, Marquer des arrêts, longer,	Suspendre, se retirer, se concentrer, accéder à l'intime
Affordances requises	Accueil groupe, célébration, Sens des mouvements collectifs, Confort, abri, assises	espaces d'actes, Interaction avec un support médiateur,	Continuités de cheminement, connectivités, Confort du cheminement,	Retrait des flux et activités, beauté (paysage, architecture), accroche-éveil sensibles

Une hypothèse méthodologique de la recherche consiste à penser que de ne pas demeurer dans une approche analytique mais de travailler dans ce mouvement en tension entre l'existant et le possible, entre rétrospective et prospective, permettrait d'approfondir le travail et de faire émerger des pistes et de nouveaux critères pour le projet métropolitain. Le corpus théorique et les corpus empiriques sont ainsi confrontés à un terrain assez représentatif des situations ordinaires de mises en relation entre l'urbain et la mort à travers lequel peuvent être envisagés des méthodes d'approche et des outils à la conception.

Partie III :

PROSPECTIVE

APPLIQUÉE À

UN TERRITOIRE DISPERSÉ

Chapitre 7 DES LIENS DANS LA DISPERSION

« Le vouloir "être ensemble", c'est l'acceptation de la raison comme affaire du multiple.
Il n'y a pas dans la ville une abdication de l'être, mais une limitation consentie au profit de la Loi, au profit d'un Être social dont la forme est l'espace faisant lien – faisant lieu. »

Henri Gaudin, *Seuil et d'ailleurs*, p. 76

« Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : faire de l'art avec elle. »

René Char, *Les Matinaux*, 1950

Introduction

L'évolution des pratiques funéraires nous invite non seulement à interroger la forme du cimetière, le dessin de ses limites, mais aussi la forme de sa mise en relation avec la ville à travers les connexions qu'il établit avec son environnement humain, urbain et naturel. Il s'agit de réfléchir au cimetière, et plus largement aux lieux symboliques ou physiques de la relation à la mort et aux morts, en termes d'*espaces seuils*, qui établissent des contacts physiques comme symboliques entre la ville de la vie et la ville de la mort. Il s'agit de considérer la mise en mouvement des corps physiques, sensibles, affectifs et intimes activée par l'environnement, l'ambiance ou le paysage[266].

L'exercice de prospective vise, après les exemples de milieux urbains denses et remarquables, une ville plus diffuse et ordinaire. Nous choisissons un secteur au sud-est de l'agglomération grenobloise pour expérimenter des méthodes d'approche et des outils de projet à partir de l'analyse développée dans les parties I et II. Le choix des sites s'explique par des raisons pratiques de proximité des terrains mais aussi parce que cinq équipements funéraires y sont installés de manière assez remarquable en lisière des réserves naturelles que représentent les collines boisées du Mûrier et de Romage, pour la plupart en situation de balcon par rapport à la plaine urbaine.

[266] selon le type d'approche, plus physique, sensible ou esthétique et symbolique

La visite du cimetière que l'architecte Bernardo Secchi conçoit à Courtrai au seuil de la campagne légèrement vallonnée comme un parcours en pente douce et une progressive immersion dans le paysage, viendra irriguer la réflexion. Il constate avec Paola Vigano dans leurs travaux sur le Grand Paris que les cimetières y sont aujourd'hui des lieux de séparation. Les équipements funéraires ont comme de nombreux autres types d'espaces, souffert de la fragmentation du développement moderne de la ville. Le « kaléidoscope d'enclaves »[267] qui en résulte renforce l'isolement, l'abandon de l'espace public. Mais plus que les autres, ces espaces sont souvent relégués aux confins de la ville. Ils les comptent cependant parmi les ressources, les « lieux élus » qui sont potentiellement créateurs de lien, de biodiversité et d'humanité.

Une meilleure connaissance de la relation entre la ville et la mort permet de révéler les potentiels rôles que peuvent jouer les lieux de la relation à la mort et aux morts dans les nouvelles trames écologiques qui guident les renouvellements urbains contemporains. La puissance atmosphérique, affective et symbolique de ces lieux, qui s'insèrent dans le réseau de cheminements et de stations de notre géographie intime, pourrait être mise au service d'un enrichissement de l'expérience urbaine, intime comme collective. Comment penser et concevoir ces lieux pour valoriser les ressources qu'ils représentent pour la vie urbaine, en tant que lieu ouvert à l'intime, au mystère ?

Envisageant l'inscription contemporaine de la mort dans l'espace urbain, nous constatons un retrait dans la sphère privée des interactions à l'œuvre, et une fréquente mise à l'écart des espaces relatifs à la mort, au deuil et au souvenir dans une périphérie inhospitalière ou dans des enclos privés de relations. Or, ces lieux doivent savoir articuler ces moments d'intensification de l'expérience aux temps plus ordinaire de l'expérience urbaine. Lieu de liminalité, le cimetière génère autant d'attraction que de répulsion. Sa puissance atmosphérique en fait un espace qui peut être vécu comme lieu de paix et de sérénité ou au contraire comme lieu qui réveille la peur et la culpabilité en confrontant le visiteur à sa propre finitude ou aux fantômes de ses morts.

L'avenir des cimetières traditionnels où l'on range et conserve les morts dans des tombes coûteuses et standardisées est indéterminé. Les nouvelles pratiques funéraires révèlent des attitudes contradictoires, visant à la fois la libération des contraintes liées à la sépulture traditionnelle (coût, entretien) encouragée par une mobilité croissante durant la vie, et révélant en même temps un profond besoin d'assigner aux morts une place bien déterminée qui va pouvoir servir de support à la relation post-mortem et à l'inscription symbolique du

[267] Secchi, Bernardo; Vigano, Paola. *La ville poreuse*. Métispresses. 2011. 280 pages.

mort dans la lignée humaine et dans le monde. La matérialité de la cendre mais aussi une nouvelle approche des morts comme présences diffuses, reconfigurent la conception des limites et la place des morts dans l'espace public, en même temps plus réduite (moindre volume) et plus diffuse (dispersion, alocalisation).

Nous allons montrer dans le chapitre suivant comment cette réinvention rituelle et les leviers à la conception issus de l'analyse (seuil, rythme, geste) s'appréhendent sur un territoire plus ordinaire de ville diffuse, car c'est souvent dans ce type de contexte que sont installés les cimetières urbains français. Nous tâcherons d'en dégager des critères plus généralisables pour penser l'espace de la mort dans le projet métropolitain. Le tissu lâche et la tension paysagère qui s'instaure entre la plaine et les montagnes et collines environnantes amène à un saut d'échelle et à une adaptation de la grille de lecture qui ressort de l'approche des contextes denses (partie II). Les distances entre les éléments en tension dans le paysage sont plus grandes. Dans le tissu lâche et bas, les sons se diffusent sans obstacles et uniformisent l'expérience sonore, les parcelles poreuses de grandes dimensions sont souvent clôturées, ce qui appauvrit l'expérience corporelle de leur contournement. Cependant cet émiettement laisse aussi de la place à du végétal, domestiqué ou sauvage, qui souvent accompagne les linéaires de grillages, les routes, les trottoirs et de manière plus intéressante les interstices accessibles aux piétons et aux cycles qui résistent entre les clôtures et offrent une autre expérience de l'espace public.

Cette troisième et dernière partie nous amène à considérer l'écologie urbaine de la vie et de la mort et à imaginer des mises en lien, des mises en condition, des rééquilibrages sur un territoire concret. L'approche sensible des terrains d'étude s'oriente sur le repérage d'affordances, de potentialités d'actions qui émanent de l'aménagement de l'espace, de dispositifs architecturaux mais aussi, de manière plus diffuse, des ambiances. Nous explorons à différentes échelles ces affordances de l'environnement afin d'évaluer leurs résonances avec les intentions de cheminement, d'accompagnement, d'entretien et de recueillement.
Nous relaterons de cette expérience méthodologique en quatre points :

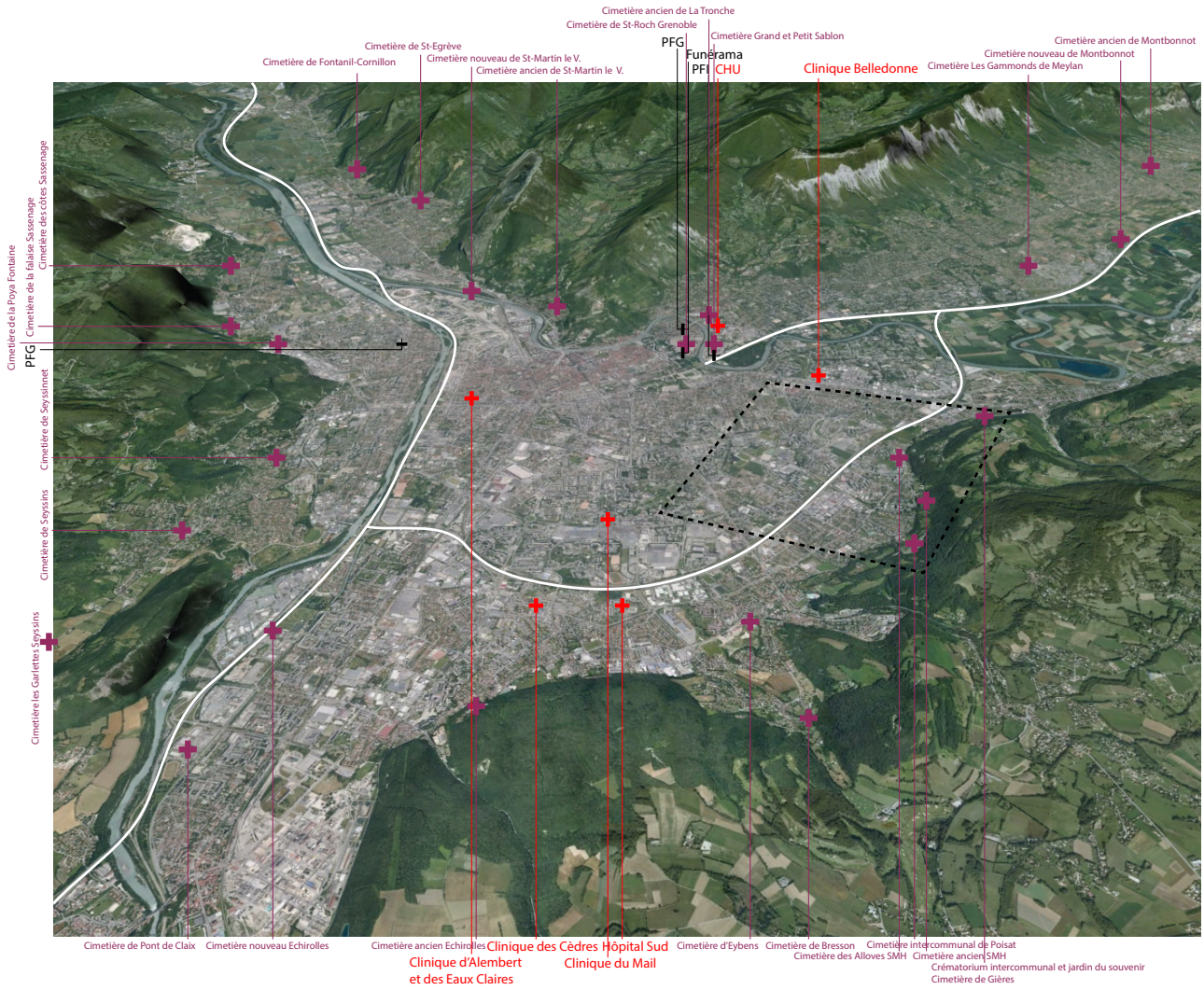
1. L'exploration du secteur d'expérimentation par ses perméabilités interstitielles permet d'évaluer les possibilités de cheminements liants les différentes unités de la ville émiettée dont les espaces funéraires existants, et de création de nouvelles continuités d'expérience ;
2. Une approche écologique du secteur à travers les cohabitations spatiales et temporelles qu'il met en œuvre nous amène à considérer les rythmes de la relation entre l'urbain et la mort : cette relation se structure autour de temps forts, individuels

(rythme personnel du deuil), communautaires ou sociaux (fêtes, rites, anniversaires) qui s'appuient sur des espaces d'acte et de communion (salle de cérémonie, lieux de culte, de mémoire, de commémoration, tombes), marquent des étapes et accompagnent le cheminement dans le deuil ;

3. La relation entre l'urbain et la mort, les urbains et leurs morts, est explorée à travers les possibilités qu'offre le milieu pour entretenir cette relation intime. Une approche par les « mises en seuil », ou « mises dans l'écart » du territoire, nous permettra d'évaluer les possibilités d'un accès à l'intime dans l'espace public urbain ;
4. L'exploration du territoire en termes de mises en geste permet enfin d'étudier à différentes échelles les conditions de mise en œuvre des gestes et du recueillement que nécessite le deuil. Ces mises en geste mettent en lumière la dimension éminemment politique de la relation entre l'urbain et la mort et les opportunités démocratiques et éthiques qui s'en dégagent.

1. Présentation de l'expérience méthodologique

1.1. Le secteur d'exploration dans son contexte



Géographie de la mort dans la métropole grenobloise – crédit : photo aérienne Google Earth, P. Thiollière

Cette carte situe les cimetières (en violet), les hôpitaux et cliniques (en rouge) et les prestataires funéraires (en noir) de l'agglomération grenobloise, les voies rapides souvent empruntées lors des cheminements entre ces différents points, ainsi que le terrain exploratoire choisi qui s'étend sur un carré d'environ 3x3 kms. Ainsi se dessine une géographie de la mort qui situe les principaux lieux du territoire grenoblois entre lesquels, depuis leur décès, les morts sont transportés[268]. Nous constatons que les cimetières mais aussi les hôpitaux et les chambres funéraires de l'agglomération sont installés pour la plupart dans

[268] Environ 80% des décès ont lieux dans les institutions (il conviendrait d'ajouter les maisons de retraite)

les zones périphériques, parfois dans des zones enclavées par les infrastructures. Les morts circulent ainsi dans les franges urbaines. Le passage dans les lieux de culte pour la cérémonie peut parfois les ramener temporairement vers les centralités.

Sur le secteur que nous avons choisi d'explorer, les équipements funéraires se situent sur les limites stratégiques des réserves naturelles que constituent les collines du Mûrier et de Romage. Les pieds de collines étant murés par de grandes propriétés privées, les cimetières représentent des portes d'entrée pour les espaces naturels des pentes. Ils sont ainsi idéalement situés pour participer à une meilleure connexion entre la plaine urbaine et les flancs boisés des collines bordières de Belledonne.

1.2. Prospective et poïétique

L'architecte est formé pour concevoir la transformation de l'espace. Ainsi, bien qu'analytique, ce travail vise aussi à une exploration des possibles. Suite à la rétrospective effectuée dans la première partie qui permet de situer le contexte funéraire contemporain dans son évolution, nous engageons dans cette dernière partie un travail prospectif et une poïétique[269] sensible appliqués à un territoire diffus de frange urbaine. À travers celui-ci, nous envisageons d'articuler les questions que pose le développement urbain contemporain à celles que pose, à l'aune d'une réinvention des pratiques rituelles, la gestion de la mort. En nous appuyant sur la grille d'analyse issue des corpus de terrains et d'entretiens, nous explorerons les potentialités inscrites dans le territoire dispersé du sud grenoblois pour envisager une interaction plus soutenue entre les espaces des morts et ceux des vivants. Il s'agit de tester les leviers de conception que sont les seuils, les rythmes et les gestes sur le terrain d'exploration pour mettre au jour des manières d'incorporer la question de la relation entre la ville et la mort dans le projet urbain.

La démarche prospective porte sur un périmètre au sud de l'agglomération grenobloise caractérisé par une urbanisation de frange urbaine qui butte sur du relief, hétérogène par ses formes et usages, traversée par les infrastructures périphériques, parsemée d'impasses et de couloirs, où l'espace public piéton ressemble à un espace monotone de circulations parallèles aux voies routières qui longent des clôtures. Une urbanisation caractéristique de la ville moderne qui présente la singularité d'être contenue par des massifs montagneux. Un terrain distendu, a priori pauvre en expérience de seuils, de relation rythmée à l'espace, de richesses

[269] La poïétique est l'étude des potentialités inscrites dans une situation donnée qui débouche sur une création nouvelle. Paul Valéry la définit dès 1937 comme l'étude des conditions de la génération d'une œuvre d'art.

de gestes et mouvements, de recueillements… Pourtant, lorsqu'on l'arpente dans ses interstices, on peut y découvrir des espaces qui, par leur ouverture sur le paysage, leurs traces d'anciens éléments naturels (cours d'eau, bois) ou l'échappée sensible aux infrastructures et aux activités urbaines qu'ils permettent, semble offrir des ressources à une expérience plus intime de l'espace urbain. Il s'agira d'évaluer les potentialités d'écarts spatiaux et rythmiques, de respirations urbaines et de déploiement de l'intime dans cette situation particulière afin d'envisager la diffusion des qualités atmosphériques et les affordances des espaces de la mort au cœur de la ville des vivants.

Le philosophe Jean-François Augoyard, fondateur du laboratoire Cresson, stipule dans son « essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain »[270] *Pas à Pas*, que « la qualification de l'appropriation ne dépend en fait ni de la quantité d'espace parcouru, ni de l'immuabilité des limites territoriales mais du degré de possible qu'elle inclut »[271].
Nous avons repéré sur la carte sensible des territoires que nous avons classé dans la catégorie « réserves-avenir » parce qu'ils incluent des possibles, soit que nous y ayons repéré des formes d'appropriations singulières (traces d'installation), soit parce qu'ils sont des réserves foncières dont l'avenir est encore incertain, soit encore car leur usage premier est intermittent (stade, terrains de sports) et laisse par moment place à d'autres types d'usages et appropriations.

1.3. Imprégnation, immersion par les interstices

Afin de faire travailler la rencontre entre la grille de lecture développée dans cette recherche et un territoire plus ordinaire que ceux étudiés à Paris et Barcelone, je choisi d'explorer un secteur dont je m'imprègne presque naturellement tout au long du travail de thèse puisqu'il s'étend à 2-3km à la ronde depuis mon habitation. Indépendamment des différentes communes administratives sur lequel le secteur considéré s'étend (St-Martin d'Hères, Grenoble, Poisat et Gières), il a été déterminé par la présence de plusieurs équipements funéraires et il s'étend à partir d'eux dans une zone possible d'influence, dans un tissu lâche et poreux.

Nous l'avons vu dans la deuxième partie, l'accès à l'intime nécessite une spatialisation du recul, du retrait, de l'écart par rapport à l'ambiance de la quotidienneté, essentiellement routière dans cette ville diffuse. Comme le stipule François Jullien, l'écart invite à l'auto-

[270] Augoyard, Jean-François. *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris : Éditions du seuil. 1979.

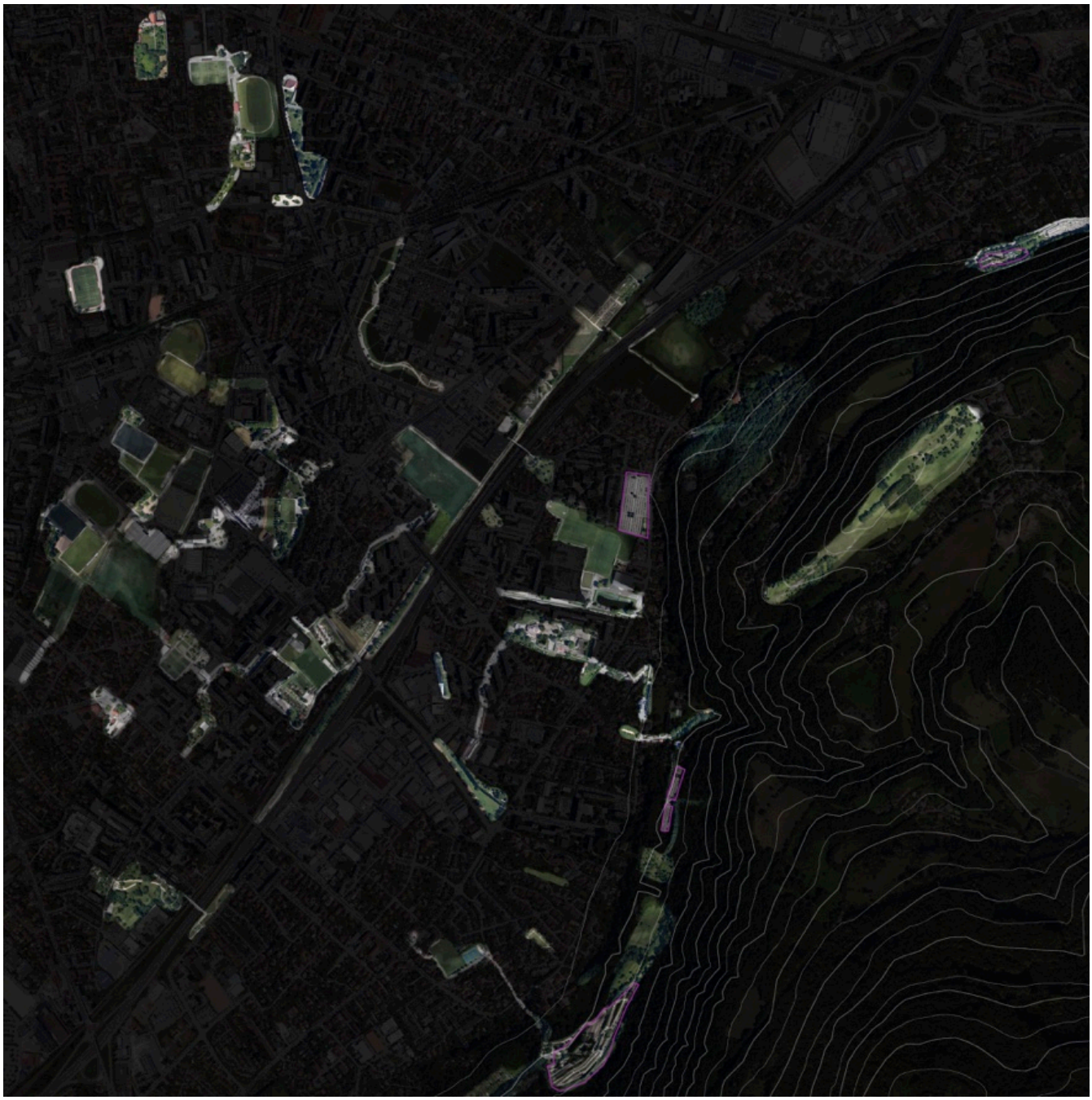
[271] Ibid p. 20

réfléchissement de l'humain[272]. C'est également ce à quoi invite la mort. La démarche d'approche du terrain consistait alors à explorer par la marche et à partir des équipements funéraires existants toutes les possibilités de cheminer à l'écart de l'ambiance mobile dominante, fortement colorée par les flux routiers et leurs nuisances. Mais l'écart ne doit pas être un exil. Pour offrir des qualités d'apaisement et de sérénité et ne pas être source d'angoisse ou de morbidité, le cimetière doit aussi savoir maintenir ses visiteurs en contact avec la vie humaine, animale ou végétale dans ou autour du cimetière. Il s'agissait ensuite d'identifier dans ces interstices, des ambiances qui offrent d'une part des qualités d'enveloppement (présence et qualités des contours, présence du végétal et de ses qualités sensibles), d'autre part des qualités de connectivité (parcourabilité, mise en tension sensible avec les collines, frottements avec d'autres espaces aux rythmes et fonctions variés), afin d'évaluer la possibilité d'installer le long de ces cheminements liants et en dehors de l'espace clos des cimetières existants de nouveaux types de lieux de la relation à la mort et aux morts, susceptibles d'accueillir les pratiques funéraires émergentes et de les maintenir dans un milieu urbain[273].

Après avoir arpenté le secteur en quête d'interstices accessibles et de points d'ouvertures sur le paysage, nous les creusons dans un calque noir posé sur la vue aérienne. En laissant dans le noir les zones construites ou d'infrastructure routière, nous tentons de faire émerger de nouvelles continuités potentielles qui, se détachant des infrastructures, permettent d'apporter un autre regard par rapport à une logique urbanistique de clôture immobilière et de desserte routière, et d'envisager cette ville poreuse en ce qu'elle offre de ressources et de capacité d'actions.

[272] Jullien, François. L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité. *FMSH-Working Paper* 2012-03. Disponible sur : < https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232>. (Consulté le : 2015.04.15)

[273] Les pratiques émergentes de sépultures dites « écologiques » trouvent souvent place en milieu rural ou naturel et l'entretien de la relation aux morts qui passe de plus en plus par des médias numériques se déplace dans l'espace privé. Nous souhaitons ici interroger l'espace public urbain comme potentiel lieu pour ces nouvelles pratiques.



Interstices urbains et ouvertures sur le grand paysage – P. Thiollière 2013

1.4. Ressources et parasites à une expérience spatio-sensible

« L'architecture amorce, dirige et organise le comportement et le mouvement. »

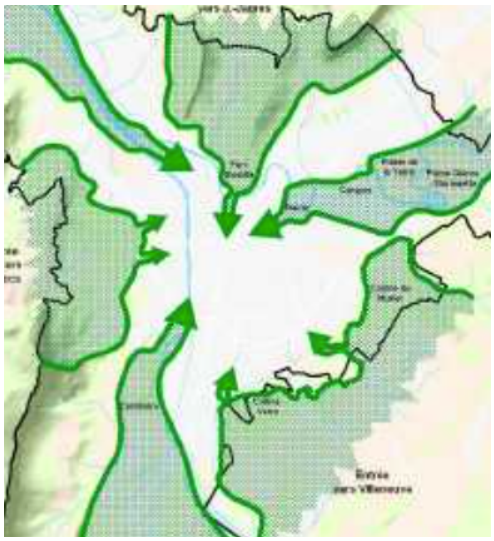
Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, p. 71

Si l'urbanisme d'enclaves parasite l'expérience spatio-sensible de la plaine urbaine sur ce périmètre d'étude, la ressource la plus évidente est celle qu'offre le paysage des montagnes

qui entourent la ville. La présence des collines et montagnes, qui contrastent avec la minéralité et la platitude de la plaine urbaine, fournit à l'expérience paysagère depuis la plaine un élément fort marquant l'horizon proche, fournissant des repères d'orientation et indiquant la saisonnalité. L'hiver et l'été, le manteau végétal des flancs de collines est visuellement uniforme alors qu'au printemps et à l'automne, les différentes espèces qui le constituent se démarquent au fil de leur fleuraison et des couleurs que prennent leurs feuillages. Le drapé et les textures des flancs de collines sont la toile de fond que le regard palpe dans les ouvertures et sur les hauteurs qu'offre la plaine urbaine (les franchissements de la rocade sont des points privilégiés).

Gauche : Village de St Martin d'H. et collines au milieu du 20ème siècle – source : patrimoine de St Martin d'H.
Droite : Vue sur les collines depuis la passerelle Pablo Neruda – Photo : P. Thiollière, juillet 2013

Ces franges vertes ont été l'objet de luttes pour résister à l'urbanisation et la lisière des collines boisées sur le secteur est définie comme « limite stratégique » entre espaces naturels et urbains dans le Schéma de Cohésion Territoriale de la région urbaine de Grenoble (Scot 2030). Les espaces naturels qui environnent l'agglomération sont considérés comme les points de départ de « pénétrantes vertes » susceptibles d'irriguer la ville de continuités écologiques.



Les « pénétrantes vertes » de l'agglomération grenobloise – source : AURG 2007

Les éléments parasites relèvent des conséquences d'un mode d'urbanisation de la plaine sur ce secteur qui a organisé les différentes entités (quartiers homogènes) sans liens entre eux et sur des tracés qui ne pérennisent pas les traces du passé mais procèdent d'une pensée de la table rase. De nombreux quartiers d'habitat de type pavillonnaire, ou individuel dense sont installés autour de dessertes en impasse et ne participent pas au réseau de cheminement. De plus les rencontres corporelles avec l'architecture sont empêchées par des clôtures fréquentes qui mettent à distance les espaces de cheminements des bâtiments. Les rues au contact d'un front bâti sont plutôt rares, et l'ambiance routière domine. L'expérience piétonne se fait souvent le long de linéaires de grillages dans lesquelles quelques rares ouvertures limitent grandement les choix de parcours. L'expérience de l'impasse n'encourage pas à des déplacements piétons exploratoires.

L'élément eau, absolument fondamental sur cette ancienne plaine humide a été complètement gommé. Autrefois parsemée de marais, la plaine a été asséchée au fur et à mesure de l'urbanisation. Les nombreux ruisseaux et fossés humides encore présents sur les cartes de 1965 ont été comblés ou canalisés. La plaine était occupée par de nombreux jardins pour les ouvriers des industries de St Martin d'Hères, des cultures céréalières et maraîchères, les coteaux étaient plantés de fruitiers et de vignes. La colline était beaucoup plus dénudée qu'aujourd'hui et les coteaux les plus pentus servaient de pâturage. Avec l'abandon de l'agriculture, la colline s'est peu à peu recouverte d'un manteau de forêt mixte et dense. La rivière Mogne fut enterrée dans les années soixante[274], son itinéraire souterrain est invisible aujourd'hui en surface. Le ruisseau du Bigot qui descend entre la colline du Mûrier et celle de Romage est aussi enterré dès son arrivée dans la plaine. Un sentier qui monte sur la

[274] voir texte « Adieu Mogne » en annexes

colline le longe en partie et un petit pont le traverse au niveau d'une cascade qui imprègne l'ambiance sonore d'un fragment de ce sentier, nommé le chemin de la cascade. D'autres petits torrents se forment dans les ravins de la colline en temps de forte pluie pour la désengorger. Cependant, cette eau qui imbibe la plaine est invisible. Ainsi la mémoire de cette plaine humide n'est pas vraiment activable dans l'expérience actuelle.

Comment se dessinerait dans ce contexte une ambiance propice à l'entretien des relations entre les vivants et les morts, aux cheminements et aux recueillements que le deuil réclame?

À l'heure de la nécessaire transition écologique, la ville doit tendre vers plus de perméabilités pour les piétons et déplacements doux. Les équipements funéraires en pied ou flancs de colline ne sont pas desservis par les transports en commun[275] et la plupart des visiteurs s'y rendent en voiture individuelle. Outre la nécessité d'une meilleure desserte en transport public, nous pensons que ces espaces publics doivent être rattachés à un réseau de cheminement piéton optimisé. C'est pourquoi nous nous attacherons à explorer le secteur par la marche et à relever le potentiel de requalification des perméabilités piétonnes existantes.

1.5.Une carte sensible

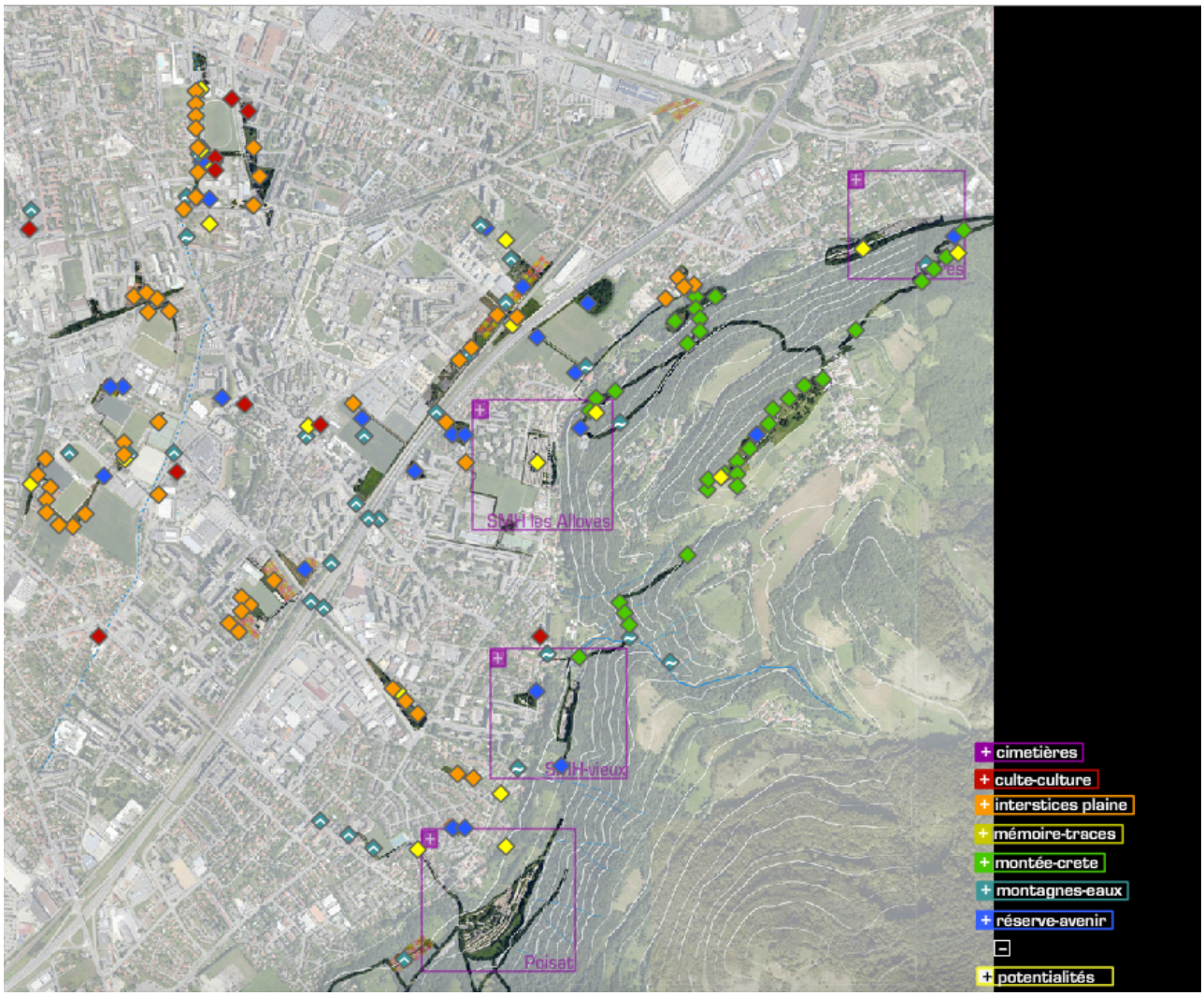
Un des objectifs de la poïétique prospective appliquée au terrain grenoblois était d'élaborer un outil qui permette de rendre compte de l'exploration *in situ* et qui, en recueillant les éléments constitutifs et les potentialités du territoire, puisse faire émerger des pistes de projet. Le principe du kaléidoscope[276], qui permet à partir des mêmes éléments de faire varier les configurations et juxtapositions, me semblait intéressant à exploiter pour permettre de faire travailler les matériaux (photographiques, sonores, textuels, archives) entre eux selon différents points de vue. L'outil devait ainsi permettre, à travers les interactions, de faire varier les récits sur l'urbain dispersé, lui-même souvent qualifié de kaléidoscopique (Secchi, Lussault, Baudry). Penser l'urbain en termes d'espace kaléidoscopique invite à porter attention aux permanences et impermanences, à ce que la juxtaposition d'espaces divers produit, à penser les espaces comme potentiellement multiples et variables. Cela invite à

[275] Arrêt de bus le plus proche à 200 mètres (Poisat, Alloves), 500 mètres (St Martin d'Hères) et 900 mètres (Gières, crématorium)

[276] Le terme de kaléidoscope vient du grec *kalos* « beau », *eidos* « image, forme, aspect » (qui devient l'idée chez Platon), et *skopein* « regarder ». L'instrument inventé au début du 19ème siècle permet des configurations infinies à partir d'éléments finis. En assemblant de différentes manières des morceaux hétéroclites, le kaléidoscope réconcilie permanence et changement, identité et différence. Il permet de multiplier les points de vue sur les bribes d'éléments dont la perception varie selon leur arrangement.

considérer les espaces non isolément mais dans leur relation aux autres espaces, à relever des prises pour d'autres configurations entre les mêmes éléments.

Après plusieurs essais de cartes kaléidoscopiques, l'animation et l'interactivité de la carte se sont révélées nécessaires pour faciliter la navigation entre les nombreux matériaux. Avec la grande aide du médiaticien du laboratoire Cresson JuL Mcoisans, nous avons ainsi élaboré la carte sensible interactive qui accompagne la lecture de cette dernière partie de la thèse. Elle organise les matériaux selon huit entrées : cimetières, culte-culture, interstices plaine, mémoire-traces, montée-crête, montagne-eaux, réserves-avenir et potentialités.



Carte numérique interactive : poïétique prospective du thanatotope sud-grenoblois

2. Cheminements interstitiels dans la ville diffuse

2.1. La dimension ambulatoire

Aller et penser vont de pair. C'est pourquoi la notion de cheminement dans notre approche recouvre le cheminement intérieur de la pensée et des émotions et le cheminement du corps qui traverse, perçoit et module des ambiances variées[277].

L'expérience des espaces urbains dans la plaine du secteur d'expérimentation est très souvent parasitée par des impasses, des barrages, des clôtures. Buter contre, se trouver à la limite, sur la lisière, le front, est une figure d'expérience qui se prête à une suspension du mouvement avant de faire demi-tour. Elle s'épanouit dans des contextes de surplomb, d'ouverture sur un paysage : l'expérience de la jetée[278] à la Défense est plaisante, ouvrant un paysage vers l'ouest parisien, dans le grand axe historique, vers le soleil couchant. Arrivé au bout de la jetée, le mouvement est suspendu, c'est le moment de s'appuyer quelques instants sur la rambarde en bois, de contempler le paysage, peut-être de graver dans le bois son empreinte (c'est là qu'on retrouve le plus d'inscriptions). Mais lorsqu'on est arrêté par une clôture, devoir revenir sur ses pas devient lassant et n'incite pas au développement d'une attention exploratoire.

La dimension exploratoire atteint avec le rythme de la marche un maximum de potentiel. La marche permet l'arrêt instantané, au gré des rencontres et interactions, sans anticipation comme il est requis avec des modes plus rapides de déplacement. La marche se fait à découvert, à nu, sans habitacle, augmentant ainsi les possibilités d'explorations et d'interactions sensibles avec les autres et l'environnement. Il s'agit de s'attacher à conjuguer vitesse et lenteur dans l'espace urbain et d'offrir des espaces qui invitent à prendre le temps nécessaire au cheminement dans le deuil.

La perte doit être digérée et nous savons les bénéfices de la marche pour éviter les fixations et blocages des pensées et émotions. Un enjeu de santé publique se révèle ici de manière très importante. Concevoir la transformation de la ville pour qu'elle soit plus propice à la marche jusque dans le grand âge est un défi majeur de l'architecture et l'urbanisme.

La marche est pensée comme possible jouissance paysagère, comme moyen de mettre ses perceptions et pensées en mouvement, d'activer les tensions sensibles ou imperceptibles de

---

[277] « Faire une expérience, *erfahren* signifie au sens exact du mot : en allant, atteindre quelque chose en chemin, y arriver grâce à la marche sur un chemin. » (Heidegger, *Unterwegs zur Sprache)*

[278] voir vidéo « L'expérience de la Jetée » http://www.anr-muse.fr/#parcourir

l'environnement et leurs éventuelles connivences avec son être profond. C'est le corps en marche qui fait le lien dans le temps et dans l'espace en incarnant et faisant voyager la mémoire.

Recueil « Puisque je suis ce buisson »
Henri Meschonnic « Combien de noms »
L'Improviste, 1999

J'avance avec
le silence des arbres
je marche avec
le rond du ciel
je ne parle pas
mes mots
je les marche
et je marche mon silence
ça ne commence pas
et ça ne finit pas.
les morts sont couverts de mots
mes mots sont pour ceux qui vivent
ils ne ferment pas une vie
je ne fais que commencer
de les dire des bouts de mots
qui sortent à peine de nos bouches
tant ils sont mêlés à nous
que la phrase à dire c'est nous
elle n'est pas pour les pierres je
ne sais pas ce qu'elle dit elle
continue si on s'arrête
se tait si on parle trop

(…)

nous du temps que nous parlions
aux pierres
nous avons pris leur
sens leur temps et maintenant
leur mémoire est en nous elle
marche dans nos pas elle bouge
dans notre chaleur nous ne
faisons plus la différence
entre ce qu'elles disent et nous
le temps des pierres c'est nous et
nous sommes pleins de cris que nous
laissons sur nos passages comme
des pierres
en nous tenant l'un à l'autre
pour trouver parmi elles notre
chemin

(…)

2.2. L'opportunité de la ville poreuse

« Ce qui caractérise l'urbain, c'est l'impossibilité de tracer des frontières nettes entre des éléments pourtant disjoints mais qui entrent "en relation" entre eux, ne serait-ce que pour cette raison qu'ils n'ont rien à voir ensemble. On pourrait parler de "kaléidoscope". Et cela doit inciter à des rebonds dans nos méthodologies. »

Patrick Baudry, *La ville, une impression sociale*, p.29

Comme Patrick Baudry le décrit dans son ouvrage *La ville, une impression sociale*, si la ville hiérarchise, « l'urbain superpose et métisse »[279]. Superposant et juxtaposant, cette ville crée des « chocs d'ambiances »[280] qui peuvent rendre éprouvante l'expérience mais en même temps représentent des chances pour limiter la tendance homogénéisante de l'urbanisation contemporaine. Pour que ce métissage ne devienne pas confusion et chaos, une pensée du seuil, comme moyen de qualifier des passages et articulations entre les différentes unités d'ambiances urbaines, et de penser conjointement la séparation et le lien entre les éléments urbains juxtaposés, devrait s'appliquer à chacune des parcelles de la ville et permettre de favoriser l'expérience des différences et des connivences.

Dans leur ouvrage *La ville poreuse,* Bernardo Secchi et Paola Vigano décrivent cette ville qui se diffuse autour des noyaux anciens depuis la deuxième moitié du 20ème siècle comme une opportunité pour développer à partir de ces pores, un système vert qui permette de répondre aux enjeux environnementaux. Cette ville poreuse est selon eux également une chance pour la démocratie. Contrairement à l'organisation hiérarchique de la ville ancienne qui se constitue autour d'un centre représentant le pouvoir, l'étalement diffus de la métropole se produit de manière isotrope, figurant ainsi l'idéal démocratique.

Mais l'isotropie et la porosité de cette ville diffuse sont encore des virtualités étouffées dans un « kaléidoscope d'enclaves ». Et « le kaléidoscope n'est pas une image tranquillisante, il n'est pas le melting pot où les différences se rencontrent et s'intègrent »[281]. Car porosité ne veut pas dire perméabilité. Les auteurs définissent la *porosité* comme le rapport entre le volume des pores, où les déplacements sont possibles, et le volume total. Mais pour qu'il y ait *perméabilité*, qui mesure la facilité à traverser ou la résistance au passage, doit s'ajouter de la *connectivité*, c'est-à-dire des connexions entre les pores.

Le terrain exploré dans ce chapitre relève de cette ville poreuse dont le potentiel écologique et démocratique est encore étouffé par de nombreux obstacle à la connectivité. De nombreuses barrières séparent les pores et produisent de la discrimination et de la marginalisation socio-spatiales. En particulier la double barrière de la rocade sud et de la voie ferrée représente une source de nuisances sonores, de pollutions et d'enclavement des quartiers qui les jouxtent. Les franchissements sont trop rares pour réduire l'effet de coupure entre les deux parties du territoire. Les zones artisanales et commerciales du pré Ruffié et du

---

[279] Baudry, Patrick. *La ville, une impression sociale*. Belval : Circé. 2012. 122 pages.

[280] G . Chelkoff, « The sound heritage of a new town : ambiance shocks in contemporary urbanism », *Actes du colloque ICSV*, Cracovie, juillet 2009

[281] Secchi, Bernardo; Vigano, Paola. *La ville poreuse*. Métispresses. 2011. 280 pages.

Bourgamon représentent de vastes étendues imperméables. De nombreux quartiers d'habitation sont soit clôturés et impénétrables, soit implantés autour d'impasses, réduisant ainsi le réseau de cheminement.

Les pores qui représentent des opportunités pour une requalification de la trame de l'espace public de cheminement se trouvent sous forme d'interstices entre les enclaves. Quelques terrains encore agricoles sont des réserves foncières pour la commune de St Martin d'Hères. D'autres franges de territoire en bordure des infrastructures représentent des espaces sur lesquels des activités sportives, de jardinage, de loisirs trouvent leur place. Ces pores accessibles au promeneur offre, de par la présence végétale, les productions sonores propres et l'éloignement des flux routiers, des possibilités d'échappement à l'ambiance à dominance routière du secteur et des opportunités de connexions urbaine, écologique, sociale et intime.

Dans son petit ouvrage manifeste *Vivez !*[282], l'humaniste Stéphane Hessel énonce la nécessité de méditer sa mort. Or le cimetière, comme le deuil s'est fait invisible et silencieux dans les espaces urbains. Les thérapeutes sont les héritiers de la prise en charge collective du deuil et contiennent l'expression de cette épreuve entre les murs de leurs cabinets. Si la vie est une succession de deuils, l'espace urbain aménagé pour la vie doit aussi savoir accompagner l'homme à travers ces passages, ces ruptures, ces moments limites. Ainsi, il est vital de réserver dans l'espace urbain des espaces qui soient propices à cette méditation. Des espaces à l'écart du rythme de la vigilance et des contraintes de la ville des flux, qui offrent des ressources à l'expérience de la méditation ou du recueillement urbain. La ville poreuse pourrait ainsi dans son projet associer les dimensions environnementale, démocratique, mais aussi sanitaire, éthique et esthétique.

2.3. L'exemple du cimetière et crématorium de Courtrai : une immersion rythmée dans le paysage

« On trouve que les cimetières sont des matériaux qu'on peut utiliser pour les projets et les politiques de la grande métropole. Mais j'insiste, pour faire ça il faut sortir de l'idée que le cimetière soit toujours un carré, une forme géométrique très compacte, peut-être clôturé par une enceinte, là il y a un dedans et un dehors, il faut imaginer le cimetière comme un lieu complètement différent, comme une promenade, comme un parcours, comme quelque chose qui fait partie de la trame de la ville. »

[282] Hessel, Stephane. *Vivez !*, entretiens avec Édouard de Hennezel et Patrice van Eersel. Éditions Carnets Nord, 2012.

Bernardo, Secchi, extrait de la conférence du colloque du SIFUREP, 19.10.2010[283]

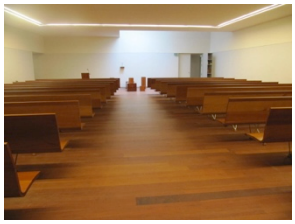
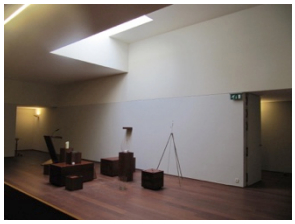
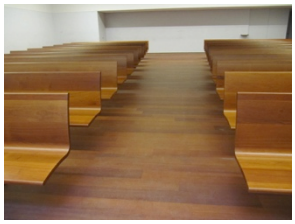
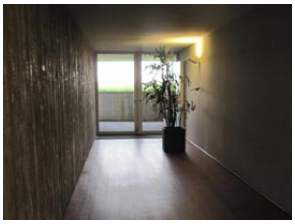
Plan masse du cimetière et crématorium de Courtrai – source : Souto de Moura Arquitectos Lda et SumProject

Au terminus d'une ligne de bus, à la périphérie de Courtrai, dans un contexte mêlant habitat pavillonnaire, habitat individuel dense, équipements universitaires et sportifs, sont implantés le cimetière et le crématorium. Discrets depuis la route, les bâtiments sont semi-enterrés. Seule la

[283] Retranscrite en annexes

cheminée du crématorium émerge à l'horizon. D'un côté, un pincement entre un bâtiment technique et un mur de soutènement marque l'entrée du cimetière, de l'autre une rampe invite à descendre jusqu'au patio d'entrée du crématorium.

Un miroir sur le mur latéral du sas d'entrée connecte par la réflexion lumineuse le dehors et le dedans. Une vaste pièce équipée de bancs et d'une table accueille les proches qui confortablement et dans l'intimité peuvent constituer la communauté qui célèbrera le défunt dans la salle de cérémonie connexe. Seule une fenêtre d'angle offre une vue à ras de terre.

La salle de cérémonie n'a qu'une ouverture zénithale qui éclaire l'emplacement du cercueil et du pupitre des témoignages. De ce point de vue, la déformation de la perspective due à la pente douce et la forme légèrement trapézoïdale de la salle semble rapprocher les participants autour du défunt. La sortie se fait à l'angle opposé de l'entrée, permettant après avoir pu faire un dernier geste auprès du cercueil, de quitter la salle en marquant un passage.

Après la cérémonie, les participants ressortent du côté du cimetière, le long d'un cheminement abrité, encore semi-enterré qui offre un cadrage horizontal affleurant le paysage infimement vallonné. Une bande enherbée sépare les deux bâtiments semi-enterrés du crématorium et de la salle de cérémonie du cimetière. Puis les participants sont invités à remonter la pente pour émerger au niveau du sol du cimetière, gagnant ainsi une vue plus profonde sur le paysage.

Les trous pour les inhumations sont creusés manuellement et la terre stockée dans des brouettes le temps de l'enterrement. Une large bande de 15m en sable rouge dessert le cimetière qui s'étire sur 435m de long. Dans la première partie du cimetière, des piles de pierres bleues disposées sur cette bande sans ordre apparent servent de niches pour les urnes cinéraires et voilent d'abord de paysage qui petit à petit se révèlera.

Parce que la Belgique n'est pas le pays plat que l'on croit, l'architecte joue avec la légère déclivité en installant 11 plateaux qui, d'abord semi-enterrés, se détacheront petit à petit de la pente. En bordure, aucune clôture. D'un côté un talus qui dessine la pente naturelle, de l'autre une haie poreuse qui dévoile et rend accessible les terrains de sport d'à côté.

L'installation en quinconce des pierres carrées recouvrant seulement la moitié de la surface des sépultures permet autour d'elles une liberté de mouvement et une disposition plus confortable des proches au moment de l'inhumation. L'alternance entre les surfaces de granit, les plantes rampantes et les surfaces engazonnées empêche la monotonie des alignements de tombes trop bien rangées. Les pierres sont harmonisées de par leur teinte et leur dimension, mais les variations dans le traitement de leur surface autorisent à chacun des jeux de matière.

Le parcours dans le cimetière est une succession de seuils et une lente immersion dans le paysage. Quand la bande de sable rouge s'arrête, le visiteur est invité par quelques dalles à passer sur l'herbe. Le douzième plateau enherbé est destiné aux dispersions de cendres qui ont l'ici l'espace de s'étendre et se répandre par d'amples mouvements. Sur un mur, des plaques dorées recueillent leurs identités. Pas de bout, pas de clôture, le visiteur est convié à poursuivre son chemin vers une étendue d'eau qui scintille à travers les hautes herbes, symbolisant par son parcours, la vie qui continue.

2.4. Des interstices pour une infrastructure du lien

L'ambiance est un liant immatériel qui englobe, en un espace-temps aux frontières plus ou moins diffuses, des interactions entre des subjectivités, des flux et un environnement matériel. Les seuils, les rythmes et les gestes ont tous cette caractéristique d'être reliant, reliant les espaces, reliant les temporalités, reliant les expériences. L'aménagement de l'espace et de l'environnement urbain, en se saisissant d'une approche par ce qui relie, pourrait contourner les périls de la ville trop lisse ou de la ville émiettée. En travaillant plus particulièrement sur les poches spatiales, rythmiques et expérientielles, certains interstices urbains aux qualités d'ambiances particulières favorisent un accès à l'intime. Ainsi, à partir d'une inscription nouvelle de la mort dans l'espace urbain, pourrait se développer une infrastructure du lien plus durable[284].

Le deuil ne s'arrête pas à la sortie du cimetière. Penser l'expérience du deuil comme un cheminement invite à penser les espaces ressources au deuil comme des parcours, des espaces étirés qui accompagnent les citadins en mouvement. Il s'agit de penser ces interstices comme des ressources au cheminement. Ces cheminements pourraient tenter de mieux connecter les lieux existants de la citoyenneté (écoles, maisons de quartiers), de la biodiversité (jardins, collines, parcs, délaissés), de l'intime (cimetières, lieux de culte), de la mémoire (monuments, traces du passé), de la fin de vie et du mourir (EHPAD, hôpitaux).

Il s'agit de développer des stratégies d'aménagement urbain qui permettent aux espaces où se joue plus particulièrement la relation à la mort et aux morts d'être non pas complètement isolés mais d'entretenir un lien avec d'autres espaces urbains. Nous l'avons vu dans la deuxième partie, certains dispositifs spatiaux permettent ce lien. La passerelle permet un surplomb sur le cimetière de Neuilly et donne au passant, qu'il s'en saisisse ou non, l'opportunité de se rapprocher de la mort, l'invitant, le temps de cette séquence urbaine de survol des tombes, à se confronter aux questions, pensées, impressions, émotions, méditations qu'elle peut activer. Avec le parvis traversant du cimetière de Poblenou, le passant est invité à une halte aux frontières de la mort. Cette antichambre, qui donne accès à la puissance atmosphérique du cimetière tout en se maintenant en son seuil, permet des rencontres entre des publics différents et une articulation entre les fonctions urbaines environnantes.

---

[284] Dans les pays anglo-saxons, les cimetières naturels sont de plus en plus populaires et il est maintenant admis que les coûts du funéraire aident à financer l'espace commun, tout particulièrement les zones naturelles à préserver[284]. Au Royaume-Uni, la Commission pour l'Architecture et l'Environnement Construit (CABE) préconise en 2007 que les autorités locales incluent les espaces funéraires dans leur stratégie de développement de l'espace vert pour aider à financer leur entretien, les services aux visiteurs et pour concevoir des lieux de promenade qui encouragent l'exploration et l'exercice.

Dans la partie II, nous avons abordé ce jeu de contact et distance dans les contextes denses de La Défense et Poblenou en termes de seuil. Dans le contexte diffus exploré pour cet exercice, qui implique des distances plus grandes et des contacts moins directs, les seuils sont étirés. Ainsi, il nous a semblé intéressant d'investir la figure de l'interstice, qui représente un type de perméabilité qui résiste à l'urbanisme d'enclaves et qui dessinent entre ces enclaves des espaces de respiration par rapport à l'univers routier. La figure de l'interstice permet d'envisager des connexions entre elles et la constitution d'une nouvelle trame urbaine à laquelle pourraient se rattacher des espaces culturels ou de cultes existants, ainsi que de nouveaux types d'espaces funéraires.

Nous avons donc cherché à imaginer des cheminements à travers lesquels les cimetières puissent être connectés à la ville sur la plaine. Les interstices accessibles et à l'écart des flux routiers ont été explorés pendant plusieurs années et au fil des saisons sur le terrain d'expérimentation. L'approche immersive a permis de relever les potentialités propres à ce territoire fragmenté par de nombreuses enclaves et des infrastructures lourdes. Il s'agissait de repérer dans le tissu urbain des espaces qui puissent représenter des respirations pour les pratiquants de la ville, au sein desquelles la dimension intime de l'existence trouve à se déployer. Les caractéristiques ambiantales propices à un accès à l'intime relève du calme, d'une certaine distance par rapport aux activités et sollicitations de la vie urbaine. Cependant, pour que l'intime ne s'épuise et tourne à l'intranquillité ou l'angoisse, des contacts discrets doivent être maintenus avec l'environnement de la vie. Les équipements funéraires du secteur étant installés pour la plupart sur les pentes boisées, les contacts avec le tissu urbain sont ténus. Mais les contacts peuvent aussi être établis depuis la plaine à travers l'expérience paysagère des flancs de colline sur lesquels se trouvent les cimetières.

Nous savons que face à la mort, les liens se resserrent[285]. En imaginant l'introduction dans ces interstices urbains de fonctions de mémoire et de sépulture humaine, il s'agit d'expérimenter avec l'espace commun une réintroduction de la dimension de l'inconnu et du mystère, mais aussi de parier sur la capacité de l'ambiance de la mort et la puissance atmosphérique de ses espaces à inviter à une culture du prendre soin et à plus d'humanité.

[285] Nous en avons fait l'expérience lors des attentats de janvier et novembre 2015 en France avec des sursauts relativement éphémères d'union nationale. Nous en avons aussi eu l'expérience l'an dernier, lors de la mort d'une balle perdue d'un jeune habitant du quartier Renaudie à St Martin d'Hères, avec une forte mobilisation des habitants et acteurs du quartier pour organiser des temps de rencontre tous les soirs pendant plusieurs semaines sur la place Etienne Grappe, juste devant l'endroit où la balle l'a atteint, organiser une marche blanche et un hommage dans le stade Benoît Frachon où il avait l'habitude de pratiquer sa passion pour le foot.

3. Accompagnement des passages, cohabitation des mondes et relation rythmée

3.1. Ville englobante, nature en ville

L'avènement de la société urbaine mène à un désir d'une ville englobante, d'une ville-monde, qui contienne tout et même la nature qui pourrait lui paraître antinomique. L'idée d'une nature qui structure le projet de la ville et du territoire est de plus en plus opérante[286].

Comment ce rythme de la nature se fait-il sentir dans l'agglomération grenobloise et plus particulièrement sur le secteur étudié ? Dans l'espace pratiqué de la plaine urbanisée, le cycle de la nature se donne à sentir par les alignements d'arbres qui bordent les rues ou ceux qui débordent des terrains privés, les fleurissements des différentes espèces d'arbres qui se succèdent au printemps, les feuillages qui s'épanouissent puis changent de teinte au rythme des saisons. Au niveau de l'expérience paysagère depuis ce secteur, les collines boisées du Mûrier et de Romage sont des éléments prégnants qui font éprouver, de par les transformations de leurs textures et colorations au fil de l'année, le rythme de la nature. L'attachement des habitants de l'agglomération aux montagnes environnantes est important et ces montagnes sont les lieux privilégiés de nombreuses activités ludiques et hédoniques. C'est aussi logiquement ces montagnes et particulièrement leurs sommets, lieux de nature mais aussi de hauteur, de rapprochement du ciel, qui sont les lieux privilégiés de la dispersion de cendres « en pleine nature »[287].

Cependant tous les grenoblois, en particulier les non natifs, n'ont pas ce même attachement à la montagne. Y accéder nécessite des moyens de locomotion adaptés, une connaissance préalable du territoire, une organisation logistique et temporelle. Les franges vertes de la ville, les premières collines de Belledonne en particulier, moins abruptes que les autres massifs, sont des compromis entre nature et ville. Assez facilement accessibles et aménagés de quelques sentiers, elles permettent un accès à une nature encore un peu urbaine, une échappée provisoire de la ville, acoustiquement très présente, plus rarement visuellement. Cette présence acoustique des rumeurs de la ville se fait plus distincte lorsque l'on s'élève en

[286] Bernardo Secchi évoque à ce sujet que cette idée se décline de deux manières : d'un côté, la sensibilité et conscience environnementale provient de la crainte d'une vengeance de la nature et amène à travers la morale de nouvelles règles et lois pour construire la ville ; d'un autre côté, on se rend compte que la nature est le lieu de pratiques sociales au-delà de l'agriculture, où s'épanouissent des temps de loisir, de ressourcement individuel et collectif, à travers lesquelles se joue une esthétisation de la vie et un rapport au temps de la nature et à ses cycles, intermédiaire entre le rythme accéléré de la société et le rythme lent de l'espace physique.

[287] d'après l'étude Funescope op. cit. : 9% des personnes qui souhaitent voir leurs cendres dispersées énoncent la montagne, ce chiffre est presque multiplié par deux dans les régions montagneuses

altimétrie. Les cimetières et le crématorium qui sont installés sur le bas ou au pied des pentes pourraient devenir des lieux stratégiques à partir desquels développer une meilleure accessibilité aux espaces naturels des pentes, mais aussi de nouvelles continuités écologiques qui pénètrent le tissu urbain.

3.2. Écart rythmique

« Les difficultés de l'architecture et de l'urbanisme du 20ème siècle sont dues à la dramatique séparation des temps, ceux des individus et de la société, toujours plus accélérés, et ceux plus lents des objets, petits et légers, grands et lourds, qui occupent notre espace, à la séparation des idiorythmes des individus et la durabilité des objets. »

Bernardo Secchi, Grenoble 2008

La réhabilitation de la marche en ville réclame une requalification des espaces et ambiances qui accompagnent les cheminements. Dans le contexte exploré, la plupart des possibilités de déambulations urbaines longent les voies routières. Un effort est fourni, quand la morphologie le permet, pour élargir les trottoirs, les végétaliser et les équiper. Leur végétalisation apporte une rythmicité au parcours, de l'ombre plus ou moins continue, une éventuelle présence d'avifaune, de sol profond (confort thermique, régulation hydrologique) et d'humus (pourvoyeur de biodiversité). Cependant le réseau routier et bitumineux est au premier plan et morcèle l'expérience de séquences de vigilance rythmée par les véhicules qui passent à une vitesse qui trouble le rythme lent de la marche, et marquent l'ambiance sonore du passant d'émergences sonores. Ce fond sonore bien connu, avec les variations propres au flux et celles dépendant de la morphologie spatiale et la propagation et réverbération du son qu'elle produit, unifie l'urbain. Comment remédier à une absence de repère sonore dans l'urbain diffus ? Les écarts dans les interstices urbains permettent d'échapper au rythme accéléré de la société et donne accès à d'autres rythmes : ceux de la marche (sentiers collines), ceux de la nature (collines, jardins familiaux), ceux des temps de loisirs (terrains de sports, jardins). Une autre possibilité serait de concevoir dans ces espaces ouverts des pièces inclusives qui permettent d'échapper à l'ambiance diffuse dominante.

Comment réinscrire les temps de la mort dans le rythme urbain[288] ? Doit-on à l'échelle urbaine réintroduire des signaux sonores, qui permettent de partager un événement, de marquer un drame, d'exprimer une douleur ?

[288] Henri Lefebvre voyait avec l'avènement de la « société urbaine » qui remplace « la société industrielle » l'urgence d'une approche qualitative du phénomène urbain. La mise en miettes du temps et de l'espace urbain, le

Nous avons vu qu'au cours du 20ème siècle, la mort s'est effacée : le glas ne sonne pas, les flux ne sont pas interrompus pour accompagner le grand passage, le temps du deuil n'est pas reconnu, seulement deux jours de congé sont accordés en cas de décès d'un parent ou d'un enfant, le port du deuil a disparu, même les corbillards ont pris les tons gris qui permettent de se fondre dans le paysage routier des voies rapides. Les aménagements temporels sont réduits au minimum. Pourtant nous reconnaissons ce « travail » du deuil qui s'immisce dans le quotidien des survivants. La mort appelle un changement de rythme. Nous avons pu voir que les moments autour de la mort instaurent une réduction du tempo, un mode d'attention et de disponibilité qui exige un ralentissement voire une suspension. On remarque ce changement de rythme aussi dans les gestes et mouvements qui ralentissent à l'entrée des cimetières.

En tâchant de repérer des poches et linéaires d'échappée à l'ambiance routière et routinière dans le secteur d'exploration, nous évaluons la possibilité de tisser entre eux les espaces calmes du secteur. La soustraction à l'ambiance sonore routière procède soit par masque massif d'éléments construits s'intercalant entre les sources routières et le marcheur, soit par l'éloignement auquel s'ajoute le passage au premier plan d'autres sources à proximité du marcheur (avifaune, sons des pas, bruissements, sociabilités, jeux, ou autres activités humaines sonores). Les nombreux jardins familiaux et partagés présents sur le secteur exploré[289] sont de ces espaces dont les ambiances de sociabilité, d'activité jardinière humaine et animale (insectes, oiseaux) permettent d'éloigner dans l'expérience les sons nuisant des infrastructures. Cet effacement éphémère est conditionné par les variations temporelles de ces émergences sonores (saison, rythme semaine/week-end, jour/nuit, météo) mais procède aussi de la subjectivité et de la disponibilité.

Dès lors qu'ils permettent des soustractions au rythme linéaire et à l'état de vigilance et de tension qu'implique le milieu routier, les interstices explorés et relevés sur la carte sensible offrent des prises à des ralentissements, des basculements de modes d'attention, des relâchements corporels, et dynamisent la relation entre l'homme et l'environnement. Frôlant, contournant ou devenant eux-mêmes le temps d'une séquence des lieux de loisirs, de jardinage, de sport, de recueillement, de mémoire, ces interstices ont cela en commun qu'ils mettent en jeu une pluralité de rythmes.

---

mouvement d'homogénéisation général, l'écrasement des rythmes et des cycles naturels par la linéarité, engendre selon lui un besoin de rythmes.

[289] Un travail de recherche au long cours effectué par Magali Paris et Grégoire Chelkoff au laboratoire Cresson a exploré les bords d'infrastructures et les jardins familiaux qui s'y accolent. Il démontre que ces franges de territoire sont vectrices de projet urbain et social. Relevant comment les jardins familiaux et partagés contribuent à une diversité naturelle et façonnent des ambiances sociales et spatiales, le travail défend leur meilleure intégration dans le système urbain et écologique.

Prendre soin de la dimension rythmique de l'expérience urbaine, c'est une attention à l'équilibre entre verticalité et horizontalité, c'est une attention aux situations arythmiques, ou monorythmiques, c'est travailler des repères rythmiques qui donne du sens et oriente l'expérience urbaine (seuils dans la marche, seuils temporels, repères dans l'espace et le temps, suspensions, signaux et ambiances sonores), c'est préserver des zones à l'écart du rythme des sollicitations et de la vigilance de la scène mobile.

3.3. Silences

« Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été si pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le mystère. Ils ignorent qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle. »

François Mitterrand, Préface du livre de Marie de Hennezel, *La mort intime*, Robert Laffont, 1995

L'approche de la mort invite au silence et la société moderne, bruyante et rationnelle a eu tendance à le chasser. Non seulement le silence peut être considéré comme un phénomène inutile et improductif, mais il porte en lui une image de la mort et peut provoquer l'angoisse. Pourtant c'est dans le silence qu'on entre en contact intime avec son environnement[290]. Notre société bruyante a besoin de silence, d'espaces et de temps d'intériorisation. Durant l'épreuve du deuil, la sensibilité aux nuisances de l'environnement et le besoin de silence sont exacerbés. Ainsi une soufflerie mal placée, un portail grinçant, peuvent devenir des éléments qui perturbent énormément. Penser les espaces funéraires non seulement en termes d'espace à aménager mais en termes d'ambiance, permet de prendre en compte les conséquences sensibles des aménagements dans la conception. Le travail à partir de l'ambiance sonore peut permettre de révéler certains déséquilibres.

Dans de nombreux cimetières relégués dans les confins de la ville, collés à des infrastructures, et parfois de dimensions tellement grandes que les repères extérieurs se perdent, le silence que nous renvoient les morts qui nous entourent peut devenir pesant, morbide, angoissant. De nouveaux dispositifs funéraires verticaux[291] pourraient permettre de travailler des poches de silence dans la ville. Le travail avec le végétal permet aussi d'introduire des sources sonores apaisantes (avifaune). Nous pourrions aussi de réactiver une présence de l'élément eau dans le secteur et de lui travailler une présence sonore.

---

[290] voir à propos du silence : Le Breton, David. *Du silence*. Paris : Métailié. 1997 ; Picard, Max. *Le monde du silence*. Paris : PUF. 1954

[291] À Barcelone, les murs d'enfeus assurent une isolation acoustique de 20dB.

Le territoire exploré se compose de grands espaces ouverts avec peu de réverbération qui rend le repérage à l'écoute difficile. La rocade est très présente et les hélicoptères qui relient le massif de Belledonne au CHU font des passages fréquents. Les beaux jours et essentiellement les week-ends, les avions de loisirs du Versoud survolent la plaine et les collines bordières de Belledonne. De nombreux sites scolaires (sonneries, entrées et sorties massives) et sportifs (entraînements, match, sifflets, encouragements) marquent à leur rythme le paysage sonore.

3.4. Paysages et corps symbolisants

« *Visages, monuments, symboles introduisent une profondeur dans la quotidienneté : présence du passé, actes et drames individuels et collectifs, possibilités mal déterminées et d'autant plus saisissantes, beauté et grandeur. Dans la participation des individus à la vie, ce sont des noyaux, des centres, des points de pénétration en quelque chose de plus profond que la banalité répétitive, et qui pourtant ne s'en sépare point.* »[292]

L'architecture aurait pour origine la sépulture et les premiers architectes ont construit des pyramides. L'architecture de la mort est d'ailleurs souvent étudiée à travers les monuments qu'elle produit. Pourtant Henri Gaudin[293] remarque que ce volume refermé sur le mort, sans relation avec l'extérieur, est dépourvu d'espace. Le monument fait signe, la pyramide est symbole de pouvoir, mais en aucun cas ils ne font un espace. Il s'agit selon l'architecte d'une « métaphore usitée du corps comme présence opaque, comme matérialité pleine et réfractaire à la traversée ».

Une pensée du corps comme débordant l'enveloppe à travers les sens et la mémoire, comme traversé d'énergies, amène à une requalification du concept de monument. En effet, le monument installe un moment, un événement, un avoir-été sur la chaîne des moments et dans la durée. Medium qui rappelle à la mémoire, le monument constitue un point de pénétration et de densification de l'expérience spatiale, temporelle et corporelle.
Qu'il soit monumental ou discret, sous forme de pierre tombale ou d'empreinte (trace du mouvement de terre pour creuser la fosse, trace de dispersion de cendres sur le sol), un repère marque souvent le lieu où se trouve le mort. Ce repère permet à la communauté rassemblée autour d'un défunt, d'un deuil, d'une douleur, d'une empathie de se retrouver autour d'un medium qui symbolise le contact avec l'autre défunt. Que ce medium soit situé

[292] Lefebvre, Henri. *Du rural à l'urbain*. Anthropos. 2001.
[293] Gaudin, Henri. *Seuil et d'ailleurs*. Les éditions de l'imprimeur. 2003 (1992). 184 pages.

dans un espace public, ou au moins dans un espace accessible est la condition de cette potentielle rencontre et communion.

Pour Lewis Mumford[294] « cities must not be monuments, but self-renewing organisms : the dominating image should not be the cemetery (…) but the field, meadow, and park-land »[295]. Lui, qui a proclamé dans un article de 1937 « la mort du monument » dénonce un désir d'exclure la vie, l'action du temps et le soin actifs des autres générations par le processus architectural de momification. Nous l'avons vu dans les entretiens, la relation vivante avec les morts ne se satisfait pas toujours du « coup d'éponge » de la pierre tombale, figée à jamais. Elle recherche dans la matière terre un moyen malléable d'entretenir la relation vivante, symbolisée par la vie que cette terre peut accueillir. Les tombes sont ainsi aptes à évoluer avec cette relation qui perdure. Les sépultures dites écologiques nous invitent à reconsidérer les formes de traces qui constituent les repères pour la communauté qui reste. La symbolisation à l'œuvre n'est plus celle des monuments de pierre, du repos, de l'immobilité, de l'attente d'une autre vie mais plutôt celle d'une continuité dans le cycle de la matière et de la vie, dans une dynamique qui inclue la mort.

Les éléments naturels sont alors les nouveaux supports à la symbolisation d'une nature quasi sacrée, à laquelle l'homme ayant achevé son temps sur terre retourne. Les éléments forts du secteur exploré pouvant être les supports à une symbolisation du cycle de la nature sont les collines. La séparation entre la plaine remarquablement plate et la forte déclivité des collines est marquée par la lisière boisée qui marque la limite entre deux mondes opposés. Les pieds de collines sont fermés par les murs de grandes propriétés qui longent la route reliant les anciens bourgs. Les sites des cimetières font partie des rares points depuis lesquels les collines sont accessibles. Si les équipements funéraires sont aujourd'hui discrètement installés sur la colline, on pourrait considérer une inscription plus claire et plus lisible des morts sur les collines. À l'instar de la *Ruheberg* allemande (décrite dans la première partie), on pourrait même concevoir de dédier une colline aux morts.

L'eau, qui s'étendait en marais et en une multitude de ruisseaux et fossés, a disparu. Seule la colline s'en dégorge dans ses ravins au rythme des précipitations. L'eau se fait audible en quelques points : au niveau de la cascade, au niveau du bassin au départ du chemin de la cascade, sur la route de Poisat, elle s'écoule par grande précipitation depuis le mur de soutènement sur la rue St Antoine. Arrivée sur le plat, elle s'engouffre dans les canalisations

[294] In *Faith for Living*. 1940, cité par Ken Worpole, op. cit.

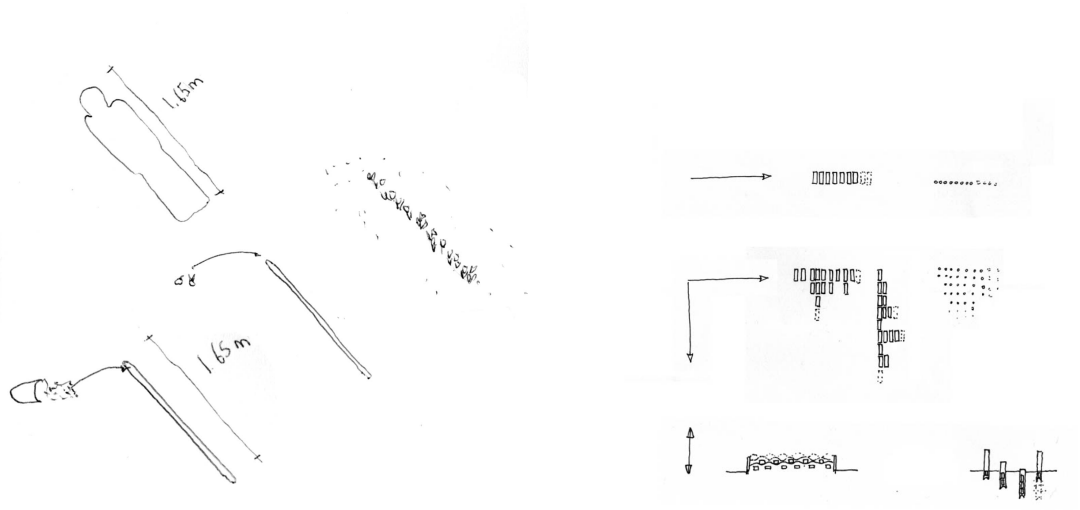
[295] Les villes ne doivent pas être des monuments, mais des organismes auto-régénérés : l'image dominante ne devrait pas être le cimetière mais le champs, le pré et le parc ».

et devient invisible et silencieuse. Cette disparition de l'eau tend à dissoudre l'effet de paysage, compris en Chine comme une mise en tension entre les montagnes et les eaux.

Des points de résurgences de l'eau, en particulier le long de la rivière Mogne qui s'écoule dans une canalisation séparée des autres eaux souterraines, pourraient être envisagés pour requalifier certains secteurs, offrir en certains points des possibilités d'entremêlement des cendres avec l'élément eau, et permettre aux habitants de redécouvrir l'élément enfoui. Profonde, calme ou vive, l'eau est un élément de continuité et de permanence comme de variation et de singularité. Par ses reflets, ses sonorités, ses mouvements, la biodiversité qu'elle accueille, l'eau est donneuse d'ambiances, de rythmes, de gestes et de jeux.

L'enquête auprès d'endeuillés ou l'expérience aux côtés du collectif *Morts de Rue* a révélé l'intention de jardiner les surfaces des tombes. Le soi-disant « jardin du souvenir » pourrait devenir un véritable jardin, un espace d'actes et de cicatrisation, dans lequel on vient entretenir le souvenir des morts à travers des gestes de soin. On pourrait alors imaginer des bandes jardinables aux abords des lieux d'inhumation ou de dispersion, qui rendent sensible et sensé ce retour à l'humus qu'effectuent les corps morts. Dans ces jardins, d'autres manières de disposer les morts entre eux que les juxtapositions de surfaces individuelles pourraient être envisagées qui réconcilient personnalisation de la tombe et expression du collectif.

La terre, comme matière vivante est pourvoyeuse de rythmes et de dynamiques. Son caractère modelable permet d'envisager un entremêlement des corps, des os ou des cendres avec la terre sous différentes formes. Les cimetières sont eux-mêmes souvent des sédimentations des inhumations successives et leur niveau dépasse ainsi le niveau environnant. Nous pouvons par exemple imaginer que l'accumulation des morts s'exprime par une superposition des couches qui alternent les corps, les os ou les cendres avec des couches de terre. Ainsi le passage des générations s'exprime sous la forme d'une sédimentation, rendant compte du passé sur lequel s'appuient les nouvelles générations, les anciennes générations préparant le lit des prochaines. La question du dimensionnement de la place des morts se pose ici. La cendre désolidarise le corps qui peut alors prendre différentes formes.



Réflexion graphique sur la place, le volume, la surface que prennent les morts en terre ou en cendres et les manières de les installer ensemble – P. Thiollière

4. Entretenir par les interstices : place de l'intime dans l'espace public

4.1. L'entre médiateur, liant urbain : interaction et entretien

Nous l'avons vu dans de nombreux exemples, les cadres qui régissaient l'espace funéraire sont en pleine transformation : l'écologie devient structurante, les morts financent contre une sépulture la sauvegarde de réserves naturelles, la crémation et le numérique introduisent la dispersion des morts, de leur corps matériel comme de celui immatériel qui persiste dans les mémoires humaines et digitales. Ces transformations redéfinissent les modes de constitution de la sphère intime dans l'expérience de la relation aux morts et les interactions avec la sphère publique.

Des concepteurs et chercheurs s'interrogent sur de nouvelles formes de relation entre les morts et la ville[296] et cherchent à faire évoluer la forme du cimetière, si ce n'est encore dans la réalité, du moins dans les représentations. Les espaces physiques des morts sont connectés à des espaces virtuels de support à la mémoire et à des bases de données, que l'on active

[296] voir Deathlab.org (http://deathlab.org) ; concours architecture funéraire 2014 Designboom (http://www.designboom.com/design/monumental-masonry-bompas-parr-funerary-architecture-11-29-2014/) ; Sharrock, Ann ; Fischer, Ian. Urban Natural Burials. *Landscape. The journal of the Landscape Institute.* 2014, n° Summer. Disponible sur : < http://www.landscapethejournal.org/Urban-natural-burials>. (Consulté le : 2015.08.22)

depuis des QR codes sur les tombes ou que le retrouve depuis n'importe quel lieu sur internet. Les interactions technologiques s'ajoutent aux gestes physiques. Cette médiation par le numérique doit selon moi aussi pouvoir être accueilli dans des espaces conçus à cet effet, des bulles intimes et chaleureuses qui permettent le recueillement, la mémoire et commémoration en dehors des espaces privés. Il est du devoir de l'espace public d'accueillir la(les) mort(s) et le deuil. La puissance atmosphérique de ces lieux, due à leurs qualités singulières (calme, enceinte, enveloppement) et au pouvoir de hantise qu'induit la présence des morts, garantit une extraction du divertissement urbain routinier, et des possibilités d'enrichissements des ambiances urbaines.

Selon moi, ces espaces à part ne doivent pas être conçus comme des enclaves mais comme des dilatations possibles entre les enclaves. Dilatations qui mettent en lien les vivants et les morts, l'urbain et la nature, le passé, le présent et le futur. Il s'agit d'ouvrir et de permettre des frôlements et frottements avec ces espaces où reposent les morts, sans pour autant les désacraliser, c'est-à-dire faire tomber leurs limites. Si le sacré se matérialise par la limite, penser la limite comme seuil, c'est-à-dire limite épaisse et potentiellement perméable, permet d'envisager de nouvelles interactions entre sacré et profane, ordinaire et extraordinaire, public et intime.

Désenclaver, désinsulariser, et inviter à frôler les espaces de la relation à la mort et aux morts en travaillant les limites et des cheminements environnants de manière à ce qu'entre l'intérieur et l'extérieur se crée un dialogue est un levier pour favoriser les interactions entre la ville et la mort. L'urbanisme contemporain cherche à développer dans la ville une structure verte (trame verte et bleue, corridors écologiques) qui restaure des continuités écologiques et limite la fragmentation du territoire. Il s'agit à travers ce travail de considérer la possibilité d'articuler cette pensée écologique de la ville à une pensée de la respiration urbaine et de travailler le projet métropolitain en termes d'équilibre entre les dimensions publique et intime de l'existence. C'est ainsi que la pensée de l'écart telle que développée par François Jullien[297] est féconde autant en tant que concept abstrait pour penser la culture que comme manière de concevoir les transformations matérielles de la ville. En ce qui concerne les espaces de nos morts, c'est en leur soignant un écart, que l'on peut les maintenir dans le domaine du sacré et éviter leur profanation.

Cet entre médiateur permettrait de penser des seuils urbains qui articulent les ambiances le long des cheminements urbains. Il s'agirait dans cet entre de valoriser les éléments présents (collines, réserves), de donner à sentir les éléments cachés (eaux), d'apporter de nouveaux

[297] Jullien, François. L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité. *FMSH-Working Paper* 2012-03. Disponible sur : < https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232>. (Consulté le : 2015.04.15)

points d'attraction et de nouvelles séquences (mémoire/monument, espaces d'actes et de gestes, recueillement/intime) dans les parcours urbains quotidiens qui soient des repères de sens et qui relient les humains à une lignée humaine.
Ces stations et moments de la relation à la mort et aux morts pourraient correspondre à des points de conservation ou de dispersion des cendres, des supports au souvenir (matériels ou numériques), à la commémoration, à l'expression, au recueillement et aux gestes envers les morts.

La question que pose la remise en cause de la traditionnelle tombe et la dispersion des morts est celle de la superposition de l'emplacement des restes et du lieu où s'exprime et s'entretient la relation aux morts. Si un besoin de localisation des morts s'exprime individuellement comme collectivement[298], des possibilités de localisations multiples sont à l'œuvre et redéfinissent la géographie de la relation aux morts.

4.2. Au seuil de la nature

« L'interrogation, comme intelligence et comme émotion, est ensemble le désir et l'effet du passage d'un contexte à un autre, d'un monde à un autre »

Olivier Abel, *Argumentation et questionnement*, PUF, 1996

« Nous caressons les limites de l'espace avec nos oreilles ».

Juhani Pallasmaa, *Le regard des sens*, p.60

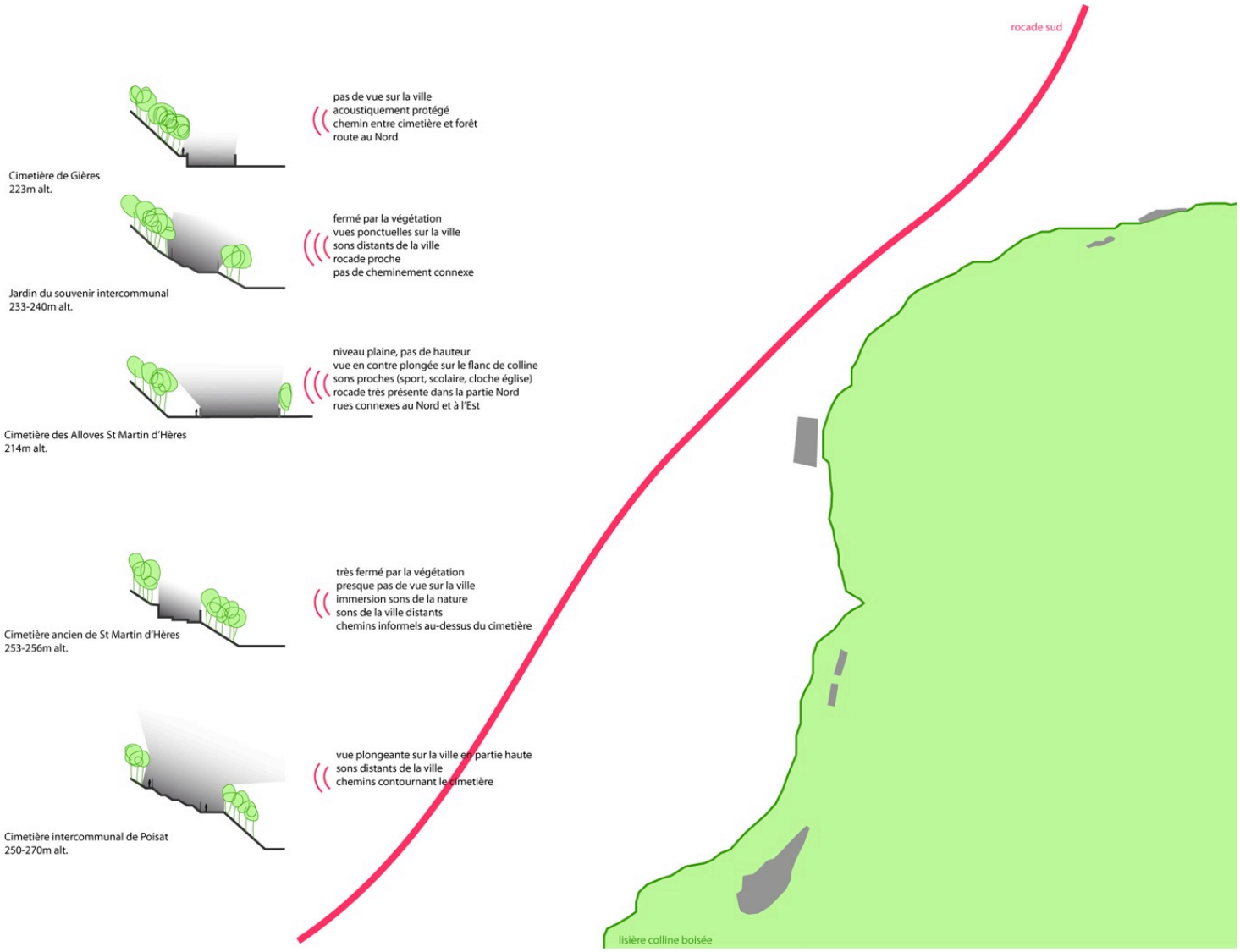
Une pensée des seuils invite à penser l'expérience de la ville à travers le corps en mouvement et la conception de l'espace urbain en termes d'assemblage d'entités co-isolées qui reposent les unes sur les autres et sont animées par les échanges dans leurs limites communes.

L'entité ambiantale dans laquelle s'insèrent les cimetières du secteur (sauf pour celui des Alloves) est l'ambiance de nature du sous-bois des pentes. Les contours de ces cimetières qui s'inscrivent dans la pente sont soit des murés pour les plus anciens (vieux cimetière de St-Martin d'Hères, cimetière de Gières), soit formés de talus dans la pente surmontés de grillage vert pour les plus récents (jardin du souvenir, cimetière de Poisat). Tout en haut du cimetière de Poisat, des murs de columbariums forment le mur de soutènement. Un travail

[298] à ce propros voir l'ouvrage d'Arnaud Esquerre, *Les os, les corps, l'Etat*, qui relate de cette volonté de l'Etat de contrôler les déplacements et dispersions des morts et d'associer les morts au territoire

sur les contours de ces lieux pourrait permettre de redéfinir leurs perméabilités, d'ajouter dans de nouvelles épaisseurs de nouvelles fonctions funéraires et de requalifier ou d'envisager de nouveaux cheminements qui les jouxtent.

Aucun dispositif architectural particulier ne marque leurs entrées formalisées par des portails automatiques d'une grande banalité. Leurs accès se fait pour trois d'entre eux au terme d'une ascension sur le flanc de la colline d'environ 30-50m au-dessus du niveau de la plaine. En termes d'expérience en marche, cette ascension fait seuil. La prise de hauteur permet un recul acoustique et une perception des sons lointains. Ils se trouvent tous dans une situation d'interface entre la ville et la colline. L'ambiance sonore est duale, donnant l'impression d'être sur la limite entre sons urbains devant et sons naturels (vents, oiseaux) derrière, le silence du cimetière créant un vide sonore entre les deux masses distinctes. Les deux types de sources sont en concurrence, et si le découpage spatial est fixe, l'intensité peut basculer d'un côté à l'autre, certaines émergences de la ville ramenant les sons urbains au premier plan, ou au contraire, une activité particulièrement intense de l'avifaune pouvant faire passer les rumeurs urbaines au second plan.



Position en coupe et en plan des cimetières par rapport à la pente, à la lisière boisée et à la rocade – P. Thiollière

La lisière de la colline boisée forme un seuil majeur sur le secteur. Selon leur enfoncement dans la pente et les bois, leur éloignement de la rocade qui produit un drone quasi perpétuel, les cimetières proposent des silences plus ou moins teintés de rumeurs urbaines (Alloves, Gières) ou de sons naturels (Poisat, St Martin d'Hères). Cette position dans l'interface, physiquement et sensoriellement connectée à la ville et à la nature, est une chance pour l'évolution de ces lieux.

Celui des Alloves se trouve encore sur la plaine, juste au pied de la colline de Mûrier. La Rocade très proche est très présente. La colline boisée de l'autre côté de la route forme un fond visuel mais est peu présente acoustiquement. L'ambiance sonore est rythmée par les sons alentour : cloche de l'église St Martin, terrain de tennis, foot et rugby connexes, variations des flux de la rocade, rythmes scolaires des établissements proches. L'effet de seuil

urbain est moins marqué. Le portail automatique grinçant[299] marque l'expérience sonore de l'entrée et laisse une traînée sonore inconfortable dans le paysage. Le sol étant en gravier, c'est le son des pas qui se mettent à grésiller une fois le portail franchi qui va identifier l'ambiance sonore du cimetière.

4.3. L'intime dans le paysage

« Et la puissance du paysage entre en nous sans la moindre effraction comme un mouvement qui va nous rendre habité par l'état des choses. »

Henri-Pierre Jeudy, *L'absence de l'intimité*, p. 108

Un espace public est habité ou parcouru de différentes manières dans le temps. Il existe des poches, des seuils temporels qui permettent à un espace public une appropriation intime. Chevrier[300] montre très bien ces appropriations éphémères de ce qui va former nos « territoires de l'intimité », qui se jouent des distinctions public-privé, mais se constitueront plutôt dans des espaces à l'écart, des espaces « entre », c'est-à-dire qui permettent grâce à des seuils spatiaux ou temporels de déployer son intimité dans les plis de l'espace et/ou du temps.

L'intention de se recueillir s'appuie sur de tels plis pour se déployer. Dans l'entretien 9, le recueillement « fonctionne » sur la tombe (aussi parce qu'elle offre une perspective sur la montagne), produisant un effet apaisant, mais jamais à la maison ou dans un intérieur. Plusieurs personnes interrogées évoquent les situations d'immersion dans la nature ou de connivence avec paysage remarquable (coucher de soleil, devant la mer, sommets de montagnes) qui amènent à une présence sur le mode du recueillement.

« Le paysage, c'est une mise en miroir de l'intime »[301]. Ce qui fait paysage est ce dialogue entre le dedans et le dehors, le perceptif se révélant en même temps affectif. La séparation entre le sensible et le spirituel se défait « car il n'y a plus là un *coin* du monde, mais apparaît soudain, dans son tout, ce qui fait monde : s'y révèle ce par quoi il y a monde. De là ce lieu

[299] écouter le portail grinçant des Alloves sur la carte numérique

[300] Chevrier, Jean-François. *Des territoires*. Paris : L'Arachnéen. 2011. 213 pages.

[301] Jullien, François. *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*. Paris : Gallimard. 2014.

discrètement devient un lien. »[302] Ainsi le paysage, bien que local, ouvre à un dépassement en faisant monde et « réaffleurer mon implication » dans celui-ci.

Penser en Chine revient à accoupler. L'idéogramme qui correspond au mot *paysage* traduit encore cette pensée corrélationnelle du paysage : il s'agit de l'association des idéogramme *montagnes* et *eaux*. Ainsi, le paysage se trouve dans l'inséparabilité des opposés : vertical-horizontal, immobile-mouvant, forme-sans forme, massif-fluide, opaque-transparent. Le monde est perçu dans l'alternance, à l'image de la respiration. Percevoir n'induit pas seulement le situationnel mais en même temps le gestuel et le comportemental, ou comment le perçu affecte l'être. C'est à travers ces alternances, « l'incessante transition des choses », ces « transformations silencieuses », que le paysage amène à du spirituel, défaisant l'opposition entre matière et esprit. Ainsi François Jullien en vient à une nouvelle définition du paysage : « le paysage sera *par où* (motif de la voie) la profondeur sans fond de l'Invisible nous devient, dans son essor, éminemment sensible. »

Comme l'ambiance, le paysage se trouve mal à l'aise dans la distinction sujet-objet, en transition dans l'entre-deux, ni subjectif ni objectif. En cela, la conception de Jullien du paysage rejoint celle développée autour de l'ambiance. Et ce qui fait que l'ambiance *prend*[303], comme ce qui fait que le paysage apparaît, c'est que le regard, comme les autres sens, se mettent à circuler, lorsqu'il n'y a pas d'hégémonie, pas de fixation, mais une attention évasive, disponible, des gestes et mouvements qui se dessinent dans la conscience et dans le corps. Les sens servent alors de passeurs, à travers lesquels de l'ambiance, du paysage peut *s'enfoncer* en nous[304]. Le paysage « donne à s'immiscer dans la relation des choses ».

L'eau canalisée a disparu du paysage de la plaine urbaine, la colline donne à sentir l'eau vive, incanalisable, qui se dégorge dans ses ravins. La colline du Mûrier, encore peu boisée au début du siècle est aujourd'hui recouverte de forêt mixte relativement dense, à l'exception de quelques terres agricoles sur les zones les moins pentues. Ses pentes raides et la végétation dense en font un terrain difficile à explorer hors des sentiers. Sa couverture n'offre que de rares points de vue sur la ville depuis les flancs et la crête. La ville y est invisible, même si elle est très présente acoustiquement. L'expérience paysagère est pauvre en tensions. Avec le vocabulaire de Jullien, nous pouvons faire l'hypothèse que l'urbanisation de la plaine et l'effacement de l'eau, comme l'homogénéisation de la colline qui a perdu son activité agricole, ont participé à émietter les tensions du paysage qui a perdu de son « essor ».

---

[302] Ibid

[303] Chelkoff, Grégoire. Pour une conception modales des ambiances architecturales. *Faces journal d'Architecture*. 2010, pp. 18-23

[304] Jullien, François. Op. cit. p.31

5. *Recueillements, gestes : opportunité démocratique et éthique*

5.1. Le soin de la rencontre et du geste

« Bien sûr nos constructions sont l'expression de notre solitude, limitées à leurs quatre murs, posées indifféremment ici et là, ne faisant lien avec quoi que ce soit, sauf avec elles-mêmes, juste elles-mêmes, ne donnant pas de lieu, inaptes, ineptes, où l'on ne peut ni accueillir, ni être. »

Henri Gaudin, *Seuil et d'ailleurs*, p. 117

Les mixité sociale et générationnelle dépendent des possibilités de rencontre induites dans la morphologie des espaces et la géographie des frontières, donc des cohabitations qu'elle dessine. En terme spatial, la possibilité de la rencontre demande d'ouvrir des passages physiques et/ou sensibles et questionne directement l'urbanisme d'enclave que la peur et la quête sécuritaire dessine de plus en plus avec l'accroissement des inégalités sur toute la planète. Le monde commun ne peut se construire que dans l'« entre » de ces enclaves, et la qualité de cet entre dépend des qualités matérielles et sensibles de ses limites et contours, de leurs capacités à envelopper l'espace entre et à en faire un lieu, et des interactions que des porosités dans ces limites permettent. Hors des centres piétons, cet « entre » est la plupart du temps une infrastructure routière plus ou moins bien équipée de bordures piétonnes, permettant par endroit des séjours s'appuyant sur du mobilier ou d'autres objets urbains.

La place que l'on accorde aux cimetières dans la ville, nous l'avons vu dans la première partie, reflète la relation de pouvoir entre les vivants et les morts. Les cimetières représentent, comme Michel Lussault l'évoque à propos de Notre dame des Landes ou le barrage de Sivens, des « dilemmes moraux » qui deviennent, au moment de leur installation ou de leur reconfiguration, des « dilemmes spatiaux ». Il s'agit de définir les proximités acceptables. Et cela relève indéniablement d'un acte politique. En effet, l'acceptabilité de la proximité des morts, nous l'avons vu, varie fortement selon les civilisations. La société moderne éloigne, depuis le siècle des lumières, les morts de son environnement quotidien. Les morts et leurs mémoires sont vulnérables. Pourtant, notre enquête bibliographique et nos entretiens nous ont démontré qu'ils étaient bien présents dans la ville, à travers ses habitants qui transportent et ravivent leurs présences discrètes dans de multiples lieux de la ville.

5.2. Émancipation eschatologique et possibilité d'une expression intime-publique

« Le paradoxe de l'époque est dans ce mélange d'individualisme et d'appel à resocialiser la mort, comme si celle-ci ne pouvait retrouver une dimension collective qu'à travers sa consécration par la subjectivité. »

Jean-Hugues Déchaux, *L'intimisation de la mort*

L'émancipation commence par la reconnaissance des aliénations qui nous déterminent. Avec la séparation de l'église et de l'état, les vivants et les morts ont connu l'émancipation face aux dictats de l'église qui jusque là et encore jusqu'au milieu du 20ème siècle dans les territoires ruraux, faisait sienne la gestion de la mort. Avec la professionnalisation des agents du funéraire et la constitution d'une véritable industrie du funéraire, une normalisation est venue remplacer celle qu'imposait autrefois l'église. Depuis une dizaine d'année, un peu plus dans les pays à tradition protestante, nous assistons à une nouvelle émancipation face à cette industrie et une remise en question des valeurs qu'elle véhicule qui ne sont pas en adéquation avec les nouvelles idéologies funéraires d'une conception plus écologique et holistique de son passage sur terre. De même, la prescription au « travail de deuil » est remise en cause avec de nombreux apports de la littérature qui mettent en lumière d'autres manières de vivre son deuil, de le laisser travailler plutôt que de travailler sur lui et les modes de présence ambigus des morts. Les nombreux travaux et reportages autour des NDE ou EMI[305] amènent un nouvel imaginaire du grand passage. Avec la crémation et la dématérialisation du cadavre, la visite des défunts prend d'autres formes que la traditionnelle visite sur la tombe et le cimetière connaît un progressif abandon.

Cependant, nous savons que la possibilité d'une expression publique est fondamentale dans le processus de deuil et que nous avons besoin de partager la mémoire de nos ancêtres communs.

Comme tous les sentiments intenses, la douleur a besoin de s'exprimer pour s'alléger. Elle s'exprime par la parole auprès des intimes ou des thérapeutes. Elle s'allège aussi par l'écrit, à travers des textes, des messages sur la pierre des monuments et des plaques, le papier ou les pages numériques. L'amour se grave sur les arbres ou sur les bancs de la ville. Beaucoup plus rarement, le deuil s'exprime dans l'espace public sous forme de « RIP » inscrit sur les parois. Comme dans les chapelles du cimetière de Miralles à Igualada, l'espace commun pourrait offrir des surfaces, des boites ou d'autres dispositifs qui permettent de répondre à ce désir d'expression et de communication.

[305] Near Death Experience ou Expérience de Mort Imminente

Mur à expression et boite à messages au cimetière d'Igualada conçu par l'architecte Enric Miralles

5.3. La mémoire dans la ville, du monument à l'empreinte

« Il faut une société pour configurer un espace autre et qu'ainsi cette limite prenne forme d'un espace intermédiaire qui met en rapport avec l'invisible. »

Patrick Baudry, *La mémoire des morts*

La mémoire des morts se diffuse par les récits mais aussi à travers les monuments, les traces ou les empreintes. Nous sommes en occident dans une culture de la trace[306] et les monuments matérialisent celles que l'on retient de l'Histoire dans nos espaces de vie. Le monument est dans nos cultures un dispositif essentiel : « le monument se caractérise par sa fonction identificatoire. Par sa matérialité, il redouble la fonction symbolique du langage dont il pallie la volatilité, et s'avère un dispositif fondamental dans le processus d'institutionnalisation des sociétés humaines. »[307]

Le monument massif et immuable que nous connaissons est aujourd'hui remis en question face à une démultiplication des empreintes numériques qui reprennent son rôle mémorial. Cependant, si le monument s'impose à nous dans nos cheminements quotidiens, la mémoire numérique se cache dans les plis du net et doit être recherchée pour être accessible. De plus, si le monument est un corps qui nous fait face et qui peut engager des gestes et des postures, les pratiques numériques ne permettent pas le déploiement de l'intention qui passe par le corps. Le monument (lat. *monere* : avertir, rappeler à la mémoire) est une sédimentation du

[306] Urbain, Jean-Didier. Deuil, trace et mémoire. *Cahiers de Médiologie*. 1999, vol. 7, n° 1. p. 254

[307] Choay, Françoise. *La terre qui meurt*. Fayard. 2011. p. 67

passé qui a aussi pour but d'aider les hommes à se projeter dans un à venir, à partir des leçons du passé. En cela, il est un outil, une ressource à l'expérience. Il s'agirait donc d'inventer des dispositifs qui, s'en être monumentaux puissent allier matérialité et numérique et permettent de vivre le rappel à la mémoire à travers des actes et des gestes dans l'espace.

Le cimetière rassemble des monuments individuels mais il peut, comme pièce urbaine, être considéré comme un *memento mori* urbain, qui nous rappelle notre mortalité. Cette locution latine signifie « souviens-toi que tu vas mourir » et désigne un genre de création artistique qui se développe avec le christianisme, pouvant prendre différentes formes et dont le but est de rappeler aux vivants leur mortalité et la vanité des activités terrestres.
Avec les cimetières « naturels », les plantes, les fleurs, les arbres au pied desquels sont inhumées les cendres, ont remplacé les monuments. Ils servent de repères et symbolisent la continuation de la vie. Dans le cas de la dispersion des cendres, les traces sont minimales. Il s'agit d'une pratique volontairement anti-monumentale. Et on passe de la figure du monument massif et imposant à celle de l'empreinte légère et éphémère. Ces nouvelles matérialités du funéraire définissent une nouvelle esthétique et invite à une créativité à activer par le biais de l'art[308].

Entre le monument et l'empreinte, il y a tout d'abord une différence de poids, le monument pèse, l'empreinte n'a pas de poids, une différence de durabilité qui s'ensuit, le monument est dur et durable, l'empreinte plus fragile, bien qu'elle puisse aussi durer. Le monument est aussi symbole de hiérarchie, entre ceux qui méritent un monument et ceux qui n'en ont pas. Selon l'artiste Boltanski, « chaque être est digne d'avoir son monument ». Mais les monuments du cimetière sont pour la plupart, destinés à disparaître au terme du bail du thanatotope. Pourtant, s'il ne l'est pas toujours, le monument est voué à être éternel, l'empreinte temporelle. L'empreinte numérique est-elle vouée à être éternelle ? Le peut-elle ? Comment la figure de l'empreinte peut-elle être génératrice de singularisation et tenir le rôle de conservateur de la mémoire des morts ?

Les dispositifs à souvenir peuvent en effet être modestes et malgré tout efficaces. Préférer la trace au monument, c'est l'idée de l'empreinte que laisse une action, pouvant être infime, mais qui n'existe que par rapport à quelque chose, sans existence propre, se situant entre

[308] comme le démontre l'exemple du site cinéraire du cimetière de Seyssins conçu avec l'artiste Pierre Martin et évoqué dans la première partie

réalité matérielle, sensible et symbolique[309]. Ainsi de nombreux artistes transforment l'idée du monument, qui n'est plus un objet ou un bâtiment mais devient une expérience située[310].

5.4. La relation à la mort comme projet d'innovation sociale

« Aber wo gefahr ist, da wächst auch das rettende. »
(« Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve »)

Hölderlin

« De la mort qui est ici chez elle, personne ne leur parle. Ils sont les seuls à en dire quelque chose, toujours à l'improviste et à voix basse, comme s'il s'agissait d'une chose honteuse »

Christian Bobin dans *La présence pure,* visite dans la maison de retraite où réside son père

Sous la tutelle des vivants, les morts doivent trouver leurs bonnes places. Et la lutte des places dans les cimetières peut se révéler ardue. Les cimetières éligibles sont ceux de la commune d'habitation ou de décès du défunt. Des dérogations à cette règle, souvent souhaitées par les familles qui désirent rassembler leurs morts dans un même cimetière sont compliquées à obtenir. De nombreux cimetières anciens sont saturés et ne peuvent plus accueillir de nouvelles concessions. À l'intérieur des cimetières, une géographie des concessions se dessine, avec des secteurs plus ou moins bien accessibles, visibles, et coûteux, qui reflète les séparations sociales (durée, taille et coût des concessions) ou idéologiques (confessions, modes de sépulture). Pourtant, la mort nous rassemble. Le « commun avoir-à-mourir »[311] peut éveiller chez l'habitant un désir d'investissement affectif envers sa ville et être vecteur de « communs spatiaux »[312].

Le monde occidental connaît une situation démographique critique avec une proportion croissante de personnes âgées et/ou dépendantes dans la population. L'institution a du mal à répondre à ce problème à de nombreux niveaux. En ce qui concerne la fin de vie et la mort, le désir de rester chez soi jusqu'au bout se fait de plus en plus sentir aussi en France et

[309] voir par exemple l'artiste Jochen Gerz qui développe l'idée d'un « anti-monument » ou d'un « monument invisible ». Contre le rapport patrimonialisateur et figé du monument monumental, il inscrit, pavé après pavé, la « présence de l'absence », « l'apparition de la disparition »

[310] Mémorial aux juifs assassinés d'Europe à Berlin de Peter Eisenman

[311] Ricoeur, Paul. *Vivant jusqu'à la mort*. Paris : Seuil. 2007. 145 pages.

[312] Lussault, Michel. Extrait de sa conférence aux Rencontres scientifiques internationales de la Cité des territoires. Grenoble, mars 2015.

l'organisation sociale va devoir trouver de nouvelles alternatives à l'institution[313]. Selon une soignante qui s'exprime lors d'un atelier grenoblois de JALMAV, « nous allons à notre perte si nous continuons comme ça. Ce que les mourants ont à nous dire est essentiel, ils sont dans l'être » et « avec la peur, on se trompe de stratégie ». La singularité du mourir et du deuil souffrent d'un manque de reconnaissance et d'un effacement dans la vie publique. En effet, la mise à distance de la mort, de la maladie ou du handicap, qui les maintient pour de nombreux membres de la société dans l'inconnu, exacerbe la peur. Pourtant, la mort des personnes âgées est selon elle une chose simple, qui nécessite cependant une disposition à la rencontre. Si le modèle du soin, qui s'entend comme une communion des valides vers les « manquants », entretient le risque d'une infantilisation, celui de la singularité[314] comprend le déficit comme révélateur des frontières.

Comment une critique de l'urbanisme pourrait-elle se développer à partir de l'être vulnérable ? La vulnérabilité est intrinsèque à l'homme comme à son habitat et la volonté de réduire ou même d'effacer la vulnérabilité dans une logique d'intégration est mortifère. Un basculement qualitatif d'une logique d'intégration vers une logique d'interaction pourrait se transposer dans l'espace à travers la diffusion d'espace public de la relation intime à la mort en dehors des espaces clos et isolés des cimetières. Ces espaces propices à un ancrage des vivants et des morts dans leur territoire habité et dans le temps long pourraient favoriser l'avènement de moments publics ouvert sur l'intime.

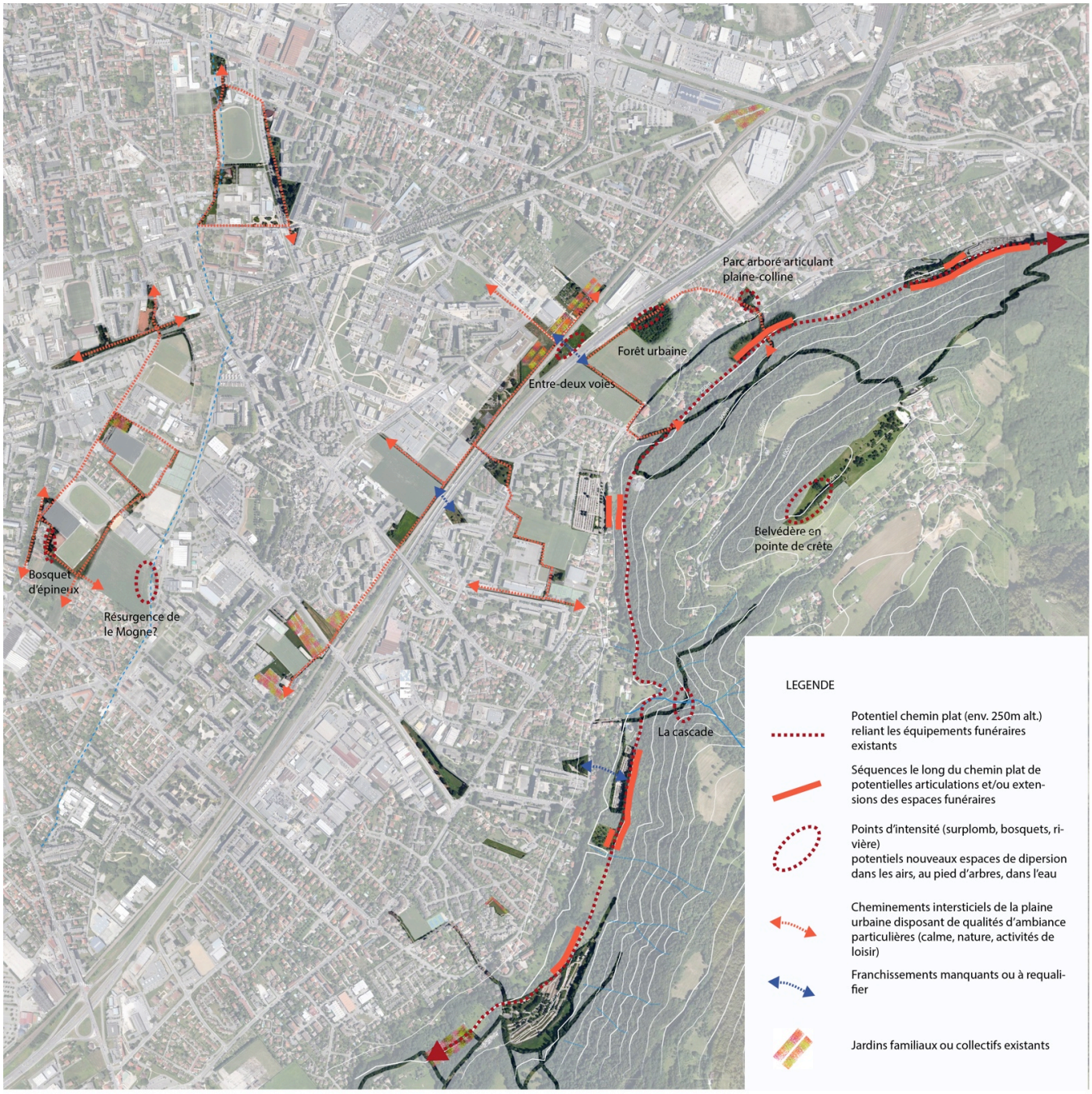
La mort est un processus qui s'étale dans le temps et qui s'anticipe. Lorsque l'on a la chance d'atteindre la vieillesse, la limite se fait sentir, les souvenirs s'accumulent, la mort s'envisage, avec sérénité ou angoisse. Ainsi, la mort, qui se dessine différemment selon l'état de santé, la configuration sociale et familiale, fait partie du paysage de la fin de vie. Dans ce paysage, il est rassurant de savoir que des lieux où la relation entre les vivants et les morts peut s'entretenir ont une place à part entière dans la ville.

---

[313] Au Danemark par exemple, les autorités ont renoncé au modèle ségrégatif de l'institution gériatrique de grande dimension et installe les personnes âgées dépendantes dans de petites unités de vie où la technologie apporte de nouveaux supports à l'autonomie et relaie le soin et la veille humaine.

[314] La philosophe et psychanalyste Julia Kristeva, s'efforce de démontrer la nécessité de la reconnaissance de la personne singulière. Plaçant l'extrême singularité au cœur du pacte social, il s'agit non plus de travailler à l' « intégration » des membres différents qui passe par une réduction de la singularité, mais plutôt de travailler à une véritable « interaction » qui permet de révéler mais aussi de transcender les singularités dans une créativité nouvelle. ((Conférence *Quel humanisme à l'épreuve du handicap ?* http://www.franceculture.fr/psychanalyse/quel-humanisme-lepreuve-du-handicap)

5.5. Potentialités de mises en geste du territoire de l'intime



Nous avons situé sur la carte numérique les espaces où de potentielles nouvelles pratiques funéraires trouveraient idéalement une place dans la ville et, où, tout en soignant un écart, contribueraient à réactiver des tensions entre la plaine urbaine et les collines naturelles.

Une lecture par la gestualité et la spatialité de la mort et du deuil aide à comprendre les manques et ressources des espaces funéraires et de leur contexte. À l'issue du travail exploratoire, des stratégies de connexion entre la plaine et les pentes ainsi qu'une connexion horizontale par un cheminement plat qui relierait les équipements funéraires entre eux sont énoncées et situées sur la carte numérique. Il s'agit de penser l'articulation entre les espaces funéraires et les autres usages urbains, en termes de seuils et de séquences qui organisent des transitions entre le public et l'intime, le profane et le sacré[315]. Il s'agit de mettre en geste et en mouvement l'approche, le contournement et les cheminements autour des cimetières. Le manque d'attention portée à l'approche de nos cimetières français est ce qui fait souvent défaut et participe à la désacralisation de ces espaces.

Le territoire exploré peine à relier la plaine et la colline. La rocade où circulent 100 000 véhicules par jour et les voies de chemin de fer forment un barrage qu'il faudrait pouvoir franchir en des points bien plus nombreux et qualifiés que les ponts et rares passerelles existants. L'intention salvatrice de multiplier les franchissements au-dessus des infrastructures est envisagée dans le PLU de 2011 de la commune de St Martin d'Hères au niveau des réserves foncières des Alloves et Guichard (voir carte numérique « réserves-avenir ») qui sont les prochaines zones d'urbanisation envisagée par la municipalité. Aussi, ces passerelles pourraient être prolongées en promenade aérienne pour coudre plus profondément le tissu urbain. Le dispositif des enfeus, ces niches superposées, pourrait servir de support à ces cheminements en hauteur qui devraient s'articuler aux nouveaux quartiers d'habitations envisagés. Les morts de la ville pourraient ainsi non seulement servir de structure porteuse à ces promenades aériennes mais aussi, la location des enfeus pourrait permettre de participer au financement d'espaces publics de grande qualité. La jetée de la Défense est un exemple qui révèle bien le potentiel de ces ballades aériennes, qui permettent des relations nouvelles entre les espaces, configurant des dessus et des dessous, les espaces encastrés propices à l'intime, des assises, des points de vue, de nouvelles connexions horizontales et verticales.

Les grandes propriétés installées en pied de colline empêchent le contact avec les pentes. Les cimetières sont des points privilégiés pour rétablir les contacts entre plaine et pentes. Trois cheminements s'offrent au piéton pour gravir la colline jusqu'au Mûrier : la montée du château accessible par un chemin qui surplombe le cimetière de Gières, le chemin des Alloves au Mûrier dont le départ est à proximité du cimetière des Alloves et le sentier de la cascade qui s'embranche sur la rue du souvenir qui dessert le vieux cimetière de St Martin d'Hères. Quelques passages sont tellement raides qu'ils sont équipés de marches en bois.

[315] Au Japon, des chemins d'approche (Sando) étendent l'espace sacré de l'enceinte du sanctuaire à l'espace profane de la ville Ils sont équipés de portiques, de lanternes, d'alignements d'arbres (Bonnin, Philippe ; Nishida, Masatsugu ; Shigemi, Inaga. *Vocabulaire de la spatialité japonaise*. CNRS Éditions. 2014).

Certains sentiers raccordés à ces trois principales montées se finissent dans des ravins périlleux. Tous grimpent sur de fortes déclivités et nécessitent une bonne condition physique. Les flancs de colline mériteraient d'être mieux équipés, plus accessibles, disposant d'assises, ouvrant des points de vue. Les équipements funéraires se situent, à l'exception du cimetière des Alloves sur la plaine, entre 20 et 50 mètres au-dessus du niveau de la plaine. Les équipements funéraires installés en flanc de colline (220-270m alt.), en position de balcon sur la ville, offrant un recul auditif par rapport aux productions sonores urbaines, ne sont pas connectés horizontalement. Un chemin plat ou en pente douce pourrait ainsi relier les équipements funéraires existants en proposant une promenade confortable au long de laquelle de nouveaux dispositifs de dispersion, d'inhumation ou de souvenir pourrait prendre place. Certaines réserves relevées sur la carte sensible se situent sur les mêmes repères altimétriques et offriraient des espaces de qualités pour l'extension et la création d'espaces funéraires.

Sous une forêt dense à la canopée à environ 10-15m au-dessus de nos têtes, la montée se fait sans vue sur la plaine. Pourtant la plaine urbaine est très présente acoustiquement tout au long de la montée. Selon la proximité à la rocade, les éventuels masques du relief, la perception sonore de la ville varie. Mais la disparition totale des rumeurs de la ville ne s'effectuera qu'au passage de la crête sur l'autre versant. Il serait intéressant de concevoir des dispositifs d'isolation acoustique qui permettent en des points stratégiques d'échapper à la présence sonore de la ville.

Le parc du Mûrier et l'ancien fort du Mûrier installés au sommet de la colline du Mûrier sont des lieux privilégiés de sortie pour les urbains. Leur accès piéton par les pentes mériterait à être facilité. La crête comme position liminale est intéressante, et on peut s'amuser en la parcourant autour des vieux chênes qui la marquent au bout du Parc du Mûrier, à explorer le contraste sonore des deux versants. Côté Mûrier, pas de drone ni de rumeurs urbaines mais le chant d'un coq, des sons d'activités agricoles, des cris d'enfants au centre de loisirs ou sur le terrain de jeux. La crête de la colline du Mûrier offre une situation intéressante pour de potentiels nouveaux espaces d'actes. En effet la pratique de dispersion dans les airs recherche ces situations culminantes et la vue plongeante sur la ville qu'offre la pointe ouest de la crête serait propice à cette pratique. Plusieurs autres points en limite du parc du Mûrier proposent des percées dans les arbres et des fenêtres sur la ville. Ces potentialités de promontoire sur la plaine urbaine pourraient aussi servir la mise en geste de la dispersion dans les airs.

« Le lieu, c'est le palimpseste. »[316] Ainsi, une manière de requalifier l'espace urbain passe une réactivation de la mémoire des lieux. Sur ce territoire, il pourrait s'agir de redécouvrir des éléments enfouis, comme l'eau de la Mogne et des anciens marais, de réinvestir le passé agricole en installant des jardins (comme c'est déjà le cas le long de la voie ferrée). Ainsi, le secteur de l'ancien couvent des Minimes où coulait la Mogne recèle de traces du passé de la ville qui pourraient être réactivées et rendre perceptible le palimpseste des ambiances du site. Des points de résurgence de la Mogne ou d'autres cours d'eau, ou encore le point sonore de l'eau vive de la cascade, pourraient devenir des points où l'entremêlement de cendres funéraires à l'élément aquatique est envisagé.

À l'instar des exemples de cimetières naturels des pays voisins (partie I), la métropole grenobloise pourrait envisager de dédier une partie de ses réserves naturelles à l'usage funéraire. En effet, le jardin du souvenir de Gières est saturé et son extension pourrait se concevoir le long du chemin plat. La question de la délimitation de ces espaces réclame des solutions plus intelligentes que les simples grillages. Des dispositifs sont à inventer qui permettent le passage de la faune tout en assurant un minimum de protection aux sépultures. En effet, les exemples de cimetières naturels qui se multiplient en occident démontrent que les usages funéraires et la préservation des écosystèmes sont réconciliables.

[316] de Certeau, Michel. *L'invention du quotidien. 1.arts de faire*. Paris : Gallimard. 1990 (1980). p. 295 ;

à ce sujet voir Vers une écologie sensible des rues du Caire : le palimpseste des ambiances d'une ville en transition [Texte imprimé] / Noha Saïd, Auteur ; Jean-Paul Thibaud, Directeur de thèse . - Grenoble : Université de Grenoble : Grenoble : CRESSON, 2014 . - 465 p. (vol. 1) : Ill. en coul. ; 30 cm.

CONCLUSION DE LA PARTIE III

L'espace des morts est envisagé comme un espace qui sert aux vivants et doit être inclus dans les stratégies de développement urbain. Il correspond à un nouvel investissement sûr dans lequel se rejoignent des enjeux environnementaux (puits de fraicheur, absorption de l'eau, du dioxyde de carbone…) et des enjeux sociaux (mémoire, historicité, sociabilité, solidarité)[317]. Alors que tout change à toute allure, ces lieux peuvent représenter une permanence et une identité forte ainsi qu'une respiration dans la ville, qui se prêtent à la pause, la suspension du tempo urbain et à des moments d'intensification de l'expérience.

L'exploration *in situ* et le travail de projection ont montré de grandes difficultés de connexion entre les interstices repérés. Les nouvelles continuités envisagées nécessiteraient une transformation profonde du tissu. Les interstices, si elles proposent des séquences d'accroche aux paysages des collines, à une « nature » urbaine qui se déploie aux abords d'espaces vacants, d'infrastructures, d'équipements sportifs ou dans les nombreux jardins familiaux ou partagés du site, sont trop souvent interrompues par des séquences aux qualités sensibles médiocres (univers routier, sol bitumineux, nuisances sonores, impasses, grillages). La barrière que représentent la rocade et les voies ferrées n'est surmontable qu'à raison d'efforts importants pour organiser des franchissements. Une réponse plus réaliste se dessine à travers un scénario de connexion entre les différents équipements funéraires existants le long d'un chemin plat à flanc de colline. À ce nouveau cheminement pourraient se raccrocher des espaces propices à accueillir les nouvelles pratiques de sépultures écologiques.

[317] Worpole, Ken. *Last Landscapes. The Architecture of the Cemetery in the West*. London : Reaktion Books. 2003. (chap. The cemetery in the city)

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans la première partie qui s'appuie sur une recherche documentaire, nous avons rassemblé les connaissances issues de plusieurs approches disciplinaires (architecture, philosophie, psychologie, anthropologie, sociologie, histoire, droit) qui forment le socle sur lequel a pu se déployer l'investigation multipolaire de la relation entre l'urbain et la mort. Nous abordons cette relation dans ses dimensions spatiale, temporelle, corporelle, intime et symbolique à travers les espaces, les pratiques et les expériences relatives à la confrontation à la mort et au deuil.

Pour commencer, nous montrons l'évolution de l'installation des morts dans le monde des vivants, qui reflète les cultures des sociétés et civilisations passées et contemporaines en permanente transformation. Nous avons montré que le rassemblement des morts a pu selon les périodes exprimer plutôt un fort sentiment collectif ou au contraire un certain individualisme. La manière dont on dispose les morts révèle la relation ambivalente entre individu et société. Nous démontrons que les différentes législations des pays occidentaux impliquent des variations importantes dans la gestion spatio-temporelle et la forme des cimetières. La conscience écologique qui trouve ses assises au tournant du 21ème siècle se traduit dans l'habitat des vivants comme dans l'habitat des morts et de nouvelles pratiques interrogent le cimetière traditionnel institué par les religions monothéistes.

Depuis le milieu du 20ème siècle, avec la pratique croissante de la crémation, de nouvelles formes de sépultures collectives et anonymes émergent. La pratique de la dispersion génère une organisation spatiale particulière qui interroge les conditions de possibilité du recueillement. La matérialité de la cendre invite à de nouveaux modes d'installation des morts, moins localisés, plus diffus, et permet d'envisager un entremêlement avec les éléments naturels qui résonne avec une approche réputée plus écologique de la gestion de la mort.

Nous avons eu recours à des connaissances développées en sciences humaines et sociales, en neurologie ou en philosophie, afin de mieux comprendre les processus et expériences du deuil et du souvenir. Ces apports fondamentaux ont fortement réorienté la problématique et hypothèse de départ en donnant au corps un rôle essentiel dans l'approche architecturale de l'espace de la mort. L'enquête menée par Vinciance Despret révèle comment les morts continuent, à travers les rêves, au moyen de signes ou par des modes de présences ambigus, à mettre les vivants en mouvement et au travail. Nous interrogeons le rôle de l'espace et de l'ambiance dans l'entretien de la relation aux morts. Ainsi, les espaces et ambiances sont considérés dans leurs aptitudes à accompagner ceux qui restent à travers les mises en

condition, les mises en mouvement, les mises en rythme et en geste qu'ils produisent et qui conditionnent le vécu du deuil et la mémoire des morts dans l'espace et dans le temps.

Enfin, nous avons tâché d'articuler les différentes liminalités, autant physiques que symboliques, en jeu dans ce travail. La notion d'intime appliquée aux espaces comme au mode de présence nous aide à éclairer un des enjeux essentiels de la recherche : fournir des clés de compréhension de la constitution des sphères publiques et intimes dans l'espace urbain et de leurs conditions de possibilités. La notion de seuil permet d'aborder les zones de contact et d'interactions entre ces sphères et moments publics ou intimes. Ainsi, les trois leviers de conception que sont les seuils, les rythmes et les gestes, nous apparaissent comme des éléments constitutifs de la relation entre la vie urbaine et la mort.

La seconde partie est constituée de l'analyse des matériaux issus d'une part d'une approche sensible effectuée *in situ* sur des sites urbains denses incluant des cimetières (chap.5), d'autre part d'une dizaine d'entretiens qualitatifs relatant de la dimension spatiale et ambiantale de l'expérience du deuil et de l'entretien de la relation aux morts (chap.6). La mise au travail des notions de seuil, rythme et geste qui ont émergé de l'approche documentaire pluridisciplinaire, nous a permis d'explorer les ambiances de la relation entre l'urbain et la mort au regard de leurs dimensions spatiale, temporelle et corporelle. L'approche ambiantale de la relation entre l'urbain et la mort s'est ainsi focalisée sur les mises en relation physiques entre les cimetières et les espaces urbains alentours et la manière dont elles mettent en mouvements corps et affects. Nous avons relevé des dispositifs tels que la promenade en surplomb à La Défense ou la pièce articulante du parvis semi-fermé à Poblenou qui sont des leviers à une meilleure interaction physique, sensible et symbolique, entre l'espace des vivants et l'espace des morts. Les entretiens révèlent un mouvement de spatialisation issu de l'expérience qui permet d'articuler le mode de présence intime dans l'espace public urbain. De ces entretiens se dégagent aussi de nombreuses critiques visant un espace funéraire monotone, contraignant, à l'architecture banalisée et standardisée, qui parasite le vécu du deuil et l'entretien de la relation aux morts dans ces espaces.

Un découpage des champs d'action relatif à la spatialité du deuil (accompagner, entretenir, cheminer, se recueillir) émerge de l'analyse et nous servira à tâcher d'articuler l'approche sensible et intime aux dimensions politique et éthique développées dans la troisième partie. Ce sont en effet quatre modalités à travers lesquelles la relation à la mort se construit dans une ambiance affectée différemment, ce qui nous permet de les mettre au travail dans l'espace.

Pour finir, nous avons voulu revenir à un territoire ordinaire : un territoire urbain diffus, qui butte contre le relief du massif de Belledonne, au sud-est de la métropole grenobloise, et accueille des équipements funéraires à l'interface entre ville et nature. Sur ce territoire, nous avons cherché à distinguer des interstices propices à un déploiement de la dimension intime dans l'espace urbain. Nous avons cherché à faire émerger de possibles nouveaux cheminements liants les différents espaces funéraires existants ou potentiels aux espaces profanes de la vie urbaine. Il s'agissait dans la dernière étape de cette recherche de tenter un rapprochement, à partir de la mort, entre les problématiques urbaines liées au manque de connectivité dans la ville diffuse et dispersée, et les problématiques sociétales liées à un mode de vie urbain truffé d'incitations digitales, de sollicitations et de pollutions qui amène à une dispersion et une fragmentation de la présence et provoque des pathologies typiquement urbaines (stress urbains, problèmes attentionnels). Les problèmes sanitaires, physiques comme psychiques, qu'implique l'environnement urbain sont aujourd'hui mis au jour. La spatialisation de respirations urbaines devient une nécessité et cette recherche a tenté de distinguer des leviers à leur mise en œuvre à travers une approche ambiantale de la relation entre l'urbain et la mort. La nécessité de ces respirations qui offrent des accroches au déploiement de la dimension intime dans l'espace public est exacerbée par l'épreuve du deuil. Nous éclairons ainsi par la situation extrême de la souffrance de la perte, la nécessité d'une requalification urbaine profitable dans des situations d'épreuves plus ordinaires. Penser des seuils urbains, des cheminements liants et des potentialités actives d'échappement en milieu urbain, permet ainsi de répondre conjointement à des enjeux d'aménagement, de perception, d'usage comme à des enjeux de santé publique, d'éthique et de vie démocratique. Car si l'intime correspond, comme l'évoque François Jullien, à une prise de risque, le dénouement pourrait peut-être mener à une démocratie plus sensible dans laquelle s'exprime une « solidarité des éprouvés »[318].

Le mouvement de globalisation appelle un mouvement inverse, de relocalisation, afin d'éviter le déséquilibre qui mène à une homogénéité généralisée et un désenchantement du monde[319]. Ce mouvement s'exprime à travers de nombreuses initiatives dans le monde occidental[320]. Ce travail sur la relation entre l'urbain et la mort révèle une tension entre un mouvement de dématérialisation et de multi- ou alocalisation qu'impliquent la médiation par le numérique et les pratiques croissantes de crémation et de dispersion, et un mouvement inverse de localisation et d'ancrage corporel qui s'exprime par un besoin de lieu, de repères physiques et d'espaces d'actes.

---

[318] Ricoeur, Paul. *Vivant jusqu'à la mort*. Paris : Seuil. 2007. 145 pages.

[319] Latouche, Serge. *Décoloniser l'imaginaire : La Pensée créative contre l'économie de l'absurde*. Parangon. 2003

[320] Villes en transitions au Royaume-Uni, mouvement slow en Italie, mouvement des Indignés en Espagne, ou plus récemment Nuit debout en France

Le cimetière est une des localisations des morts dans l'espace des vivants. L'évidence de sa fonction nous renvoie directement à la fragilité de l'existence. Il offre une possible demeure aux morts, un possible repos. Il est cependant d'autres lieux, en dehors des cimetières, dans lesquels se concentre et se densifie la zone de hantise qui se déploie au contact des morts et qui se superpose à nos espaces quotidiens. Cette hantise des morts transforme la conception de la limite. La relation aux morts se tricote dans le temps au-delà du décès, sans rupture, et dans l'espace au-delà du lieu de repos des restes. L'approche sensible déployée dans ce travail donne accès aux perméabilités des limites : limites floues du corps vivant poreux qui déborde de son enveloppe dans sa relation à son environnement, limites floues du territoire des morts qui déborde l'espace compact de la tombe ou du cimetière dans la relation aux morts réactivée par l'expérience présente d'une mémoire sensorielle et corporelle.

Nous avons voulu démontrer que la réinvention contemporaine de la ritualisation autour de la mort passe par une prise en compte de la manière dont les espaces de la relation aux morts, et plus largement à la mort, mettent en mouvement corps et affects. La formulation de l'hypothèse a évolué au fur et à mesure de la recherche et les terrains et les méthodes d'investigations choisis induisent quelques limites à ce travail. Nous aurions en effet pu investir des sites de cimetières contemporains, sur lesquels sont mis en œuvre les nouvelles pratiques funéraires écologiques pour tâcher de comprendre comment le corps et les affects y sont différemment mis en mouvement. Les choix des terrains étaient cependant limités par les possibilités de financement du travail *in situ*. D'autre part, l'attachement à la question urbaine et le fait que ces cimetières naturels soient essentiellement en dehors des milieux urbains ont participé à la sélection finale des terrains. Le travail d'immersion sur le terrain local grenoblois a aussi révélé des limites. L'avantage du temps long de l'investigation est parasité par une habituation aux ambiances quotidiennes qui brouille la perception et rend difficile la prise de distance que requiert le travail de caractérisation. La quantité de matériaux recueillis nécessite un temps de traitement dont nous ne disposons pas. L'élaboration de la carte numérique jointe au manuscrit a cependant permis d'apporter une réponse originale à la mise en forme des matériaux abondants. De plus, le foisonnement des approches de la mort explorées, la curiosité et la passion que le sujet a éveillé en moi, m'ont également à plusieurs reprises amené trop loin dans des démarches disciplinaires difficilement rattachables à la problématique urbaine vers laquelle je m'engageais.

Une autre difficulté a été de tisser des liens entre la prospective en train de se faire et les acteurs locaux du terrain grenoblois avec lesquels les calendriers et priorités ont parfois du mal à s'accorder. Cependant, Grenoble Alpes Métropole va prochainement engager un axe

de travail autour des cimetières et j'espère que cette recherche pourra amener des éléments en termes de méthodes et d'orientation.

Il serait intéressant de poursuivre ce travail sur de nouveaux sites de cimetières dits écologiques ou naturels pour mieux comprendre la transformation contemporaine des paysages funéraires et le rôle croissant de ces dimensions dans leur conception. Ainsi des sites comme l'*Alp Spielmannda* en Suisse, les *natural burial grounds* anglais, les sites de *conservation burials* aux États-Unis ou la *Ruheberg* allemande seraient des terrains d'investigation pertinents. D'autre part, il serait intéressant d'analyser des lieux comme le cimetière privé de *Fritz-Roth* en Allemagne qui parvient à associer des espaces de formation, de thérapie, d'artisanat et de sépulture sur un même site.

La dimension architecturale des espaces funéraires du futur traitée dans le nouveau laboratoire new-yorkais *DeathLab* ou à travers des concours ou exercice de projet d'architecture pourrait aussi être une manière d'investir l'évolution de la relation entre l'urbain et la mort.

Cette aventure de la thèse est une recherche en solitaire et j'aspire aujourd'hui à poursuivre les pistes qui en émanent dans un travail collectif plus près des réalités de terrain. Une piste très intéressante se dégage autour de la question de la place de l'intime dans l'espace public qui, à partir de ce travail sur les espaces de la mort, pourrait se généraliser à d'autres types d'espaces urbains.

Mais l'urgence est aujourd'hui de mettre un point final à ce travail de thèse qui a accompagné les six dernières années de ma vie. La mort nous rappelle l'urgence de vivre et vivre cette aventure de la thèse a été une initiation, un inestimable enrichissement intellectuel et personnel, mais aussi une épreuve, pour moi comme pour ceux qui m'entourent. C'est avec un immense plaisir et un petit pincement au cœur que je le pose aujourd'hui.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

REMERCIEMENTS **9**

PROLOGUE **11**

SOMMAIRE **15**

INTRODUCTION **21**

Problématique et hypothèse 21
Positionnement de la recherche 27
Cheminement et méthode 29
Thanatotopes 29
Cheminement et adaptation 30
Fabrication des corpus 31
Corpus d'entretiens 32
Corpus de terrains 33
Rétrospective et prospective 34
Réinvention rituelle 35
Plan de la thèse 35

PARTIE I : LA PLACE DE LA MORT ET DES MORTS : ACTUALITÉS ET RETROSPECTIVE **37**

INTRODUCTION **39**

Chapitre 1 LES VIVANTS ET LES MORTS : UNE RELATION ARCHITECTURÉE **41**

1. Aux origines de l'humanité 41
1.1. Les morts, l'humus, le fondement de la culture et de l'humanité 41
1.2. Spatialisation du mystère et du sacré 42
1.3. Distance et proximité des morts : rétrospective 43
2. L'espace des morts 47
2.1. Urbanisation contre les morts 47
2.2. Rupture du lien humique, perte du lieu 48
2.3. Que peut l'architecture ? 50
2.4. L'organisation du cimetière, reflet de l'organisation sociale 51
2.5. Disposition des morts et expression 52
2.6. Orientation des tombes 55
2.7. Robert Auzelle et le cimetière paysager 56

3. Variations législatives en Occident et tournant écologique de la spatialité contemporaine de la mort et du deuil 57
3.1. Appropriation et préservation par les morts 57
3.2 L'émergence des cimetières naturels au Royaume-Uni 58
3.3. Quand les morts financent la préservation des écosystèmes 59
3.4. L'industrie funéraire allemande et la sépulture anonyme 61
3.5. Le cas français 63
3. Mort et logistique spatio-temporelle 67
4.1. Gestion spatiale 67
4.2. Gestion temporelle: les temps variables du repos 69
4.3. Le dur et le mou 70
1.2. Recyclage : économie et écologie funéraire 71
1.3. Décomposition contrôlée 73
4.4. L'ossuaire 76

Chapitre 2 DE LA TERRE AU FEU : VERS UNE RÉINVENTION RITUELLE 80
1. Représentations de la terre et du feu 80
2. Le choix de la crémation 81
2.1. Contrôler jusqu'au bout 81
2.2. Esthétique et éthique écologique 82
2.3. Le rejet du cimetière 82
4. La destination des cendres 83
4.1. La dispersion : une pratique récente 83
4.2. Les lieux de dispersion 84
3.3. Le paradoxe de la dispersion 86
4. Poétique des cendres mêlées aux éléments 88
4.1. La terre 88
4.2. L'eau 88
4.3. L'air 89
5. Spatialité de la cendre 91
5.1. Dispersion, dématérialisation, délocalisation 91
5.2. Révolution rituelle et espaces d'actes 92
5.3. Exemple d'une mise en geste au cimetière de Seyssins 96

Chapitre 3 LE DEUIL ET LE SOUVENIR: QUELS PROCESSUS, QUELLES EXPERIENCES ? 98
1. Le deuil comme expérience 98
1.1. Le deuil comme compréhension de l'existence et comme création 98
1.2. L'expérience et son accomplissement selon John Dewey 99
1.3. Les vivants et les morts, relations mouvantes : L'absence présente ou la présente absence des morts 101

1.4. Le pouvoir des lieux 103
1.5. Installer les morts : les espaces transitionnels ou médiatiques 105
2. La mémoire incarnée 106
2.1. L'épaisseur temporelle de la mémoire 106
2.2. Ambiance, corps, mémoire 106
2.3. Désirs de souvenirs 108
2.4. Souvenirs, présences, ambiances 110
3. Les rythmes du deuil et du souvenir 110
3.1. Une relation rythmée 110
3.2. La notion de rythme 111
3.3. Étapes et dynamiques 114
3.4. Pratiques rituelles et rythmées 115
3.5. La fête 117
4. Lieux, corps et traces de la relation 118
4.1. Lieux de mémoire, mémoire des lieux 118
4.2. Traces et monuments 121
4.3. Empreintes 123
4.2. Traces sensibles et cheminements 125
4.3. Traces de gestes 126
4.4. La notion de geste 129
4.5. Le sens d'un geste 131
4.6. Mise en conditions, mise en mouvements, mise en gestes 132

Chapitre 4 LA VIE… DEPUIS LA MORT : LIMINALITÉS CROISÉES 134
Introduction 134
1. La vie-la mort 136
1.1. Le double-royaume 136
1.2. L'appel du spirituel 138
1.3. Et les morts veilleront sur nous 140
2. L'écart par l'intime 141
2.1. Espace public ? 141
2.2. L'intimité ou l'intime 142
2.3. L'intime, une fiction ? 143
2.4. Sphèrologie : une approche des modalités de l'intime 145
3. Limites et seuils 146
3.1. Le cimetière comme espace limite et hétérotopique 146
3.2. La notion de seuil 147
3.3. Seuils et « entre » 149
3.4. Deuil et seuil 151

CONCLUSION DE LA PARTIE I **152**

PARTIE II : LA SPATIALITÉ DU DEUIL À TRAVERS LES SEUILS, RYTHMES ET GESTES MIS EN JEU DANS L'ESPACE URBAIN **156**

INTRODUCTION **158**

Chapitre 5 L'APPROCHE SENSIBLE : ESPACE-TEMPS DE LA MORT ET AMBIANCES AFFORDANTES **160**

1. Mises en condition, mises en relation 160
   1.1. Figures de la mise en relation et en condition à l'échelle urbaine et territoriale 163
   1.2. Les ambiances affordantes 164
2. Seuils ambiantaux et symboliques 166
   2.1. Genèse urbaine, mise à distance et camouflage du cimetière de Neuilly-La Défense 166
   2.2. Passer de l'autre côté 169
   2.3. Une connexion manquée : accessibilité par un seuil étiré 171
   2.4. Genèse d'une intériorité urbaine au cimetière de Poblenou 175
   2.5. Angles à bascule 178
   2.6. Mise en relation sensible des cimetières dans leur contexte 179
   2.7. L'antichambre du cimetière de Poblenou 185
   2.8. Seuil kinesthésique éprouvant et limites sensibles au cimetière de Neuilly 187
   2.9. Faire lieu dans l'entre-deux 189
3. Rythmes enchevêtrés 191
   3.1. Cheminements incertains, chantiers, suspensions 191
   3.2. Essai de rythmanalyse comparée 192
   3.3. Rythmes des rotations, rythme du deuil 196
   3.4. Rythmes et sonorités de l'accompagnement vers la mort 198
   3.5. Réserves d'intimité, poches temporelles et relâchements corporels 199
4. Mises en geste 202
   4.1. La puissance atmosphérique des cimetières : vide sonore, immobilité, achronie 202
   4.2. Les profondeurs et les emboîtements : gradation de l'intime 204
   4.3. Gestes et postures de l'intime 205
   4.4. Figure collective : procession à Poblenou 209
   4.6. Mises en geste de la cendre 210
   Conclusion 213

Chapitre 6 L'APPROCHE INTIME : LE RAPPORT A L'ESPACE DANS L'EXPERIENCE DU DEUIL **216**

AMBIANCES INTIMES **216**

1. L'expérience du deuil et intentions 219
2. Accompagner / être accompagné 220
   2.1. Partage, communion 220

2.2. Marcher ensemble ... 222
2.3. Gestes qui accompagnent ... 223
2.4. Ambiances qui embrassent ... 224
3. Entretenir ... 225
3.1. La terre qui tient la vie ensemble ... 226
3.2. Personnaliser les gestes et les traces ... 228
3.3. Matérialité de l'entre ... 229
3.4. Libérer des contraintes ... 229
3.5. À l'échelle humaine ... 230
3.6. Lieux de l'entre ... 231
4. Cheminer ... 233
4.1. Acter des étapes ... 233
4.2. Rythme du cheminement ... 234
4.3. Moments seuil ... 236
4.4. Cheminer dans le territoire flou de nos relations aux morts ... 237
5. Se recueillir ... 239
5.1. Calme intérieur ... 240
5.2. Le temps suspendu, l'effet de bulle ... 241
5.3. Postures et gestes autour du recueillement ... 242
5.4. Le Beau ... 243
5.5. Seuils construits et sphères vécues : espace-temps de disponibilité ... 245
5.6. Les ressources de la nature et du paysage ... 246
Conclusion ... 249

CONCLUSION PARTIE II ... 251

PARTIE III : PROSPECTIVE APPLIQUÉE À UN TERRITOIRE DISPERSÉ ... 255

Chapitre 7 DES LIENS DANS LA DISPERSION ... 257
Introduction ... 257
1. Présentation de l'expérimentation ... 261
1.1. Le secteur d'exploration dans son contexte ... 261
1.2. Prospective et poïétique ... 262
1.3. Imprégnation, immersion par les interstices ... 263
1.4. Ressources et parasites à une expérience spatio-sensible ... 265
1.5. Une carte sensible ... 268
2. Cheminements interstitiels dans la ville diffuse ... 270
2.1. La dimension ambulatoire ... 270
2.2. L'opportunité de la ville poreuse ... 271

2.3. L'exemple du cimetière et crématorium de Courtrai : une immersion rythmée dans le paysage 273
2.4. Des interstices pour une infrastructure du lien 278
3. Accompagnement des passages, cohabitation des mondes et relation rythmée 280
3.1. Ville englobante, nature en ville 280
3.2. Écart rythmique 281
3.3. Mystères et Silences 283
3.4. Paysages et corps symbolisants 284
4. Entretenir par les interstices : place de l'intime dans l'espace public 287
4.1. L'entre médiateur, liant urbain : interaction et entretien 287
4.2. Au seuil de la nature 289
4.3. L'intime dans le paysage 292
5. Recueillements, gestes : opportunité démocratique et éthique 294
5.1. Le soin de la rencontre et du geste 294
5.2. Émancipation eschatologique et possibilité d'une expression intime-publique 295
5.3. La mémoire dans la ville, du monument à l'empreinte 296
5.4. La relation à la mort comme projet d'innovation sociale 298
5.5. Potentialités de mises en geste du territoire de l'intime 300

CONCLUSION DE LA PARTIE III 305

CONCLUSION GÉNÉRALE 307

SOMMAIRE DÉTAILLÉ 313

BIBLIOGRAPHIE ALPHABÉTIQUE 319

ANNEXES 331
Le cimetière comme parcours par Bernardo Secchi 333
Les cimetières de l'agglomération grenobloise 337
Les adieux à la rivière Mogne 338
Caractérisation des seuils à Poblenou 339

BIBLIOGRAPHIE ALPHABÉTIQUE

Amphoux, Pascal ; Thibaud, Jean-Paul & Chelkoff, Grégoire (ed.). *Ambiances en Débat*. Grenoble : Editions A La Croisée. 2004. 309 pages.

Amphoux, Pascal (ed.). *La notion d'ambiance : une mutation de la pensée urbaine et de la pratique architecturale.* Lausanne : PUCA. 1998

Amphoux, Pascal (ed.). *Au seuil de l'audible*. Grenoble : Cresson. 1996.

Angenot, Marc. « Seuils ». Dialogue entre Marc Angenot et Henri Gaudin. *in :* **Françoise Coblence & Boris Eizykman**, (ed.). *L'esthétique de la rue, colloque d'Amiens, 16-17 juin 1994*. Paris : L'Harmattan. 1998. p. 13-24.

À l'ombre de la Grande Arche ; le cimetière nouveau de Neuilly. *Paysage-Actualités* 1995, n° 177. p. 31-35

Arendt, Hannah. *Condition de l'homme moderne*. Paris : Presses Pocket. 1988. 406 pages.

Ariès, Philippe. *Essai sur l'histoire de la mort en occident*. Seuil. 1975.

Augé, Marc. *L'anthropologue et le monde global*. Paris : Armand Colin. 2013. 186 pages.

Augé, Marc. *Les nouvelles peurs*. Paris : Payot & Rivages. 2013. 93 pages.

Augé, Marc. *Les Formes de l'oubli*. Éditions Payot & Rivages. 1998. 122 pages.

Augé, Marc. *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil. 1992. 149 pages.

Augoyard, Jean-François. L'environnement sensible et les ambiances architecturales. *L'espace géographique.* 1995, n° 4. p. 302-318.

Augoyard, Jean-François. *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Paris : Éditions du seuil. 1979. 185 pages

Auzelle, Robert. *À la mesure des hommes*. Paris : Éditions Ch. Massin. 1980.

Auzelle, Robert ; Jankovic, Dominique. *Dernières demeures. Conception, composition, réalisation du cimetière contemporain*. Paris : Robert Auzelle. 1965. 461 pages.

Bachelard, Gaston. *L'eau et les rêves — Essai sur l'imagination de la matière.* Paris : éd. Le Livre de Poche, 1993 (1942)

Bachelard, Gaston. *L'Air et les Songes — Essai sur l'imagination du mouvement.* Paris : éd. Le Livre de Poche, 1992 (1943)

Bacqué, Marie-Frédérique. L'extrême de la mort. *Études sur la mort.* 2009, vol. 2, n° 136. p. 79-89.

Bacqué, Marie-Frédérique. Vers une mondialisation des rites funéraires ? *Études sur la mort.* 2002, vol. 1, n° 121. p. 85-95.

Bacqué, Marie-Frédérique. *Deuil et santé*. Paris : Odile Jacob. 1997. 207 pages.

Barazon, Tatjana. La « soglitude », aperçu d'une méthode de la pensée des seuils. *Conserveries mémorielles*

[En ligne]. 2010, vol. 7, n° 7. Disponible sur : < http://cm.revues.org/430> (Consulté le : 2015.09.17)

Barrau, Annick. *Socio-économie de la mort*. Paris : L'Harmattan. 1992. 176 pages.

Barroca, Bruno ; DiNnardo, Maryline ; Mboumoua Irène. De la vulnérabilité à la résilience : mutation ou bouleversement ? *EchoGéo*. 2013, n° 24. Disponible sur : < https://echogeo.revues.org/13439> (Consulté le : 2013.11.15)

Baudry, Patrick. *La ville, une impression sociale*. Belval : Circé. 2012. 122 pages.

Baudry, Patrick. *La place des morts. Enjeux et rites*. Paris : L'Harmattan. 2006.

Baudry, Patrick. La mémoire des morts. *Tumultes*. 2001, vol. 1, n° 16. p. 29-40.

Baudry, Patrick. *Le corps extrême. Approche sociologique des conduites à risque*. Paris : L'Harmattan. 1991. 239 pages.

Baudry, Patrick ; Jeudy, H.-P. *Le deuil impossible*. Paris : Eshel. 2001.

Beauchard, Jacques ; Moncomble, Françoise. *L'architecture du vide. Espace public et lien civil*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. 2013. 108 pages.

Bellanger, Emmanuel ; Tartakowsky, Danielle. Enterrer les morts et les honorer. *Le Mouvement Social.* 2011, vol. 4, n° 237. p. 3-12.

Bergson, Henri. *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*. Paris : PUF. 2012 (1939). 521 pages.

Berthoz, Alain. *La simplexité*. Paris : Odile Jacob. 2009.

Berthoz, Alain. *Le sens du mouvement*. Paris : Odile Jacob. 1997. 345 pages.

Bertrand, Michel Vovelle ; Régis. *La ville des morts. Essai sur l'imaginaire urbain contemporain d'après les cimetières provençaux*. Paris : CNRS. 1983. 207 pages.

Binswanger, Ludwig. *Le problème de l'espace en psychopathologie*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. 1998 (1932)

Biot, Christian. Des funérailles en milieu urbain. *Études sur la mort.* 2010, n° 137. p. 103-109

Blaise, Francis. *Architectures pour une dernière demeure*. Paris : Jean Michel Place. 2005.

Bobineau, Jean-Yves Baziou ; Jean-Luc Blaquart ; Olivier (ed.). *L'avenir en question : la fin des promesses ? Religion et politique face à l'imprévisible*. Paris : Armand Colin. 2013. 275 pages.

Bogdanovic, Bogdan. *Die Stadt und der Tod*. Salzburg : Wieser Verlag. 1993.

Böhme, G. ; Griffero, T. ; Thibaud J-P. *Architecture and Atmosphere*. Tapio Wirkkala-Rut Bryk Fondation. 2014.

Bonnin, Philippe. Dispositifs et rituels du seuil : une topologie sociale. Détour japonais. *Communications.* 2000, vol. 70. p. 65-92.

Bouchain, Patrick. *Construire autrement*. Actes Sud. 2006. 190 pages.

Breton, David Le. *Du silence*. Paris : Métailié. 2015. 300 pages.

Harvard University Graduate School of Design (ed.). **Busquets, Joan**. *Barcelona, the urban evolution of a compact city*. Rovetero : Nicolodi ; Harvard University Graduate School of Design ; Actar Distribution. 2006.

Carlyle, Angus ; Lane, Cathy (ed.). *On Listening*. Devon : Uniformbooks. 2013.

Carrère, Emmanuel. *D'autres vies que la mienne*. Paris : POL. 2009. 333 pages.

Casey, Edward S. Public Memory In Place And Time. *in* **Kendall Phillips** (ed). *Public Memory*. University of Alabama Press, 2004. *Disponible sur : http://edwardscasey.com/?page_id=13* (Consulté le 2014-03-03)

Casey, Edward S. Keeping The Past In Mind. *The Review of Metaphysics*. 1983, vol. 37, n° 1. p. 77-95.

Centlivres, Pierre. Rites, seuils, passages. *Communications*. 2000, vol. 70. p. 33-44.

de Certeau, Michel. *L'invention du quotidien. 1.arts de faire*. Paris : Gallimard. 1990 (1980).

Chelkoff, Grégoire ; Institut d'Urbanisme de Grenoble [organisme de délivrance]. *De l'espace à l'ambiance : formes sensibles de l'architecture et transformations de l'environnement urbain.* Thèse d'habilitation à diriger des recherches. 2005. 214 pages.

Chelkoff, Grégoire. *Prototypes sonores architecturaux : méthodologie pour un catalogue raisonné et des expérimentations constructives.* CRESSON ; PUCA. 2003 Rapport de recherche. 183 pages.

Chelkoff, Grégoire. Thibaud, Jean-Paul. L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. *Les Annales de la recherche urbaine*.1992-1993, vol. n° 57-58, n° 57-58. p. 7-16.

Cheng, François. *Cinq méditations sur la mort : autrement dit sur la vie*. Paris : Albin Michel. 2013. 162 pages.

Chevrier, Jean-François. *Des territoires*. Paris : L'Arachnéen. 2011. 213 pages.

Choay, Françoise. Le règne de l'urbain et la mort de la ville. *in La ville, art et architecture en Europe 1870-1993*. Paris : Centre Georges Pompidou, 1994. p. 26-35

Choay, Françoise. *La terre qui meurt*. Fayard. 2011

Chomarat-Ruiz, Catherine. *Précis de paysagétique*. Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes. 2014. 229 pages.

Clavandier, Gaëlle. Des funérailles d'antan à la planification des obsèques - vers une mutation radicale du rapport à la mort ? *Études sur la mort.* 2011, vol. 2, n° 140. p. 175-190.

Clavandier, Gaëlle. Faire face à la catastrophe. *Laviedesidées.fr* 2011. Disponible sur : < http://www.laviedesidees.fr/Faire-face-a-la-catastrophe.html>. (Consulté le : 2013.11.15)

Clavandier, Gaëlle. *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*. Armand Colin. 2009.

Clavandier, Gaëlle. La crémation : des pratiques singulières à l'élaboration d'un cadre de référence. *Études sur la mort.* 2007, vol. 2, n° 132. p. 65-86.

Clavandier, Gaëlle. Le processus commémoratif post-accidentel. *Socio-Anthropologie* 2001, n° 9. Disponible sur : < https://socio-anthropologie.revues.org/7>. (Consulté le : 2013.11.15)

Clavandier, Gaëlle. Que faire des traces d'une catastrophe ? Mémoire des accidents et aménagement. *Les Annales de la recherche urbaine.* 1995, n° 95. p. 35-41.

***Communications*, 2000, n°70**. Titre du numéro : Seuils, Passage dirigé par Martin de la Soudière.

Comte-Sponville, André. Vivre, c'est perdre. In Collectif *Deuils. Vivre c'est perdre*. Paris : Autrement, Série mutations, n°128 (mars), p. 14-23.

Coverley, Merlin (ed.). *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*. Lyon : Les moutons électriques. 2011. 192 pages.

Curl, James Stevens. *A celebration of Death : an introduction to some of the buildings, monuments, and settings of funerary architecture in the Western European tradition*. Constable London New York : Scribner, 1980. 1980.

Danziger, Nicole Czechowski ; Claudie (ed.). *Deuils. Vivre, c'est perdre*. Paris : Hachette Autrement. 2004 (1992). 317 pages.

Damon, Julien. Quel avenir pour les cimetières urbains ? *Urbanisme.* 2011, n° 377. P??

Dartiguenave, J.-Y. ; Dziedziczak, P. Familles et rites funéraires : vers l'autonomie et la personnalisation d'une pratique rituelle. *Recherches familiales.* 2012, vol. 9. p. 93-102.

Debray, Régis. Trace, forme ou message ? *Cahiers de médiologie.* 1999, n° 7. Disponible sur : < http://www.mediologie.org/cahiers-de-mediologie/07_monuments/debray.pdf>. (Consulté le : 2014.11.03). Titre du numéro : La confusion des monuments.

Déchaux, Jean-Hugues. Mourir à l'aube du XXIème siècle. *Gérontologies.* 2002, vol. 3, n° 102. p. 253-268.

Déchaux, Jean-Hugues. L'« intimisation » de la mort. *Ethnologie française.* 2000, n° 1. p. 153-162.

Déchaux, Jean-Hugues. Un nouvel âge du mourir : « La mort en soi ». *Recherches sociologiques.* 2001, vol 32, n°2.

Déchaux, Jean-Hugues. *Le souvenir des morts. Essai sur le lien de filiation*. PUF. 1997.

Delgado, Manuel. *La ciudad mentirosa*. Madrid : Catarata. 2007. 242 pages.

Delgado, Manuel. Ethnographie des espaces publics. *Arquitectonics* 2004, n° 10. p. 57-63

Delgado, Manuel. *El animal publico*. Barcelona : Anagrama. 1999. 218 pages.

Désesquelles, Anne-Claire. *Au rythme de la vie*. Nice : Les éditions Ovadia. 2008.

Despret, Vinciane. Les morts utiles. *Terrain* 2014. vol. 62, n° 62. p. 4-23. Disponible sur : < http://terrain.revues.org/15314>. (Consulté le : 2015.08.29)

Despret, Vinciane. *Aux bonheur des morts. Récits de ceux qui restent.* Paris : Éditions La Découverte. 2015. 222 pages.

Despret, Vinciane. Penser par les effets. Des morts équivoques. *Études sur la mort.* 2012, vol. 2. p. 31-49.

Devine-Wright, Lynne C. Manzo ; Patrick (ed.). *Place attachment: Advances in Theory, Methods and Applications*. Routledge. 2013.

Dewey, John. *Expérience et Nature*. Gallimard. 2012 trad. franc. (1925).

Didi-Huberman, Georges. *Génie du non-lieu*. Paris : Les éditions de minuit. 2001. 156 pages.

Donadieu, Pierre. *Paysages en commun*. Valenciennes : Presses Universitaires de Valenciennes. 2014.

Elias, Norbert. *Über die Einsamkeit der Sterbenden in unseren Tagen*. Frankfurt am Main : Suhrkamp Verlag. 1985.

Ernst, Gilles. Georges Bataille et la question du corps mort. *Frontières*. 2010, vol. 1, n° 23. p. 40-46.

Fischer, Norbert. *Nekropolis, der Friedhof als Ort der Toten une der Lebenden*. Kohlhammer. 2006.

Fischer, Norbert. *Vom Gottesacker zum Krematorium, eine Sozialgeschichte der Friedhöfe in Deutschland seit dem 18. Jahrhundert*. Böhlau Verlag. 1996.

Foucault, Michel. *Les corps utopiques. Les hétérotopies*. Paris : Editions Lignes. 2009. 64 pages.

Franciosini, Luigi. *Cimiteri*. Roma : M.E. Architectural Book and Review S.r.l.. 2011. 383 pages.

Fraser, Benjamin. Narrating the Organic City: A Lefebvrian Approach to City Planning, the Novel, and Urban Theory in Spain. *Journal of Narrative Theory*. 2009, vol. Volume 39, n° 3. p. 369-390.

Fureix, Emmanuel. La mort dans la ville. Esquisse de conclusion. *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. 2007, vol. 4, n° 114. Disponible sur : < http://abpo.revues.org/465>. (Consulté le : 2014.10.24)

Galibert, Jean-Paul. Le bord de la solitude. *Conserveries mémorielles*. 2010, n° 7. Disponible sur : < http://cm.revues.org/462>. (Consulté le : 2014.06.14)

Gaudin, Henri. *Seuil et d'ailleurs*. Les éditions de l'imprimeur. 2003 (1992). 184 pages.

Gérardot, Maie. Penser en rythmes. Pistes de réflexion pour la géographie. *EspacesTemps.net* 2007. Disponible sur : < http://www.espacestemps.net/articles/penser-en-rythmes/>. (Consulté le : 2015.08.30)

Germon, Olivia. Les chorégraphies urbaines des piétons parisiens : entre règles spatiales et règles sociales. *Géographie et cultures*. 2009, n° 70. p. 57-78.

Gerner, Manfred. *Friedhofskultur*. Hohenheim Verlag. 2001.

Gilbert, Margaret. *Marcher ensemble. Essais sur les fondements des phénomènes collectifs*. Paris : PUF. 2003.

Ghorra-Gobin, Cynthia (ed.). *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*. Paris : L'Harmattan. 2001. 261 p pages.

Grosjean, Michèle ; Thibaud, Jean-Paul (ed.). *L'espace urbain en méthodes*. Marseille : Parenthèses. 2001. 217 pages.

Guay, Damien Le. *La mort en cendres. La crémation aujourd'hui, que faut-il en penser ?* Cerf. 2012. 208 pages.

Guérin, Michel. *Philosophie du geste*. Actes Sud. 1995.

Hadjadj, Fabrice. *Réussir sa mort*. Presses de la renaissance. 2005.

Happe, Barbara. *Die Entwicklung der deutschen Friedhöfe von der Reformation bis 1870*. Tübinger Vereinigung für Volkskunde. 1991.

Harker, Alexandra. Landscapes of the Dead: an argument for conservation. *Berkeley Planning Journal* 2012. Disponible sur : < http://ced.berkeley.edu/bpj/2012/09/landscapes-of-the-dead-an-argument-for-conservation-burial/>. (Consulté le : 2015.08.22)

Haroche, Claudine. *L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question*. Paris : PUF. 2008.

Harrison, Robert Pogue. *Les Morts*. Paris : Le Pommier. 2003. 285 pages.

Hartig, Terry ; Evans, Gary W. ; Jamner Larry D. ; Davis Deborah S. ; GärlingTommy. Tracking restoration in natural and urban field settings. *Journal of Environmental Psychology*. 2003, n° 23. p. 109-123.

Heurgon, Edith ; Landrieu, Josée ; Colloque Prospective d'un siècle à l'autre (04 ; 2002 ; Cerisy-la-Salle, Manche) (ed.). *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité : [actes du quatrième] colloque de Cerisy « Prospective d'un siècle à l'autre », du 9 au 14 juin 2002*. La Tour d'Aigues : Éd. de l'Aube. 2003. 312 pages.

Hester, R.T. *Design for Ecological Democracy*. Cambridge, London : MIT Press. 2006. 509 pages.

Jackson, K. T. ; Vergara, C. J. *Silent Cities, The evolution of the american cemetery*. New York : Princeton Architectural Press. 1989.

Jackson, Laura E. The relationship of urban design to human health and condition. *Landscape and Urban Planning*. 2003, n° 64. p. 191-200.

Jalmalv, 2011, n°105. Titre du numéro : Les obsèques et le deuil : pouvoir se séparer.

Jalmalv, 2008, n°92. Titre du numéro : Le souvenir a-t-il besoin d'un lieu ?

Jalmalv, 2006, n°86. Titre du numéro : Nouveaux aspects de la place des morts.

Jankélévitch, Vladimir. *La mort*. Flammarion. 1977.

Jeudy, Henri-Pierre. *L'Absence de l'intimité*. Belval : Circé. 2007. 150 pages.

Joëlle Zask (pref) ; Denis Meuret (pref) ; Gérard Deledalle (pref) ; Dewey, John. L'expérience comme méthode démocratique *Démocratie et éducation suivi de Expérience et éducation*. Armand Colin. 2011.

Johannot, Yvonne ; Lugan, Fanchette ; Reboul Pierre. *La mort dans ma vie, Des mots pour en parler*. Lyon : Chronique sociale. 2012. 181 pages.

Julier-Costes, Martin. Le monde des morts chez les jeunes. *Études sur la mort*. 2012, vol. 2. p. 125-144.

Jullien, François. L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité. *FMSH-Working Paper* 2012-03. Disponible sur : < https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00677232>. (Consulté le : 2015.04.15)

Jullien, François. *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*. Paris : Gallimard. 2014.

Jullien, François. *De l'intime. Loin du bruyant Amour*. Paris : Grasset. 2013.

Jullien, François. *Du « temps ». Éléments d'une philosophie du vivre*. Paris : Grasset. 2001.

Kaplan, Rachel ; Kaplan, Stephen. *The Experience of Nature. A Psychological Perspective*. Michigan :

Cambridge University Press. 1989. 352 pages.

Kaplan, Stephen. The restorative benefits of Nature: Toward an integrative framework. *Journal of Environmental Psychology* 1995, n° 15. p. 169-182

Kent, Conrad. From Pleasure Gardens to Places Dures: Continuity and Change in Barcelona's Public Spaces. *Arizona Journal of Hispanic Cultural Studies.* 2002, vol. 6. p. 221-244.

Koolhaas, Rem. *Junkspace.* Payot. 2011

Kübler-Ross, Elisabeth. *Les derniers instants de la vie*. Genève : Labor et Fides. 1975 (1969). 279 pages.

Lacoue-Labarthe, Philippe. *La poésie comme expérience*. Christian Bourgois Editeur. 1986.

Lassère, Madeleine. *Villes et cimetières en France. De l'ancien régime à nos jours*. Paris : L'Harmattan. 1997. 411 pages.

Latini, Luigi. The mediterranean Cemetery: Landscape as Collective Memory *Spatial Recall*. Routledge. 2009.

Latini, Luigi. *Cimiteri e Giardini, Città e paesaggi funerari d'Occidente*. Firenze : Alinea. 1994.

Le Callet, Blandine. *Dix rêves de pierre*. Stock. 2013.

Lefebvre, Henri. *La production de l'espace*. Paris : Anthropos. 2000 (1974).

Lefebvre, Henri. *Du rural à l'urbain*. Anthropos. 2001.

Lefebvre, Henri. *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*. Paris : Syllepse. 1991.

Legros, Patrick ; Carine Herbé. *La mort au quotidien. Contribution à une sociologie de l'imaginaire de la mort et du deuil*. Ramonville St-Agne : Érès. 2006. 152 pages.

Lenoir, Frédéric ; Tonnac, Jean-Philippe de. *La mort et l'immortalité ; encyclopédie des savoirs et des croyances*. Paris : Bayard. 2004. 1679 pages.

Leroux, Martine. Le silence de la vulnérabilité. *ambiances.net* 2015

Leroux, Martine. *À l'écoute de l'hôpital*. Cresson ; Assistance publique/ Hôpitaux de Paris. 2003. 188 pages.

Lévy, Olivier Coutard ; Jean-Pierre (ed.). *Écologies urbaines*. Paris : Economica. 2010. 371 pages.

Lussault, Michel. *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*. Paris : Seuil. 2013. 296 pages.

Lussault, Michel. *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset. 2009. 220 pages.

Lussault, Michel ; Lévy, Jacques (ed.). *Dictionnaire de la géographie : et de l'espace et des sociétés*. Paris : Belin. 2003. 1033 pages.

Lutgen, Véronique ; Fichot, Anne-Marie. Le deuil, à la croisée du social et du psychiatrique. *Empan.* 2005, n° 58. p. 71-75.

Lynch, Kevin. *What Time Is This Place ?* Cambridge : MIT Press. 1972. 277 pages.

Manzo, Lynne C. For better or worse : Exploring multiple dimensions of place meaning. *Journal of Environmental Psychology.* 2005, n° 25. p. 67-86.

Marcus, Clare Cooper. *Habitat et Nature : du pragmatique au spirituel*. InFolio. 2006.

Maugard, Alain (préf) ; Dubois-Taine, Geneviève (préf). *Mission Grand Axe. Consultation internationale sur l'axe historique à l'Ouest de la grande Arche de La Défense*. Éditions Pandora EPAD. 1991. 324 pages.

Maurin, Éric. *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*. Paris : Seuil. 2004. 95 pages. (La République des Idées).

McNeill, Donald. Barcelona: Urban Identity 1992-2002. *Arizona Journal of Hispanic Cultural Studies.* 2002, vol. 6. p. 245-261.

Métraux, Jean-Claude. *Deuils collectifs et création sociale*. Paris : La Dispute. 2004. 316 pages.

Molinié, Magali. *Soigner les morts pour guérir les vivants*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond. 2006. 328 pages.

Moreaux, Pascal. Naissance, vie et mort des cimetières. *Études sur la mort*. 2009, vol. 2, n° 136.

Morin, Edgar. *L'homme et la mort*. Paris : Seuil. 1951.

Moser, Gabriel. *Les stress urbains*. Paris : Armand Colin. 1992. 192 pages.

Mumford, Lewis. *La cité à travers l'histoire*. Paris : Seuil. 1964.

Nathan, Tobie (ed.). **Nathan, Tobie**. *Rituels de deuil, travail du deuil*. La pensée sauvage. 1995. 295 pages.

Nathan, Tobie. *Nous ne sommes pas seuls au monde*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond. 2001. 311 pages.

Nérard, François Michaud. *Une révolution rituelle, Accompagner la crémation*. Paris : Les éditions de l'atelier. 2012. 198 pages.

Nohl, Werner Richter, Gerhard. *Friedhofskultur und friedhofsplanung im frühen 21. JahrhundertBestatten, Trauern und Gedenken auf dem Friedhof.* Aeternitas. 2000.

***Oase*, 2013, n° 91**. Titre du numéro : Building Atmosphere = Sfeer Bouwen.

Ogien, Albert ; Quéré, Louis (ed.). *Les moments de la confiance. Connaissance, affects et engagements*. Paris : Economica. 2006. 232 pages.

Pallasmaa, Juhani. *Le regard des sens*. Paris : Éditions du Linteau. 2005.

Panassier, Catherine. Cimetières : un objet urbain en mutation. *Grand Lyon Millenaire* 2003

Paperman, Patricia. Les gens vulnérables n'ont rien d'exceptionnel. *Raisons Pratiques.* 2005, p. 321-337. Titre du numéro : Le souci des autres

Paris, Magali. *Le végétal donneur d'ambiances : jardiner les abords de l'habitat en ville*. Thèse de doctorat. Grenoble : Université de Grenoble. 2011

Élisabeth Pélegrin-Genel. *Une autre ville sinon rien*. Paris : La découverte. 2012. 214 pages. (Les

Empêcheurs de penser en rond).

Philifert, Pascale. « Demeurer », une approche comparative de l'évolution des relations entre le cimetière et la ville, en France et au Maroc. In **Vallat, Colette (dir) ; Le Blanc, Antoine et Philifert, Pascale (coor)**. Pérennité urbaine ou la ville par-delà ses métamorphoses. Volume 1- Traces. L'Harmattan, 2009. p. ????

Poirier, Anne et Patrick. *Il giardino della memoria. Progetto per una necropoli contemporanea*. Skira. 2010.

Ragon, Michel. *Les espaces de la mort. Essai sur l'architecture, la décoration et l'urbanisme funéraires*. Albin Michel. 1981.

Ricard, Jacques. Résilience et vulnérabilité. De l'ajustement des concepts en psychogérontologie. *Gérontologie et société.* 2004, vol. 2, n° 109. p. 109-125.

Ricœur, Paul. *Vivant jusqu'à la mort*. Paris : Seuil. 2007. 145 pages.

Ricœur, Paul. La souffrance n'est pas la douleur. *Autrement* 1994. vol. 142

Ricœur, Paul. Architecture et narrativité. *Urbanisme* n° 303. 1998. p 44-51

Rilke, Rainer Maria. *Élégies de Duino*. Paris : Gallimard. 1994.

Rivière, Claude. *Les rites profanes*. Paris : PUF. 1995. 261 pages.

Robinson, Joel David. *Death and the Cultural Landscape. (On the Cemetery as a Monument to Nature)*. 2005

Rocca, Alessandro (ed.). *Gilles Clément. Neuf jardins. Approche du jardin planétaire*. Arles : Actes Sud. 2008.

Roudaut, Karine. *Ceux qui restent : sociologie du deuil*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. 2012. 304 pages.

Rudofsky, Bernard. *L'architecture insolite : une histoire naturelle de l'architecture concernant, en particulier, ses aspects le plus souvent négligés ou totalement ignorés*. Paris : Tallandier. 1979. 383 pages.

Scheps, Ruth (ed.). *La fabrication de la mort*. Les Empêcheurs de penser en rond. 1998.

Scruton, Roger. *Beauty. A very short introduction*. Oxford University Press. 2009.

Secchi, Bernardo ; Vigano, Paola. *La ville poreuse*. Métispresses. 2011. 280 pages.

Sennett, Richard. *Les tyrannies de l'intimité*. Paris : Seuil. 1979. 282 p. pages.

Sharrock, Ann ; Fischer, Ian. Urban Natural Burials. *Landscape. The journal of the Landscape Institute.* 2014, n° Summer. Disponible sur : < http://www.landscapethejournal.org/Urban-natural-burials>. (Consulté le : 2015.08.22)

Simmel, Georg. *Les grandes villes et la vie de l'esprit ; suivi de Sociologie des sens*. Paris : Payot. 1989, 2013. 107 pages.

Simmel, Georg. *La tragédie de la culture*. Rivages. 1993. 254 pages.

Sloterdijk, Peter. *Écumes : sphérologie plurielle*. Paris : Maren Sell Éditeurs. 2005. (Sphères ; III).

Sommer, Robert. *Milieux et modes de vies. À propos des relations entre environnement et comportement*.

Gollion : In Folio. 2003. 287 pages.

Sorries, Rainer (ed.). *Raum für Tote*. Brauschweig : Thalacker Medien. 2003.

Souffron, Valérie. *Edgar Morin. L'homme et la mort*. Paris : Ellipses. 2013. 143 pages.

Souffron, Valérie. *Brûler et non pourrir*. Thèse de doctorat Paris 1 Sorbonne. 1999.

Stavrides, Stavros. *Towards a City of Thresholds*. Professional dreamers. 2010. 160 pages.

Stern, Daniel. *Les formes de vitalité*. Paris : Odile Jacob. 2010. 220 pages.

Thibaud, Jean-Paul. *En quête d'ambiances. Éprouver la ville en passant*. MetissPresses. 2015. 325 pages.

Thibaud, Jean-Paul. Petite archéologie de la notion d'ambiance. *Communications.* 2012, vol. 90, n° 1. p. 155-174.

Thibaud, Jean-Paul. L'horizon des ambiances urbaines. *Communications.* 2002, vol. 73. p. 185-201.

Thibaud, Jean-Paul. Donner le ton aux territoires. *Rencontres sensorielles. Perspectives ethnographiques sur les sens.* Paul-Louis Colon (ed.). Paris : Pétra. pp. 235-255

Thibaud, Jean-Paul. Temporalités sonores et interaction sociale. *Architecture et Comportement*. 1991, vol. 7, n° 1. p. 63-77.

Thomas, Rachel (ed.). *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines*. Grenoble : Cresson. 2014.

Treib, Marc (ed.). *Spatial Recall: Memory in Architecture and Landscape*. New York : Rout. 2009.

Unwin, Simon. *Doorway*. Londres, New-York : Routledge. 2007. 213 pages.

Urbain, Jean-Didier. Deuil, trace et mémoire. *Cahiers de Médiologie*. 1999, vol. 7, n° 1. p. 254

Urbain, Jean-Didier. *L'archipel des morts : Le sentiment de la mort et les dérives de la mémoire dans les cimetières d'Occident*. Paris : Plon. 1989. 275 pages.

Valentien, Otto. *Der Friedhof*. Landwirtschaftsverlag. 1953.

Van Gennep, Arnorld. *Les rites de passage : étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance...*. Paris : Picard. 2011 (1909). 285 pages.

Vigano, Paola. *Les territoires de l'urbanisme*. Métispresses. 2012. 293 pages.

Watkins, Nicholas. The War Memorial as Healing Environment: The Psychological Effect of the Vietnam Veterans Memorial on Vietnam War Combat Veterans' Posttraumatic Stress Disorder Symptoms. *Environment and Behavior.* 2010, vol. 2, n° 43. p. 351-375.

Weiss, Gabriel Moser ; Karine (ed.). *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*. Paris : Armand Colin. 2003. 395 pages.

Worpole, Ken. *Last Landscapes. The Architecture of the Cemetery in the West*. London : Reaktion Books. 2003.

Wunenburger, J.J. (ed.). *Les rythmes. Lectures et théories*. Paris : L'Harmattan. 1992.

Younès, Chris. Limites, passages et transformations en jeu dans une architecture des milieux. *Le philotope.* 2007, vol. 6. p. 65-69.

Younès, Chris ; Bonnaud, Xavier. (ed.) *Perception, architecture, urbain***.** Gollion : InFolio Editions. 2014.

Ziegler, Jean. *Les vivants et la mort*. Paris : Seuil. 1975.

ANNEXES

Le cimetière comme parcours par Bernardo Secchi

Colloque organisé par le SIFUREP (Syndicat Intercommunal Funéraire de la Région Parisienne) le 19 octobre 2010 – INTERVENTION BERNARDO SECCHI

« Alors pendant que nos intervenants s'installent, un petit mot simplement de transition, ce que l'on vient de voir dans la première partie de cette manifestation c'est qu'à la fois les cimetières tiennent une place importante dans la cité mais qu'ils sont à la fois peu identifiés comme tel, Frédéric Bertrand nous l'a bien montré dans la partie de son étude. Alors pourquoi ils ne sont pas identifiés comme tel, et bien qui dit cimetière dit mort et on a bien vu l'année dernière dans le colloque précédent, que c'était des sujets qu'on avait du mal à aborder. Dans le même temps les cimetières doivent s'adapter à l'évolution des rites, aux attentes des familles, à la législation, on l'a bien vu dans la première partie, ils occupent des espaces importants et ils ne peuvent pas rester à l'écart des réflexions aujourd'hui engagées, tout particulièrement ici, sur la métropole et l'évolution urbaine, surtout sur Paris où, on l'a vu tout à l'heure l'espace est aussi rare, vous avez fait mention de la question "est-ce qu'il existe encore des espaces en cas de catastrophe ?" c'est des sujets qu'il faut avoir en tête, et en plus de ça, on vous a rappelé la complexité tout à fait particulière de notre territoire avec des cimetières communaux, des cimetières intercommunaux et les cimetières extra-muros de la ville de Paris. C'est pourquoi nous avons souhaité enrichir le débat en invitant un urbaniste de Studio09, Bernardo Secchi, Gilles Clément paysagiste et Francis Roll-Tanguy directeur de l'APUR.

Alors Bernardo Secchi, vous avez avec votre studio une expérience à la fois en matière de cimetières puisque vous avez aménagé des cimetières en particulier en Belgique, et puis on vous connait un peu plus ici pour avoir participé à la consultation sur le grand Paris. Alors pour ceux qui n'ont pas suivi le projet et les réflexions sur le Grand Paris, votre équipe a avancé l'idée de rendre la ville poreuse, votre réflexion s'appuie sur un repérage de lieux que vous appelez les "lieux élus", vous avez recensé toute une série de lieux avec des dimensions patrimoniales, sociales, culturelles et parmi eux les parcs et les cimetières. Pour vous la conservation de la biodiversité est aussi un objectif prioritaire dans la ville de demain ; vous notez aussi que les parcs sont rarement des lieux de connexions mais plutôt de distanciation et de séparation, alors comment vous voyez la place des cimetières dans cette réflexion beaucoup plus large du milieu urbain ? »

Bernardo Secchi STUDIO10

« C'est vrai que l'on a aménagé des cimetières en Belgique, surtout en Flandres, et le plus connu est le cimetière de Courtrai, qui est un cimetière considéré comme parmi les plus beaux de Flandres, qui est classé, c'est un cimetière que l'on a fait au début des années 90, donc qu'il soit classé déjà c'est quelque chose d'important, je ne veux pas parler de ça...parce que les architectes ont toujours la tendance à regarder seulement leur nombril, donc je ne veux pas faire ça, mais je dit ça parce que ça soulève des problèmes. Les problèmes que cela soulève sont ceux-ci : le premier c'est, quand on a nous a passé la commande d'aménager ce cimetière, l'idée de l'administration intercommunale était il y a une parcelle, plus ou moins de forme carré, et donc on va déposer les tombeaux comme ça, en série... On a commencé à se demander mais pourquoi ça, et les considérations que l'on avait ne concernaient pas seulement les cimetières, mais on voulait profiter du cimetière... On a dit : écoutez, la Belgique, les Flandres ne sont pas le plat pays de la chanson, ce sont comme des vagues de la mer qui se sont solidifiées, qui ont formé toute une série d'ondulations, les crêtes distantes d'un kilomètre environ, le dénivelé de 20 mètres, 30 mètres, et ça c'est pour nous très important parce que lorsque vous êtes sur la crête vous avez un horizon très important, lorsque vous êtes dans la vallée, l'horizon se rétrécit, et c'est ça qui fait apprendre, appréhender le territoire. Donc, dans l'étonnement des gens, on a commencé à dire : la Belgique n'est pas le plat pays, et donc le cimetière peut devenir un parcours, c'est ça le problème que je voulais soulever, c'est pas dit que le cimetière doit être un carré, une forme compacte, ça peut devenir un parcours, le long duquel on trouve toute une série de choses, des tombeaux surtout, mais aussi des urnes... Deuxième problème, c'est pas nécessaire d'avoir des grilles et des murs pour délimiter,- là je dois dire c'est différent d'ici, les lois permettent de faire ça- on peut séparer le cimetière de ce qu'il y a autour par des moyens qui sont cohérents avec d'autres objectifs, c'est-à-dire des objectifs environnementaux ; d'un côté on a une grande noue végétalisée, difficile à franchir, et de l'autre côté du parcours on a un fossé, donc des obstacles au franchissement,- je dois dire qu'en Belgique on a pas l'habitude de fermer le cimetière le soir et pour le moment on a pas eu de vandalisme, pas seulement dans notre cimetière, enfin j'arrête de parler de mon cimetière...

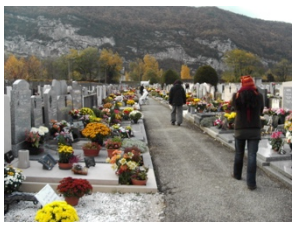
Si on parle des cimetières dans le Paris intra-muros, c'est vrai qu'on a pas d 'espace, donc il faudra faire toutes les choses que Bertrand a dit, réaménager... bien que je ne suis pas sûre qu'on ne peut pas faire quelque chose en plus, mais si on parle du grand Paris, c'est pas vrai que l'on a pas d'espace, on a de l'espace, on a du foncier, ça veut dire qu'il faut imaginer une politique tout à fait différente, c'est pas vrai que l'on ne peut pas avoir des extensions de cimetières, que l'on ne peut pas avoir nouveaux cimetières aussi, pourvu qu'on n'imagine pas que se soit toujours un carré ; et je crois que dans les dernières années, on a plusieurs fois imaginé des cimetières parcs qui sont des parcours, c'est comme autrefois au XIXème

siècle, les parcs aussi avaient une forme compacte, ce qui fait penser aux parcs de Paris... On a donc commencé à imaginer des parcs qui sont des parcours, qui mènent d'un lieu à l'autre, qui sont des parcs linéaires, qui nous amènent à apprécier le paysage, à apprécier un certain nombre de choses, donc pourquoi pas nous interroger sur la forme de ces cimetières, pourquoi pas inventer un nouveau matériau urbain qui n'a pas l'héritage des cimetières qu'on a fait autrefois ; pourquoi pas inventer d'autres manières de limiter ces espaces ; alors là il y a toute une série de problèmes, mais si on commence à imaginer que les cimetières sont des lieux significatifs, des « lieux élus », comme on les appelé dans le grand Paris.

Pour le grand Paris on a fait un grand travail de terrain, je dis souvent que l'urbanisme se fait avec les pieds, il faut marcher, marcher, parler avec les gens, les écouter surtout, voir ce qu'ils produisent, explorer You tube, Facebook, on a toute une série de choses qui sortent des gens qui sont très intéressantes, et on s'est rendu compte que dans le grand Paris -les problèmes sont en dehors du Paris Haussmannien-, on a compris que les gens qui habitent là considèrent toute une série de lieux, y compris les cimetières, y compris les parcs, comme des lieux significatifs, des points de repères dans la carte mentale qu'ils ont dans la tête. Malheureusement on a découvert que tous les parcs sont des lieux de séparation, des lieux qui sont utilisés pour prendre une distance des autres, et ça je le considère un gros problème, parce que le grand Paris a plus ou moins la même quantité d'espaces verts que la Randstadt en Hollande, mais le rôle que les espaces verts jouent dans le grand Paris est tout à fait différent, ils ne sont pas des lieux de sociabilité, et au contraire à partir des cimetières, il faudrait qu'ils deviennent des lieux de sociabilité, ils sont des lieux de séparation, alors il faut tout faire pour donner à ces lieux un rôle tout à fait différent dans la ville. Et je crois que si on réfléchit aux problèmes environnementaux, à la gestion des eaux, végétalisation biodiversité...si on part de là, et même si on pense au rapport entre les surfaces qui sont perméables et celles qui ne sont pas perméables, et à la nécessité absolue d'augmenter la partie perméable des surfaces, d'augmenter la porosité de cette métropole, alors si on part de là, on trouve que les cimetières sont des matériaux qu'on peut utiliser pour les projets et les politiques de la grande métropole. Mais j'insiste, pour faire ça il faut sortir de l'idée que le cimetière soit toujours un carré, une forme géométrique très compacte, peut-être clôturé par une enceinte, là il y a un dedans et un dehors, il faut imaginer le cimetière comme un lieu complètement différent, comme une promenade, comme un parcours, comme quelque chose qui fait partie de la trame de la ville ; ça c'est mon expérience, je dois dire que l'ambiance dans laquelle j'ai travaillé et tout à fait différente de l'ambiance de la métropole parisienne : les Flandres sont de grandes villes diffuses, où la dispersion est la règle, il n'y a pas un seul lieu dans la Belgique duquel on ne voit pas un bâtiment, donc si vous voulez aller dans un lieu où on ne voit que la nature, c'est pas la Belgique surtout c'est

pas la Flandre, mais avec une densité très faible, il y a toute une série de problèmes environnementaux qui sont plus faciles à résoudre dans la dispersion que dans la compacité, mais le grand Paris n'est pas très compact, on a une densité très faible, le pavillonnaire domine, les espaces verts sont très très importants, parfois ce sont de l'agriculture, parfois ce sont des forêts, parfois ce sont des lieux qu'on pourrait utiliser mieux, qu'on pourrait dessiner mieux, qui pourraient avoir une signification plus importante pour les gens, et parmi ces lieux il y a les cimetières.

Les cimetières de l'agglomération grenobloise



Les adieux à la rivière Mogne[321]

Adieu Mogne !

Née du mariage de la Petite Mogne, descendant des côteaux de Poisat, et d'un canal venant de la Romanche, tu nous apportais un peu de la fraîcheur des montagnes de l'Oisans, avant d'aller te perdre dans l'Isère, quelque part du côté des Sablons.

Serpentant autrefois au gré de ta fantaisie dans les marais de St- Martin-d'Hères, tu as fini par adopter sagement le lit plus ou moins rectiligne que l'on t'avait tracé, sauf si, enflée de colère par quelque orage, tu décidais d'en sortir.

Combien de générations d'enfants a-t-on vu s'ébattre sur tes bords ! A partir de 1930, date de la construction de la cité Teyssère, tu es devenue la grande attraction du quartier. A leurs moindres moments de loisir, tous les gosses se donnaient rendez-vous sur tes bords pour barbotter, jeter des cailloux ou construire des ponts ; les plus audacieux se lancèrent même dans tes flots, sur des radeaux faits de tonneaux ou de vieux bidons. De combien de fessées n'es-tu pas responsable ! Combien de garnements n'osaient plus rentrer chez eux, le soir, trempés jusqu'aux os pour t'avoir traversée ou avoir été précipités dans tes eaux par des camarades !

Tu passais pour dangereuse ! mais tu n'as jamais emporté que quelques ballons que les gamins s'efforçaient de te ravir en courant le long de tes rives, armés de pelles et de rateaux. Tes eaux recelaient, disait-on, de terribles microbes, alors que ceux qui les ont bues par accident ou s'en sont débarbouillés pendant des années sont toujours en vie. Il était courant de voir un habitant du quartier installé sur ta berge pour se raser, sa serviette et sa glace pendues aux branches d'un arbre.

Les truites de l'Isère aimaient à remonter ton courant pour la plus grande joie des pêcheurs qui arpentaient tes rives et, à l'époque de la chasse, le gibier poursuivi par les chiens venait chercher refuge dans tes broussailles ; on apercevait alors les bécassines au long bec courir le long de tes eaux et l'on aurait même vu, paraît-il, un lièvre te traverser à la nage pour échapper à ses poursuivants ! Les nuits d'été, les rossignols donnaient dans tes feuillages d'inoubliables concerts.

Malheureusement, depuis quelques années, ce tableau champêtre s'assombrit : la nécessité de loger de nouveaux habitants sur ta rive droite fit de toi un véritable égout à ciel ouvert ; tes eaux, naguère fraîches et limpides, devinrent boueuses et nauséabondes et transportèrent toutes sortes d'immondices ; on n'osait plus te regarder ni passer dans ton voisinage sans se boucher le nez : vraiment tu n'étais plus sortable !

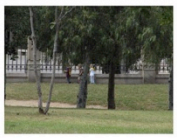
C'est alors, qu'après bien des palabres et des controverses, on décida de te donner un beau lit souterrain tout neuf, au grand soulagement de tous tes riverains.

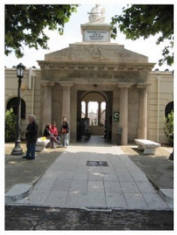
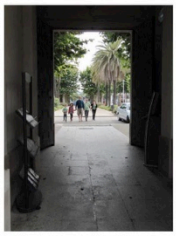
Autrefois, au-delà de tes rives, s'étendait la campagne paisible où broutaient les troupeaux ; aujourd'hui, à huit pieds sous terre tu restes la frontière invisible entre la cité-jardins et les grands ensembles, symbole des temps modernes.

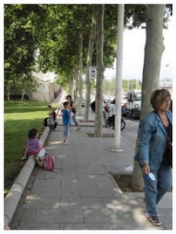
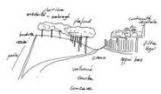
Adieu ! chère vieille Mogne, coule en paix dans ton souterrain !

[321] Merci au service du patrimoine de St Martin d'Hères

Caractérisation des seuils à Poblenou

Dispositif et environnement			Modalités d'ambiances	(dé)Placements
POBLE NOU				
Le goulet		Double pincement: le premier stoppe l'univers fluide et ouvert du littoral, laissant sur les bas-côtés des mini-friches, repères sortie pipi canine, le second second renvoie le passant dans le plan Cerdà	«Envers du décor» Sauvage Chantier Déviation de trajectoire Entonnoir sonore et visuel Non réciprocité des points de vue Sol chaotique: rupture, rétrécissement, courbe, marquage, herbes folles, graffitis,	Y passer rapidement : propulsion Y amener son chien pour faire ses besoins Prendre garde au sol et ses irrégularités Dévier
Les coulisses		la rue étroite del Taulat, à droite des arrières boutiques artisanales, à gauche le mur nord, nu et muet du cimetière longueur mur cimetiere=2blocks Cerdà changement d'échelle rupture avec les grandes perspectives du plan Cerdà plusieurs points d'entrée dans le quartier depuis les coulisses	nudité monotonie camalisation visuelle étroitesse longueur, caractère inévitable lignes sol petit pavés 10x10 vibrations des pousettes, caddies proximité des parois homogénéité des teintes et de la lumière	se concentrer regarder le sol trouver le chemin long être seul être en soi s'ennuyer
La ligne d'obstacle		Muret surmonté de grilles qui entoure le demi-cercle du parvis du cimetière; 2 portes: dans l'axe et à l'angle sud-ouest	ligne de jeu qui accompagne un moment certains enfants entre la sortie de l'école et le retour à la maison	jouer, grimper, sauter faire résonner un objet contre les grilles imaginer ce qui se passe de l'autre côté longer jeter des coups d'oeil à l'intérieur

L'antichambre	 	La moitié droite du demi-cercle tient essentiellement lieu de parking et entrepôt pour le personnel du cimetière, l'axe de l'entrée est majoritairement emprunté par les visiteurs, la partie gauche sert souvent de raccourci par exemple aux parents et enfants de retour de l'école, qui coupent la courbe à l'intérieur du parvis et s'offre en même temps l'ombre d'une rangée de platanes	sol minéral nombreuses plantations lignes d'ombre sous platanes taches d'ombre et de lumière perruches dans les palmiers bancs	attendre, se retrouver se rencontrer échanger acheter des fleurs s'asseoir
Le sas équipé	 	Entre le parvis clôturé: chants de perruches qui ont élu domicile dans les palmiers et bruit de fond de la ville (leq:51dB) Et l'intérieur du cimetière: coupure sonore par rapport aux bruits de la ville, discussions éparses des visiteurs (leq:45dB) Accès à des services: accueil, documentation, distributeur de boissons, bouquets, toilettes	Assombrissement et réverbération (leq:62,3dB) Présence vocale (provenant de l'accueil et des passants) rassurante Contre jour Entrée frontale dans le sas, distribution plus étroite et latérale dans le cimetière: reconfiguration des modes de déplacements (éclatement des groupes, descente de vélo) Ronron du distributeur de bouquet	Se renseigner Se rafraîchir, se réchauffer Aller aux toilettes relever ses lunettes de soleil descendre de son vélo se préparer
La lisière	 	Le long du mur sud-est du cimetière, en bordure des étendues de la ville littorale	étendue visuelle exposition, éblouissement marqueurs sonores: propos de guides touristiques amplifiés qui passent avec les bus large trottoir	rentrer de la plage marcher en groupe retrouver la voiture

Le muret		bordure béton arrondie entre 20 et 50cm de hauteur selon niveau sol	ombre dynamique sonore: rythme passage clouté, feu routier sources en mouvement (enfants, autos) point haut, vue dans deux directions	s'asseoir chevaucher marcher sur tomber, sauter jouer goûter attendre le bus
Le tapis d'ombre et de jeu 	 	Triangle végétal entre école, église et grilles du cimetière. Chemin en creux	Seuil thermique: ombre, herbe, fraîcheur liberté de mouvement Visibilité Protection Rythme de l'école (la sortie de l'école marque particulièrement l'ambiance)	S'asseoir dans l'herbe ou sur le muret jouer courir Se retrouver Faire une pause
Le col, déclivités miroir	 	ligne haute: ponts et parcs au-dessus de l'autoroute littoral, déclivités côté ville et côté plage	Franchissement Effet de surprise Alternance contrebas/surplomb Gravité sensible Horizon mouvant	Franchir, le nez sur l'horizon : découverte Glisser, l'oreille sur les roues sur le sol
Le creux		Marquage de la déclivité par les éléments discontinus situés à la gauche du marcheur	Interruption du mur : de son rayonnement thermique potentiel et de sa réflexivité acoustique Vision du sol mieux perceptible par le relèvement	Glisser en continu Anticipation de l'angle Double mouvement du sol et de l'angle

RESUME

La ritualité funéraire est en France depuis le tournant du 21ème siècle en profonde transformation, ce qui interroge fortement la relation entre la ville et la mort. Un certain rejet du cimetière standardisé et de ses contraintes s'exprime par le recours toujours plus fréquent à la crémation et à la dispersion. La matérialité de la cendre amène à une dématérialisation et une localisation plus diffuse des morts. Celles-ci sont renforcées par l'usage croissant de supports numériques (page memorial, réseaux sociaux, cimetières virtuels) qui ouvrent de nouveaux espaces-temps pour l'entretien de la relation aux morts et participent à redéfinir la spatialité du deuil. En outre, les considérations écologiques se révèlent aujourd'hui structurantes et bouleversent le domaine du funéraire tant au niveau pratique qu'au niveau des représentations.

Nous faisons l'hypothèse que le tissage de notre relation aux morts passe par le corps, par ses mouvements et ses gestes qui matérialisent et donnent une ambiance à cette relation. Ainsi, à partir de cette approche sensible des ambiances, les dispositifs construits et paysagers sont appréhendés comme des mises en condition spatiales, temporelles, mais aussi corporelles, qui participent à la construction de la relation à la mort et aux morts et façonnent en partie le vécu intime du deuil. Les seuils, les rythmes et les gestes en jeu dans l'espace urbain sont des leviers pour la connaissance et la conception des relations entre l'urbain et la mort.

En ce sens, nous identifions des intentionnalités particulièrement relevantes dans l'expérience du deuil (accompagner, entretenir, se recueillir, cheminer), qui sont mises en rapport avec les possibilités d'actions liées à l'espace construit et paysager. Ce travail permet de révéler des manques et des ressources, et ainsi, d'envisager le renouvellement des critères sur lesquels s'appuie la conception des espaces de la mort à l'échelle architecturale et urbaine.

ABSTRACT

Since the turn of the 21st century, the funeral rituality in France undergoes a profound transformation that strongly questions the relationship between death and the city. The more frequent practices of cremation and ashes scattering express a rejection of cemeteries standardisation and constraints. The materiality of the ash leads to dematerialisation and more diffuse localisation of the dead. These are reinforced by the increasing use of digital media (memorial pages, social networks, virtual cemeteries) that open a new space-time framework for sustaining the relationship to the dead and participate in redefining the spatiality of grief. In addition, environmental considerations reveal today a new deviation in the field of funerary both in practice and at the level of representation.

We assume that weaving our relationship to the dead passes across the body, its movements and gestures that materialise that relationship while creating a special ambiance. Therefore, from this sensory approach dealing with urban ambiances, constructed and landscaped arrangements are perceived as a way for setting the conditions on spatial, temporal and bodily levels, that participate in establishing the relationship to death and the dead, and partly shape the intimate experience of mourning. Thresholds, rhythms and gestures captured in urban spaces are levers for understanding and designing the relationship between death and the city.

In this sense, we identify certain intentionalities that are particularly relevant for the experience of mourning (accompany/support, maintain/sustain, reflect/meditate, travel/progress), which are seen in the light of action possibilities related to the built and landscaped environment. This work helps to highlight the different gaps and resources, and to consider renewing the criteria upon which the design processes of spaces related to death on architectural and urban scales is based.